



PIZZOP.

NAZIONALE

B. Prov.

XIII

214

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

PROVINCIALE

rimedio

XIII



Palchetto

Num.^o d'ordine

#3.





644495
**HISTOIRE
MODERNE**

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.



*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de
M. ROLLIN.*

TOME TROISIEME.



A P A R I S ,

Chez { **SAILLANT, & NYON, Libraires, rue**
S. Jean de Beauvais.
Et la V^e. DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



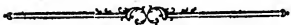




TABLE

DES CHAPITRES,

ARTICLES ET PARAGRAPHES
contenus dans ce Volume, & qui
indiquent les principales Matieres.



HISTOIRE DES INDIENS.

INTRODUCTION.

*Recherches sur l'Histoire ancienne des
Indiens.*

- §. I. *A*Ncienne division de l'Inde. Richesses
& singularités de ce pays. pag. 2
- §. II. *C*onjectures sur l'origine des premiers
habitans de l'Inde. 4
- §. III. *E*xpéditions de Sésostris dans les Indes. 8
- §. IV. *C*ommencement de la Monarchie In-
dienne. Succession de ses Rois. 9
- §. V. *C*onquêtes de Darius premier. 11
- §. VI. *E*xpédition d'Alexandre. 14
- §. VII. *M*onarchie fondée par Sandrocottus. 16
- §. VIII. *S*térilité de l'Histoire Indienne depuis
la conquête de Sandrocottus. Fragmens des
Ecrivains Grecs & Romains. 19
- §. IX. *C*onquêtes des Arabes dans l'Inde.
*E*xcursion des Tartares sous Zingis-Kan.
a ij

<i>Origine de la Monarchie des Mogols.</i>	25
§. X. <i>Mœurs des anciens Habitans de l'Inde.</i>	28
§. XI. <i>Commerce des Romains dans l'Inde. Ses Révolutions dans le moyen âge. Epoque de la découverte des Indes par les Portugais.</i>	43
§. XII. <i>Plan de l'Auteur.</i>	48

PREMIERE PARTIE.

INDIENS établis entre le Gange & la mer de la Cochinchine.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES SIAMOIS.

ARTICLE I. <i>Histoire fabuleuse de Sommonacodom, Législateur des Siamois. Antiquités historiques de Siam.</i>	52
ARTICLE II. <i>Révolutions de Siam.</i>	
§. I. <i>Intrigue galante d'une Reine de Siam avec un de ses Officiers, qu'elle place sur le trône.</i>	60
§. II. <i>Démêlés des Siamois & des Bramas. Guerre de l'Eléphant blanc. Prise de Siam.</i>	62
§. III. <i>Les Siamois secouent le joug des Péguans. Nouvelle entreprise sur Siam. Extinction de la puissance des Bramas.</i>	65
§. IV. <i>Mort du Roi noir. Conjuration contre son successeur. Digression sur les affaires du Pégu.</i>	72
§. V. <i>Suite des Révolutions de Siam, Roi mis</i>	

DES MATIERES. v

à mort par ses sujets , pour sa mauvaise administration.	75
§. VI. Usurpation de Chaou-Pasa-Thong. Comment son fils monta sur le trône. Con- spiration des Talapoins.	78
§. VII. Origine des liaisons de Chaou-Na- raïe avec Louis XIV. Portrait de Con- stantin Phaulkon. Etablissement des Fran- çois à Siam. Mouvements que cause leur arrivée.	82
§. VIII. Révolutions de 1688. Fin malheu- reuse de Constantin Phaulkon. Les François abandonnent Siam.	92
ART. III. Notions Géographiques concernant le Royaume de Siam. Idée générale des Villes du pays.	121
ART. IV. Description plus particuliere de quelques lieux.	
BANKOK.	133
LOUVO.	134
JUTHIA.	141
Dehors de Juthia. Des Pyramides.	148
ART. V. Des Pagodes.	152
ART. VI. Histoire naturelle de Siam.	
§. I. Qualité des saisons & des vents qui re- gnent à Siam. Ce que c'est que les Mouffons.	159
§. II. Productions de Siam.	161
§. III. Quadrupedes.	176
§. IV. Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes.	192
§. V. Métaux , Mines d'Aïman , Pierres pré- cieuses.	203
ART. VII. Conditions des Siamois. Idée de leur Gouvernement.	
§. I. Du Peuple.	212
§. II. Des Naï , & de quelques autres per- sonnes titrées.	216
§. III. Des Tribunaux.	220

§. IV. <i>Forme des jugemens. Peines judiciaires.</i>	227
§. V. <i>Des Milices , & de leur maniere de combattre.</i>	236
§. VI. <i>Des forces maritimes de Siam. Navires , Galeres , Balons.</i>	245
§. VII. <i>Des Finances , du Commerce , & des Monnoies.</i>	248
§. VIII. <i>Du Roi , de ses femmes , & du Gouvernement intérieur du Palais.</i>	256
ART. VIII. <i>Des études , des arts , & des sciences des Siamois.</i>	
§. I. <i>De la langue Siamoise.</i>	266
§. II. <i>Education des enfans. Sciences des Siamois.</i>	270
§. III. <i>Arts Méchaniques.</i>	279
ART. IX. <i>De la Religion des Siamois.</i>	
§. I. <i>Système Théologique de ces Indiens.</i>	284
§. II. <i>Commandemens de la Loi. Fêtes religieuses.</i>	292
§. III. <i>Des Talapoins.</i>	298
§. IV. <i>Des Talapouines.</i>	310
ART. X. <i>Usages & coutumes remarquables de Siam.</i>	
§. I. <i>Des Mariages.</i>	311
§. II. <i>Des Funérailles.</i>	317
§. III. <i>Speâcles & autres divertissemens.</i>	322
§. IV. <i>Usages dans les repas , dans les visites. Civilité de ce peuple.</i>	330
§. V. <i>Habillemens , Meubles , Voitures.</i>	338
ART. XI. <i>Taille & Physionomie des Siamois. Caractere de ce peuple.</i>	345
ART. XII. <i>Des nations étrangères établies à Siam.</i>	362
ART. XIII. <i>Du Royaume de Camboye & de la presqu'isle de Malaca , anciennes dépendances de Siam.</i>	372

CHAPITRE II.

HISTOIRE DES LAOS, DES PÉGUANS,
ET DES PEUPLES D'AVA.

ART. I. <i>Des Laos.</i>	382
ART. II. <i>Des Péguans & des Peuples d'Ava, réunis aujourd'hui sous un seul Maître.</i>	
§. I. <i>Situation du Pégu. Villes principales. Qualités & productions du pays.</i>	387
§. II. <i>Du Roi, de ses Officiers, & du Gouvernement civil & militaire.</i>	394
§. III. <i>Des Dieux, des Prêtres, & des usages religieux de ce Peuple.</i>	398
§. IV. <i>Des Arts & du Commerce.</i>	407
§. V. <i>Mœurs des Péguans.</i>	409

CHAPITRE III.

HISTOIRE DES PEUPLES
D'ARRAKAN, DE TIPRA,
ET D'AZEM.

ART. I. <i>Peuples d'Arrakan.</i>	
§. I. <i>Notions Géographiques sur le Royaume d'Arrakan.</i>	414
§. II. <i>Terroir, Climat, Commerce.</i>	423
§. III. <i>Gouvernement d'Arrakan.</i>	430
§. IV. <i>Religion.</i>	434
§. V. <i>Mœurs & usages.</i>	440
ART. II. <i>Peuples de Tipra & d'Azem.</i>	445

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES PEUPLES DU BOUTAN ,

Royaume enclavé dans le Tibet. Idée générale des autres peuples qui habitent cette dernière contrée.

ART. I. Etendue & division du Tibet.	454
ART. II. Le petit Tibet.	457
ART. III. Le grand Tibet.	459
ART. IV. Royaume de Lassa.	
§. I. Notions Géographiques concernant le pays de Lassa. Remarques sur son commerce & sur ses productions.	463
§. II. Mœurs & usages des habitans.	470
§. III. Gouvernement de Lassa. Origine de la puissance temporelle des Grands-Lamas , souverains Pontifes du pays.	473
ART. V. Kokonor.	487
ART. VI. Tufan.	489

Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES

INDIENS.



INTRODUCTION.

*RECHERCHES sur l'Histoire
ancienne des Indiens.*



Eux qui n'auront égard qu'au titre de cette Introduction, la trouveront peut-être étrangere à mon sujet; ceux qui réfléchiront sur la liaison qui se trouve entre l'Histoire ancienne de l'Inde, & son état moderne, jugeront tout autrement de ces Recherches, & me sauront gré d'avoir

Tome III.

A

remonté jusqu'aux premiers tems de la Monarchie Indienne, pour découvrir l'origine de ce Peuple, & les traces précieuses de plusieurs usages qu'ils observent encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, j'ai cru que je devois placer ici ces observations préliminaires, & qu'il m'étoit même permis de leur donner quelque étendue.

§. I.

Ancienne division de l'Inde. Richesses & singularités de ce Pays.

Les anciens partageoient l'Inde en deux régions, l'une située en deçà du Gange, qu'ils appelloient *India intra Gangem*; l'autre située au delà de ce fleuve, qu'ils appelloient *India extra Gangem*. La première comprenoit l'Inde proprement dite, & s'étendoit depuis l'embouchure la plus occidentale du fleuve *Indus*, à qui tout le pays doit son nom, jusqu'à l'embouchure la plus orientale du Gange, dans l'espace d'environ quatre cens lieues. On y comptoit plusieurs Peuples, les *Taxiles*, les *Muscani*, les *Aspii*, les *Thirai*, les *Arafani*, les *Gurai*, les *Oxydraca*, les *Malli*, les *Sabraca*, les *Sogdii*, les *Prasiti*, les habitans du promontoire de Co-

Arrien,
Quinte-Cur-
ce, Ptolomée,
&c.

mar, qui est le cap Comorin des Modernes, les *Prasii* ; & d'autres Nations moins considérables, que je me dispenserai de nommer.

L'autre portion de l'Inde n'a été connue que très-imparfaitement des Anciens, & il n'est pas possible d'indiquer les limites qu'on lui donnoit. On y plaçoit aussi différens Peuples, les *Gungarida*, ainsi nommés parce qu'ils habitoient les voisinages du Gange ; les habitans de l'*Aurea Chersonesus*, qu'on croit être l'*Ophir* de l'Ecriture, les *Tacorai*, les *Corancali*, les *Indapraethæ*, les *Cacoba*, & d'autres Peuples obscurs, presque inconnus aux Auteurs mêmes qui ont essayé d'en donner la description.

L'Inde proprement dite a été fort célébrée des Anciens, & ces éloges ne doivent pas surprendre, puisqu'il n'est point dans l'Univers de contrée plus riante, ni plus favorisée de la nature. La terre y renferme dans son sein des trésors de tout genre, de l'or, de l'argent, du vermillon, & d'autres précieux minéraux, des pierres d'aimant, de l'agate, du crystal, des mines de diamans. Sa superficie est couverte de riches moissons, qui croissent deux fois

l'année , de prairies toujours vertes , & d'arbres fruitiers d'une excellente espece , qui naissent communément sans culture. Ses montagnes produisent une agréable diversité d'arbres rares & précieux , qui sont couronnés de feuilles dans toutes les saisons. L'ambre , le corail , & les perles les plus estimées se pêchent sur ses rivages , & l'on rencontre l'or dans plusieurs de ses fleuves , mêlé parmi le sable qui leur sert de lit. L'air qu'on respire dans ces délicieuses contrées est pur & balsamique : le climat est sain & tempéré , si ce n'est dans les parties méridionales , où les chaleurs sont brûlantes. On trouve dans tout ce pays une grande variété d'oiseaux rares , d'animaux singuliers , & de quadrupedes d'une grosseur énorme. Les Eléphans de l'Inde l'emportent sur ceux de l'Afrique pour la grandeur & pour la force , & l'on assure même qu'ils sont pourvus d'un instinct plus délicat. En un mot , tout annonce ici la fécondité , la richesse , & la singularité.

§. II.

Conjectures sur l'origine des premiers Habitans de l'Inde.

L'Histoire ne nous apprend rien de

certain touchant l'origine des premiers habitans de l'Inde , ni sur la maniere dont cette région s'est peuplée. Nous voyons dans Pline que les Indiens de son tems vantoient la noblesse & l'ancienneté de leur extraction. Ils regardoient Bacchus comme leur fondateur , & depuis ce héros jusqu'au tems d'Alexandre , ils comptoient cent cinquante-trois Rois , qui avoient gouverné le pays pendant cinq mille quatre cens ans. Ctésias , cité par Diodore de Sicile , parle d'une expédition que Sémiramis entreprit contre Stabrobate , Roi de l'Inde. Il assure que le Monarque Indien opposa à cette Reine une flotte de quatre mille voiles , & qu'il avoit une armée plus nombreuse que celle des Assyriens , qui perdirent dans cette guerre un million d'hommes. Il résulteroit de ce récit , que l'origine des Indiens n'est guere moins ancienne que celle des Assyriens , & que le premier de ces Peuples , d'ailleurs si éloigné de Babylone , où nos Historiens sacrés attestent que se fit la dispersion du Genre humain , étoit parvenu à une haute puissance environ deux siècles après le Déluge. Mais outre que Ctésias est un Historien fort suspect , & que son récit porte

Plin. Lib. VI.
Capite XVII.
cité dans
l'Hist. Univ.
par une So-
ciété de gens
de Lettres ,
Liv. X. Tra-
duction Fran-
çoise , Tome
XIII.

Megasthenes,
apud Strab.
Lib. XV. cité
ibid.

des caractères visibles d'exagération, les Savans lui opposent l'autorité de Mégasthène ; qui assure que toutes les expéditions dans l'Inde, dont les anciens Annalistes font mention avant celle de Bacchus, n'ont pas le moindre degré de vraisemblance. Nous verrons bientôt quel est le Bacchus dont parle Mégasthène, & à quel tems se rapporte l'expédition de ce Conquérant, qui vivoit plusieurs siècles après Sémitamis.

En prenant Babylone pour le point fixe de la dispersion des hommes après le Déluge, il est naturel de penser qu'ils se répandirent d'abord dans les contrées les plus voisines, & qu'un pays aussi reculé que l'Inde n'a été raisonnablement peuplé qu'après l'Egypte, la Susiane, l'Arabie, la Perse, & d'autres régions moins éloignées de l'Assyrie. Il est incontestable qu'*Elam*, fils de Sem, & petit-fils de Noé, s'établit dans le pays qui a porté depuis le nom de Perse ; & que l'Ecriture appelle la terre d'Elam. Les *Elamites*, ses descendans, nation puissante & belliqueuse, très-célebres dans nos Livres sacrés, ont pu s'étendre facilement du côté de l'Indus, & envoyer des Colonies au delà de ce fleuve, qui sépare l'Inde de la Perse.

D'un autre côté les enfans de *Chus*, & peut-être *Chus* lui-même, qui étoit fils de *Cham*, & qui eut *Noé* pour aïeul, peuplerent une partie de la *Sufiane*, & lui donnerent le nom de *Chufestan* *, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Ils s'établirent aussi dans l'*Arabie*, & de ces deux régions, ils purent aisément pénétrer jusqu'aux rives de l'*Indus* & du *Gange*. C'est une tradition fort ancienne parmi les Arabes, que les Indiens tirent leur origine & leur nom de *Sind* & de *Hind*, dont *Cham* étoit, dit-on, le bifaïeul. Tout cela peut faire conjecturer que les descendans de *Sem* & de *Cham* sont originairement les véritables ancêtres de la Nation Indienne.

* Pays de *Chus*.

Hist. Univ.
ubi suprà.

Comme les différentes Colonies qui peuplerent l'*Inde* n'arriverent pas toutes dans le même tems, & s'établirent successivement en divers quartiers, il est probable qu'elles formerent plusieurs petits Etats indépendans les uns des autres, & qui se gouvernoient par des loix particulieres. Chaque peuplade avoit des Magistrats, des Chefs, & peut-être un Roi. Tel étoit vraisemblablement l'état de l'*Inde*, lorsque *Bacchus* la subjuga. Tous les Historiens

Diod. de Sicile, Arrien, &c. cités. *ibid.* de conviennent que cette conquête fut très-rapide ; & que le vainqueur n'eût qu'à se montrer aux peuples pour les soumettre à son obéissance. Or on ne conçoit pas qu'un pays d'une telle étendue eût fait si peu de résistance, s'il n'eût été partagé en une infinité de Principautés, ou de petites Républiques, divisées peut-être par leurs jalousies, & trop ennemies les unes des autres pour se réunir contre l'agresseur commun.

§. III.

Expédition de Sésostris.

Isaac Newton, Chronol. of Antient aegypt.

M. Newton, qui a répandu de si grandes lumières sur la Chronologie des Anciens, prouve d'une manière démonstrative, que le Bacchus Indien, dont les Grecs ont rapporté tant de fables, est le *Sésac*, ou le *Sésostris* des Egyptiens. C'est un point d'Histoire incontestable que ce Monarque, qui vivoit environ quinze cens ans avant Jesus - Christ, parcourut la haute & basse Asie, entra dans l'Indus avec une flotte considérable, subjuguâ une partie du continent que ce fleuve arrose, pénétra jusqu'au Gange, & conquît

même quelques Provinces dans la portion de l'Inde qui est située au delà de ce fleuve. Il laissa en divers lieux des traces de ses victoires, en érigeant des pyramides avec l'inscription suivante : *Sésostris, le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs, a conquis ce pays les armes à la main.* On voyoit deux de ces colonnes triomphales sur une montagne voisine de l'embouchure du Gange. L'Histoire ajoute qu'il laissa des colonies d'Egyptiens dans plusieurs cantons, particulièrement dans la ville d'Æa, capitale du Royaume de Colchos, où les mœurs Egyptiennes se sont conservées depuis. Les Auteurs Anglois, de qui j'emprunte tous ces curieux détails, conjecturent avec assez de fondement, que Sésostris en usa de même à l'égard de quelques contrées de l'Inde, qui paroissent avoir été peuplées par des colonies d'Egyptiens.

Hist. Univ.
ut *suprà*.

§. IV.

Commencemens de la Monarchie Indienne. Succession de ses Rois.

Avant l'arrivée de Bacchus, les Indiens menotent une vie errante & pastorale, ignorant l'Agriculture, & tous

A v

§. V.

Conquêtes de Darius premier.

Depuis le regne d'Hercule , jusqu'au tems de Cyaxare Roi des Médes , l'Histoire ne fait presque aucune mention des Indiens , soit que leurs Monarques endormis dans l'oisiveté , ne fissent en effet aucune figure dans le monde , soit qu'imitant la politique que les Chinois leurs voisins ont pratiquée presque dans tous les tems , ils ne permissent pas à leurs sujets d'avoir aucune correspondance avec l'étranger (a). Renfermés dans leur pays , dénués d'Historiens , ignorans peut-être jusqu'à l'art d'écrire, est-il étonnant que ces Peuples aient vécu dans l'oubli durant tant de siècles ?

Les démêlés des Babylonien & des Médes attirerent l'attention des Indiens , & porterent un de leurs Monarques à envoyer des Ambassadeurs à Xyaxare , pour interposer sa médiation dans cette grande querelle. Peu de tems après , le Roi Indien députa une autre ambassade à Cyrus , avec

Zonare, An.
nal. Liv. III.
& X. cité
dans l'Hist.
Univ. *ibid.*

(a) Philostrate assure (Liv. 11. Chap. 40.) que les Etrangers qui voyageoient dans l'Inde ne pouvoient séjourner plus de trois jours dans la même ville.

ordre de lui offrir de l'argent , & tous les hommages qu'il voudroit exiger. La réputation de ce Conquérant s'étoit répandue jusques dans l'Inde , quoiqu'il n'eût point encore pris Babylone , ni renversé la Monarchie des Assyriens. Quand il eut fondé l'Empire des Perses , il en recula les barrières jusqu'à l'Indus ; mais sans passer ce fleuve , ou du moins sans pénétrer fort avant dans le pays.

Les successeurs de Cyrus ne firent pas de plus grands progrès dans l'Inde , jusqu'à Darius premier , qui en conquît la partie septentrionale. L'Histoire observe que Darius , avant d'entreprendre cette expédition , envoya Scylax de Caryande pour reconnoître le pays , & pour découvrir les embouchures de l'Indus. Cette commission suppose que les Perses , bien loin d'avoir alors des possessions importantes dans l'Inde , ne la connoissoient même que très-imparfaitement. Sans cela eussent-ils été obligés de faire voyager des Savans pour s'instruire du cours de l'Indus ? Darius annexa cette conquête à ses domaines de Perse , & condamna ses nouveaux Sujets à lui payer un tribut annuel de trois cens soixante talens

l'or , somme excessive pour ce tems-à , & qui prouve que l'Inde étoit dès-ors un pays très-riche.

Il paroît que les Princes qui régne-
rent après Darius , conserverent des Hist. Univ
ibid.
possessions dans l'Inde , tant que l'empire de Perse subsista. Xercès , qui lui succéda immédiatement , & qui conduisit dans la Grece un million de combattans , avoit à sa solde un corps considérable d'Indiens. Il est dit dans le Livre d'Esther , qu'Assuérus (a) régna depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie sur cent vingt-sept Provinces. On peut prouver par divers témoignages authentiques , que Darius Nothus , Artaxerce Mnémon , Ochus , Arsès , & Darius Codoman , avoient des possessions dans le même pays. Quinte-Curce assure que le dernier de ces Princes , avant le passage du Granique , reçut un renfort considérable de troupes , parmi lesquelles il y avoit un Corps d'Indiens.

(a) C'est , suivant M. Prideaux , l'Artaxerce Longuemain des Historiens profanes. Il étoit fils de Xercès.



§. VI.

*Expédition d'Alexandre.**Ibid.*

La Monarchie des Perles finit à Darius Codoman, qui se laissa vaincre par une poignée de Macédoniens. Lorsqu'Alexandre eut subjugué cet Empire, il entreprit la conquête des Indes. Il attaqua d'abord les Provinces tributaires de la Perse, & il n'eut pas de peine à soumettre un pays accoutumé au joug depuis plusieurs siècles. Tous les peuples établis sur les bords de l'Indus, dans le continent de la Perse, se rangerent sous l'obéissance des Macédoniens sans tirer l'épée. Taxile, & les autres Princes qui régnoient dans ces quartiers, se rendirent dès la première sommation, & s'enrôlèrent même sous les drapeaux du vainqueur. Alexandre, aidé de ces secours, entra plus avant dans le pays, passa l'Indus, & pénétra jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Ce fut là qu'il trouva une résistance à laquelle il s'étoit peu attendu. Le brave Porus lui disputa l'entrée de ce fleuve, & sans un orage qui couvrit la marche de l'armée Macédonienne, elle eût peut-être tenté inutilement le passage.

Porus fut vaincu. Alexandre continua sa route, passa l'Acésine, l'Hydraote, & parut sur les bords de l'Hyphase. Son projet étoit de traverser ce dernier fleuve, & de pénétrer jusqu'aux rives du Gange. Mais il ne trouva pas la même ardeur dans les Macédoniens, dont le courage s'affoiblissoit à mesure qu'ils avançoient dans le pays. Le souvenir récent de la résistance opiniâtre de Porus les dégoûtoit de cette expédition, & leur ôtoit l'envie de se commettre de nouveau avec les Indiens. Une nouvelle qui se répandit dans l'armée, acheva de glacer le courage des plus intrépides. On apprit qu'au delà du Gange, les Rois de deux nations puissantes avoient assemblé une armée innombrable, & se dispoisoient à marcher contre l'ennemi commun. Il n'en fallut pas davantage pour jeter l'alarme dans les troupes Macédoniennes : les soldats se mutinerent, & la rébellion fut si générale, qu'Alexandre fut obligé de renoncer à son entreprise. Il choisit à regret l'Hyphase pour la borne de ses conquêtes, & ayant fait ériger douze Autels de l'autre côté du fleuve, il y fit célébrer des sacrifices & des jeux suivant l'usage de la Grece. On

peut dire qu'il désola plutôt l'Inde qu'il ne la conquît. Bien loin de l'avoir subjuguée entièrement, il n'en vit pas même les plus belles contrées.

Les Savans Anglois qui me servent de guides dans cette Introduction, remarquent que les Indiens modernes conservent un souvenir confus de l'expédition d'Alexandre. Un Seïd du pays demanda un jour au Capitaine Hamilton s'il avoit jamais entendu parler de *Shah Hafander* : c'est le nom qu'ils donnent au Vainqueur Macédonien. Hamilton répondit que ses exploits étoient très-connus en Europe, & l'entretint particulièrement de la défaite de Porus. Le Seïd lui dit alors que leurs Livres faisoient aussi mention de cet événement; que *Shah Hafander* étoit un insigne Magicien; qu'il employa un million d'oyes à transporter son armée au delà de l'Inde, & que les éléphans de Porus n'osèrent jamais regarder en face ce redoutable enchanteur.

§. VII.

Monarchie fondée par Sandrocottus.

Alexandre eut à peine fermé les

yeux , qu'il parut dans l'Inde un autre conquérant , dont le nom est beaucoup moins célèbre , & qui fit néanmoins de plus grands exploits dans le pays. Il s'appelloit *Sandrocottus* , ou *Androcottus* , & il étoit Indien d'origine. Jeune encore lorsqu'Alexandre porta la désolation dans les Indes , il vit ce Monarque dans son camp : il le suivit dans ses expéditions , & il apprit sous lui l'art de la guerre. Cet Indien , dont la naissance étoit très-commune , mais à qui les talens donnoient une supériorité fondée sur de meilleurs titres , résolut d'enlever aux Macédoniens les Provinces qu'ils avoient conquises entre l'Indus & l'Hyphase , de s'emparer des autres régions qu'ils n'avoient pu soumettre , & de former de différentes parties de l'Inde une seule Monarchie. Il commença par exhorter ses compatriotes à secouer le joug d'une domination étrangère ; & l'appas de la liberté rassembla sous ses drapeaux une multitude infinie de soldats. Bientôt il se vit à la tête d'une armée de six cens mille hommes , qui le mit à portée d'exécuter ses grands desseins. Les Macédoniens furent chassés des Provinces qu'ils avoient envahies , &

se virent réduits à chercher un asyle dans la Perse. Tous les pays qui s'étendent depuis l'Hyphase jusqu'au Gange, & depuis le Gange jusqu'à la mer orientale, se soumirent aussi au Vainqueur, qui de cette maniere se vit maître de toutes les Indes.

Séleucus, un des successeurs d'Alexandre, tenta de recouvrer les Provinces qui venoient de secouer le joug. Il passa l'Indus, & fit quelques ravages dans le pays. Mais Sandrocottus ayant paru à la tête d'une armée fort supérieure à celle des Macédoniens, Séleucus aima mieux s'accommoder avec l'ennemi, que de tenter la fortune d'un combat inégal. Il renonça à toutes ses prétentions sur l'Inde, moyennant un don de cinq cens éléphants.

L'Histoire ne nous apprend point quelle fut la durée du regne de Sandrocottus, ni combien de tems subsista le nouvel Empire qu'il avoit fondé. Arrien compte quatre mille cinq cens ans depuis Hercule jusqu'à Sandrocottus, ce qui joint aux quinze cens ans qu'il met entre Bacchus & Hercule, forme une période de six mille ans, qu'il n'est pas possible de concilier avec la chronologie de nos Livres saints. La suppu-

ration de Pline s'en éloigne encore davantage : car il compte six mille quatre cents deux ans & trois mois entre Bacchus & Alexandre.

§. VIII.

Stérilité de l'Histoire Indienne, depuis la conquête de Sandrocottus. Fragmens des Ecrivains Grecs & Romains.

Depuis le regne de Sandrocottus, qu'on peut placer environ quatre cents ans avant Jesus-Christ, jusqu'au commencement du huitieme siecle de l'Ere Chrétienne, l'Histoire des Indiens est infiniment stérile, & les Ecrivains Grecs & Romains ne font presque aucune mention de ce Peuple. On voit seulement dans Justin qu'environ deux cents ans avant Jesus-Christ, un Roi de la Bactrienne, nommé Eucratide, défait Démétrius, Prince Indien, le chassa de ses Etats, & conquit toute l'Inde. Mais il est difficile de déterminer quel degré de croyance est dû à ce fragment historique, tiré d'un Ecrivain dont l'autorité est justement suspecte à tous les Savans.

Hist. Univ.
ubi supra.

Quelques Historiens nous apprennent encore que sous l'Empire d'Au-

Ibid.

guste , lorsque la réputation du nom Romain étoit répandue jusqu'aux extrémités de l'Univers ; des Ambassadeurs Indiens vinrent complimenter cet Empereur , qui étoit alors en Espagne. Ils étoient députés par un Prince appelé *Porus* , nom qui paroît avoir été commun à plusieurs Souverains de l'Inde , comme celui de Pharaon à certains Rois d'Egypte , & le titre de César aux Empereurs Romains. Le principal objet de leur ambassade étoit d'engager Auguste à un traité d'alliance avec leur Maître : mais comme leur négociation traîna en longueur , *Porus* ne les voyant point revenir , députa à l'Empereur de nouveaux Ministres. *Nicolas de Damas* les rencontra à Antioche. Ils n'étoient qu'au nombre de trois , leurs autres collègues étant morts de fatigue durant le voyage : mais ils avoient une nombreuse suite. Ils joignirent Auguste à Samos , & lui remirent une Lettre écrite en caractères Grecs sur du parchemin , dans laquelle *Porus* prenoit le titre de Souverain de six cens Rois. Huit Indiens parfumés offrirent au nom de leur Maître des présens , qui consistoient en plusieurs curiosités de leur pays.

Ces Ambassadeurs avoient amené à leur suite un Sage de l'Inde, nommé *Zarmanochagas*, qui quelque tems après se brûla à Athenes. Cet homme n'avoit point à se plaindre de la fortune : on prétend même que sa condition étoit fort heureuse, & que ce fut ce qui le déterminà à se donner la mort, dans la crainte que s'il lui arrivoit quelque revers, il n'eût pas la force de le soutenir. On grava sur son tombeau cette Epitaphe : *Ici reposent les cendres de Zarmanochagas l'Indien, né à Bargose, qui suivant une coutume très-commune dans son pays, eut le courage de se donner la mort.*

Sueton. Diod.
Strab. Oros.
&c. cités dans
l'Hist. Univ.
ibid.

Sous l'Empire de Claude, un affranchi, nommé *Annius Plocamus*, faisant voile vers les côtes d'Arabie, fut obligé par les vents contraires de relâcher dans une isle des Indes appelée *Taprobrane*. Le Roi du pays le traita avec bonté, & le retint six mois dans ses Etats. Durant ce tems, Plocamus eut divers entretiens avec le Monarque, & lui donna une très-haute idée de la grandeur & de la puissance des Romains. Une des choses qui étonnerent davantage l'Indien, fut d'apprendre que des Pièces de monnoye, qu'on lui

Plin. Lib.
VI. cap. 22.

montra, quoique frappées en différentes villes, & par différens ouvriers, avoient toutes le même poids. Il conçut une telle estime pour les Romains, qu'il résolut d'envoyer une ambassade à leur Empereur, pour lui demander son amitié. Il choisit pour cela quatre Seigneurs du pays, dont le plus qualifié s'appelloit *Rachias*, & fut déclaré chef de la députation. Ces Ambassadeurs arrivèrent à Rome, & furent présentés à l'Empereur. Pline le Naturaliste assure qu'on les questionna avec beaucoup d'empressement, comme des hommes qui venoient d'un pays dont les Romains n'avoient aucune connoissance. Ils racontèrent que leur isle abondoit en or, en argent, en pierres précieuses, & qu'on y comptoit cinq cens villes, dont la capitale, appelée *Palæsimunde*, étoit tellement peuplée, qu'un seul de ses quartiers contenoit deux cens mille habitans. Ils ajouterent que Taprobrane étoit à quatre journées du continent de l'Inde; & qu'entre ce continent & leur isle, il y en avoit une autre, appelée l'*isle du Soleil*. Nos plus célèbres Géographes croient que la Taprobrane de Pline est la Ceylan des modernes : d'autres la

confondent mal-à-propos avec l'isle de Sumatra.

Pline observe qu'une des coutumes en usage chez les Taprobraniens , étoit d'élire un Roi qui n'eût point d'enfans , & qu'ils le déposoient dès qu'il en avoit , dans la crainte qu'il ne fût tenté de rendre sa couronne héréditaire. Les Indiens de Patane , petit Royaume tributaire de Siam , ont aujourd'hui une coutume assez semblable. Ils sont gouvernés par une Reine qui est condamnée à vivre dans le célibat , & ils la choisissent toujours d'un âge avancé , afin qu'elle soit moins tentée d'enfreindre cette loi fondamentale du pays.

Trajan , Antonin le pieux , Aurélien , & Constantin , reçurent de pareilles ambassades de plusieurs nations de l'Inde. On en vit aussi arriver sous les regnes de Théodose , d'Héraclius , & de Justinien. Comme l'Empire étoit alors transféré à Constantinople , on étoit un peu plus à portée de commercer avec les Indiens.

Néanmoins les Auteurs qui font mention de ces ambassades , n'entrent dans aucun détail au sujet des affaires de l'Inde. Le seul Cosmas , négociant d'Alexandre , qui vivoit du tems de

Cosmas ,
Egypt. To-
pogr. Christ.

Justinien, nous a transmis quelques particularités relatives à ce pays. Il parle d'une isle appelée *Sieledia*, ou *Selediva*, qu'il dit être l'ancienne Taprobrane. Il observe que cette isle divisée de son tems en deux Royaumes, est à égale distance du Golphe Persique, & du pays habité par les *Sina*; ce qui semble désigner l'isle de Ceylan. Sur la côte occidentale des Indes, c'est-à-dire, sur ce que nous appellons aujourd'hui la côte de *Malabar*, il place, entre autres villes, *Calliana*, qui est la *Calicut* des Modernes, & *Male*, d'où vient le nom de *Malabar*, ou plutôt *Male-bar*, qui dans la Langue Indienne signifie district de Male. Les isles que nous appellons *Maldives*, c'est-à-dire, isles de Male, & qui sont situées à une médiocre distance de la même côte, dépendoient vraisemblablement du territoire de Male.

Hist. Univ.
Ibi suprà.

Cosmas témoigne que de son tems il y avoit un grand nombre de Chrétiens dans Male, dans *Sielediva*, & dans plusieurs autres contrées de l'Inde. Une tradition presque universellement reçue porte que l'Apôtre Saint Thomas prêcha l'Évangile dans ce pays; qu'il y convertit plusieurs peuples,

ples, & quil y souffrit le martyre. La ville de Méliapore fut, dit-on, le principal théâtre de ses travaux Apostoliques, & c'est pour cela que les Portugais lui ont donné le nom de S. Thomas. On prétend que depuis la Mission de cet Apôtre jusqu'à nos jours, il y a eu dans les Indes une succession non interrompue de Chrétiens, qu'on appelle encore Chrétiens de S. Thomas.

§. I X.

Conquêtes des Arabes dans l'Inde. Excursion des Tartares sous Zingis-Kan. Origine de la Monarchie des Mogols.

Au commencement du huitieme siecle du Christianisme, la puissance des Mahométans Arabes, si connus en Europe sous le nom de Sarrafins, se répandit dans les Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'Univers. L'Asie, l'Afrique & l'Europe furent également inondées de ce déluge de Barbares. Valid, onzieme Calife, subjuga en moins de dix ans une grande partie de l'Espagne, les isles de Majorque & de Minorque, la Sardaigne, la

M. l'Abbé
de Marigny,
Histoire des
Arabes.

Gaule Narbonnoise , la Tartarie septentrionale , & presque toute l'Inde en deçà du Gange. Cet heureux Monarque fut redevable de ces importantes conquêtes à la bravoure & à la conduite de ses Généraux : car il ne parut jamais à la tête de ses armées.

Hist. Univ.
ibid.

L'Histoire des Arabes ne nous apprend rien de particulier touchant leur expédition chez les Indiens : mais comme elle remarque que Catibah - Ebn-Mossen , un des Lieutenans de Valid , s'empara de Turkestan , & de quelques autres Provinces limitrophes de l'Inde , il est probable que ce fut aussi sous la conduite de ce Général que les Arabes pénétrèrent dans ce dernier pays. Catibah ayant pris Samarcande , capitale du Turkestan , fit main-basse sur toutes les idoles du pays , changea les temples en mosquées , condamna les habitans à embrasser le Mahométisme , & convertit militairement tous ces Tartares , qui depuis ce tems sont inviolablement attachés à la Religion Musulmane. Il y a lieu de présumer que ce Capitaine Arabe , si zélé pour la propagation de l'Alcoran , jetta aussi dans les Indes les premières semences

du Mahométisme, dont l'établissement est ancien dans le pays.

Mahomet Gaznévide, autre Prince Arabe, porta la guerre dans l'Inde, & s'en empara l'an 392. de l'Hégire, qui répond à l'an 1002 de l'Ere des Chrétiens. Environ deux cens ans après, le fameux *Zingis*, grand Kan des Tartares, entra à main armée dans le même pays, & réduisit sous son obéissance toutes les Provinces qui sont au delà du Gange. Delà il passa dans la Chine, pénétra jusqu'à Pékin, dont il s'empara, & soumit toute la partie septentrionale de ce vaste Empire. Il entra ensuite dans l'Inde, conquît tous les pays situés entre-le Gange & l'Indus, & couronna tous ces grands exploits par l'acquisition de la Bactriane, de la Sogdiane, & du pays d'Iram, c'est-à-dire, de presque toute la Perse.

Vers la fin du quatorzieme siecle du Christianisme, un Prince de la même nation, & originairement de la même famille que Zingis-Kan, puisqu'il avoit le même aïeul, conquît l'Inde proprement dite. Ce guerrier nommé *Timur-Beg*, & plus connu en Europe sous le nom de Tamerlan; étoit Roi des Tartares occidentaux, appelés *Mongols*,

Bij

& par corruption *Mogols*. Ses conquêtes furent plus durables que celles de ses prédécesseurs , & il eut la gloire de fonder une Monarchie fameuse , qui , depuis plusieurs siècles , subsiste avec éclat dans la haute Asie , & qui doit son nom & sa puissance aux *Mogols*.

C'est ici que commence l'Histoire moderne des Indiens , & qu'on trouve une suite d'événemens , dont on peut conduire le fil jusqu'à nos jours. Mais n'anticipons pas les matières ; & avant de faire connoître l'état présent de ce peuple , passons à la description de ses anciennes mœurs.

§. X.

Mœurs des anciens Habitans de l'Inde.

Ancien Gouvernement des Indiens.

Commençons par leur Gouvernement. Diodore de Sicile & Strabon nous apprennent que les Princes qui partageoient entre eux la domination de l'Inde , gouvernoient avec un pouvoir despotique. Ils étoient propriétaires absolus de tous les territoires de leur Etat : ceux qui les cultivoient n'en avoient que l'usufruit. Le Sacerdoce & la Royauté étoient réunis dans la mêm-

Hist. Univ.
ubi suprà.

me personne , & la distinction de ces deux puissances n'excita jamais de troubles chez ce peuple sage , ami de la subordination & de la paix. Le sceptre étoit presque par-tout héréditaire , & l'aîné des Princes étoit ordinairement appelé au trône. Mais il y avoit des cantons où la difformité étoit une cause d'exclusion : on visitoit les enfans du Prince dès qu'ils étoient nés , & s'ils avoient quelque défaut corporel , non-seulement on leur ôtoit le droit de succéder , mais on les faisoit mourir.

L'expédition de Sésostris changea un peu la forme de ce Gouvernement : une Monarchie puissante s'éleva sur les ruines de plusieurs Etats qu'elle engloutit. Mais outre que sa domination ne s'étendit jamais sur toutes les Indes , elle s'anéantit avec le tems , & les choses se rétablirent sur l'ancien pied. La Monarchie qu'Hercule fonda eut le même sort que celle de Sésostris , & il n'en restoit aucun vestige , lorsqu'Alexandre le Grand porta la guerre dans les Indes. Le pays étoit gouverné par plusieurs Rois , Indiens d'origine , & l'on y trouva même quelques Républiques. Les fers dont Alexandre chargea quelques nations In-

Les révolutions arrivées dans l'Inde , ne l'ont que foiblement altéré.

Hist. Univ.
ubi supra.

diennes , furent presque aussi-tôt brisées par Sandrocottus , fondateur d'une Monarchie nouvelle , qui s'éclipsa elle-même comme les autres. L'invasion plus moderne des Arabes , n'a produit qu'une révolution passagere ; leur puissance a passé dans les mains des Tartares. Les Mogols eux-mêmes , maîtres depuis quatre siècles de la plus riche portion des Indes , ont vu plus d'une fois leur Empire ébranlé par la révolte des *Rajahs* du pays. Leur domination , affoiblie dans ces derniers tems par les plus rudes secousses , est aujourd'hui sur son déclin , & les Indiens touchent peut-être au moment heureux , où , affranchis d'une puissance étrangere , ils pourront faire revivre leurs anciens usages , & se gouverner par leurs propres loix.

Ancienne
division du
peuple.

Ces loix , dont Diodore de Sicile & Strabon nous ont conservé de précieux vestiges , étoient dictées par la sagesse & par l'équité. Les habitans de chaque district étoient partagés en sept classes. Les Brachmanes formoient la premiere : c'étoit la moins nombreuse , parce qu'elle n'étoit composée que des sages du pays. Ils avoient l'intendance des sacrifices , & la direction

des plus importantes affaires. Les Laboureurs formoient la seconde classe. Leur nombre étoit considérable : on les dispensoit des taxes & du service militaire ; mais on les obligeoit de donner au Prince le quart de la récolte. Leur profession étoit si révérée , qu'on ne leur faisoit jamais la moindre violence , même en tems de guerre ; & tandis que l'ennemi ufoit par-tout ailleurs des droits de la victoire , il respectoit la personne & les possessions des Laboureurs. On les regardoit à juste titre comme les peres du peuple , & les membres les plus utiles de la société. Les Bergers & les Chasseurs composoient la troisieme classe. Les uns étoient chargés de pourvoir à la subsistance & à la multiplication des animaux utiles ; les autres s'occupoient à détruire les Lions , les Tigres , les Oiseaux de proie , & les autres animaux nuisibles. La quatrieme classe étoit composée des Artisans , & la cinquieme des Soldats. Le Prince exigeoit des premiers un tribut , à moins qu'il ne les occupât à la fabrique des armes , ou à la construction des vaisseaux. On affranchissoit les Soldats de toute taxe , & ils étoient logés & nourris aux

Ibid.

dépens de l'Etat. La sixieme & la septieme classes comprenoient les Officiers de Justice, & les Conseillers du Prince.

Elle a lieu encore dans quelques cantons de l'Inde. Il n'étoit pas permis de passer d'une condition à l'autre, ni d'abandonner la classe où la naissance avoit placé chaque citoyen : réglemeut très-sage, dont le but étoit de perfectionner les arts dans chaque profession, de maintenir une juste subordination dans l'Etat, & de fixer pour jamais la fortune & la condition des particuliers. Une chose très-remarquable, & qui ne devoit pas échapper aux savantes recherches des Auteurs de la nouvelle Histoire Universelle, c'est que la division, dont on vient de parler, a lieu encore dans quelques cantons de l'Inde, particulièrement dans le Royaume de Calicut : c'est ce que les Indiens appellent *Castes*.

Loix particulières.

Une Loi particulière obligeoit un certain nombre de Brachmanes de se rendre à la Cour au commencement de chaque année, & de communiquer au Roi des observations relatives à la culture des terres, au Gouvernement politique, & à l'utilité générale du pays. Si quelqu'un de ces Prêtres étoit convaincu d'ignorance ou d'imposture,

on lui imposoit un éternel silence. Il n'étoit permis à aucun particulier d'avoir des chevaux ou des éléphans : ce droit n'appartenoit qu'au Prince.

Les Rois étoient assujettis à des de- Devoirs pénibles attachés à la Royauté.
voirs pénibles. Leur Palais étoit ouvert toute la matinée : chacun avoit droit de demander audience , & d'exposer ses besoins. Le Prince ne renvoyoit personne sans l'avoir entendu , & souvent il étoit obligé de retarder l'heure de ses repas , ou celle du bain. Nous avons vu dans l'Histoire des Chinois , que leurs anciens Empereurs observoient le même usage. Les Loix défendoient aux Monarques Indiens de s'abandonner au sommeil pendant le jour. La sobriété régnoit dans leurs repas , & le luxe étoit banni de leurs Palais.

Il me seroit difficile de présenter à Strab. lib. XV.
mes Lecteurs un plus beau tableau , que celui que Philostrate a tracé d'un de ces Rois de l'Inde , appelé *Phraorte* , qui régnoit sur les Taxiles , peuple établi sur les bords de l'Indus. C'est le premier Royaume qu'Apollonius de Tyane visita dans le premier voyage qu'il fit aux Indes. Arrivé au Palais du Roi , il le prit d'abord pour la demeure d'un particulier , soit à cause de la sim-

Philostr. in
vitâ Apollo-
nii , Lib. III.
cap. 2. cité
par M. l'Abbé
Guyon , Hist.
des Indes ,
Tome I.

plicité de l'édifice , soit parce qu'il n'y
vit point de gardes. Il apperçut seule-
ment quelques esclaves à la porte , &
plusieurs personnes qui demandoient
à parler au Maître. Il entra avec eux ,
& il reconnut le Monarque aux hom-
mages qu'on lui rendit , & sur-tout à la
majesté de son maintien. Il lui adressa
la parole par un interprete , & après
l'avoir complimenté sur la modestie qui
régnoit dans sa Cour , il lui demanda
si c'étoit par goût , ou en vertu des
Loix du pays , qu'il menoit une vie si
simple & si unie. *La Loi* , répondit le
Prince , *& mon penchant me portent à*
renoncer à un vain étalage de grandeur ,
qui n'a qu'un faux éclat. J'use avec mo-
dération du peu que les Loix m'accor-
dent , & ce peu me suffit. Je partage le
reste entre les personnes que j'aime , &
j'en abandonne même une partie à mes
ennemis , afin qu'ils laissent mes sujets
tranquilles. C'est en cela que je fais con-
sister ma grandeur. Apollonius lui de-
manda quels étoient ses alimens ordi-
naires : *Je ne bois du vin* , lui dit le
Roi , *que lorsque j'offre au Soleil des li-*
bations. Je laisse à mes Officiers le fruit
de ma chasse , content de l'exercice & du
plaisir qu'elle m'a procuré. Quelques lé-

gumes & quelques fruits ; tirés d'un jardin que je cultive , sont les alimens dont j'ai coutume de me servir. Après cet entretien qui se fit en présence des Courtisans par le moyen d'un interprète , le Roi ayant fait retirer tous les Indiens , parla en Grec à Apollonius , & le pria familièrement de lui donner à souper. Apollonius s'étant excusé de traiter ce Prince , sur ce qu'il ne lui étoit pas possible de le recevoir convenablement : *C'est au plus digne des deux , dit le Monarque , à traiter l'autre : sur ce pied-là ; c'est Apollonius qui doit recevoir Phraôté.* Cependant il se rendit aux résistances du Philosophe , & se contenta d'exiger qu'ils souperoiert ensemble dans le Palais. Ils allèrent tous deux au bain , & delà ils se rendirent dans une salle , où un grand nombre de convives s'assemblerent. Le Roi s'assit sur un sofa , & cinq personnes s'y placerent à ses côtés. On avoit dressé au milieu de la salle , une grande table qui étoit abondamment garnie de mets , de fruits & de légumes , de poissons , d'oiseaux sauvages , de cuisses de Tigres , & d'autres mets. On y voyoit des Lions tout entiers. Chacun des

convives alloit prendre les mets qu'il vouloit , & lorsqu'ils ne mangeoient plus , on apportoit de grandes urnes remplies d'eau , où ils buvoient la tête penchée.

Philostr. ibid.
cap. 26.

Voilà ce que vit Apollonius dans le pays des Taxiles. Mais il ne faut pas croire que cette sévérité de mœurs régnaît au même degré dans toutes les Cours de l'Inde. Le même Philostrate fait mention de plusieurs Princes du pays , qui portoient le luxe & la mollesse aussi loin que les Monarques les plus efféminés de la Perse. Les *Musicanis* , peuples voisins des Taxiles , étoient gouvernés par des Rois voluptueux , toujours environnés d'une troupe de concubines , dont les gestes effrontés & les chansons lascives excitoient aux plus honteuses débauches. S'ils paroissent en public , on portoit devant eux des encensoirs d'argent , pour parfumer le chemin. Des Officiers , rangés autour du Palanquin , où l'on promenoit l'indolent Monarque , tenoient dans leurs mains des branches de verdure , chargées d'oiseaux de toute espèce , qui charmoient ses oreilles par la douceur de leurs ramages. L'or éclatoit de toutes parts dans leur Palais ,

Strab. Quint.
Curt. cités
par M. l'Abbé
Guyon , *ubi*
suprà.

qui ne laissoit pas d'être ouvert à tout le monde pendant les heures d'audience. Mais tandis que le Monarque jugeoit les contestations de ses sujets ; qu'il écoutoit les Ambassadeurs étrangers , & qu'il traitoit des plus importantes affaires , on voyoit autour de lui un cortège de femmes , dont les unes lui parfumoient les pieds & les mains , & les autres arrangeoient sa chevelure. Ce fut sans doute le commerce des Perses & des Macédoniens , qui introduisit ce luxe dans quelques contrées de l'Inde.

Presque tous les Auteurs qui ont fait mention des anciens Indiens , les représentent comme des hommes d'une taille gigantesque , qui avoient six ou sept pieds de hauteur. On assure que Porus en avoit sept & demi. Le long de l'Indus , les hommes étoient noirs comme les Ethiopiens , & il est arrivé delà qu'on a souvent confondu ensemble les peuples de l'Inde avec les habitans de l'Éthiopie , ce qui jette une grande obscurité sur l'Histoire ancienne des uns & des autres. Mais les Indiens portoient des cheveux longs & fort plats , au lieu que les Ethiopiens les avoient courts & crépus. On remarque

Arrian. Lib. V. cap. 93
Plutarch. in Alexandro ;
Quint. Curt. &c. cités par M. Guyon ,
ubi supra.

encore la même différence entre les noirs de l'Afrique & ceux de l'Asie.

Habillemens
des Indiens.

Les Indiens laissoient croître leur barbe, & la peignoient en blanc, en rouge, en verd, ou en bleu. Leurs habits étoient de différentes matieres, selon les lieux. Dans certains cantons on se couvroit avec des peaux de Lion ou de Tigre : on s'habilloit ailleurs avec des étoffes de laine, de coton, ou d'écorce d'arbre. L'usage de la soie, qui nous est venue originairement des Indes & de la Chine, n'a été connu dans ces pays, que dans des tems postérieurs à ceux dont je parle. L'habillement étoit pour l'ordinaire d'une seule piece, qu'on rouloit autour des épaules, & qui ne descendoit que jusqu'aux genoux. Les *Pagnes*, ou manteaux Siamois, ont aujourd'hui la même forme. Les gens de qualité se distinguoient par des pendans d'oreilles, par des chaufures propres, par la richesse des parasols. On retrouve encore tous ces usages chez les Indiens modernes.

Leur tem-
pérance.

Leur boisson ordinaire étoit l'eau & le lait. Ils ne connoissoient pas l'usage du vin; mais au défaut de cette liqueur, qui a toujours manqué dans les Indes, ils avoient, comme aujourd'hui, la bière

de ris, le jus du cocotier, & d'autres breuvages. Ils n'usoient qu'avec une extrême réserve des liqueurs fortes ; & ils avoient une telle horreur des débauches de ce genre, qu'une Loi portoit, que si une femme tuoit un Roi ivre, elle épouserait son successeur.

Le préjugé de la Métempsychose, qui subsiste dans l'Inde depuis tant de siècles, privoit dès-lors ses habitans de l'usage des viandes, si ce n'est de celle de quelques animaux nuisibles, qu'on tuoit à la chasse, & qu'on mangeoit ensuite sans scrupule. Quelques Indiens modernes, tels que ceux de Siam, de Laos & de Camboye, ne sont pas là-dessus plus scrupuleux que leurs ancêtres, & se permettent l'usage des mêmes alimens. Néanmoins les plus dévots ont la délicatesse de s'en abstenir, & se plaignent que le relâchement ait introduit un tel abus dans la Religion.

Tout répondoit à la vie frugale que menoient les Indiens. Ils n'avoient d'autres lits que des nattes, ou des peaux de bêtes. Leurs maisons étoient construites de planches, ou de joncs entrelacés ; elles étoient fort basses, & l'on n'y voyoit aucun ornement.

Ils avoient une indifférence extrême

pour la vie , & le suicide étoit commun parmi eux. Leurs Philosophes enseignoient qu'une mort volontaire est le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire aux Dieux , & leur exemple autorisoit cette maxime. Telle étoit la force de ce préjugé barbare , que les femmes montoient sur le bûcher de leurs maris , & se précipitoient dans les flammes. Les esclaves se brûloient aussi sur le bûcher de leurs maîtres. Le tems n'a pu guérir ces funestes superstitions , & elles se pratiquent encore dans plusieurs contrées de l'Inde , principalement sur la côte de Bengale.

Leurs principes sur le suicide.

Strab. Lib. XV. Diod. Lib. XVII.

Leur Religion.

L'idolâtrie semble avoir été la première Religion des anciens habitans de l'Inde. Avant l'expédition de Sésostris , ils n'avoient point de Temples , ni de culte réglé. Le commerce des Egyptiens leur apprit à adorer Jupiter , Pluton , Isis , Osiris , & d'autres Divinités. Ils commencerent par Sésostris lui-même , qu'ils adorèrent sous le nom de Bacchus : & dans la suite ils rendirent les mêmes hommages à Hercule , le second conquérant de l'Inde. Ils adorèrent aussi le Gange , & une multitude de Génies , auxquels ils attribuoient une puissance directe sur les

ommes , & une espece d'intendance
 de l'Univers. La persuasion de leur
 existence est un dogme très-ancien dans
 le monde , & les Indiens idolâtres
 n'ont à présent un des principaux
 articles de leur Religion. Le Pere Kir-
 ker conjecture avec beaucoup de fon-
 dement , que les représentations hié-
 roglyphiques , dont les Egyptiens in-
 troduisirent l'usage dans l'Inde , ont
 donné naissance aux Idoles monstrueu-
 ses , dont le culte est encore si répand
 dans cette contrée. Il prétend même
 qu'on trouve aujourd'hui dans la
 Liturgie Indienne des traces sensibles
 du culte d'Isis & d'Osiris.

¹ Kirker
 Chin. illustr.

Les Brachmanes étoient les princi-
 paux Ministres de la Religion. On les
 regardoit comme les favoris & les or-
 ganes des Dieux du Ciel & l'on étoit
 persuadé qu'ils n'avoient pas moins de
 crédit auprès des Divinités infernales.
 On vantoit leur sobriété , leur modestie,
 leur vie austere , & leur indiffé-
 rence pour les biens & pour les maux
 de la vie. Ils formoient , à proprement
 parler , une seule famille , composée de
 plusieurs freres , qui reconnoissoient
 pour aïeul commun un certain *Brah-
 ma*. Les Bramines modernes , succes-

Leurs Prê-
 tres.

seurs de ces anciens Sages de l'Inde ; disent que Brahma fut le premier des trois êtres que Dieu créa , & de l'entremise desquels il se servit pour créer le monde.

Hist. Univ.
ibid.

Les Auteurs Anglois que j'ai cité , ne doutent point que dans le Brahma Indien , on ne doive reconnoître le Patriarche Abraham : opinion adoptée par plusieurs Savans ; combattue par d'autres , & qui me paroît plutôt fondée sur une vaine conformité de nom , que sur des rapports bien sensibles. On fait que Pythagore se rangea autrefois sous la discipline de nos Prêtres Indiens ; qu'il se fit initier dans leurs mystères , & qu'il emprunta d'eux son fameux dogme de la Métempsychose , qu'il répandit ensuite dans la Grece & dans l'Italie. Il puisa dans la même source sa doctrine énigmatique des nombres , la pratique du silence , du jeûne , & quantité d'observances particulières , qu'il imposoit à ses disciples. Démocrite & d'autres Sages de la Grece , entreprirent aussi le voyage des Indes , pour entendre les leçons de nos savans Brachmanes. Dans ces tems reculés , on alloit chercher au fond de l'Asie les connoissances Philosophiques ,

& ces Indiens , que nous traitons aujourd'hui de barbares , ont été originai-
 rement les premiers Précepteurs des
 Grecs & des Romains.

§. X I.

Commerce des Romains dans l'Inde.

Ses révolutions dans le moyen âge.

*Epoque de la découverte des Indes
 par les Portugais.*

Les Romains , qui n'étendirent ja-
 mais leur domination jusqu'aux Indes ,
 & qui n'eurent même dans la Perse que
 des établissemens passagers , ne furent
 point à portée de faire un commerce
 considérable dans la haute Asie. Leurs
 Flottes marchandes ne fréquentoient
 guere que la Méditerranée , & le Port
 d'Alexandrie étoit le terme ordinaire
 de leurs plus longues navigations.
 Lorsqu'ils eurent transféré leur Empire
 à Constantinople , ils commencèrent
 à s'appliquer au commerce des Indes.
 Alexandrie étoit l'entrepôt des mar-
 chandises qu'ils tiroient de ce pays ,
 mais l'exportation étoit difficile , parce
 qu'une partie du trajet se faisoit par
 terre. Les marchandises , après avoir
 passé dans le Golfe Persique , & sur

la mer rouge, se transportoient ensuite sur des chameaux jusqu'aux bords du Nil, d'où elles descendoient à Alexandrie. Les guerres qu'on eut à soutenir dans l'Orient & dans l'Occident, nuisirent beaucoup à ce commerce, qui alla toujours en déclinant, à mesure que l'Empire Romain s'affoiblissoit. Il tomba entièrement sous les Empereurs Grecs, lorsque les Arabes eurent conquis la Perse & l'Egypte. Les Califes, maîtres des embouchures du Nil, en interdirent l'entrée aux Vaisseaux qui venoient de la Méditerranée, & s'emparèrent de ce commerce, dont ils tirèrent de grands avantages. Le droit seul qu'on levoit alors sur les marchandises de l'Inde, égaloit le tiers de leur valeur. Les côtes de Malabar & de Cambaye étoient les lieux les plus fréquentés des Arabes, qui transportoient d'abord leurs marchandises par mer à Aden, & delà à la Mer rouge par terre dans une traite de neuf jours. De la Mer rouge on les portoit au Caire, & du Caire à Alexandrie par le Nil. Les Sultans d'Egypte étoient si jaloux de ce commerce, qu'ils ne permettoient à aucun Européen de passer sur leurs terres pour aller aux Indes.

Sanudo, secretæ fidel.
crucis, lib. 1.
cité par M.
Guyon, Hist.
des Indes, T.
I. Chap. X.

Tout ce que purent faire les Négocians d'Europe , fut de se rendre à Alexandrie , qui étoit toujours le principal entrepôt de toutes les marchandises qui venoient de l'Inde. Les Vénitiens , alors les plus célèbres navigateurs de l'Italie , firent d'abord ce trafic avec beaucoup de succès. Mais cette prospérité ayant été interrompue par les mauvais traitemens qu'ils reçurent en Egypte , ils établirent des comptoirs dans l'Arabie , dans la Syrie , & dans d'autres contrées plus voisines de l'Inde. Ce changement porta des atteintes sensibles au négoce d'Alexandrie , & contribua beaucoup à l'agrandissement du Caire. Dans la suite les Chrétiens & les Sarrafins se trou-
Guyon , *ubi*
supra, T. III,
 Chap. I.
 vant également intéressés à relever le commerce d'Alexandrie , les choses s'y rétablirent sur l'ancien pied , & les Navigateurs d'Europe s'y rendirent de toutes parts. Son Port fut très-fréquenté dans le cours du douzième siècle. La dureté & les exactions du ministère d'Egypte ayant encore rebuté les Marchands étrangers , le commerce des épiceries fut transféré ailleurs , & se fit principalement à Caffa sur la Mer noire , & à Astracan sur la

Mer Caspienne , vers l'embouchure du Volga. Mais on se dégoûta avec le tems de l'incommodité de ces comptoirs , & il fallut revenir tantôt au Caire & tantôt à Alexandrie. Les Vénitiens & les Génois , qui avoient des Flottes puissantes sur la Méditerranée , & des possessions considérables dans le Levant , l'emportoient alors sur tous les Négocians étrangers. Le principal commerce des épiceries se faisoit à Venise , & cette ville jouissoit alors d'une grande opulence. Mais cette source de richesse tarit , lorsque des Navigateurs plus hardis entreprirent d'aller aux Indes par l'Océan , & de tirer en droiture des marchandises , dont l'exportation ne se faisoit que par une infinité de détours.

Idem , ibid.

On peut dire que Jean de Béthencourt , Gentilhomme Normand , ouvrit le premier cette route aux navires Européens , quoique son dessein ne fût jamais de pénétrer par mer jusqu'aux Indes , & qu'il n'eût vraisemblablement aucune idée de la possibilité de ce voyage. Il découvrit en 1402. les Isles Canaries , sur les côtes occidentales de l'Afrique , & cette heureuse découverte fraya le chemin à toutes les

autres. Elle excita l'émulation des Portugais , qui marchant sur les traces de ce Navigateur , découvrirent sur les mêmes côtes le Cap *Non* , le Cap *Boïador* , *Porto santo* , & *Madere*. Le Ministère de Portugal n'en demeura pas à ces premières tentatives , qui se firent sous le regne de Jean I. Jean II. voulant connoître l'étendue de l'Afrique & la position particulière de l'Éthiopie , envoya à la découverte plusieurs personnes , entre autres Jean de Covillan , qui se rendit en Egypte par la Méditerranée. Il passa delà par terre dans les pays des Abyssins , parcourut toute l'Éthiopie , s'embarqua sur le Golfe Arabique , & pénétra jusqu'aux côtes occidentales de l'Inde. Il fut rempli d'étonnement à la vue du riche commerce qui se faisoit en étoffes rares & en diamans à Cananor , à Calicut , à Goa ; & de retour à Lisbonne , il rendit compte au Roi de ce qu'il avoit vu. Son récit déterminâ ce Prince à poursuivre les découvertes qu'on avoit faites au delà des côtes occidentales de l'Afrique , & à chercher de ce côté-là une route qui conduisît jusqu'aux Indes. Un célèbre Navigateur , nommé *Diaz* , se présenta , & le

Gouvernement le chargea de cette grande entreprise. Il s'embarqua en 1493 , pénétra jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'Afrique , qu'on a depuis appelée le *Cap de Bonne Espérance* , & rentra dans le Port de Lisbonne , après seize mois & dix-sept jours de navigation. Il ne ramena que deux hommes de l'équipage , tout le reste ayant péri de fatigue dans ce long trajet. Enfin Vasquez de Gama eut l'honneur de consommer ce grand ouvrage. Après avoir erré onze mois sur des mers périlleuses , il découvrit les Indes , & aborda heureusement à Calicut , sur la côte de Malabar , l'an 1498.

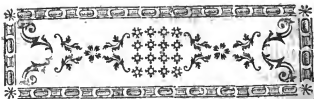
§. XII.

Plan de l'Auteur.

Je ne puis mieux terminer ces Observations préliminaires , que par l'exposition du plan que j'ai suivi dans l'Histoire des différens peuples qui habitent l'Inde. Je les diviserai en trois classes : 1°. ceux qui sont établis entre l'Indus & le Gange , & dont le pays comprend l'Inde proprement dite ; 2°. ceux qui habitent entre le Gange & la mer qui baigne la Cochinchine ;
3°.

3°. Ceux qui fixent leur séjour dans les Isles qui environnent l'Inde. Je commencerai par les peuples établis entre le Gange & la mer de la Cochinchine, parce que leur position, leurs mœurs, leur gouvernement, & leurs intérêts politiques, les rapprochent davantage des Nations Orientales, dont j'ai donné l'Histoire dans les précédens volumes. Le Lecteur sent assez l'importance de cette méthode, dont le principal avantage est de lier entre elles les diverses parties de cette collection historique.





HISTOIRE

D E S

INDIENS.



PREMIERE PARTIE.



INDIENS établis entre le Gange & la mer de la Cochinchine.



A portion de l'Inde , habitée par les peuples dont je vais écrire l'Histoire , forme une presqu'Isle , que la mer baigne à l'Orient , au Midi , & au Couchant , & qui ne tient au continent que par sa partie Septentrionale , où elle confine au Mogol , à la Tartarie , & à la Chine. On lui donne environ cinq cens lieues du Nord au Sud ,

& trois cens soixante du Levant au Couchant dans la plus grande étendue. Mais elle s'étrécit tellement vers sa partie méridionale, qu'elle ne forme plus qu'une langue de terre, qui communément n'a pas trente lieues de largeur.

Les premières contrées qui s'offrent dans cette Péninsule, lorsqu'on vient de l'Orient, sont le Tonquin, la Cochinchine, Ciampa, & Camboie. J'ai parlé de la Cochinchine & du Tonquin dans l'Histoire de l'Empire des Chinois, dont ces régions sont tributaires. Ciampa est un pays presque inconnu à nos Voyageurs, qui n'ont pas même daigné nous apprendre le nom de sa Capitale. Camboie est une ancienne dépendance de Siam, & j'en dirai quelque chose dans l'Histoire de ce dernier Royaume.

En avançant dans le pays, on découvre Siam, qui est au centre de la presqu'île, & Malacca, qui en forme la pointe méridionale. Ces dernières régions, fréquentées des Européens depuis plus de deux siècles, fourniront des détails plus intéressans & plus étendus. Au couchant & au Nord, on trouve les Royaumes de Laos, de Pé-

52 HISTOIRE
gu, d'Ava, d'Arrakan, de Boutan, de
Tipra, d'Azem, &c. Je me contenterai
de donner une légère idée des peuples
qui habitent ces différentes contrées ;
soit parce que leur histoire n'offre rien
de fort curieux, soit pour ne point
sortir des bornes étroites que je me
suis prescrites.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES SIAMOIS.

ARTICLE I.

*Histoire fabuleuse de Sommonacodom ;
Législateur des Siamois. Antiquités
historiques de Siam.*

La Loubere,
du Royaume
de Siam, pre-
miere partie,
chap. III.

LEs Siamois reconnoissent pour leur
Législateur *Sommonacodom*, qu'ils
font vivre plus de cinq cens ans avant
Jesús-Christ. C'est à lui que commence
leur Ere commune, qui, suivant leur
calcul, comprend aujourd'hui * 2300
ans.

Les Chinois prétendent que ce *Sommonacodom* naquit dans leur pays ;
qu'il fut envoyé à Siam en qualité

d'Ambassadeur, & qu'il y gagna les bonnes grâces du Souverain, qui lui donna sa fille unique en mariage, & le déclara son successeur. Ils ajoutent qu'après la mort de son beau-père, il prit en main les rênes de l'Etat, & qu'il gouverna les Siamois avec beaucoup de sagesse; qu'au bout de quelques années il abdiqua l'Empire, pour se retirer dans les bois, où il vécut en Hermite & en Pénitent; qu'une infinité de gens le suivirent dans sa solitude, pour mener la même vie; qu'il s'attacha à les instruire, & leur communiqua plusieurs connoissances sublimes que le Ciel lui avoit révélées; que ses disciples répandirent après sa mort la doctrine qu'il leur avoit enseignée, & lui bâtirent des Temples, pour éterniser sa mémoire & leur reconnaissance.

Les Chroniques Siamoises ne s'accordent pas sur toutes ces choses avec les Annales de la Chine. Elles assurent que Sommonacodom étoit fils d'un Roi de Siam, & qu'ayant succédé au trône, il gouverna avec tant de sagesse & d'équité, qu'il fut l'admiration & les délices de son peuple. Elles rapportent aussi l'Histoire de son abdication, & de sa retraite dans les bois; mais elles

s'étendent davantage sur les vertus qu'il fit éclater dans sa solitude. Sa frugalité étoit si grande, qu'il ne mangeoit qu'une poignée de ris par jour, & qu'il finit même par se contenter d'un seul grain. Ce qu'on raconte de sa charité est encore plus extraordinaire. Un jour qu'on lui demandoit l'aumône, n'ayant point autre chose à donner, il s'arracha un œil, & le mit dans la main du mendiant. Dans une autre rencontre, il aima mieux donner sa femme à un pauvre, que le renvoyer les mains vuides.

Idem, ibid.

Les austérités qu'il exerça sur son corps lui apprirent à vaincre ses passions, le firent triompher des attaques du diable, & l'éleverent au dessus de la condition humaine. Un Ange descendit du Ciel, lui rasa la tête & les sourcils, lui mit en main une Loi sacrée, & lui ordonna de l'annoncer aux hommes. Sommonacodom obéit, & ses prédications eurent les plus heureux succès. Mais en même tems la malice de ses envieux lui suscita plusieurs persécutions. Son propre frère se déchaîna contre lui; & pour le perdre plus sûrement, il feignit de se mettre au nombre de ses disciples. Cet artifice n'ayant

pas réussi, *Tévatat*, c'étoit le nom du perfide, employa la force ouverte, mais aussi avec peu de succès. Le saint homme n'opposa à ces violences qu'un esprit de patience & d'humilité, & par-là il confondit ses ennemis. Bientôt après, *Tévatat* mourut en réproché, & fut précipité dans l'abîme; où attaché en croix il expie depuis deux mille ans, l'horrible complot qu'il forma contre son frere.

Cependant la réputation de *Sommonacodom* augmentoit tous les jours, & sa sainteté se manifestoit par un grand nombre de miracles. Son visage devint si lumineux, que personne n'en pouvoit soutenir l'éclat. On assure qu'il posa un jour le pied droit sur un rocher, appelé *Prabat*, qui est à six lieues de *Louvo*, & le pied gauche sur une montagne qui est à trois journées du chemin de *Prabat*. On montre encore sur le rocher la trace de son pied, qui a une coudée de long, & treize ou quatorze pouces de profondeur. Ce monument est couvert d'une lame d'or, & l'on a construit au même lieu une Chapelle. Dans certaines solennités, on expose aux yeux du peuple ces sacrés vestiges, & le Roi va les adorer une fois l'an. On prétend

*Gervaise, ubi
suprà.*

*La Loubere,
I. part. c. I.*

que les Lions, les Tigres, les Eléphants, & les Rhinocéros, viennent aussi se prosterner devant cette relique.

Voilà une partie des fables qu'on a débitées concernant le Législateur des Siamois. On dit encore qu'il fut l'auteur du fameux système de la Métempsychose, ou plutôt qu'il reçut du Ciel cette doctrine. Il subit lui-même quantité de métamorphoses; & après avoir terminé sa première vie, il en commença successivement plusieurs autres. Sa première mort est l'époque commune & populaire de la Chronologie Siamoise, qui remonte jusqu'à l'année 545 avant Jésus-Christ. Mais cette date est si incertaine, que les Savans du pays l'ont rejetée, & lui ont substitué une autre époque, qui se rapporte à l'an de grace 638.

Depuis la mort de Sommonacodom, jusqu'à l'année 1300 de l'Ere Siamoise, les Chroniques du pays ne font mention d'aucun Monarque, ni d'aucun événement historique: & cette lacune suffit pour faire regarder comme fabuleux tous les tems compris dans ces treize cents premières années. Le premier Prince dont il soit parlé après ce long silence, est *Pra-poat-honne*,

La Loubere.
II. part. c. XI.

Idem. I. part.
chap. III.

fourittep - pennaratui - sonnanebopitra : c'est ainsi que la Loubere écrit ce nom, qui comprend apparemment plusieurs titres. Les Siamois font régner ce Pra-poat l'an 1300 de leur Ere, qui répond, à-peu-près, à l'année 750 du Christianisme. Cette époque m'a paru remarquable en ce qu'elle concourt avec le tems de la premiere excursion des Arabes dans les Indes (a), & je serois tenté de croire que la Monarchie Siamoise doit son origine à l'irruption de ces Barbares. Quelques Indiens effrayés se réfugièrent peut-être au delà du Gange, & traversant les montagnes & les forêts, dont le pays de Siam est environné, ils se procurèrent une retraite tranquille & assurée sur les bords marécageux du Menan. C'est ainsi que trois siècles auparavant, d'autres Barbares ayant inondé l'Italie, & porté la désolation jusques dans Vérone & dans Padoue, plusieurs habitans de ces villes saccagées se retirèrent dans les lagunes du Golphe Adriatique, & jetterent les fondemens de la République de Vénise.

Tout concourt à me faire conjectu-

(a) Voyez l'Article IX. de l'Introduction qui est à la tête de ce Volume.

rer que la Monarchie Siamoise ne remonte pas au delà du septieme ou du huitieme siecle du Christianisme ; le silence des Historiens nationaux sur les tems qui ont précédé le période dont je parle ; la réjection de l'Ere fabuleuse de Sommonacodom , à laquelle les Chronologues de Siam ont substitué une époque plus moderne , qui concourt avec le milieu du huitieme siecle de l'Ere Chrétienne ; l'origine peu ancienne des principales villes du pays , principalement de la Capitale , qui n'a été bâtie que vers l'année 1360 de Jesus-Christ ; enfin les progrès médiocres de la population dans cette contrée , qui toute étendue qu'elle est , ne comptoit sur la fin du dernier siecle , que dix-neuf cens mille habitans.

Ibid.

La Loubere a eu dans les mains un Manuscrit Siamois , qui contient un Abrégé Chronologique de l'Histoire du pays. C'est un ouvrage si imparfait , que notre Auteur n'a pu en tirer que de foibles lumieres. Non-seulement on n'y trouve presque aucun événement remarquable , mais les noms mêmes de la plupart des Princes régnans y sont supprimés. On voit seulement que depuis Pra-poat , jusqu'au Prince qui ré-

gnoit en 1689, c'est-à-dire, dans l'espace de 934 ans, les Siamois comptoient cinquante-deux Rois. Les vingt-trois premiers Princes établirent leur résidence en divers lieux, dont la Loubere rapporte les noms, sans pouvoir indiquer leur situation. Le vingt-quatrième, appelé *Pra-poa-noome-theleseri*, qui régnoit dans le douzième siècle du Christianisme, résida à Lantai, ville du haut Siam, & força tous ses sujets de s'établir dans le même canton. Cette transmigration de tout un peuple prouve que les Siamois menaient alors une vie errante, & favorise la conjecture que j'ai avancée. Le même Prince bâtit ensuite la ville de Pipli, dans le bas Siam, & y fixa sa demeure. Le vingt-huitième Monarque, nommé *Rhamatilondi*, bâtit dans le quatorzième siècle la ville de Juthia, Capitale de tout le Royaume, & y établit sa Cour. Voilà toutes les lumières que j'ai pu tirer du Manuscrit que cite la Loubere, & c'est à quoi se bornent toutes les antiquités historiques de Siam. D'autres mémoires me fourniront des détails plus circonstanciés, concernant l'Histoire moderne de ce Royaume.

ARTICLE II.

Révolutions de Siam.

LES Révolutions de Siam sont plus connues par les relations des Voyageurs Européens, que par les Annales même du pays. Peu d'Auteurs Siamois se sont appliqués à écrire l'Histoire. Ces peuples ne connoissent point l'art de l'Imprimerie ; & l'on assure qu'ils affectent de cacher aux Etrangers le peu de Manuscrits historiques qu'ils possèdent. Il faut donc recourir aux relations Européennes, qui ne peuvent remonter au delà de l'époque de la découverte moderne des Indes par les Portugais.

§. I.

Infidélité d'une Reine de Siam. Elle place sur le trône un de ses Amans, après avoir fait mourir son époux & son fils.

La première Révolution importante dont nos Voyageurs font mention, arriva vers le milieu du seizième siècle, & fut occasionnée par une femme ga-

lante. Le Royaume de Siam étoit gouverné alors par un Prince sage & vertueux, chéri de ses sujets, recommandable par sa justice & par sa clémence, & d'ailleurs illustre par les victoires qu'il avoit remportées sur ses voisins. Tandis qu'il faisoit la guerre hors des limites de Siam, son épouse fit l'amour avec un Officier de sa maison ; & devint enceinte. La crainte qu'elle eut que les honteuses suites de son infidélité n'éclataissent, lui inspira le funeste projet d'attenter aux jours de son mari ; & elle l'empoisonna au retour de son expédition. Ce Prince laissa un fils, âgé de neuf ans, qu'il fit couronner avant sa mort, mais qui étoit trop jeune pour prendre en main le timon de l'Etat. Les Grands défererent la régence à sa mere, dont on ignoroit les attentats. Elle gouverna pendant quelques mois avec assez d'autorité : mais on s'aperçut enfin de sa grossesse ; & malgré les précautions qu'elle prit pour accoucher secrètement, son aventure devint publique. Bientôt après on découvrit ses autres crimes, & elle eut lieu de craindre que son fils, devenu majeur, n'entreprît de les punir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer cette ma-

De l'Isle ;
relation historique du
Royaume de
Siam.

râtre à égorger ce jeune Prince, & à placer sur le trône l'objet de ses criminelles amours. Elle exécuta ce double attentat, & fit couronner son Favori le deux de Novembre de l'année 1548. Mais ses sujets, lassés de tant de crimes, en tirèrent bientôt une vengeance signalée. L'Oya, ou Gouverneur de Pisselouk, qui étoit un des premiers Officiers du Royaume, & le Roi de Camboye, alors vassal de la Couronne de Siam, se mirent à la tête des mécontents : la Reine & son indigne Favori furent massacrés dans un festin, & l'on éleva au trône un frere naturel du feu Roi, qui avoit embrassé la profession de Talapoin.

§. I I.

*Démêlés des Siamois & des Bramas :
Guerre de l'Eléphant blanc : prise
de Siam.*

De l'Isle, *ibid.* Le nouveau Monarque, qu'on avoit substitué à l'Usurpateur, commençoit à peine à régner, qu'il se vit attaqué par un ennemi puissant, qui ayant subjugué le Pégu & d'autres Royaumes de la presqu'Isle de l'Inde, résolut d'éten-

re sa domination jusqu'à Siam. Ce Conquérant étoit du pays des *Bramas*, peuples tributaires & limitrophes du Pégu. Non-seulement il les affranchit de cette domination, mais il porta la guerre dans le pays des Péguans, tua leur Roi dans une bataille & s'empara de ses Etats. On raconte des traits horribles de la cruauté de ce Brama. Ayant pris d'assaut la ville de Martaban, Capitale d'un petit Etat voisin du Pégu, il fit pendre cent quarante femmes des premières familles du Royaume. La Reine du pays, qui étoit fille du feu Roi des Péguans, fut condamnée au même supplice : on étrangla à ses yeux quatre de ses fils, dont l'aîné n'avoit que sept ans; & pour ajouter l'insulte à la barbarie, ces étranges exécutions se firent sous un dais. Le Roi de Martaban fut traité avec la même indignité : on lui attacha une pierre au cou, & il fut précipité dans la mer avec cinquante de ses vassaux. Le Brama s'étant rendu maître de la Capitale d'un autre Royaume, appelé *Prom*, passa au fil de l'épée la plupart des habitans; & ayant ordonné qu'on lui amenât tous les enfans qu'on pourroit prendre, il les fit hacher par morceaux pour servir

Cruautés horribles d'un Brama.

de pâture à ses Eléphants. La Reine de Prom reçut un traitement encore plus barbare que celle de Martaban ; on la dépouilla toute nue , on la conduisit en cet état par la ville ; on la déchira à coups de fouets ; ensuite on l'attacha toute sanglante avec le Roi son époux , & on les jeta l'un & l'autre dans la rivière. Le tyran commit ailleurs une infinité d'autres violences.

Quand il eut soumis toute la partie septentrionale de la Péninsule de l'Inde , il tourna ses vues du côté de Siam. Il partit de Martaban , à la tête d'une armée de quatre cens mille hommes , & après s'être emparé de plusieurs places , il marcha à Juthia , Capitale de l'Empire Siamois , en forma le siege , livra plusieurs assauts , & vint à bout d'établir un logement sur la muraille. Mais l'Oya de Pisselouk , ce brave Siamois dont j'ai déjà parlé , défendit la place avec vigueur , & chassa l'ennemi du poste avantageux où il s'étoit établi. Le Brama ayant promis une récompense considérable à quiconque lui ouvreroit une porte , l'Oya en fit ouvrir une , & lui envoya demander la récompense.

La défense opiniâtre des assiégés ;

& une révolte qui se forma dans le Pégu, obligèrent le Brama de renoncer à son entreprise, & lui firent reprendre le chemin de Martaban. Un Prince Péguan, nommé *Xemindoo*, issu de l'ancienne race des Rois du pays, s'étoit mis à la tête d'un parti puissant, qui l'avoit reconnu pour Roi pendant l'absence du Brama. Celui-ci marcha pour le combattre, & remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles : mais ses troupes furent battues dans une action décisive, où il fut tué.

Xemindoo ne jouit pas long-tems de sa victoire. Un ennemi puissant se déclara contre lui, & causa une nouvelle révolution dans le Pégu. Cet Aventurier étoit du même pays que le feu Brama, qu'il avoit aidé de ses conseils pendant son usurpation, & dont il résolut de venger la mort. Il entra à sa tête avec une armée dans le Pégu, battit *Xemindoo*, & le détrôna. Maître de tous ces pays que l'ancien Brama avoit possédés au nord de Siam, il résolut, à son exemple, de tenter la conquête de ce dernier Royaume. Le prétexte de cette expédition est remarquable. Les Indiens de tous ces quartiers ont beaucoup de vénération pour les Eléphans,

Ibid.

principalement pour les blancs , dont l'espece est très-rare dans le pays. Ce respect va si loin , qu'un Monarque Indien s'estime heureux , lorsqu'il peut avoir un Eléphant de cette couleur. Il prend alors le titre de *Roi d'Eléphant blanc* , & cela lui donne une sorte de supériorité sur tous les Rois ses voisins. Croira-t-on qu'un préjugé si ridicule fut l'occasion d'une guerre cruelle entre les Siamois & les Péguans. Le Roi de Siam étoit depuis plusieurs années possesseur tranquille d'un de ces animaux , qui avoit appartenu successivement à plusieurs Monarques Indiens , & que le sort des armes avoit fait tomber sous sa puissance. Le Brama , qui cherchoit l'occasion de rompre avec le Siamois , l'envoya prier de lui céder l'Eléphant blanc , moyennant une rétribution dont il le faisoit l'arbitre. Le Roi de Siam ayant rejeté avec hauteur cette proposition , le Péguan lui déclara la guerre , & se mit en campagne. Arrivé à Juthia , un traître lui ouvrit une des portes , & les Péguans se jetterent dans la ville , qu'ils saccagerent. Le Palais de Siam fut en un moment investi d'une multitude de barbares , & le Roi craignant de tomber vif

entre les mains du Vainqueur , se donna la mort.

Cette malheureuse guerre porta un coup mortel à la puissance des Siamois , leur fit perdre la réputation qu'ils avoient dans les Indes , leur enleva plusieurs vassaux considérables , qui secouerent le joug , & les soumit à un tribut onéreux , qu'il fallut payer aux Péguans. Le vainqueur , content de ce tribut , & de la possession de l'Eléphant blanc , qui lui fut livré , laissa le trône de Siam à l'héritier présomptif du feu Roi , sous la condition de lui rendre hommage. Mais pour s'assurer de la fidélité des Siamois , il emmena en ôtage la Reine douairière , & les deux fils du Prince régnant.

§. III.

Les Siamois secouent le joug des Péguans : nouvelle entreprise sur Siam : extinction de la puissance des Bramas.

Le Brama mourut peu de tems après De l'Isle, ib. cette expédition , & laissa un fils qui lui succéda. Le Roi de Siam assista au couronnement de ce Prince , baïsa ses brodequins , & lui présenta une couronne d'or , à titre d'hommage. Mais

quelque tems après , ses deux fils , qui étoient en ôtage dans le pays , prirent la fuite , & revinrent à Siam. L'aîné de ces deux Princes monta dans la suite sur le trône , & eut le bonheur d'affranchir sa nation du joug des Péguans. L'Histoire de Siam le nomme *Raja Api* , & les Portugais l'ont appelé *Roi noir*. Voyant que le Roi du Pégu étoit embarqué dans une guerre périlleuse , que lui faisoient ses vassaux , il saisit ce moment pour venger les Siamois de toutes les injures qu'ils avoient reçues des Bramas. Sous prétexte de venir au secours du Monarque Péguan , dont il étoit le vassal , il entra sur ses terres avec une armée nombreuse , & se présenta devant la Capitale. Le Brama , qui se défioit de ses desseins , essaya d'abord de le faire enlever dans son camp ; il lui proposa ensuite une entrevue , & lui tendit d'autres pièges. Le Siamois les éluda avec prudence ; & ne voulant rien donner au hasard , se retira dans son pays , content d'avoir fait montre de sa puissance.

Les deux Rois dissimulerent pendant quelque tems , attendant l'occasion favorable de se venger. Le Brama ,

plus impétueux & plus fier , éclata le premier , ravagea les terres de Siam , & parut aux portes de Juthia. Le Roi noir , continuant de feindre , envoya complimenter son ennemi , témoigna qu'il se disposoit à lui faire ouvrir les portes , le pria seulement de retarder de quelques jours son entrée , afin qu'on eut le tems de faire les préparatifs convenables pour sa réception. On touchoit alors au tems des inondations , qui arrivent régulièrement dans cette partie de l'Inde , ainsi que dans l'Egypte. Les pluies commencèrent , le Menan , principal fleuve du pays , se déborda , & le camp ennemi fut bientôt submergé. La plupart des Péguans périrent , soit dans les eaux , soit par la faim , soit par le fer des Siamois.

Ibid.

Le Brama fit depuis d'autres tentatives , & envoya successivement plusieurs armées à Siam , commandées par son frere & par son fils. Mais ses troupes furent toujours battues , & son fils fut tué dans un de ces combats. Tant de malheureux succès ne le découragerent pas , & il se disposa à faire de nouvelles levées pour continuer la guerre. Mais ses sujets , rebutés d'une expédition ruineuse , mon-

trèrent une répugnance invincible pour s'enrôler. Plusieurs prirent l'habit de Talapoin ; d'autres se cachèrent dans les bois ; la plupart quitterent le pays, & se réfugièrent dans les Etats voisins. Le Roi irrité de cette désobéissance, s'en vengea d'une manière terrible. Il réduisit en cendres plusieurs villes & quantité de villages, fit mettre le feu aux maisons, & ordonna que tous les déserteurs qu'on arrêteroit feroient marqués d'un fer chaud, ou condamnés au dernier supplice. Ces odieuses exécutions acheverent d'indisposer les peuples, qui se soulevèrent en plusieurs Provinces. Le Roi de Siam, toujours attentif à prendre ses avantages, entra alors dans le Pégu, surprit son ennemi, le battit dans plusieurs rencontres, & l'obligea de se renfermer dans sa Capitale, où il l'assiégea. Mais Alphonse d'Albuquerque, Viceroi des Portugais dans les Indes, ayant fait vers le même tems quelques ravages sur les terres de Siam, le Roi noir fut obligé d'abandonner son entreprise, pour voler à la défense de ses Etats.

Cette retraite précipitée eût pu rétablir les affaires du Péguan, si tous ses

autres vassaux n'eussent juré sa perte , & s'il n'eût trouvé dans sa propre famille un ennemi dangereux , qui conspira contre lui. Le Roi de Jangoma son beau-frere , se ligua avec le Roi d'Arrakan , & leurs efforts communs : tournerent contre le Brama , qui n'ayant point d'armée à leur opposer , fut réduit à chercher un asyle dans sa capitale. Ses ennemis l'y suivirent , & y porterent la ville d'assaut , se saisirent de sa personne , & le massacrerent avec toute sa famille. C'est ainsi que s'éteignit au Pégu la domination des Ramas, qui régnerent environ soixante ans avec beaucoup de grandeur & de réputation , mais avec tant de cruauté , que leur nom est encore aujourd'hui resté dans toutes les Indes.

La ruine de leur Monarchie fut le fruit des Etats voisins. Le Roi d'Arrakan resta maître du Pégu ; mais il entreprit point de soumettre les anciens vassaux de ce Royaume , qui profitèrent de cette révolution pour s'affranchir de l'esclavage. Les Siamois furent les premiers à secouer le joug. Non-seulement leur Roi refusa de rendre hommage au nouveau Monarque Péguans , mais il marcha contre le

Roi de Jangoma son allié, ravagea son pays, & termina cette campagne par la conquête de Martaban. Il rangea à leur devoir les Rois de Cambodie, de Patane, & d'autres anciens vassaux de sa Couronne, qui s'étoient révoltés dans le tems de l'usurpation des Bramas.

§. I V.

Mort du Roi noir : Conjuraton contre son successeur : Digression sur les affaires du Pégu.

De l'Isle, ib. Le Roi Noir mourut l'an 1605, sans laisser d'enfans. Sa couronne fut mise sur la tête de son frere, que les relations Portugaises appellent le *Roi blanc*. Ce Monarque s'appliqua à faire fleurir la paix, & à ramener l'abondance dans ses Etats épuisés par les précédentes guerres. Ses vertus tranquilles eussent fait le bonheur des peuples, s'il n'eût pas abandonné sa confiance à un indigne Favori, qui conspira contre ses jours, & qui replongea le Royaume dans de nouveaux troubles. Ce traître ayant pris à sa solde cinq cens Japonnois, travestis en marchands, résolut de massacrer son Souverain, & de

de s'emparer du trône. Mais le Roi étant tombé tout à coup dans une maladie dangereuse, les conjurés ne voulurent point trancher le cours d'une vie déjà menacée, & se contenterent d'empoisonner l'aîné de ses fils, Prince de grande espérance, & qui pouvoit mettre obstacle aux desseins ambitieux de leur chef. La mort ayant enlevé le Roi blanc, son successeur instruit des complots du perfide Ministre, s'assura de sa personne & le fit expirer dans les tourmens. Cette exécution que le Monarque crut devoir à sa sûreté, pensa causer sa ruine. Les conspirateurs Japonnois n'eurent pas plutôt appris la mort du Ministre, qu'ils se rendirent tumultuairement au palais, pour tirer raison de ce massacre. Le Roi ne put appaiser cette émeute qu'en leur promettant la mort de quatre Ministres, dont ils lui demandèrent la tête; & pour assurance de sa parole, il leur livra plusieurs otages, entre lesquels étoit son oncle. Cette satisfaction ne les empêcha pas de piller la ville, où ils commirent une infinité de violences; après quoi ils s'embarquerent pour leur pays, emportant avec eux un riche butin.

Ibid.

La liaison de l'histoire de Siam avec celle du Pégou me rappelle aux affaires de ce dernier Royaume. Le Roi d'Arrakan , nouveau possesseur de cette vaste contrée , voyant que de longues guerres l'avoient épuisée d'hommes & d'argent , entreprit d'y ramener l'abondance , & de travailler à repeupler le pays. L'établissement d'un nouveau commerce dans un port libre , & ouvert à toutes les nations , lui parut un moyen efficace de parvenir à ces grands objets. Dans cette vue il céda aux Portugais le havre de Surian , situé dans la partie méridionale du Pégou , & leur permit de bâtir sur le rivage un fort & des habitations. Ce lieu fut bientôt l'asyle d'une infinité de fugitifs qui erroient sur la côte , & que la tyrannie des Bramas avoit dispersés. D'ailleurs le commerce y attira un grand nombre d'étrangers ; & Surian devint en peu de tems une ville considérable. Mais sa prospérité naissante excita la jalousie des Puissances voisines : le Roi d'Ava sur-tout en conçut de l'ombrage , & vint à la tête d'une puissante armée attaquer les Portugais. Il les chassa de Surian , pénétra dans l'intérieur du pays , ravagea & conquit

out le Pégû , qui par une révolution nouvelle devint une province du Royaume d'Ava.

§. V.

Suite des Révolutions de Siam ; Roi mis à mort par ses sujets pour sa mauvaise administration.

C'étoit le sort des vainqueurs du Pégû de tourner leurs armes contre les Siamois , anciens ennemis de cette puissance. Le Roi d'Ava entra sur leurs terres , & résolut d'exiger d'eux les mêmes contributions qu'ils avoient payées aux Bramas. Mais leur Monarque se présenta fièrement devant l'ennemi, le battit à plate couture , & délivra le pays de cet essaim de barbares. Vainqueur du Roi d'Ava , il fit la guerre au Prince de Jangoma , qu'il dépouilla de ses Etats , & il conquit avec le même bonheur les Royaumes de Laos & de Camboye. Cet heureux Monarque fit chérir sa domination à ses sujets , & la rendit respectable aux étrangers : ses exploits & ses vertus lui méritèrent les glorieux surnoms de Grand & de Juste. Il étoit humain , libéral , attentif à maintenir la discipline &

Ibid.

l'ordre , magnifique plus qu'aucun de ses prédécesseurs , aimant la justice ; affable avec l'étranger , si exact à pratiquer les devoirs de sa religion , que les Siamois le révéroient comme un saint.]

Il laissa en mourant un frere , & des enfans en bas âge. Selon les loix du Royaume, le trône appartenoit au frere, parce que les enfans n'avoient pas l'âge compétent pour régner. Une prédilection blâmable , mais dont l'histoire de Siam fournit plus d'un exemple , porta le Monarque à appeller à sa succession l'aîné de ces jeunes Princes , & il eut assez d'autorité pour faire ratifier ce choix par les grands du Royaume. Il chargea l'*Oya Calahom* , ou premier Ministre , de veiller à l'exécution de cette dernière volonté , & il eut à peine les yeux fermés , que son successeur désigné fut reconnu. Il en coûta la vie au frere du feu Roi , qui , suivant la politique cruelle de ces Cours Asiatiques , fut immolé à la sûreté du Prince régnant.

Le jeune Roi donna la charge d'*Oya Calahom* au fidele Siamois qui l'avoit exercée du vivant de son pere , & qui avoit contribué par ses soins à lui conserver le trône. Il se reposa entière-

ent sur lui des fonctions de la Royauté, & au lieu de s'appliquer à en connaître les devoirs, il s'abandonna à l'inaction & à la débauche, & tomba dans l'avilissement. L'Oya répara une partie de ces désordres par son application infatigable, & par la sagesse de son administration. Si cette conduite oubliant les vices & la personne du Monarque, elle donna un tel lustre aux grandes qualités du Ministre, que tous les regards de la nation se fixerent sur lui. On s'accoutuma insensiblement à rendre des hommages excessifs, & la Cour devint plus nombreuse que celle du Roi. Le jeune Prince, malgré la bassesse de ses sentimens, ne put supporter cette préférence, & résolut de perdre l'heureux Ministre qui en étoit l'objet. Mais l'Oya s'aperçut de ses desseins, & pour en prévenir l'effet, forma une ligue secrète avec quelques Seigneurs, qui jurèrent de défendre ses jours, & de se tenir étroitement unis les uns aux autres. Bientôt la ligue dégénéra en une conspiration ouverte. Les Seigneurs confédérés armerent à main armée dans le palais, & le Roi fut obligé d'en sortir pour mettre sa vie en sûreté. Il se réfugia

dans un Temple , qui étoit hors de la ville , & s'y cacha pendant quelques jours. Mais on découvrit sa retraite , & on l'en tira , pour le conduire au palais , où les Grands assemblés le dégradèrent de la royauté , & le condamnèrent à mort. On assure que l'Oya Calahom poussa la générosité, ou la dissimulation, jusqu'à intercéder pour ses jours, mais qu'il ne put fléchir les Juges. Ce Roi de Siam, dont les inclinations étoient très-vicieuses , fut immolé à la haine de son peuple , & l'heureux Ministre , dont la domination étoit si chérie, fut mis sur le trône. Il est remarquable que cette catastrophe sanglante concourt pour le tems avec une tragédie toute pareille , dont l'Europe a été le théâtre. Tandis que les Anglois décapitoient à Londres Charles I, * des Barbares faisoient à Siam le même traitement à leur Monarque.

De l'Isle ,
ubi suprad.

* Févr. 1649.

§. VI.

*Usurpation de Chaou - Pasa - Thong.
Comment son fils monta sur le trône.
Conspiration des Talapoins.*

M. de l'Isle , de qui j'ai tiré tous les détails historiques qui ont fait la ma-

ière des précédens paragraphes, a eu
 ort de dire que depuis les troubles
 dont on vient de parler, jusqu'à l'éta-
 blissement des François à Siam, ce
 Royaume a joui d'une tranquillité par-
 faite. *Chaou-Pasa-Thong*, pere du Mo-
 narque qui fit un accueil si favorable
 aux François, ne monta sur le trône
 que par une usurpation, qu'on doit
 mettre au rang des révolutions de
 Siam. Le Prince dont il envahit la
 succession, & qui vraisemblablement
 occupa le trône immédiatement après
Oya Calahom, avoit laissé quatre fils.
Chaou-Pasa en fit massacrer deux à
 Nippli, où ils s'étoient réfugiés, menaça
 du même traitement les deux autres,
 qui chercherent un asyle dans le Royau-
 me de Laos, épousa leur sœur malgré
 les résistances, & se fit reconnoître
 pour Roi. Il eut un fils nommé *Chaou-
 Varaie*, qui ne parvint lui-même à la
 couronne que par une autre révolution.
 Son oncle s'étoit emparé de la puis-
 sance souveraine, & s'y seroit sans
 doute maintenu, si *Chaou-Naraie* n'eût
 imploré l'assistance des Portugais. Aidé
 de leur secours il marcha au palais à la
 tête de mille hommes, força tous les
 passages, pénétra jusqu'à l'appartement

Gervaise ;
 Partie I V
 Chap. I.

de l'Usurpateur , qu'il tua de sa main.

Le nouveau Monarque ouvrit son règne par une expédition qui le rendit redoutable à ses voisins. Les Péguans avoient paru sur la frontière , & commençoient à faire quelques progrès ; il alla au devant d'eux , les battit , & les chassa du Royaume. Il étouffa avec le même bonheur quelques conspirations domestiques , dont la plus dangereuse fut tramée par les Talapoins. Un jour qu'il devoit aller au Temple , peu accompagné , selon la coutume des Monarques Siamois , ces Prêtres projetterent de le massacrer. Il fut averti de ce complot par un de ses officiers , qui étant entré dans la Pagode , s'aperçut qu'elle étoit remplie d'un nombre extraordinaire de Talapoins , & qu'ils avoient caché des armes sous leurs robes. Là-dessus il ordonna qu'on investît le Temple , & ayant des preuves certaines que ces scélérats avoient conspiré contre ses jours , il les fit massacrer par ses soldats.

Idem , ibid. La leçon qu'il fit à un *Sancrat* , ou Evêque du pays , mérite d'être rapportée. Ce Prélat lui représenta un jour que les Siamois se plaignoient de son excessive sévérité , & lui donna à ce

et quelques avis peu mesurés. Le roi l'écouta avec patience, & le condia sans lui faire aucun reproche. Mais le lendemain il lui envoya un message d'une prodigieuse grosseur, lui commandant expressément de le bien nourrir, & de lui laisser faire impunément toutes les malices dont les animaux de son espèce sont capables. Le message bouleversa la maison du Prélat, brisa des porcelaines de prix, gâta les plus beaux meubles, & bleisa plusieurs personnes. Le Santrat désolé alla trouver le Roi, & le supplia de le délivrer d'un hôte si dangereux. *Eh quoi, lui dit le Prince, vous ne pouvez souffrir pendant un jour ou deux les libertés extravagantes d'un seul animal, & vous voulez que j'endure tranquillement pendant toute ma vie les insolences d'un peuple plus méchant mille fois que les bêtes de nos forêts? Allez, continua le Monarque, si je sais punir les méchants avec sévérité, je sais encore mieux récompenser les bons.*



§. VII.

Origine des liaisons de Chaou-Naraie avec Louis XIV. Portrait de Constantin Phaulkon. Etablissement des François à Siam. Mouvements que cause leur arrivée.

Le hazard conduisit à la cour de Chaou Naraie un Aventurier , qui s'y fit bientôt connoître par ses talens , & qui fut élevé à la plus grande fortune où jamais Européen soit parvenu dans les Indes. Il s'appelloit *Constantin Phaulkon* , & c'est à tort que nos Relations Françoises l'ont nommé *Constante* : toutes ses signatures étoient marquées du premier nom , & il n'en porta jamais d'autre. Le Pere Tachard , qui le fait naître vers l'année 1650 , lui donne pour pere un noble *Vénitien* , fils d'un Gouverneur de Céphalonie , dans l'Archipel (a) , & pour mere une *Demoiselle* du même lieu , issue d'une

Kaempfer ,
Voyage de
Siam.

Tachard, pre-
mier Voyage
de Siam, Liv.
111.

(a) Kaempfer , le Pere le Blanc Jésuite , ni aucun autre Historien , n'ont fait mention de la prétendue noblesse de Constantin ; & il est remarquable qu'aucun noble de Venise ne s'appelle *Phaulkon*. Tout ce récit du Pere Tachard sent l'exagération & la flatterie : ces deux défauts regnent assez généralement dans sa Relation.

les plus anciennes familles du pays. Il ajoute que Constantin ne pouvant soutenir *sa qualité*, à cause du mauvais état où ses parens avoient mis les affaires de *sa maison*, il sortit de son pays à l'âge de douze ans, & s'embarqua sur un navire qui le conduisit en Angleterre; que *désespérant d'y faire fortune*, quoiqu'il eût acquis *la bienveillance de quelques Seigneurs de la Cour*, il s'engagea dans la Marine des Anglois, au service de leur Compagnie des Indes; que sa probité l'empêcha d'aspirer à une élévation rapide, & qu'il *aima mieux* passer par tous les degrés de la Marine, & *s'élever peu à peu avec honneur.* Il étoit Maître de chaloupe, lorsqu'il arriva pour la première fois à Siam: c'est toute la fortune qu'il fit au service de la Compagnie Angloise, qu'il quitta bientôt après. Il abjura en Angleterre la Religion Catholique, dans laquelle ses parens l'avoient élevé, & il la reprit à Siam, où il forma des liaisons étroites avec les Missionnaires Jésuites.

Ayant amassé quelque argent dans ses différens voyages, il équipa un navire, & se mit à trafiquer pour son propre compte. Mais à peine étoit-il

forti de la rade de Siam, que les vents contraires le repousserent vers les côtes, où il échoua deux fois. S'étant remis en mer, il effuya sur la côte de Malabar un troisieme naufrage, dans lequel il perdit son vaisseau. Il sauva deux mille écus, & avec cet argent il acheta une barque, dont il résolut de se servir pour retourner à Siam.

Lorsqu'il étoit sur le point de mettre à la voile, le hazard lui fit rencontrer sur le rivage un Seigneur Siamois, qui revenant de l'ambassade de Perse, avoit fait naufrage sur la même côte. Celui-ci se fit connoître à Constantin, qui, touché de son malheur, lui donna des habits, le reçut dans son bâtiment, & lui procura généreusement toutes sortes de secours pendant le trajet. Ces services inspirerent au Siamois la plus vive reconnoissance. De retour à Siam, il en rendit compte au *Barcalon* (a), & lui fit un portrait si avantageux de son bienfaiteur, que le Ministre envoya chercher cet étranger, le goûta, & lui promit sa protection. Constantin gagna par ses insinuations la confiance du *Barcalon*, & parvint même jusqu'à

(a) C'est le nom que les Siamois donnent au Ministre des affaires étrangères.

s'attirer les bonnes grâces du Monarque , qui le chargea de plusieurs commissions importantes. Le Barcalon étant mort , le Grec fut mis à sa place , & bientôt après on le fit Grand-Maître de la maison du Roi.

Nos Ecrivains Européens ont parlé fort diversement de ce favori de Chaou-Naraïe , & il n'est pas inutile de rapporter en peu de mots ce qu'ils en ont dit. Le P. Tachard , son ami intime , & l'instrument secret de ses négociations avec la France , le représente comme un homme d'une grande modestie , d'une piété édifiante , & d'une intégrité si exacte , qu'il refusoit *tous les présens des particuliers* , & jusqu'aux *appointemens de sa charge* ; *aisé à aborder* , *doux & affable à tout le monde* , mais *severe & inexorable avec les Grands* , lorsqu'ils s'écartoient de leur devoir. Il est remarquable que le Ministre de Siam vivoit encore , & qu'il étoit au plus haut point de sa faveur , lorsque Tachard composa sa Relation (a). Le Pere le Blanc , dont les Mémoires n'ont paru qu'après la mort de Constantin , avoue de bonne

Tachard ;
I. voyage de
Siam , Liv.
III. p. 144.
& suiv. Edit.
d'Amsterdam
1688.

(a) L'Edition que j'ai , qui n'est pas la première , est de 1688. Constantin ne fut mis à mort que le 5. Juin de cette année.

Marcel le
Blanc, Hist.
de la Révol.
de Siam, Liv.
1. p. 20. &
suiv.

Kaempfer,
Hist. du Ja-
pon, Liv. 1.
Chap. 1.

foi qu'il y avoit du *mélange* dans les qualités de ce favori; que *ses amis ont fait de lui des portraits flattés*; que c'étoit un Grec rusé & dissimulé; que l'habitude de traiter dans les Indes avec des esclaves l'avoit rendu *fier & colere*; qu'il aimoit passionnément la gloire; que du reste c'étoit un homme integre & dévot. Kaempfer qui arriva à Siam deux ans après la disgrâce de ce Ministre, en fait un portrait tout-à-fait odieux. Il lui attribue plusieurs dangereux complots; il l'accuse d'avoir porté ses vues jusqu'à la Royauté, & il ne craint point de dire que l'ambition qui le dévorait, fut l'unique motif de ses liaisons avec la France.

Quoi qu'il en soit de la diversité de ces jugemens, tous les Historiens conviennent qu'il avoit un génie supérieur pour les affaires, de la noblesse & de l'élevation dans l'ame, l'esprit souple, agréable, & délié, une éloquence naturelle, d'autant plus surprenante qu'il n'avoit aucune teinture des lettres, ayant passé presque toute sa vie sur la mer, parmi des gens sans étude. Sa taille étoit médiocre: sa physionomie étoit vive & spirituelle, mais elle avoit quelque chose de sombre & de malheureux.

Le Blanc,
ubi suprà.

Tel étoit le Ministre à qui Chaou-Naraie donna sa confiance , & qu'il gratifia des deux premières charges de l'Etat. Le Grec , qui avoit des liaisons étroites avec quelques Prêtres François établis à Siam , & qu'il entretenoit de ses libéralités , engagea son Maître à rechercher l'amitié du Roi de France. Il fit entendre au Prince que cette alliance lui seroit fort utile , soit pour policer ses sujets , soit pour faire fleurir le commerce dans son Etat ; & en conséquence de ces conseils , Chaou-Naraie envoya en France deux Mandarins , sous la conduite de M. le Vachet , Prêtre des Missions Etrangères , établi dans le Royaume depuis quelques années.

Pour répondre à ces avances , Louis XIV. députa au Monarque Siamois le Chevalier de Chaumont , qui arriva à l'embouchure de la rivière de Siam le 22 Septembre 1685 , & qui fut reçu avec de grandes distinctions. Trois mois après , cet Ambassadeur fit voile pour la France , & reçut sur son bord de nouveaux Mandarins , que le Roi de Siam envoya à Sa Majesté Très-Chrétienne , pour lui demander des Mathématiciens , des Artistes célèbres , & des troupes commandées par des Officiers expérimentés.

Ces premières négociations furent le fruit des intrigues de Constantin, & des mouvemens que se donnerent les Ecclésiastiques & les Négocians François établis à Siam. Ces derniers, séduits par les caresses & par les libéralités de Phaulkon, firent de ce pays un portrait qui en imposa au Ministère de France. Les Missionnaires promettoient qu'une nouvelle recrue d'ouvriers Evangéliques feroit une abondante moisson dans ce Royaume, & que l'Empereur lui-même étoit disposé à embrasser le Christianisme. Les autres exagéroient les ressources & les avantages du pays, & parloient de ses richesses avec une espece d'enthousiasme. La Cour de Versailles se laissa leurrer par ces espérances plus brillantes que solides, arma six vaisseaux, sur lesquels on embarqua deux Envoyés extraordinaires (a), quatorze Jésuites, un corps de troupes considérable, & quantité de munitions de guerre.

Tachard, II.
voyage, Liv.
IV.

L'Escadre mouilla dans la rade de Siam le 27 Septembre 1687. M^{rs}. de la Loubere & Ceberet, chefs de la députation, & le P. Tachard, qui en étoit l'ame, quoiqu'il n'eût point d'au-

(a) M^{rs}. de la Loubere & Ceberet.

tre caractère que celui de Mathématicien, conclurent avec le Ministre de Siam un traité dont les conditions furent tenues secrètes, & en vertu duquel on livra aux François *Mergui & Bankók*, les deux clefs du Royaume, l'un au nord, sur le Golphe de Bengale, l'autre au midi, sur le Golphe de Siam. Ce fut Constantin Phaulkon qui reçut lui-même dans Bankók les troupes de France, & qui installa des Far- ges, leur Général, dans son nouveau Gouvernement.

Idem, ibid.
Liv. IV.

Les Envoyés furent accueillis avec des honneurs extraordinaires, & le Roi voulut qu'on passât en cette occasion par-dessus les usages qu'on avoit observés jusqu'alors à la réception des Ambassadeurs. Il fit à proportion les mêmes caresses aux autres François, qu'il traita avec une familiarité peu commune chez les Monarques d'Orient. Il ne faisoit point de partie de chasse ou de promenade, & il ne paroissoit jamais en public, sans être environné de ces étrangers. Il choisit un de nos Officiers pour le faire Colonel des Gardes Siamoises, & Constantin lui-même avoit une escorte de vingt-quatre François. On donna à d'autres Officiers Européens des Ré-

Le Blanc,
ubi supra.
Liv. I.

Tachard,
Ibid.

gimens Siamois. Quelques soldats de la garnison de Bankok étant tombés malades, le Roi eut l'attention de les faire transporter à Louvo, lieu de sa résidence, disant *qu'il vouloit en prendre soin lui-même, & que la vie d'un François lui étoit plus chère que celle de cens Siamois.* Il permit aux Jésuites François, non-seulement de prêcher l'Evangile dans tout le Royaume, mais de bâtir des Eglises à Louvo & à Siam. Son Ministre entreprit même la construction d'un College destiné à l'éducation de la jeune Noblesse, & qui devoit être appelé *le College Constantinien.* Le P. Tachard assure que le Roi envoya quelques Jésuites dans des Couvens de Talapoins, pour les faire instruire de la langue Siamoise; & le P. le Blanc ajoute, que le bruit courut qu'on les avoit mis dans ces maisons pour *observer la conduite des Talapoins, & chercher les moyens secrets de leur nuire; chose, dit ce Missionnaire, qui n'étoit pas éloignée de la vérité.*

Des préférences si marquées pour une nation étrangère, prévenue d'ailleurs de sa supériorité, & naturellement disposée à s'en prévaloir, exciterent la jalousie des Grands, & firent murmurer

Le Blanc,
Ibid.

Idem. Liv.
11. P. 206.

Le Blanc.

le Peuple. Le Prince de Johor en écrivit au Monarque Siamois , dont il étoit le vassal , & représenta qu'on avoit eu tort d'appeller à Siam un si grand nombre d'étrangers , & sur-tout de leur livrer les clefs du Royaume. Il exhortoit le Roi à congédier au plutôt ces dangereux hôtes , & il offroit pour cela des troupes , supposé qu'on en eût besoin. *Idem , Liv. III*
 Un Hollandois , qui résidoit à Johor , & qui avoit la principale autorité dans le Gouvernement , fut soupçonné d'avoir dicté cette lettre , qui fut portée à Siam par des députés. Le Roi fut si indigné de ces remontrances , que son premier mouvement fut d'ordonner qu'on coupât la tête aux Envoyés qui avoient eu la hardiesse de présenter la lettre , & Constantin eut beaucoup de peine à le détourner de cette violence.

Quelques jours après un Malais fit demander au Roi une audience particulière , disant qu'il avoit à lui communiquer des choses de la dernière importance. Le Roi le renvoya à Constantin ; mais le Malais ayant refusé de confier son secret à ce Ministre , on lui permit de s'adresser à un Conseiller du Prince. Il lui déclara que Constantin d'intelligence avec les François , avoit conspiré

contre le Roi & contre l'Etat, & il s'offrit à prouver ce complot. Le Roi sans vouloir écouter ses preuves, ordonna qu'on l'appliquât à la torture, pour l'obliger à dénoncer les personnes qui lui avoient suggéré une accusation si calomnieuse. Mais comme on ne put lui arracher cet aveu, on le condamna à être déchiré par les tigres; & pour achever d'intimider les personnes indisposées contre le Gouvernement, on fit brûler un grand nombre de Macassars, qui deux ans auparavant * avoient trempé dans une conspiration tramée à Siam par un Prince de leur pays. L'exécution se fit aux environs de la Capitale, dans le camp même des Malais.

* En 1686.

§. VIII.

Révolution de 1688. Fin malheureuse de Constantin Phaulkon. Les François abandonnent Siam.

Telle étoit la situation des affaires de Siam, peu de tems après que les François eurent été reçus dans ce Royaume, & tels furent les premiers mouvemens que causa leur arrivée. Ces circonstances étoient d'autant plus critiques, que la santé du Roi étoit chance-

lante , & qu'il n'avoit point d'enfans mâles. Au mois de Février de l'année 1688 il fut attaqué d'un asthme violent, qui joint à une foiblesse invétérée de poitrine , le menaça d'une mort prochaine. Ses infirmités ne lui permirent plus de s'occuper des soins du Gouvernement ; & comme sa sévérité inflexible avoit aliéné de lui le cœur de ses sujets , il se trouvoit réduit à abandonner toute sa confiance à M. Phaulkon & aux François. Un seul Siamois partageoit en quelque sorte cette faveur , & avoit paru la mériter par son zele & par ses assiduités constantes auprès du Monarque. Il s'appelloit *Pitracha* , & sa naissance étoit très-commune : mais sa mere avoit été nourrice du Roi , & il étoit si fier de cet avantage , qu'il avoit coutume de dire que s'il n'avoit pas l'honneur d'être du sang des Rois , il avoit du moins sucé le même lait qu'eux. Il fut élevé auprès de Chaou-Naraie , & il entroit dans tous les divertissemens de ce jeune Prince , qui conçut pour lui une forte amitié.

Le Blanc,
Liv. 1.

Pitracha avoit une sœur qui fut aussi élevée à la Cour , & que sa mere trouva le moyen de faire entrer dans le sérail de Chaou-Naraie , qui l'aima plus ten-

drement qu'aucune de ses autres maîtresses. Mais une infidélité qu'elle lui fit , en faveur du plus jeune des freres du Roi , changea cet amour en haine , & fut suivie du plus terrible châtiment. La Sultane coupable fut livrée aux tigres , & son amant reçut une bastonnade si cruelle , qu'il demeura perclus tout le reste de ses jours. Le Roi avoit un autre frere , tellement contrefait , qu'il pouvoit à peine marcher , né d'ailleurs avec des inclinations très-vicieuses , & sujet à des emportemens qui tenoient de la férocité. Ces deux Princes étoient les héritiers présomptifs du Roi , qui n'avoit point d'enfans mâles ; mais Chaou-Naraie avoit pour eux une aversion secrete , & ne paroissoit nullement disposé à laisser tomber sa succession dans de telles mains.

Depuis quelques années il faisoit élever à sa Cour un jeune Seigneur , nommé *Monpi-Totso* , qu'il avoit autrefois adopté , & qu'il aimoit comme son propre fils. On a même prétendu que Monpi étoit né d'une concubine , dont Chaou-Naraie avoit joui secrètement , & qu'il avoit ensuite mariée à un de ses Officiers. On ajoute que l'intention du Prince étoit de faire épouser à Monpi

une fille unique qu'il avoit , & de lui aplanir par ce mariage le chemin du trône, dont il prétendoit exclure ses frères.

La situation flottante des affaires, la maladie du Roi , & l'incertitude des arrangemens qu'il avoit pris pour le choix d'un successeur , firent naître différentes brigues. Un Ecrivain de très-grand poids assure que Constantin , ébloui de sa faveur , & fier de l'appui des François, porta ses vues jusqu'au trône, & cette accusation n'est point dénuée de vraisemblance. Pitracha forma une autre brigade, & mit dans ses intérêts les Talapoins , les Grands du Royaume & le Peuple. Il se lia aussi étroitement avec Monpi , qu'il flatta de l'espérance de parvenir au trône après la mort du Roi ; & par cette voie il l'engagea à lui révéler tous les secrets du Prince, le chargeant de l'obséder nuit & jour , & d'empêcher que personne ne lui parlât sans témoins. On assure même qu'il se procura par son entremise les Sceaux du Roi , & qu'il s'en servit pour expédier plusieurs ordonnances.

Kaempfer ;
Hist. du Japon , Liv. 1.
Chap. 2.

Le Blanc
ubi suprà.

Les intrigues de Pitracha transpirerent. Constantin , qui avoit un grand nombre d'espions à ses ordres , reçut divers avis , & prit en conséquence une

Ibid.

réolution hardie. Il écrivit à des Farges, Général des troupes de France qui étoient en garnison à Bankok, & le pria de se rendre incessamment à Louvo, où il avoit une affaire importante à lui communiquer. Des Farges vint : le Ministre lui envoya le P. le Blanc & un autre Jésuite, qui s'étant enfermés avec le Général, & avec Beauchamp son Major, déclarerent en leur présence que l'on avoit des preuves certaines que Pittracha avoit conspiré contre le Roi & contre l'Etat ; que cette affaire intéressoit également la gloire & la sûreté des François établis à Siam ; que M. Phaulkon ne trouvoit point de plus sûr expédient que de faire arrêter ce conspirateur, & qu'il comptoit assez sur le zele & la bravoure des François, pour espérer qu'ils voudroient bien dans cette occasion lui prêter main forte ; qu'il demandoit pour l'exécution soixante ou quatre vingts hommes bien armés, & qu'avec ce secours, on étoufferoit aisément cette conspiration naissante. Les Jésuites ajouterent finement que M. Phaulkon n'avoit point voulu s'ouvrir directement là dessus avec le Général, pour lui laisser tout le loisir de la réflexion, & une liberté entière de

Ibid.

de prendre le parti qu'il jugeroit le plus convenable.

Des Farges répondit sans balancer qu'il étoit très-disposé à rendre ce service à M. Phaulkon , & au sortir de cette conférence il alla s'aboucher avec le Ministre , pour concerter avec lui les moyens de l'exécution. Il promit d'envoyer 80 hommes à Louvo , & de se mettre à leur tête ; mais il exigea un ordre du Roi qui autorisât une pareille démarche. Constantin le mena au palais , alla parler au Roi , & ayant rejoint le Général , lui dit devant plusieurs témoins : *Monsieur , le Roi vous ordonne de vous rendre à Louvo pour son service , avec le nombre de soldats que vous jugerez à propos d'amener.* Des Farges se contenta de cet ordre verbal , que le Ministre arracha au Monarque , sans daigner l'instruire de la véritable cause qui lui faisoit appeller les François. Le P. Le Blanc assure que Phaulkon ourdit de son chef cette dangereuse trame , & que le Roi en ignora long-tems *le secret.* Ce trait seul démasque le caractère hardi & entreprenant du Ministre de Siam , & rend croyables les imputations odieuses dont Kaempfer a flétri sa mémoire.

Le Blanc ;
Liv. I. pag.
96. du Tom.

Le Général partit la nuit de ce mê-

Tome III.

E

me jour pour Bangkok, où il fut à peine arrivé, qu'il assembla sa garnison, & en tira le détachement qu'il avoit promis. Il s'embarqua avec ses soldats sur des balons que le Ministre avoit eu soin de faire préparer, & il arriva le 15 d'Avril, jour du Jeudi Saint à Siam, qui est à douze lieues de Louvo. Il mit pied à terre, & alla loger au quartier des François. Il apprit à son arrivée d'étranges bruits qui commencerent à ébranler sa résolution. Plusieurs personnes d'un rang distingué lui représentèrent le danger de l'entreprise dans laquelle Constantin l'avoit embarqué; qu'il ne pouvoit s'engager plus avant avec ses troupes sans les exposer; qu'infailiblement le Roi de Siam étoit mort; que la guerre civile étoit allumée à Louvo, & qu'on trouveroit peut-être des embuscades sur la route; que Constantin étoit un ambitieux, qui sacrifioit la nation françoise à ses intérêts particuliers; que d'ailleurs c'étoit un homme perdu sans ressource, & qui entraîneroit les François dans sa ruine.

Le Blanc,
ibid.

Ces discours firent tant d'impression sur des Farges, qu'il résolut de suspendre sa marche. Il envoya à Louvo un Officier, avec ordre de s'aboucher

avec le Ministre, & de faire des perquisitions exactes au sujet des bruits qui couroient. L'Officier se rendit par eau à Bancon, petite bourgade, peu distante de Louvo, & il trouva dans cet endroit des gens envoyés par Phaulkon, avec des éléphants, des chevaux, & des voitures destinées à transporter les troupes qu'on attendoit. Il monta à cheval, & marchant par des chemins écartés, de peur de surprise, il arriva au milieu de la nuit à Louvo, où il trouva que tout étoit dans le plus grand calme. Il se rendit chez le Ministre qu'il fit éveiller, & lui présenta la lettre du Général François, qui lui faisoit part de son arrivée à Siam, & des raisons qui avoient suspendu sa marche. Phaulkon fut désespéré de ce contre-tems, & manda sur le champ des Farges que tout étoit tranquille à Louvo, que le Roi vivoit, que leurs ennemis étoient dans une sécurité parfaite, & qu'il se hâtât de venir avec ses troupes, pour exécuter une entreprise dont la réussite étoit infaillible.

Des Farges, à qui les François de Siam firent envisager ce voyage d'une manière fort différente, ne se rendit point à ces instances, & suivit les con-

feils timides qu'on lui donna. Le P. le Blanc infinue que le Général François témoigna en cette occasion trop peu de fermeté; qu'il écouta trop légèrement de vaines rumeurs, qui n'avoient pas le moindre degré de vraisemblance; qu'il se persuada mal-à-propos que tout étoit perdu s'il conduisoit ses troupes à Louvo; au lieu que les circonstances demandoient qu'il marchât droit au palais, attendu que qui est maître dans ce lieu, peut donner la loi par-tout ailleurs; que cette démarche décisive étoit le *nœud délicat* de toute l'affaire, & la source de tous les événemens heureux ou malheureux qui devoient suivre. Phaulkon qui attendoit avec impatience la réponse de des Farges, fut touché de la plus vive douleur, lorsque Dacieu, Capitaine François, vint lui apporter des excuses de la part du Général, & lui annoncer que les circonstances l'avoient forcé de se retirer à Bangkok. Ce fut le jour de Pâques qu'il apprit cette fâcheuse nouvelle, dans le tems qu'il se disposoit à se rendre à l'Eglise pour y faire ses dévotions. Il se plaignit hautement du procédé de des Farges, qui, après les plus solennels engagements, l'abandonnoit dans une cir-

Ibid.

constance si périlleuse , où il ne s'étoit jetté qu'en conséquence de ses promesses. *Il me perd , dit-il , & Dieu veuille qu'il ne se perde pas lui-même , & qu'il ne compromette pas la gloire & le salut de sa nation.* Il ajouta , en se tournant vers l'Eglise , & en adressant la parole aux personnes qui l'accompagnoient : *Allons , mes amis , puisque le secours des hommes nous manque , mettons toutes nos espérances en Dieu. Voilà sa maison ; j'espere qu'il la défendra , & qu'il n'abandonnera point cette Chrétienté naissante.* Il entra dans l'Eglise , & il y communia.

Des Farges , de retour dans son gouvernement , écrivit à Phaulkon une seconde lettre remplie d'honnêtetés & d'offres de services , dans laquelle il l'exhortoit de se retirer dans Bankok , ou , s'il ne jugeoit pas à propos d'accepter cet asyle , d'y envoyer du moins son épouse & son fils. Ces offres ne tentèrent point le présomptueux Ministre , dont le caractère étoit de se roidir contre les plus grands dangers ; & qui soupçonnoit d'ailleurs que des Farges seroit homme à le livrer aux Siamois , s'ils enoient le réclamer à main armée.

Le Roi, qui ignoroit encore le nom Le Blanc ;
ibid.

Artifices de
Phaulkon,

Ibid. secret de cette intrigue , apprit avec quelque chagrin que les François , après avoir paru à Juthia , étoient brusquement retournés à Bankok. Il en témoigna sa surprise au Ministre , qui , pour racommoder l'affaire , feignit qu'une indisposition survenue au Général , avoit déterminé les François à se retirer. Leur arrivée à Siam avoit produit un autre fâcheux effet , auquel il fallut encore donner une tournure. Elle occasionna les bruits qui coururent de la mort du Roi , & qui malheureusement parvinrent jusqu'aux oreilles du Prince. Il en parla à son Ministre , & lui demanda avec inquiétude quelle pouvoit en être la source. Phaulkon répondit avec sa dissimulation ordinaire , que la maladie de Sa Majesté avoit donné lieu à quelques personnes mal intentionnées de semer ces fausses nouvelles ; mais qu'il y avoit un bon moyen d'en arrêter le cours ; c'étoit que le Roi se montrât au peuple. Chaou-Naraie fit un effort pour donner cette satisfaction à son Ministre , & se promena autour du palais sur son éléphant.

Pitracha fut plus habile que le Monarque à démêler les artifices de Constantin , & n'eut pas de peine à s'ap-

percevoir que les troupes de France n'avoient été mandées à Louvo , que pour arrêter ses complots , & pour le perdre. Dans la crainte que son ennemi ne lui tendît de nouvelles embûches , il résolut d'accélérer l'exécution de ses desseins. Il fortifioit de jour en jour son parti , soit en gagnant des Mandarins par ses promesses , soit en séduisant les Gouverneurs des Places , soit en faisant solliciter les artisans & les ouvriers , qu'il alloit souvent débaucher lui-même dans leurs maisons & dans les ateliers publics ; & pour mieux couvrir toutes ces démarches , il redoubloit auprès du Roi ses soins & ses assiduités perfides. Phaulkon , qui étoit attentif à toutes ses entreprises , n'oublioit rien de son côté pour les traverser. Il envoyoit des ordres sévères dans les Provinces , pour engager les Gouverneurs à contenir le peuple , à empêcher les assemblées , à faire main-basse sur les séditieux. Il pressa les travaux commencés à Bankok , pour mettre cette place hors d'insulte ; & sur ce que les François se plaignirent qu'on débauchoit les travailleurs qui désertoient par troupes , il envoya sur les lieux un Commissaire , accompagné d'exécu-

teurs de justice, avec ordre de déchiqueter la peau des Mandarins, qui, chargés de veiller à la conduite des ouvriers, les avoient laissé évader.

711.

Cependant la santé du Roi s'affoiblissoit tous les jours, & il étoit tems que ce Prince songeât à se nommer un successeur, pour arrêter les brigues & les cabales qui se formoient à la Cour.

Il assembla un Conseil extraordinaire, où Pitracha & Monpi furent appelés. Le Roi déclara que ses infirmités l'avertissant que le terme de ses jours ne pouvoit être fort éloigné, il avoit résolu de faire quelques arrangemens pour sa succession; qu'il n'ignoroit pas que, suivant les Loix du Royaume, le trône appartenoit à ses freres; mais que leur incapacité, jointe aux sujets de mécontentement qu'ils lui avoient donnés, en trempant dans plusieurs conspirations contre sa personne^(a), l'empêchoient de les appeler immédiatement à la couronne; que son dessein n'étoit pas non plus de les en exclure entièrement, & que dans la vue de ménager avec égalité les intérêts de ces Princes & ceux de son peuple, il avoit jetté

(a) On les accusa en particulier d'avoir trempé dans celle des Macassars, en 1686.

les yeux sur sa fille , à qui il conféroit la régence pendant un an , pour vaquer aux soins de ses obseques ; qu'après ce terme il lui laissoit la liberté d'épouser celui des Princes ses oncles qu'elle jugeroit le plus digne de partager l'Empire avec elle.

Ces dispositions , peu convenables aux circonstances , n'apportèrent aucun remede aux plaies de l'État , & ne firent même qu'aigrir le mal. Elles produisirent une rupture éclatante entre Monpi & Pitracha , & cette querelle hâta le dénouement de la tragédie qui se préparoit. Monpi qui , en qualité de fils adoptif du Roi , aspiroit au trône , & que Pitracha avoit entretenu dans ces espérances flatteuses , s'apperçut que ce rusé courtisan le jouoit , & ne travailloit que pour ses propres intérêts. Pitracha lui avoit promis de proposer au Roi de l'appeller à sa succession ; mais au lieu de s'expliquer là-dessus dans le dernier Conseil , comme il s'y étoit engagé , non - seulement il ne dit pas un mot en sa faveur , mais il évita toujours les regards de Monpi , qui eut les yeux fixés sur lui pendant toute la séance. Irrité de cette mauvaise foi , & ne prenant conseil que de son désespoir, Monpi

va trouver le Roi , & accuse Pitracha d'avoir conspiré contre sa personne. Il déclare que ce traître , abusant de sa faveur , avoit suborné les Mandarins , les Prêtres & le peuple ; que sous prétexte de défendre la Religion & la liberté du pays , il avoit mis dans ses intérêts tous les Ordres du Royaume ; que le dessein des Conjurés étoit de se défaire de M. Phaulkon , de se rendre maîtres du palais , d'arrêter le Roi , & d'exterminer sa famille. Monpi s'accusa lui-même de s'être imprudemment engagé dans ces abominables complots ; que Pitracha l'avoit séduit par ses pernicieux conseils , & par les espérances dont il l'avoit flatté ; qu'un des détestables artifices dont il s'étoit servi , avoit été de surprendre les sceaux du Roi , pour expédier de faux ordres , pour lever clandestinement des soldats , pour débaucher les esclaves , pour faire des amas d'armes ; que les environs de Louvo étoient remplis de soldats cachés dans les bois ; que tout le palais en étoit investi , & que le Roi n'y étoit pas en sûreté.

Ibid.

Cette étrange découverte remplit le Roi d'étonnement & d'indignation. Dans les premiers transports de sa co-

lere , il ordonna à Phaulkon de faire arrêter sur le champ Pitracha ; mais ce Ministre ayant représenté qu'une violence précipitée pouvoit être dangereuse & sans effet , on résolut d'attendre au lendemain. Les ordres furent donnés en conséquence ; mais Pitracha en fut averti par les personnes mêmes qu'on chargea de l'exécution. Ce Conspirateur voyant ses complots découverts , jugea qu'il n'y avoit plus rien à ménager. Il assembla autour de sa personne tous ses amis ; il fit entrer dans Louvo les soldats qu'il avoit dispersés aux environs ; il ordonna aux Gardes Mautes qui lui étoient dévoués , de monter à cheval ; enfin il assembla de tous les quartiers de la ville une multitude d'esclaves , de rameurs , & d'ouvriers. Tous ces gens s'attrouperent aux environs du palais à l'heure de midi , le 18 Mai 1688 , les uns armés de haches , les autres ayant de longs bâtons ferrés , ou brûlés par le bout : ceux-là à pied , ceux-ci à cheval , marchant sans aucun ordre , mais gardant un profond silence , par un reste d'égard pour la majesté du lieu. Le grand San-crat de la Cour étoit à leur tête , porté sur les épaules de six hommes , exhor-

tant tout le monde du geste & de la voix. Il se présenta à une petite porte du palais , qui lui fut ouverte par des gens de sa faction. Il entra le premier , & fut suivi d'une troupe innombrable de rebelles , qui s'y précipitèrent avec confusion.

Quand ces premiers mouvemens commencerent , on alla avertir en diligence M. Phaulkon , qui prit sur le champ le parti de marcher contre les séditions , quoique ses amis l'en dissuadassent. Accompagné de trois Officiers François , & de quelques Gardes qu'il rassembla à la hâte , il se rendit au palais : mais à peine fut-il entré , que Pitracha , qui étoit à la tête d'une troupe de gens armés , l'arrêta , & le fit conduire en prison sous bonne garde. Ce rebelle , se voyant maître du palais , en chassa tous les Officiers qui servoient le Roi , & ne lui laissa que ses Médecins & deux esclaves. La chambre du Monarque étoit fermée à tout le monde : Pitracha seul & son fils y entroient librement , & le rebelle affectoit d'y aller tous les jours , pour tâcher de persuader aux Siamois qu'il n'agissoit que par les ordres de ce Prince.

Monpi , au commencement du tu-

multe , s'étoit réfugié dans la chambre du Roi , & tant qu'il resta dans cet asyle , les rebelles n'osèrent l'en arracher. Mais ayant tenté d'en sortir le 20 Mai , deux heures avant le jour , des gens apostés se saisirent de lui , & le massacrèrent. On assure que Pittracha , ^{Kaempfer ubi supra.} s'étant fait apporter la tête de ce malheureux , la jetta aux pieds de Phaulkon , & lui dit d'un ton insolent , *voilà ton Roi*. D'autres racontent qu'il la fit attacher au cou de ce prisonnier , pour punir ses intelligences avec Monpi.

Le rebelle qui commençoit à agir en Souverain , mit aux arrêts un des freres du Roi , qui s'étoit rendu à Louvo quelques jours avant la révolution. L'autre qui faisoit sa demeure au château de Siam , fut amené à Louvo , & enfermé sous bonne garde. En même-^{Le Blanc ibid.} tems il fit afficher dans toutes les villes des placards scellés du sceau royal , dans lesquels il prenoit le titre d'Administrateur du Royaume. Les mêmes placards déclaroient Phaulkon ennemi de l'Etat , & tous ses biens confisqués , avec ordre à tous les sujets du Roi , sous peine de la vie , de déclarer tous les effets qu'ils avoient à lui , ou qu'ils soupçonneroient être en main tierce.

Ce Ministre , qui quelques jours auparavant donnoit la loi à tous les Grands du Royaume , & faisoit la figure d'un Souverain , étoit alors enfermé dans une enceinte de pieux , exposé aux injures de l'air , & chargé de trois chaînes pesantes , l'une autour du corps , les deux autres aux pieds & aux mains. Sa femme qui avoit pressenti tous ses malheurs , par les tristes adieux qu'il lui fit le jour que la révolution éclata , n'eut plus lieu d'en douter , lorsqu'elle vit revenir à vuide la chaise d'argent, dans laquelle il avoit coutume de se faire porter , & qui fut la dernière faveur qu'il reçut de son Maître (a). Elle chercha les moyens d'adoucir sa captivité ; & la voie des présens lui paroissant la plus sûre , elle fit quelques largesses aux Talapoins & aux Ministres. Tout ce qu'elle put obtenir se réduisit à la permission d'envoyer à son mari du linge , des habits , & quelques alimens qu'elle préparoit elle-même. Le 30 Mai Pitracha envoya demander à cette Dame le sceau de son mari , & les provisions de toutes les charges qu'il avoit obtenues. Le lendemain on enleva tous

ibid.

Kaempfer ,
ubi suprà.

Le Blanc ,
ibid.

(a) La chaise d'argent est à Siam la plus haute distinction dont un Prince puisse gratifier ses Ministres.

ses autres papiers, les armes qu'il avoit dans sa maison, & ses habits qui étoient au nombre de trois cens. On mit ensuite le scellé sur ses coffres, dont on emporta les clefs, & son hôtel fut environné de soldats, qui en interdirent l'entrée à tout le monde, & qui garderent à vue Madame Phaulkon. Le 3 Juin un Officier de Justice, accompagné d'un grand nombre d'archers, vint pour enlever tout ce qui restoit dans la maison. Madame Phaulkon les conduisit de chambre en chambre, & leur ouvrit elle-même toutes les armoires. Les soldats se retirèrent en poussant des cris de joie, & insultèrent à son affliction par des éclats de rire. L'Officier revint le même jour avec ses satellites, pour lui déclarer de la part du grand Mandarin, qu'elle eût à livrer les trésors qui étoient cachés dans sa maison, ou qu'elle s'attendit à subir une cruelle torture. Comme elle répondit qu'elle n'avoit aucune connoissance de ces prétendus trésors, & qu'au reste ils étoient les maîtres de chercher, il fit avancer deux bourreaux, qui l'ayant attachée à la porte de sa chambre, la tourmenterent pendant deux heures avec des baguettes, dont

ils lui frapperent les mains & les bras. Ensuite on l'enleva de sa maison, & on l'enferma dans une petite écurie du palais. Elle ne vécut là que des charités que lui firent les Jésuites, qui lui portoient eux-mêmes à manger, & qui s'acquitterent généreusement envers elle des obligations qu'ils avoient à son mari. De tous les François établis à Siam, & comblés pour la plupart des bienfaits de Phaulkon, ces Peres furent les seuls qui conserverent quelque attachement pour sa malheureuse famille.

Deux jours après l'avanie faite à cette Dame, Soïatan, fils de Pitracha, vint annoncer à Phaulkon que ses Juges l'avoient condamné à mort, pour avoir conspiré avec Monpi contre le Roi & contre la famille royale. En même-tems il le tira de sa prison, lui ôta ses fers, le fit mettre sur un éléphant, & le conduisit dans la forêt de Tléépouffonne, qui est aux environs de Louvo. Kaempfer assure que les gardes qui l'accompagnoient le menerent d'abord à sa maison, qu'il trouva saccagée; que sa femme qui étoit dans une écurie, s'offrit à ses regards, & qu'au lieu de paroître attendrie du sort

de son époux , elle l'accabla d'injures ,
lui cracha au visage , & lui refusa même la consolation d'embrasser son fils Kaempfer ;
ubi supra.
 qu'elle tenoit dans ses bras. Il ajoute ,
 qu'étant arrivé au lieu de l'exécution , Le 5 Juin
1688.
 les bourreaux lui trancherent la tête ,
 malgré la résistance qu'il fit ; que son
 corps fut coupé en deux ; qu'on le cou-
 vrit d'un peu de terre , & que les chiens
 le dévorèrent pendant la nuit. Le Pere
 le Blanc a supprimé la plupart de ces
 circonstances , soit qu'il les crut fausses ,
 soit qu'elles lui parussent peu honora-
 bles à la mémoire du bienfaiteur de
 son Ordre.

Phaulkon , avant que de mourir , re- Ibid.
 mit à Soïatan son cachet , un reliquaire
 qu'il portoit sur sa poitrine , le cordon
 de l'Ordre de Saint Michel , & deux
 croix d'argent , le priant de les donner
 à son fils , qu'il lui recommanda. Cet
 enfant n'avoit alors que quatre ans ,
 & de tels ornemens , dit Kaempfer ,
 ne convenoient guere à son âge ni à
 sa fortune. Sa mere & lui furent con-
 damnés à l'esclavage , & ils tomberent
 sous la puissance d'un Mandarin , nom-
 mé *Simoumkiai* , qui avoit eu de gran-
 des liaisons avec Constantin. La re-
 connoissance l'empêcha d'user des

droits qu'il avoit sur eux, & qui dans un pays tel que Siam, pouvoient s'étendre fort loin, sur-tout à l'égard d'une captive aussi jeune que belle. (a) Il porta la retenue jusqu'à ne point exiger que Madame Phaulkon vint loger chez lui, & il la laissa dans son ancienne prison, lui faisant espérer que dans peu il lui rendroit la liberté.

Le Blanc,
Liv. IV.

Mais les malheurs de cette Dame n'étoient pas finis. Soïatan, qui étoit le fils du meurtrier de son mari, & qui avoit lui-même ordonné les funestes apprêts du supplice de Phaulkon, eut la hardiesse de prétendre aux bonnes grâces de sa veuve. Les résistances qu'elle apporta, ne firent qu'irriter la passion brutale du Siamois. Il l'enleva, mais sans pouvoir triompher de ses répugnances, & il fut obligé de la renvoyer à son ancien maître. Il employa depuis les caresses & les menaces, les offres, & les plus indignes violences. Il l'obtint enfin du Mandarin dont elle étoit l'esclave, & en attendant qu'il pût la loger dans son palais, il la mit dans une maison voisine. Madame Phaulkon se voyant sur le point d'être enfermée

(a) Madame Phaulkon n'avoit alors que 22 ans. C'étoit une très-belle femme.

toute sa vie dans un infame sérail, eut recours à un Officier François, nommé Sainte-Marie, qui la tira de captivité, & la conduisit à Bankok. Mais le Gouvernement l'ayant réclamée, des Far- Odoie
1688. ges, qui craignit d'irriter le féroce Pitracha, la remit à des soldats Siamois, qui la ramenerent à Siam. Elle y vécut dans une telle obscurité, que, depuis son enlèvement de Bankok, il n'est plus fait mention d'elle ni de son fils, dans tous les Mémoires que j'ai consultés. Kaempfer assure qu'ils tomberent l'un & l'autre dans la plus affreuse misere, & qu'on les a vus à Siam mendier leur pain de porte en porte. (a)

Chaou - Naraie, depuis la révolution, ne fit plus que traîner une vie languissante, dont les derniers jours furent plongés dans l'amertume. Il mourut au mois de Juillet de l'année 1688, âgé de cinquante-cinq ans, après en avoir régné trente-deux. Quelques jours auparavant, Pitracha avoit fait mourir les deux freres de ce Monarque, en vertu d'un ordre prétendu,

(a) Il paroît que Kaempfer en parle comme témoin oculaire. Il étoit à Siam, deux ans après la Révolution.

dont il fit part au Conseil, & que personne n'eut la hardiesse de contredire. On étouffa ces Princes dans des draps d'écarlate, en leur pressant l'estomac avec des planches de sandal, bois précieux du pays. Telle est la pratique de ce peuple, aussi superstitieux que barbare, qui croit pouvoir sans crime immoler ses Princes, pourvu qu'il ne trempe pas ses mains dans leur sang. L'usurpateur, après un deuil de dix jours, se rendit à la grande Pagode de Louvo, avec les ornemens de la Royauté, & se fit ensuite couronner dans la Capitale.

Jusques-là on avoit eu quelques ménagemens politiques pour les François, soit par un reste d'égard pour le vieux Monarque qui les protégeoit, soit pour leur inspirer un degré de confiance, qui pouvoit favoriser les desseins perfides du Ministère présent. Le but de Pitracha étoit, non-seulement de leur faire évacuer Mergui & Bankok, mais de les attirer à Siam, pour se venger avec éclat de tous les griefs qu'on avoit contre eux. Dans cette vue, il eut pendant la vie du Roi, diverses conférences avec les chefs des Missionnaires François, avec

le Directeur de leur commerce, avec les Officiers qui se trouverent à la Cour le jour de la conspiration, & avec des Farges même, leur Général, qu'il fit venir à Louvo. Il lui déclara que l'intention du Roi étoit que tous les François, répandus dans le royaume, se transportassent dans Juthia, pour y rendre compte de leur conduite, & pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Des Farges, qui s'apperçut du piège qu'on lui tendoit, répondit qu'il ne doutoit pas que les François ne fussent disposés à obéir en toutes choses aux volontés du Monarque. Là-dessus on lui proposa d'ordonner à sa garnison de venir à Siam; mais il éluda cette demande, en protestant qu'étant hors de son gouvernement, il n'y avoit plus aucune autorité, & que ses ordres ne seroient point écoutés dans Bangkok.

Ibid.

On se sépara sans avoir rien conclu. Des Farges rentra dans sa forteresse; où il se prépara à une vigoureuse défense, & Pittacha de son côté ne garda plus aucune mesure avec les François. Le Directeur de leur commerce, leurs Missionnaires, & leurs principaux négocians furent mis aux fers. On fit main basse sur leurs effets, & l'on pillà la

maison de M. Louis , Evêque de Métellopolis , & Supérieur de la Mission.

Kaempfer ,
ubi supra.

Quelques Officiers François , dont les uns avoient été arrêtés le jour de la révolution , & les autres étoient à Siam , en qualité d'otages , furent d'abord traités avec plus de douceur que les autres prisonniers : on leur laissoit la liberté d'aller dans la ville , & de se promener à cheval dans la campagne. L'ennui de vivre parmi ces barbares , & peut-être la crainte de voir empirer leur sort , les porta à prendre la fuite. Ils furent repris par des gardes Maures qu'on détacha contre eux , & ramenés la corde au col , attachés à la queue des chevaux de leurs conducteurs. Un d'eux , nommé Bressi , fut tellement maltraité par ces soldats , qu'il en mourut. Depuis cette tentative , on les enferma dans une étroite prison.

Le Blanc ,
Liy. III.

Enfin les Siamois & les François en vinrent à une rupture ouverte. Les François commencerent les premières hostilités , en faisant tirer sur une somme Chinoise , qui s'étant présentée à la vue de Bangkok , refusa de mouiller auprès du fort , pour y être visitée. Cette insulte fut le signal de la guerre. Les Siamois vinrent investir Bangkok ;

mais ce siège fut si mal conduit , qu'il régna trois ou quatre mois , sans que les ennemis fussent plus avancés que le premier jour. Cependant il n'y avoit dans la place que deux cens cinquante François en état de combattre , & cent ou quarante soldats Siamois , qu'on employoit aux gros ouvrages. Les derniers ayant fait les mutins , on fit pendre deux sur les remparts , à la vue de leurs compatriotes.

Durant ce siège on entama une négociation , qui fut interrompue & renouvelée plusieurs fois , & qui aboutit enfin à un traité , qui portoit : que les François évacueroient Bankok & Merui , & laisseroient dans leur entier tous les ouvrages qu'ils avoient construits dans ces deux places , avec l'artillerie & les munitions qui appartenoient au Roi de Siam ; que ce Prince de son côté ne les inquiéteroit point dans leur retraite , & leur fourniroit trois frégates , qui les conduiroient à la côte de Coromandel , avec leur artillerie , leur bagage , & les provisions nécessaires pour le trajet. Ce traité fut conclu vers la fin du mois d'Août de l'année 1688 ; mais de nouvelles difficultés qui survinrent en retardèrent l'exécution jus-

Kaempfer ;
ubi supra

Le Blanc ;
Liv. IV.

qu'au 2 de Novembre. Ce jour-là les François s'embarquerent , après un séjour de treize mois dans ce Royaume. Quelque tems auparavant ils avoient abandonné Mergui. Leur établissement à Siam ne leur apporta aucun avantage solide , & causa de fâcheux mouvemens dans le pays. L'ascendant qu'ils prirent sur l'esprit du Roi & les innovations qu'ils introduisirent à sa Cour , leur attirerent l'inimitié d'une nation , jalouse de ses droits & de ses usages. On les accusa , avec quelque sorte de fondement , d'avoir voulu bouleverser les Loix , le Gouvernement , & la Religion du pays. Ce qu'il y eut de plus fâcheux , c'est qu'on les regarda comme les auteurs des troubles de 1688 : tout ce qui se passa d'odieux dans cette révolution , leur fut imputé , & les Siamois la nommerent la *tracasserie* des François.

Raempfer,
ibid.



ARTICLE

ARTICLE III.

*Notions Géographiques concernant le
Royaume de Siam. Idée générale
des Villes du pays.*

LE Royaume de Siam a pour limites à l'Est le Tonquin, la Cochinchine, le Royaume de Camboie, & la mer de la Chine, qui s'avancant dans les terres, où elle décrit un demi-cercle, forme le golphe à qui le pays de Siam a donné son nom. Il est borné au Nord par les royaumes de Pégu & de Laos; à l'Ouest, par le golphe de Bengale, & au Midi, par le pays des Malaïs. Du Sud au Nord, depuis la frontière de Malaca jusqu'à celle de Laos, il peut avoir trois cens vingt lieues de longueur: de l'Orient à l'Occident sa plus grande longueur n'est que de cent lieues, & dans certains endroits il n'en a pas vingt, tant il est resserré, d'un côté par le golphe de Siam, & de l'autre par celui de Bengale. Ce pays n'est nullement peuplé, à proportion de son étendue. Dans le dénombrement qui fut fait vers l'année 1688, on n'y trouva pas un million d'habitans. Un Siamois vantoit un jour au Roi de

Gervaise,
partie I.

Golconde la grandeur des Etats de son Maître : *Vous avez raison*, lui dit le Monarque; *votre Maître a des Etats beaucoup plus étendus que les miens ; mais je regne sur les hommes , & le Roi de Siam ne commande qu'aux singes & aux mouchérons.* Au Nord-Est , & au Sud-Ouest , le Royaume est bordé d'une double chaîne de montagnes , qui lui servent de rempart naturel. L'espace contenu entre ces montagnes forme une belle vallée longue de cent lieues , d'une largeur médiocre , flanquée de côteaux très-riches , & arrosée d'une infinité de canaux qui y portent l'abondance. C'est la plus belle portion du Royaume.

La Loubere ,
du Royaume
de Siam, pre-
mière Partie,
Chap. I.

Tout le pays se divise en haut & bas Siam. Le haut Siam s'étend vers le Nord , & comprend , selon la Loubere , sept provinces ; qui sont Porcelone , Sanquelone , Locontai , Campengpet , Coconrepina , Pechebonne , Pitchiaï. Le bas Siam est situé au Midi ; & le même Ecrivain le divise aussi en sept provinces , Jor ou Johor , Patane , Ligor , Ténasserim , Chantebonne , Petelong ou Bordelong , & Tchiaï. La capitale du Royaume , appelée *Judia* , ou *Juthia* , est au centre de ces

quatorze contrées, & son territoire forme une province particulière.

Kaempfer ne compte à Siam que douze provinces : Joost - Schuten en compte plus de vingt : chaque Voyageur écrit leurs noms à sa manière. Aucun d'eux n'a pénétré fort avant dans le pays. Ils ne nous ont donné des notions un peu distinctes que des villes maritimes, & de celles qui sont bâties sur les bords du Ménan, qui est le plus grand fleuve du pays. Voici ce qu'ils nous apprennent en général touchant la position des unes & des autres.

Pour se former une juste idée des villes maritimes, il faut se rappeler que le Royaume de Siam est situé entre deux golphes, sur l'un desquels il a cent soixante lieues de côtes, & environ deux cens sur l'autre. Cette situation est la plus favorable qu'on puisse imaginer, puisqu'elle ouvre aux Siamois la navigation de toutes les mers de l'Orient.

La côte de Bengale offre deux ports considérables, Mergui & Jonfalan. Ce sont deux îles, dont l'une est au Nord du continent de Siam, & la seconde au Midi, vers la frontière de Malaca, à la distance d'environ cent

Fij

Gervaise :

partie 1.

lieues l'une de l'autre. La première est formée par une rivière, qui prenant sa source dans la partie septentrionale de la presqu'île de l'Inde, baigne d'abord les Royaumes d'Ava & de Pégu, coule ensuite dans le Ténasserim, qui est une province de Siam, & finit par se perdre dans le golphe de Bengale par trois embouchures. Il y a là une grande ville & un très-beau port. On trouve dans le pays tous les bois nécessaires pour la construction des navires. Jonsalan, l'autre place maritime, n'a pas un port assez profond pour porter de grands vaisseaux : mais sa rade offre un très-bon mouillage ; & les pilotes Siamois, qui font voile vers la côte opposée de Coromandel, sont fort heureux de trouver cet asyle, lorsqu'ils sont surpris de la tempête & des ouragans d'été. Ce lieu est d'une grande importance pour le commerce de Sumatra, de Coromandel, & de Malabar. On y trouve de l'or, de l'ambre gris, & une grande quantité de Calin.

Le long de la côte du golphe de Siam, les lieux les plus considérables sont, Patane, qui est le nom d'une ville & d'un cap, qu'on trouve à l'entrée du golphe ; Bordelong & Ligor,

anciennes dépendances de Malaca, aujourd'hui provinces de Siam. La plage de Ligor est fort basse. On rencontre à la même hauteur trois isles assez grandes, Puli Cornam, Puli Sancori, Puli (a) Bordia, qui dépendent du territoire de Ligor. Un peu au delà les côtes du Siam s'élèvent, & deviennent fort escarpées. Kaempfer assure que dans cette partie du golphe il y a plusieurs bas-fonds, quantité d'écueils, & plusieurs isles, les unes habitées, les autres désertes, dont nos cartes marines ne font aucune mention.

Kaempfer,
Hist. du Japon,
Liv. 1.
Chap. 1.

Passons à la description des villes qui sont bâties sur les bords du Mélan. Les Siamois prétendent que cette rivière, ainsi que le Gange, prend sa source dans la haute montagne de *Musag*, qui sépare l'Inde de la Tartarie, & que les anciens appelloient *Imaüs*. Quelques-uns de nos Géographes la font sortir d'un grand lac, situé aux environs de Chiamai, qui est une ville du Royaume d'Ava. D'autres prétendent, contre toute sorte de vraisemblance, que c'est un bras de l'Indus : d'autres veulent qu'elle prenne sa source

(a) *Puli* en Siamois signifie isle.

Servaise
1. Part. Chap.

Kaempfer,
ibid.

dans les montagnes de Laos. Son cours est si peu considérable, lorsqu'elle entre dans le Royaume de Siam, qu'à peine peut-elle porter de petits bateaux. Mais elle se grossit tellement par la jonction de plusieurs rivières, & des torrens qui se précipitent des montagnes, que trente lieues au dessus de sa principale embouchure elle porte des navires de trois ou quatre cens tonneaux. Elle en porteroit même de plus considérables, sans un banc de sable qu'on trouve à son embouchure, & qui, dans les plus hautes marées n'est couvert que de douze pieds d'eau. C'est ce qu'on appelle la barre de Siam. Mais les grands vaisseaux trouvent un asyle dans la rade, dont le mouillage est très-bon.

Le Ménan forme en serpentant un grand nombre d'isles, & se divise en tant de branches, qu'on court risque de se perdre dans ce labyrinthe. Des gens du pays ayant entrepris par ordre du Gouvernement de suivre son cours, pour tâcher de découvrir sa source, s'égarèrent dans ses vastes circuits, & après avoir fait inutilement beaucoup de chemin, se retrouvèrent au même point d'où ils étoient partis. Ce fleuve

oule du Nord au Midi , traverse cent lieues de pays dans le seul Royaume de Siam , & se jette par trois embouchures dans le golphe du même nom.

Kaempfer assure qu'il n'y a point d'autre rivière dans tout le Royaume : Gervaise ;
ibid.

mais Gervaise en compte deux autres , & fait couler l'une dans la province de Ténasserim , & l'autre dans celle de Chantebonne. Ce qui a peut-être trompé Kaempfer , c'est que les Siamois donnent à toutes leurs rivières le nom générique de *Mé-nan* , mot composé , qui signifie *mere des eaux*.

Le Ménan a des inondations réglées , comme le Nil , quoique différentes pour le tems. Elles commencent ici vers le mois de Septembre , & on les attribue à deux causes , à la fonte des neiges , & à l'abondance des pluies qui tombent dans cette saison. Au mois de Décembre les eaux baissent par degré , & le fleuve se retire dans son ancien lit. On observe , comme un phénomène assez particulier , que les terres sont ordinairement inondées avant le débordement du fleuve , & qu'alors l'inondation est plus grande dans les lieux élevés que dans le bas pays. Les effets de ce débordement sont si heu-

Kaempfer ;
ubi supra.

reux, que le riz croît à mesure que les eaux s'élevent, de maniere que les épis ne sont jamais submergés; ce qui n'arrive pas en Egypte, où les inondations trop fortes font périr les moissons. Quand le grain est mûr, les Siamois vont en bateau faire la récolte, Ils ne coupent que les épis, & ils laissent la paille qui est quelquefois d'une hauteur prodigieuse.

La Loubere,
1. Part. Chap.
1.

Lorsque le débordement tire à sa fin, & que le vent, tournant au Nord, répond de la retraite prochaine des eaux, les Rois de Siam ont coutume de se rendre en balon sur le Ménan, pour y faire une cérémonie, qui a quelque rapport à celle qui se pratique à Vénise le jour de l'Ascension. Mais ces Princes se conduisent avec un peu plus de circonspection que les Doges. Car au lieu d'épouser un élément infidèle, & d'usurper sur lui une domination fastueuse, ils le prient modestement d'abandonner la plaine, & de rentrer dans son ancien lit. Un jour que Chaou-Naraie s'acquittoit de ce devoir, il s'éleva un violent orage, & le débordement, bien loin de diminuer, accrut considérablement par les pluies qui survinrent. Ce Prince à qui ses Astro-

ogues avoient promis un beau jour, fut si honteux de voir ses espérances trompées, qu'il s'abstint depuis de pratiquer cette cérémonie. Mais ses successeurs l'ont reprise, & Kaempfer la vit observer pendant son séjour à Siam.

Les bords du Ménan sont bas, marécageux, & de difficile accès. Cependant c'est là qu'on a bâti les principales villes. La première qui se présente, en remontant la rivière, est Bangkok, qui est à sept lieues de son embouchure. Douze ou treize lieues au dessus de Bangkok, on trouve Juthia, capitale de tout le Royaume. Elle est bâtie au milieu des eaux, dans une île assez vaste, formée par les circuits du Ménan. En suivant toujours le cours de ce fleuve on découvre plusieurs autres villes, dont les principales sont, 1°. Louvo, qui est à dix lieues de Juthia, & à quelque distance de la grande rivière à laquelle elle communique par un canal particulier. C'est un séjour fort agréable, où le Roi passe une grande partie de l'année. 2°. Thainatbouri. C'étoit anciennement une ville considérable, & même la capitale d'un Royaume particulier :

aujourd'hui c'est une place médiocre ; où l'on compte tout au plus trois mille habitans. 3°. Laconcevan. C'est-là que le Ménan reçoit dans son sein une grande rivière, & qu'il commence à devenir profond & rapide. 4°. Campengpet ; on appelle ainsi une ville, & une province, situées au Nord, où l'on trouve des mines abondantes d'acier. La ville n'est point inférieure à Juthia, ni pour l'étendue, ni pour le nombre des habitans, & comme c'est une place importante par sa situation, les Siamois ont eu grand soin de la fortifier. 5°. Tian-tong. C'étoit autrefois une grande ville ; mais les guerres l'ont en partie ruinée. 6°. Métac, frontière du Royaume, entre le Nord & l'Ouest, sous vingt-deux ou vingt-trois degrés de latitude.

Tout ce qui s'éloigne des rives du Ménan ne mérite pas la moindre attention des Voyageurs, si l'on excepte Cambori, sur la frontière du Pégu ; Corazema, ou Carissima, sur celle de Laos, Socotai & Sanquelouk, qu'on trouve dans les terres, un peu au dessus de Laconcevan.

Lettre du P.
Fontenay au
P. Verjus, ci-
tée dans les
voyages de
Tachard.

C'est le Pere Fontenay, Missionnaire Jésuite, qui nous a conservé les

noms de ces différens lieux , qu'il a parcourus. Gervaise fait mention de quelques autres villes , ou peut-être des mêmes sous des noms différens. Il place dans la partie septentrionale du Royaume , Locontaie , frontiere de Laos , & Ténasserim , sur les confins d'Ava , dont il prétend qu'elle a été démembrée. Il met au Midi Porcelone (a) sur la frontiere de Camboye , Chantebonne , & Pipli. Il assure que Porcelone est une des plus vastes & des plus anciennes villes du Royaume ; qu'elle fut bâtie vers l'an 1200 par un Prince nommé Chaou - Mevang , dont le nom est très-célebre dans l'Histoire de Siam ; que c'étoit autrefois la résidence ordinaire des Rois , & qu'on y voit encore aujourd'hui un de leurs anciens palais. Il ajoute qu'elle est environnée d'une muraille de brique , ce qui n'est pas ordinaire aux villes de Siam.

Gervaise ,
ubi supra ,
Chap. X.

Toutes ces villes , sans en excepter la capitale , n'ont rien de comparable à celles d'Europe , ni même aux villes de la Chine & du Japon. La plupart sont un amas confus de misérables cabanes , & n'ont d'autre clôture qu'une palissade

La Loubere ;
2. part, c. 12.

(a) La Loubere la place au Nord , dans le haut Siam.

de bois. Cependant les Siamois ont coutume de leur donner des noms magnifiques. *Laconcevan* signifie montagne céleste, & *Tian-Tong*, vrai or : le nom de *Compengpet* répond à celui de murailles de diamans, & la seule raison qui a fait nommer ainsi cette ville, c'est que ses murailles sont de pierre. Cette vanité est une maladie commune à tous les Indiens, & la Loubere en rapporte deux traits assez particuliers. Les députés d'une nation étrangère établie à Siam, étant venus le saluer, il leur fit quelques questions sur leur pays. Ces Asiatiques lui raconterent des choses merveilleuses de la ville dont ils étoient originaires, & lui dirent, entre autres exagérations, qu'on n'en pouvoit faire le tour qu'en trois mois. L'autre trait lui fut raconté par M. de la Mare. Cet Ingénieur François, que M. de Chaumont avoit laissé à Siam, ayant reçu ordre de se transporter à Ligor, pour en lever le plan, le Gouverneur exigea qu'il mettroit deux jours à en parcourir l'enceinte, quoiqu'il eût pu en faire le tour en moins d'une heure.

ARTICLE IV.

Description plus particuliere de quelques lieux.

BANKOK.

CETTE place est importante par sa situation. Elle défend le passage de la grande riviere : c'est la clef du Royaume de ce côté-là. L'Ingénieur que M. de Chaumont laissa à Siam, en 1685, commença à la fortifier, & lorsque deux ans après elle tomba dans les mains des François, ils y firent de nouveaux ouvrages. Pour mieux défendre la riviere, ils éleverent sur le bord opposé un autre Fort, qu'ils détruisirent ensuite, lorsqu'ils se virent menacés d'un siege, n'ayant pas assez de troupes pour garder ces deux postes.

Le territoire de Bankok est bon : dans l'espace de quatre lieues, en remontant vers Siam, tout est planté d'arbres fruitiers : c'est un jardin continu. Ces fruits se débitent avantageusement dans la capitale, & font la principale richesse de ce canton.

Kaempfer nous apprend que dans le lieu où est présentement Bankok il y avoit autrefois une grande ville , qui étoit la capitale de tout le pays : mais que ses citoyens l'abandonnerent , & construisirent de nouvelles habitations douze ou treize lieues au dessus , dans le lieu où est aujourd'hui Juthia.

§. II.

L o u v o .

Cette ville est située sur une hauteur qui la met à l'abri des inondations du Ménan. Son plan est presque quarré , & elle peut avoir une demie lieue de circuit. Elle est environnée d'un rempart de terre , fortifié par intervalle de quelques bastions de brique. Un canal , tiré du Ménan , la baigne au Nord & à l'Ouest. Les autres côtés sont défendus par des marais , ou par des hauteurs qui forment d'excellens remparts naturels. Sa situation est riante , & l'on y respire un très bon air. Mais son canal est presque à sec lorsque la grande rivière est basse , & son eau , qui est d'ailleurs troublée par les éléphans qui viennent s'y abreuver , devient si mauvaise qu'il n'est pas pos-

sible d'en boire. Il faut avoir recours à l'eau des puits, ou à celle dont on a eu soin de se pourvoir dans le tems du débordement, en la déposant dans de grands vases de terre, destinés à la conserver & à la purifier.

Louvo est devenu une grande ville depuis que les Rois de Siam ont pris du goût pour ce séjour, qu'ils habitent sept ou huit mois de l'année. Le Palais où ils font leur résidence est moins spacieux que celui qu'ils ont à Juthia; mais il a quelque chose de plus riant. Il est bâti à l'extrémité septentrionale de la ville, sur un terrain élevé, quoiqu'assez uni. Son plan est plus long que large: il est environné d'une muraille de brique. D'un côté il regarde la ville, & de l'autre sa vue s'étend sur le canal, qui vient baigner ses murs. On y arrive par trois cours. A l'entrée de la première on voit à droite une petite salle, où l'on juge les criminels de leze-majesté: tout près delà sont deux prisons, où l'on enferme les coupables jusqu'à ce qu'ils soient jugés. On trouve à gauche un vaste réservoir, qui distribue de l'eau dans tout le palais. C'est l'ouvrage d'un François & d'un Italien, qui vinrent heureusement à

Palais de
Louvo.

Gervaise;
ubi supra,
Chap. XI,

bout de cette entreprise , à laquelle les Architectes de Siam avoient travaillé sans succès pendant dix années.

En avançant dans cette première cour , on entre dans un jardin , divisé en quatre compartimens , & qui est terminé par un petit fallon , environné d'une piece d'eau large d'environ trois toises , sur cinq ou six pieds de profondeur. Des bords du bassin on voit s'élever une vingtaine de petits jets d'eau , à égale distance les uns des autres , & qui jaillissent en arrosoir. Les murs du fallon sont enduits d'un ciment fin & poli , qui leur donne une blancheur éclatante.

Dans le voisinage est un petit Temple , dont la construction élégante contribue à embellir ce lieu. Un petit bocage conduit à la seconde cour , qui est encore plus ornée que l'autre. On y

Gervaise , entre par un vestibule quarré enrichi
ibid. de plusieurs sculptures à la moresque , dans lequel on a pratiqué une infinité de niches , destinées à soutenir des porcelaines. A droit & à gauche sont les écuries des éléphants du second ordre. Elles consistent en deux pavillons spacieux , où habitent quatre de ces animaux. Au sortir de ce vestibule on

rouve deux petites salles : c'est-là que
 ont reçus les Ambassadeurs ordinai-
 es : le Roi ne s'abouche point avec
 eux , & se contente de paroître aux
 embrasures d'un grand bâtiment , qui
 est en face. Ce dernier édifice a deux
 ailes : l'une sert de logement aux élé-
 phans du premier ordre : l'autre consis-
 e dans un grand corps de logis , dont
 le faite est surmonté d'une pyramide.
 On y voit une autre salle d'audience ,
 destinée aux Ambassadeurs extraordi-
 naires , qui viennent de la Chine , du
 Mogol , & de la Perse. On n'y reçoit
 que les Envoyés des grands Potentats ,
 & c'est-là que les Ministres de France
 furent admis. Cette salle a trois ou
 quatre toises de long , sur deux de lar-
 ge : sa hauteur est d'environ trente-
 cinq pieds. Dans le tems que Gervaise
 la vit , elle étoit ornée de plusieurs gla-
 ces que Louis X I V. avoit envoyées
 au Roi de Siam. Le plafond étoit en
 quatre compartimens , enrichis de fleu-
 rons dorés , travaillés à jour & garnis
 de plusieurs crystaux de la Chine , qui
 faisoient un très-bel effet. Un trône ,
 magnifiquement doré , décore le fond
 de la salle & s'élève en dôme jusqu'au
 plafond : mais son siege n'a que quinze

ou seize pieds de hauteur. Il est environné de plusieurs gradins, & c'est-là que se tiennent, dans les jours d'audience, les grands du Royaume le visage prosterné contre terre. Le Roi ne monte point par ces degrés : il entre par une petite porte pratiquée derrière le trône. Les côtés sont garnis de parasols, qui s'élèvent par étages du bas de la salle jusqu'au haut.

Ibid.

Au sortir de la seconde cour on descend quelques degrés, & l'on entre dans la troisième, où est l'appartement du Roi. C'est un bâtiment assez vaste, couvert de tuiles jaunes, dont le vernis est si éclatant qu'on les prendroit pour du métal doré. Il est environné d'une espèce de parapet carré, dans les angles duquel il y a quatre bassins, remplis d'une eau pure, où le Roi a coutume de se baigner sous une riche tente, qui couvre chaque réservoir. Dans le voisinage d'un de ces bassins est une petite grotte, tapissée d'arbrisseaux toujours verts, qui portent des fleurs d'une beauté & d'un parfum admirables. Une fontaine coule au milieu, & distribue ses eaux aux quatre réservoirs.

L'entrée de ce Palais n'est permise

ju'aux Pages , & à quelques favoris. Les autres Courtifans s'arrêtent sur le parapet , où , couchés sur des nattes , & le visage contre terre , ils attendent en silence les ordres du Roi , qui daigne quelquefois leur parler du haut d'une fenêtre. Les Officiers de moindre considération se tiennent dans les cours ou dans les jardins ; & lorsque le Roi peut les voir , ce qu'ils connoissent à certains signaux qu'on leur donne , ils se prosternent sur les genoux & sur les coudes. Ceux qui sont le garde se retirent dans de petits cabinets construits aux environs.

En s'éloignant un peu , on rencontre sur la gauche du Palais , un beau parterre , émaillé des fleurs les plus rares , que les Rois de Siam cultivent , dit-on , de leurs propres mains. Ce lieu conduit à un autre jardin plus vaste , qui est en face de leur appartement. Il est planté d'orangers , de citronniers , & d'autres arbres d'un parfum agréable , dont l'épais feuillage entretient ce lieu dans une perpétuelle fraîcheur. Le reste est divisé en petits compartimens , revêtus d'un mur de brique hauteur d'appui. La plupart des allées sont si étroites , qu'elles peuvent à peine

contenir trois personnes de front. D'espace en espace on voit des fanaux de métal doré, qu'on allume toutes les nuits, quand le Roi est à Louvo. Dans l'entre-deux, c'est-à-dire, d'un fanal à l'autre, il y a un brasier, placé sur un autel, où l'on brûle des pastilles & des bois odoriférans, dont la douce vapeur se répand fort loin.

Le Sérail, situé dans une vaste galerie, qui occupe toute la longueur de la troisième cour, communique d'un côté à l'appartement du Prince, & de l'autre au bâtiment qui termine la seconde cour. Ce lieu n'est ouvert qu'aux eunuques, & les fils du Roi n'ont pas même la liberté d'y entrer pour visiter leurs mères.

Ibid.

Ce Palais, tel qu'on vient de le représenter, ne seroit en France & en Italie qu'une maison de plaisance assez commune. Mais il falloit le décrire, pour donner quelque idée des palais & des jardins Siamois. Il fut bâti par Chaou-Naraïe, vers le milieu du dernier siècle. Ses prédécesseurs avoient eu une maison au même lieu : mais elle étoit abandonnée depuis plus de cent ans, lorsque ce Monarque y fit faire tous ces ouvrages.

§. III.

JUTHIA.

C'est ainsi que les Siamois appellent leur capitale, si l'on en croit Kaempfer. La Louberé prétend que son véritable nom est *Sy-io-thi-ya*, dont les étrangers ont fait *Judia*, *Juthia*, *India*, *Judea*, *Odiota*, &c. Quant au nom de *Siam*, que les Européens ont coutume de lui donner, il est absolument inconnu à ses habitans. J'ai observé ailleurs que son origine étoit assez moderne, puisqu'elle n'a guere que trois cents ans d'ancienneté : elle fut, dit-on, bâtie par un Roi appelé *Chaou-Thong*, ou le Roi d'or.

La hauteur de Juthia suivant les dernières observations des Jésuites, Situation de Juthia. est à 14 degrés 30 minutes, & sa longitude à 120 degrés 30 min. Le terrain sur lequel elle est bâtie, est couvert Kaempfer ubi supra par un grand nombre de canaux, qui sont autant de bras du Ménan, & qui la partagent en plusieurs Isles, dont la forme est carrée : ce qui a fait comparer sa situation à celle de Venise. Quant elle touche au continent par une chaussée étroite, construite à

l'Est, qui est accessible aux gens de pied, & qui sert en même tems de digue contre l'impétuosité de l'eau.

Cette ville est fermée par une muraille de brique, qui du côté du Nord & du Midi est assez bien entretenue : le reste est négligé, & tombe en ruine. On a pratiqué dans ces murs plusieurs arcades, qui donnent un libre accès aux différentes branches du Ménan, & qui favorisent l'entrée & la sortie des barques. De distance en distance on a élevé des terrasses, où l'on peut placer du canon. A l'extrémité occidentale de la ville, où le terrain est plus bas, il y a un grand bastion flanqué de redoutes, & garni de plusieurs pieces d'artillerie, qui défendent le passage de la rivière.

Juthia est traversée d'un tel nombre de canaux, grands & petits, qu'on arrive en balon dans tous les quartiers, & que les grandes barques peuvent même aborder au pied des principales maisons. Le long des canaux on a construit des quais, qui forment des rues bien alignées, les unes larges, les autres étroites, la plupart si bourbeuses, qu'elles sont à peine praticables. Il y a même des quartiers qui sont en-

érement inondés dans les grandes marées.

Pour établir la communication d'un quartier à l'autre, dans une ville bâtie au milieu des eaux, il a été nécessaire de construire un grand nombre de ponts. Il y en a quelques-uns de briques, dont l'architecture n'est pas mauvaise : les autres sont de planches, ou de roseaux entrelassés, & leur sol est si mal assuré qu'on ne le traverse qu'en emplant.

On assure que cette capitale de l'empire Siamois a deux grandes lieues de circuit ; mais il s'en faut beaucoup que cet espace soit également rempli d'habitations. La partie de l'Ouest & celle du Sud sont presque désertes. A l'Est, vers la chaussée qui joint la ville au continent, on trouve d'assez belles maisons, bâties par les Européens qui ont journé à Siam. C'est-là que Constantin Phaulkon avoit fait construire un logement commode pour les Ambassadeurs de France, & un superbe hôtel pour son propre usage. Du côté du Nord, sur le chemin qui conduit au palais, il y a une rue très-marchande, peuplée par des Asiatiques, la plupart Chinois, Mogols, ou Arabes.

Maisons des
Européens.

Ibid.

Habitations
des Asiatiques.

C'est le quartier le plus fréquenté de la ville. Ils habitent dans de petites loges, bâties de pierre ou de brique, longues de huit pieds, larges de quatre, & dont la hauteur n'excede guere deux toises, quoiqu'elles soient partagées en deux étages. Le toit est plat, couvert de tuiles, & la porte si grande qu'elle n'a aucune proportion avec la petitesse du bâtiment. Cependant parmi les étrangers Asiatiques, établis à Siam, & qui forment, dit-on, quarante nations différentes, il y en a qui possèdent des habitations plus spacieuses & plus commodes. Quelques-uns, pour se garantir des ardeurs du soleil, font construire au devant de leur maison, une espece d'appentis, ou de hangar tout ouvert. D'autres ont des corps de logis doubles, & se tiennent durant les chaleurs, dans une salle basse, placée au centre de la maison, & environnée dans tout son circuit de divers appartemens, dont elle tire un jour foible, mais un air frais & tempéré. Ces salles s'appellent *Divan*, mot Arabe, qui signifie Chambre de conseil. Elles sont souvent ornées depuis le rez de chaussée jusqu'au plafond, de riches porcelaines, placées dans de
petites

La Loubere,
II. part. c. II.

petites niches qu'on a creusées dans la muraille. Quelquefois on y pratique un réservoir, & des conduits qui font jaillir une petite source.

Les autres quartiers de la ville ne sont nullement comparables à ceux que nous venons de décrire. On ne voit par-tout ailleurs que de misérables cabanes, qui ne valent pas les chaumières de nos plus pauvres hameaux. Des clayes de bambou forment le contour de ces habitations légères, plus semblables à des cages d'oiseaux qu'à des demeures humaines. Dans les quartiers sujets à l'inondation, on les élève sur des piliers, qui ont douze ou treize pieds de hauteur : l'escalier pend en dehors, comme les échelles de nos moulins : le toit est couvert de feuilles de palmier. Une corbeille, remplie de terre, & appuyée sur trois bâtons, sert de foyer.

Quelques heures suffisent pour élever & pour détruire ces édifices fragiles. La Loubere assure que dans le temps qu'il étoit à Siam, le feu ayant consumé trois cens cabanes, elles furent toutes rebâties en deux jours. Les François ayant voulu procurer au Roi le plaisir de voir tirer une bombe, il

Cabanes des
Siamois.

Ibid.

fallut pour cela renverser trois maisons qui offusquoient le Palais. Les maisons furent abattues en moins d'une heure.

Logemens des
Mandarins.

Quelques Mandarins ont des maisons de brique, mais dénuées de tout ornement. Celles des principaux Officiers de la Cour ne sont que de planches, & la Loubere les compare à de grandes armoires. C'est-là cependant que logent le maître, sa principale épouse, & ses enfans. Les autres femmes ont des cabanes séparées; mais toutes ces habitations ont une enceinte commune, qui est fermée par une palissade de bambou.

Palais du
Roi.

Gervaise,
ubi suprà.

Le palais du Roi est bâti dans la partie septentrionale de la ville. Il est environné d'une double muraille de brique, & l'on assure qu'il a une demi-lieue de circuit. Son plan représente un grand quarré, partagé en plusieurs cours, & rempli d'un grand nombre d'édifices, dont les uns sont de brique, & les autres de bois. Depuis la révolution de 1688, dans laquelle les séditions forcerent une porte particulière du palais, on n'y arrive plus que par une seule porte.

Kaempfer,
ubi suprà.

Les Officiers du Prince sont logés

dans les premières cours : plus loin sont des écuries spacieuses pour les éléphants : le palais qu'il habite est situé dans la dernière cour. Sa construction étoit récente lorsque les François arriverent à Siam. Son plan a la forme d'une croix , du centre de laquelle ^{Gervaise ;} s'élève une haute pyramide à plusieurs ^{ibid.} étages , qui surmonte tout l'édifice , & qui est ici un ornement attaché aux maisons royales. L'or brille dans sa façade , sa couverture est de calin , & ses dehors sont ornés de plusieurs morceaux de sculpture qui paroissent d'un beau travail. La première pièce qui se présente , & la seule qui soit accessible aux étrangers , est la salle du Conseil. C'est-là que le Roi confère avec ses Ministres , qu'il traite avec les Ambassadeurs des Princes , & qu'il reçoit les particuliers qu'il daigne admettre à son audience. L'entrée de ce lieu est basse & étroite , & l'on y arrive par un escalier qui n'a pas deux pieds de large , & qui est sans rampe. Il est vrai que les Siamois qui le montent n'ont pas besoin d'appui : ils s'y traînent sur les mains & sur les genoux , & si en espinois , dit la Loubere , qu'on croiroit qu'ils veulent surprendre leur Roi. ^{La Loubere ;} ^{ibid.}

Cette salle ressemble assez à celle de Louvo , soit pour les ornemens , soit pour la disposition du trône. Le reste du palais est fermé aux étrangers , & même aux naturels du pays : c'est pour cela que nos Voyageurs n'en font aucune mention.

Le sérail est contigu à l'appartement du Roi : ses dehors ont quelque chose de majestueux. Au delà sont des jardins spacieux , plantés de palmiers , divisés en compartimens , & entrecoupés de petits ruisseaux qui serpentent dans les parterres.

§. I V.

DEHORS DE JUTHIA.

Pyramide singuliere.

Les fauxbourgs de Juthia sont vastes , & ses dehors sont assez peuplés. Les bords de la grande riviere sont remplis de villages depuis la capitale jusqu'à Bankok , & ce canton seul contient plus d'habitans que tout le reste du Royaume. Les paysans logent dans des cabanes élevées sur de hauts piliers , qui les garantissent de l'inondation. Les étables sont bâties en l'air , comme le reste , & les bestiaux y mon-

Kaempfer,
ubi supra.

tent par des rampes de clayes dont la pente est fort roide. Près de la ville, du côté de la rive méridionale du Ménan, on voit plusieurs villages bâtis par des colonies de Japonnois, de Péguans, & de Malais. De l'autre côté du fleuve il y a un village habité par une race de Portugais, nés de femmes Siamois. On trouve dans ce canton quelques Eglises chrétiennes. Kaempfer rapporte, sur le témoignage de plusieurs Prêtres catholiques, que vers l'année 1690 on comptoit, dans le voisinage de Juthia, près de quatre mille Chrétiens au dessus de l'âge de sept ans. On est redevable de l'établissement du Christianisme dans ce pays aux Ecclésiastiques des *Missions Etrangères*, aux Dominiquains, & aux Jésuites. Les premiers sur-tout ont donné à ces infideles une très-haute idée de l'Evangile par la pureté du culte qu'ils ont établi, par leur conduite désintéressée, charitable, éloignée de toute ambition, de toute intrigue, & digne de l'heureuse simplicité des premiers Apôtres du Christianisme.

Non loin des villages Japonnois dont j'ai parlé, les Hollandois ont une belle habitation, bâtie sur un terrain

à l'abri du débordement. Ils ont un autre comptoir au dessous de Bankok , à deux lieues de la mer. On l'appelle *Amsterdam*.

Ce que les dehors de Juthia offrent de plus remarquable est une pyramide , bâtie dans une plaine , à une lieue de la ville. Ce monument , nommé *Pkathon* ou *Puka-thon* , fut élevé en mémoire d'une victoire que les Siamois remportèrent dans ce lieu-là , sur un Roi du Pégou , qui périt dans le combat avec toute son armée. Le terrain , sur lequel on l'a construit , est quarré : un parapet fort bas , mais bien bâti , regne tout autour. Son élévation , suivant Kaempfer (a) , est de trois cens soixante pieds , y comprenant l'aiguille qui la termine , & qui n'a guere moins de quatre-vingt-dix pieds de hauteur.

Le corps de cet édifice peut se diviser en deux parties , l'une inférieure , l'autre supérieure. La partie basse est quarrée : chaque côté a cent quinze pieds de long , & environ soixante-dix de haut. Cette base diminue à pro-

(a) La description de cette pyramide est assez obscure dans Kaempfer , du moins dans le langage de ses Traducteurs Anglois & François. J'ai tâché de la rectifier sur le plan original que l'Auteur en a donné.

portion qu'elle s'élève. De chacun de ses côtés naissent trois angles saillans , qui s'élèvent insensiblement jusqu'au sommet , & qui s'étrécissent à mesure qu'ils montent , suivant le plan de la pyramide. Cette partie inférieure a quatre étages , dont le dernier , beaucoup plus étroit que les autres , se termine en terrasse. Chaque étage est orné de corniches agréablement diversifiées ; on y voit des galeries saillantes , bornées d'un petit mur à hauteur d'appui , avec des colonnes dans les angles. L'escalier est dans le centre : il a soixante & quatorze marches , hautes chacune de neuf pouces , & larges de quatre pieds. Il aboutit à la terrasse dont j'ai parlé , laquelle est bornée dans son contour par une balustrade saillante , chargée des mêmes ornemens que les autres galeries.

C'est du centre de cette terrasse que s'élève la seconde portion de cette pyramide , qui diminuant alors d'une manière sensible , se termine enfin en pointe d'obélisque. Son piédestal est octogone ; mais ses angles sont inégaux , ayant alternativement onze ou douze pieds de longueur. Il est orné de corniches qui s'élèvent à la hauteur

de quelques toises. Depuis le sommet de cette base, la pyramide, déjà fort rétrécie, s'arrondit en forme de campane, & se couronne d'une lanterne formée par des colonnes courtes, dont les intervalles sont à jour. Ces colonnes soutiennent plusieurs globes. L'ouvrage est terminé par une aiguille très-haute, & si déliée, qu'on a lieu d'être surpris qu'elle résiste depuis tant d'années aux injures du tems.

ARTICLE V.

Des Pagodes.

Forme des
Pagodes.

LE nom de Pagodes se donne indifféremment aux Temples & aux Idoles. Nous les considérerons principalement ici sous le premier de ces rapports. La forme générale de ces édifices est assez semblable à celle de nos Eglises : mais ils sont moins vastes & moins éclairés. Plusieurs sont bâtis en croix : tout l'édifice est soutenu sur de gros piliers : le toit est de charpente, & il est revêtu de tuiles vernissées, & quelquefois de plaques de calin. Souvent ces toits sont doubles & triples, s'élevant par étages les uns au

dessus des autres. Le frontispice des principaux temples est doré : les piliers qui soutiennent la charpente , & les poutres qui la composent , sont peints en rouge avec des filets d'or : les cours , & les avant-cours , sont ornées de colonnades , de pyramides , & de plusieurs autres embellissemens. Le Pere Tachard vit à Siam une Pagode de ce dernier genre , qu'il ne craint pas de comparer à nos plus beaux temples. Voici à peu près la description qu'il en donne.

Cet édifice , qu'on trouve à quel-
 que distance du Palais du Roi , dans Temples
superbes.
 un grand parc fermé de murailles , est
 bâti en forme de croix. Il est surmonté
 de cinq dômes dorés , qui sont de
 pierre ou de brique , & dont la struc-
 ture est assez particuliere. Le plus Tachard, 2.
voyage, liv.
17.
 grand est au milieu : les autres sont aux
 extrêmités , & sur les travers de la
 croix. Tout l'édifice porte sur plusieurs
 bases ou piédestaux , qui s'élevent les
 uns sur les autres en s'étrécissant par le
 haut. On y monte de quatre côtés par
 des escaliers roides & étroits , de trente-
 cinq à quarante marches , larges de
 trois palmes , & revêtues de calin doré.
 Le bas du principal escalier est orné

des deux côtés d'une vingtaine de figures, plus hautes que le naturel, les unes d'airain, les autres de calin, toutes dorées, mais imitant assez mal les personnages & les animaux qu'elles représentent.

La Pagode est environnée de quarante-quatre pyramides, d'une hauteur & d'une structure différente, rangées avec symétrie sur trois plans inégaux, & travaillées avec art, mais trop chargées d'ornemens. Les quatre plus grandes garnissent les coins du plan le moins élevé : leurs bases sont fort larges ; mais elles s'étrécissent à mesure qu'elles s'élèvent, & elles se terminent en un obélisque long & menu, dont l'extrémité est surmontée d'une aiguille de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules de cristal, d'inégale grosseur. Sur un autre plan, qui est plus haut, s'élèvent trente-six autres pyramides, moins grandes que les premières, disposées en carré autour du Temple, neuf sur chaque ligne. Leur forme est différente : les unes se terminent en pointe : les autres s'arrondissent par le haut en campane ; elles s'entrecoupent ainsi alternativement. Les quatre dernières

pyramides occupent les angles du troisieme plan , & ressembloit pour la construction à celles du premier.

Tout l'édifice , avec les pyramides , est enfermé dans un cloître quarré , dont les côtés ont plus de six-vingt pas communs de longueur , sur quinze pieds de haut. Ces galeries sont ouvertes du côté de la pagode , & fermées de l'autre côté par un mur. Leur plafond est peint & doré à la Moresque. Le long du mur , qui sert de clôture , regne une longue banquette , à hauteur d'appui , sur laquelle sont posées plus de quatre cens statues ; rangées dans un très-bel ordre. Leur matière n'est que de brique : mais elles sont si bien dorées qu'on les prendroit pour du métal. Elles se ressembloit presque toutes , & si leur grandeur n'étoit inégale , on les croiroit sorties du même moule. Il y en a douze d'une taille gigantesque , une au milieu de chaque galerie , & deux à chaque angle. Ces dernières figures , à cause de leur hauteur , ont été posées sur des bases particulieres , qui sont fort plates. Elles sont assises , à la maniere des Orientaux , les jambes croisées. Le Pere Tachard eut la curiosité de mesur-

rer une de leurs jambes. Elle avoit six pieds de longueur : le pouce du pied étoit de la grosseur ordinaire du poing, & le reste du corps à proportion.

Les dehors du cloître sont ornés de seize pyramides, qui s'élevent à la hauteur de plus de quarante pieds ; & l'on a pratiqué dans leur épaisseur de grandes niches, qui soutiennent des pagodes dorées.

Kaempfer,
ubi supra.

Ces figures sont le principal ornement des temples ordinaires. Leur matière, si l'on en croit Kaempfer, est un mélange de chaux, de résine, & de poils, qu'on enduit d'abord d'un vernis fort uni, & qu'on dore ensuite. Les Pagodes de Siam n'ont rien de monstrueux : elles représentent ordinairement des personnes debout, ou assises sur les talons : une draperie légère leur couvre l'épaule gauche, & descend jusqu'à la ceinture : le reste est nud. Elles ont sur la tête une espèce de coëffe, dont les barbes fendues pendent sur leurs épaules : leurs cheveux sont frisés pardevant, & noués sur le derrière par deux grosses boucles. Elles ont une main appuyée sur le genou, & l'autre sur le côté. Il y en a de colossales, & l'on en voit une

de ce genre dans la principale chapelle du Palais. Sa hauteur est d'environ quarante-cinq pieds, sur sept ou huit de largeur. Elle est debout, & sa tête touche au plafond. Tachard assure qu'elle est d'or *massif*, & l'estime au moins douze millions cinq cens mille *livres*. Mais la Loubere, Kaempfer, Gervaise, le Pere le Blanc, &c. ne font aucune mention de ce colosse d'or, & j'ose dire que leur silence est ici de plus grand poids, que l'affirmation d'un témoin tel que le Pere Tachard.

Tachard,
ibid.

Les Pagodes Siamoises sont desservies par des Moines, appelés Talapoins, qui logent dans le voisinage. Leurs cellules sont isolées, & consistent dans des cabanes de bois, élevées sur des piliers, plus ou moins hauts, selon qu'on craint l'inondation. Celle du supérieur est un peu plus grande que les autres. Il y a dans chaque Couvent une espece d'oratoire, ou de salle commune, appelée *Prahdi*, percée de petites lucarnes dont elle tire le jour. Deux rangs de colonnes soutiennent la charpente: toute la salle est remplie de bancs. Au milieu est un pupitre doré, assez semblable à ceux qu'on voit dans les Eglises chrétiennes. A certaines

heures de jeunes écoliers & de jeunes Moines s'assemblent dans ce lieu. Un Prêtre d'un âge avancé lit d'une voix lente & distincte quelques pages d'un livre qui est sur le pupitre ; & lorsqu'il prononce certains mots , les auditeurs , par respect , portent les mains à leur front. Les murs de la salle sont garnis dans leur contour de couronnes de papier , de fleurs , de banderolles , & d'autres colifichers suspendus à des bâtons. Toutes ces choses servent dans les convois. Devant le pupitre est une table couverte de drap jaune ; & l'on voit à côté la statue de Sommonacodom , Patriarche des Talapoins. La table est ordinairement jonchée de fleurs , & chargée d'assiettes de riz , de pinang , de poisson sec , de limons & d'autres fruits du pays , que les dévots s'empressent d'envoyer à leurs Prêtres.



ARTICLE VI.

HISTOIRE NATURELLE DE SIAM.

§. I.

Qualité des saisons & des vents qui regnent à Siam. Ce que c'est que les Mouffons.

LEs Siamois comptent trois saisons, le printems, l'été, & l'hiver. Ils n'ont pas d'automne. Leur hiver arrive en Janvier, & dure deux mois. Il est aussi chaud que notre été; mais, relativement aux autres saisons, il leur paroît froid. Le printems succede & regne trois mois. Tout le reste est été.

Le vent du Nord souffle constamment aux mois de Janvier & de Février, & c'est ce qui refroidit l'air d'une manière sensible. Dans le cours de Mars, d'Avril, & de Mai, le vent du Midi regne & amene les pluies. En Avril elles deviennent fréquentes : elles sont continuelles en Juin, Juillet, & Août, & Septembre. Alors le vent tourne à l'Ouest, & l'inondation commence. Elle s'étend en largeur sur une surface

La Loubere,
Tome II. p.
80. & suiv.

de neuf ou dix lieues , & elle en embrasse en longueur plus de cent du Midi au Nord. Dans le cours de l'inondation les marées sont si fortes , qu'elles remontent jusqu'à Juthia , & se font même quelquefois sentir à Louvo , qui est à trente lieues de la mer. Elles croissent pendant douze heures , & mettent le même tems à se retirer. En tout tems il n'y a ici qu'un flux & un reflux dans l'espace de 24 heures. En Octobre le vent est Ouest & Nord , & finit par se fixer au Septentrion. C'est ainsi , suivant la Loubere , que dans le cours d'une année le vent fait ici successivement le tour du ciel : au lieu que dans nos climats il est si variable , que souvent dans un seul jour il décrit toute la sphere. Lorsque le vent du Nord , se joignant à l'Ouest , commence à se faire sentir , le ciel s'éclaircit , les pluies cessent , l'inondation décroît , & les marées deviennent si basses que le flux est à peine sensible. Le contraire arrive lorsque le vent vient du Sud : de sorte qu'il paroît que ce sont les vents du Nord & du Midi qui poussent & qui retiennent alternativement les marées. Ceux du Nord ferment pendant six mois aux vaisseaux l'entrée de

la rade de Siam , & ceux du Midi les empêchent pendant six autres mois d'en sortir. Cette régularité constante des vents est ce que les Portugais appellent *Moncaos* , & ce que nos gens de mer nomment *Mouffons* , ou *Monf-sons*.

Telles sont les observations de la Loubere sur la qualité des vents qui regnent à Siam. Kaempfer nous en donne une idée un peu différente. Il prétend que la Mousson du Nord , & celle du Sud , ne durent chacune que quatre mois. Pendant la première les vents de Nord & de Nord-Est soufflent constamment; durant la seconde, le vent est toujours Sud ou Sud-Ouest. Notre Auteur ajoute que dans l'intervalle de ces deux saisons le vent est variable & intermittent , passant sans aucune règle d'un point à l'autre , jusqu'à ce qu'il se fixe enfin au Nord ou au Midi. Ces variations durent deux mois de suite , avant & après chaque Mousson.

Kaempfer;
ubi supra.

§. I I.

Productions de Siam.

Le Royaume de Siam est si vaste , & contient si peu d'habitans , que la

plus considérable portion du pays est en friche. Tous les cantons éloignés des rivières, ou des côtes maritimes, sont absolument déserts. Les Siamois d'ailleurs ne cultivent que les terres sujettes à l'inondation, & comme elle embrasse un terrain assez étendu, c'en est plus qu'il ne faut pour la subsistance de ce peuple. Le riz est sa principale nourriture. Il en croît ici de trois espèces. La première naît sans culture dans les fonds humides & marécageux : sa qualité est médiocre. Les deux autres veulent être cultivées avec soin. La plus estimée est celle qu'on nomme *Ponlo* : son grain est léger, nourrissant, blanc comme la neige. Il croît sur les hauteurs. On le sème au mois de Mai, & on le recueille en Septembre. La moisson se fait pendant le jour, & la nuit on la fait fouler par des bœufs. Tout le tems qu'elle dure est un tems de réjouissance. Les campagnes retentissent de chants d'allégresse : on allume des feux devant la porte des maisons, & dans les places publiques.

Le Riz.

Gervaise,
I. Partie Ch.
IV.

La Loubere,
I. Part. Chap.
VIII.

Rien n'est plus simple que l'instrument qu'on employe ici pour labourer. Il est composé de trois piéces de bois,

l'une droite , & assez longue , qui sert de timon ; l'autre recourbée , qui sert de manche ; & la troisième très-courte , mais assez grosse , qu'on attache à angles presque droits , & qui porte le foc. Toutes ces pièces ne sont liées qu'avec des courroies. On attèle à cette machine des bœufs ou des buffles , en leur passant un cordon dans le cartilage qui sépare les naseaux ; & l'on enfle cette espèce de guide dans un anneau attaché au timon.

Le Roi de Siam , à l'exemple des Empereurs Chinois , & des Monarques du Tonquin & de la Cochinchine , ouvroit autrefois le labourage des terres , & formoit avec la charrue quelques sillons. Une crainte superstitieuse fondée sur je ne sais quels présages , a détourné ces Princes de cette noble fonction , qu'ils ont abandonnée depuis plus d'un siècle à un substitut , qu'on crée tous les ans , & qui a le titre d'*Oc ya Chaou* , qui signifie *Prince* , ou *Surintendant du riz*. Le jour de la cérémonie il est monté sur un bœuf , & accompagné de plusieurs Officiers qui le servent avec de grandes démonstrations de respect. Cette royauté ne dure qu'un jour , & rapporte quelque

Cérémonie
de l'ouverture
du labourage.

argent. Mais par une suite de l'ancien préjugé, on la croit funeste à celui qui l'exerce.

Les Bleds.

Le froment étoit si rare à Siam dans le tems que les François y arriverent, qu'ils furent obligés de tirer des farines de Surate. L'idée leur vint de semer du bled aux environs de Bankok, & il vint fort bien, principalement dans le haut pays. Les Siamois doivent aux Européens l'usage des moulins à vent : dès le temps de la Loubere il y en avoit deux dans le pays, l'un aux environs de Siam; l'autre dans le voisinage de Louvo. Avant la construction de ces machines, ils faisoient broyer leur bled par des esclaves, qui ne pouvoient fournir qu'une très-petite quantité de farine dans un jour. Le bled de Turquie vient fort bien ici; mais il est rare qu'on le cultive ailleurs que dans les jardins. Les Siamois font bouillir ou griller l'épi avec le grain, sans le battre.

Les Légumes.

Leurs potagers abondent en légumes, la plupart différens des nôtres. Cependant la Loubere y reconnut quelques-unes de nos racines, des ciboules, des raves, des concombres, de petites citrouilles, plus rouges que

celles de nos jardins , du persil , du baume , & d'autres productions Européennes. Il n'y vit point d'oignons. Le pays produit des champignons fort gros , mais dont le goût est insipide.

Les tubéreuses , les œillets , les amaranthes & les tricolors sont des fleurs assez communes dans leurs parterres : on y voit peu de roses , & le jasmin y est si rare , qu'on en trouve à peine dans les jardins du Roi. En général les fleurs de Siam ont moins d'éclat que les nôtres : le soleil les brûle , & ternit leur fraîcheur. Il y en a quelques-unes dont l'odeur ne se fait sentir que la nuit.

Les fleurs.

D'un autre côté les fruits ont ici plus de parfum & de saveur qu'en Europe. Les especes sont infiniment variées , & si l'on en croit la Loubere , il n'en est presque aucune qui ressemble à celles que nous cultivons. Ne parlons que des fruits les plus distingués. Celui que les Siamois nomment *pampelmouze*, est aussi gros que nos plus forts melons. Sa peau épaisse a la couleur & l'amertume de celle de l'orange. Sa chair tire sur le goût de la fraise , & son jus est très-rafraîchissant.

Les fruits.

Gervaise,
ubi supra.
Chap. V.

Le *Bananier*, plante assez semblable à nos poirées, s'élève jusqu'à la hauteur de deux brasses, & pousse un bouquet de feuilles rouges, qui contiennent un excellent fruit. Ces feuilles s'épanouissent lentement, & les fruits paroissent à mesure qu'elles s'ouvrent. Ils tiennent à une tige commune, qui tombe quand ils sont en maturité, mais d'où naissent bientôt après d'autres rejettons, qui se succèdent les uns aux autres, & qui produisent toute l'année. Ce fruit a la couleur & la mollesse de nos figues ordinaires; mais il est plus gros & plus alongé.

Le *Mangoustan* porte un fruit blanc, renfermé dans une coque, partagé par côtes, comme nos oranges, & qui a le goût & la fraîcheur de nos meilleures cerises. On fait de son écorce une tisane, qui est un excellent remède dans les dyssenteries. L'*Ata*, que les Siamois appellent aussi *Noiné*, est un autre arbuste de belle apparence, quoique sa hauteur soit médiocre. Son fruit a la forme d'une pomme de pin, mais il est beaucoup plus gros. Sa peau est épaisse; sa chair est molle, & il en sort un jus qui a la couleur & le goût de la crème la plus douce.

La *Mangue* est le fruit d'un grand arbre dont le feuillage est fort épais , & differe peu de celui du noyer. Elle a la forme ovale de nos poires de bon-chrétien ; mais sa chair ressemble à celle des pavis , si elle n'est même plus rouge. Il y en a ici de plusieurs especes. Celle qu'on appelle *Mangue de Perroquet* est préférable à toutes les autres. Le *Papayer* , que les Siamois appellent *Molokos* , est un arbre fort droit , qui ne pousse de branches que sur sa cime , où ses feuilles , assez semblables à celles du figuier , forment une touffe agréable de verdure. Elles servent d'enveloppe à de gros fruits qui s'attachent au corps de l'arbre , & qui ont quelque ressemblance avec nos melons. Leur graine est si féconde, qu'elle produit en moins de deux ans un arbre considérable , qui s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de dix coudées.

Le *Jacquier* est un arbre de la même espece , qui a peu de branches , & qui pousse en hauteur. Ses feuilles ressemblent à celle du maronnier d'Inde : son fruit a la forme & la grosseur d'une citrouille. Sous une peau grise , & ridée comme le chagrin, il renferme un grand nombre de pepins, enveloppés dans une

pulpe remplie de fibres. On les fait bouillir ou griller comme des marrons, auxquels ils ressemblent pour le goût & pour la grosseur. Les Cocotiers sont très-communs dans les forêts de Siam. Le fruit de ces arbres est enfermé dans une noix dure & lissée, de la grosseur de nos calebasses, remplie d'une eau sucrée, dont le goût est très-agréable. Chaque noix en produit assez pour étancher la soif d'un homme. Elle contient outre cela une substance blanche & assez solide, qui est très-bonne à manger. Aussi un voyageur trouve de quoi faire un bon repas avec un seul de ces fruits.

L'*Areka* est une autre espèce de noix, qui croît sur un arbre assez semblable au cocotier. Elle est d'abord enveloppée d'une première coque, qui s'ouvre & qui tombe au bout de deux mois. On voit sortir alors un fruit oblong, de la grosseur d'une prune, très-tendre dans sa primeur, mais qui se dessèche & se durcit avec le tems. Son goût est acide. C'est cette noix que les Indiens coupent par quartiers, & qu'ils mâchent continuellement avec le Bétel, en y mêlant une poudre rouge, composée de coquillages calcinés au feu.

Le

Le Bétel, que les Siamois appellent *Mak*, est une plante qui rampe comme le lierre, & dont la tige a besoin de soutien. On le plante ordinairement au pied même des Arekiers, & il s'at-
 tache étroitement à leur tronc. Sa Guyon, Hist. des Indes, part. 11. ch. 1.
 feuille ressemble assez à celle du citronnier; elle devient rougeâtre à mesure qu'elle se dessèche. Quand il est dans un terrain bas & humide, il profite beaucoup, & il rapporte même une espèce de fruit, qui a la forme d'une queue de rat. Dans les autres lieux il ne rapporte que des feuilles. On les ramasse, on les prépare avec l'Areka, & l'on y mêle un peu de cette chaux dont j'ai parlé. Il est rare que les particuliers se donnent la peine de faire eux-mêmes cette composition: on trouve par-tout des feuilles toutes préparées, qui se vendent en petits paquets, dont le prix est modique. On en fait ici un très-grand usage: on en offre dans toutes les maisons, & il est fort rare de rencontrer un Indien qui n'ait du Bétel dans la bouche. L'effet naturel de cette plante ainsi préparée, est de procurer une salivation abondante, de rougir les dents & les levres, & de préserver les gencives de corruption. On prétend

La Loubere,
Part. II. C. 1.

aussi qu'elle fortifie l'estomac , qu'elle empêche les rapports , qu'elle guérit du vomissement , qu'elle chasse le scorbut. Sa grande vertu est de tenir la bouche très-saine. La Loubere assure qu'il n'a vu personne à Siam qui eût l'haleine mauvaise. Malgré ces avantages , & la force de l'exemple , les Européens ont beaucoup de peine à s'accoutumer au Bétel. Cette drogue leur paroît fade , & les enivre. Sa qualité est très-chaude , & excite à la débauche. Les femmes Indiennes , qui sont d'une complexion fort voluptueuse , & les Portugaises , plus passionnées encore , en usent avec excès , & employent toutes sortes d'artifices , pour en faire manger aux étrangers.

Le Bétel imprime sur les levres une teinture vermeille , qui n'est que passagère. Quand les Siamois virent la même couleur sur les levres de quelques Françaises , dont on leur montra les portraits , ils demandèrent si la bouche de nos Dames étoit toujours ainsi colorée ; & comme on les assura qu'elles avoient naturellement cette partie vermeille , *il faut* , dirent-ils , *que votre Bétel soit meilleur que le nôtre.* Cette composition fait le même effet sur les

dents, & les noircit même à la longue, parce qu'elle y forme une espèce de croute, causée par le marc de l'Areka, & de la poudre calcinée qu'on y joint. Cette noirceur, mêlée à la blancheur naturelle des dents, fait un effet désagréable. C'est pourquoi ceux qui se piquent de propreté, prennent le parti de se noircir tout-à-fait les dents avec une composition particulière, dont les principaux ingrédients sont le jus de citron, & du coco pulvérisé & calciné. Gervaise prétend que cette opération dure trois jours; que le patient est obligé de se mettre au lit, & d'être toujours couché sur le dos; que les drogues qu'on lui donne causent un tel ébranlement dans sa mâchoire, que toutes ses dents tomberoient, s'il se hazardoit de prendre quelque nourriture solide. La Loubete assure qu'en en est quitte pour une heure ou deux de souffrance, & qu'il suffit de ne rien manger de chaud & de solide pendant quelques jours. Je remarquerai par occasion que les Siamois se rougissent aussi l'ongle du petit doigt, ce qui se fait en le ratisant d'abord, & en y appliquant un suc composé de jus de citron mêlé avec du riz pilé, & avec les feuilles d'un

arbre qui ressemble parfaitement au grenadier , mais qui ne produit aucun fruit.

Les Palmites.

Ibid.

L'arbre qui produit la noix d'Areka est de la nature des *Palmites* , dont l'espece est très-commune dans les Indes. On appelle ainsi les arbres , qui , à l'exemple du palmier , n'ont de branches qu'au haut de leur tige. Ces arbres poussent chaque année de nouveaux jets de feuilles , qui sortent du milieu de la pousse précédente. Lorsque les feuilles viennent à tomber , elles laissent autour du tronc un rang de nœuds. Ces rangs se succèdent à chaque pousse , & pourroient servir à marquer les années de l'arbre.

On trouve ici quelques vignes sauvages , qui produisent de si grosses grappes , qu'un homme a de la peine à les soulever ; mais ce raisin est d'une telle amertume , que personne n'est tenté d'en manger. On a essayé quelques plantations domestiques dans les jardins du palais de Louvo ; mais elles n'ont pas réussi. Le pays ne produit point de mûrier , ni conséquemment de vers à soie. Le lin & le chanvre y manquent aussi ; mais les cotoniers y sont excellens , & fort communs. On en voit de plusieurs

especes. Celle qu'on appelle *Capoc*, produit un coton si fin, qu'on ne peut le filer. C'est le duvet des Siamois.

Quelques arbres particuliers produisent des fruits sauvages, dont on tire une huile, qui mêlée avec la chaux du pays, forme un ciment très-fin. On s'en sert pour blanchir les murailles, & pour leur donner un lustre, qui differe peu de l'éclat du marbre. On emploie la même composition à cimenter les bassins, & l'on éprouve qu'elle conserve mieux l'eau que la terre glaife. Les Siamois font un autre ciment avec l'écorce bouillie de certains bois, des raclures de peaux, & du sucre grossier. Ce mortier est préférable à nos meilleurs cimens.

D'autres arbres plus précieux encore, produisent cette gomme admirable, dont les Chinois & les Japonnois composent leurs beaux vernis. La Loubere assure que les Siamois ignorent l'art de la préparer comme il faut, peut-être parce qu'ils manquent d'une certaine huile, qu'on doit mêler à cette gomme.

L'écorce pilée d'un arbre appelé *Ton-*
koé, est ici la matiere commune du pa-

L'arbre du
Papier.

pier, qu'on fait aussi quelquefois avec
de vieux lambeaux de toile. Il est moins
uni, moins blanc, moins fort que le

La Loubere,
part. I. chap.
IV.

nôtre. Les Siamois ont du papier noir, sur lequel ils écrivent avec un crayon blanc. Ils ont un autre papier, composé des feuilles d'un arbre, appelé *Tan*, qui est une espece de palmier. Ils écrivent dessus avec un poinçon. Leurs Livres de Liturgie sont composés de ces feuilles d'arbres. Leurs autres Livres sont de papier commun : ils consistent dans plusieurs feuilles collées ensemble, & qui n'en forment qu'une seule, qui ne se roule pas, mais qu'on plie en plusieurs sens, comme les feuilles d'un paravent. Les lignes sont écrites dans la longueur, & non dans la largeur des plis.

Bois de construction.

On trouve aussi dans les forêts de Siam des bois propres à la fabrique des vaisseaux, à la construction des maisons, & à toutes sortes d'ouvrages de menuiserie. Il y des arbres si hauts & si droits, que leur tronc suffit pour construire un balon de seize à vingt toises de longueur. Celui que les Européens appellent *Bois-Marie*, est meilleur qu'aucun autre pour les courbes des navires. Il est d'une telle dureté, qu'il ne se fend jamais lorsqu'on le perce. Les Siamois ont un autre bois, qu'on prendroit à sa finesse & à sa légèreté pour du sapin, s'il n'a-

voit un degré de confiance qui l'empêche d'éclater sous le ciseau.

L'arbre qu'on appelle ici *Faang*, Kaempfer ;
ubi suprà. produit un bois rouge , propre aux

teintures , dont les Hollandois font le principal commerce. Si on le détrempe dans de l'eau , en y mêlant un peu de

chaux , on en tire un très-beau violet. Kaempfer assure que le même mélange

a de grandes vertus pour la guérison des rougeurs qui paroissent sur la peau.

Le bois d'Aigle se rencontre aussi dans quelques cantons particuliers ; mais il n'a pas la qualité du Calamba de la

Cochinchine. Si l'on en croit quelques Auteurs , ce bois précieux naît de la corruption de certains arbres. La Lou- La Loubere ,
ibid.

bere remarque avec un juste étonnement que , parmi tant d'especes d'arbres , dont les forêts de Siam sont remplies , il n'y en a pas un seul qui ressemble à ceux de notre Europe.

Vers la fin du dernier siècle , les Siamois entreprirent de planter des poivriers. Gervaise assure que ces essais réussirent assez heureusement , sur-tout dans les lieux secs ; & que dans le tems qu'il étoit à Siam , on commençoit à bien augurer de ces nouvelles plantations. Le Tamarin , la Casse , le Nénuphar sont des

drogues très-communes dans le pays. On y trouve aussi de la Cannelle d'une très-bonne qualité, quoique inférieure à celle de l'Isle de Ceylan. Les cannes de sucre sont si abondantes, qu'une livre de cassonade ne coûte ici que deux deniers.

Gervaise ,
ubi *suprà*.

§. III.

Quadrupedes.

Combien on
estime à Siam
les Chevaux
blancs.

Les Siamois élèvent peu de bestiaux, parce que la Religion ne permet pas de se nourrir de leur chair. Les bœufs & les buffles, animaux destinés au labourage, sont l'espece de bétail la plus commune. Le pays produit si peu de chevaux, que le Roi est obligé d'en faire venir de Batavia pour le service de ses armées. On prétend que les Siamois font à proportion le même cas des chevaux blancs, que des éléphants de cette couleur. Le Roi en a toujours quelques-uns de cette espece, & ils sont traités avec beaucoup de distinction. Vincent, Médecin François établi à Siam, fut un jour mandé au palais. Sa surprise fut extrême, lorsqu'il fut qu'on ne l'avoit appelé que pour guérir un cheval malade. Il voulut se retirer,

protestant que les Médecins d'Europe ne s'abaissoient point à traiter les animaux. Mais le Roi , étonné à son tour de la répugnance de l'Européen , lui fit dire que le cheval étoit *Mogol* , c'est-à-dire , blanc , & que ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération avoient été du même poil , sans aucun mélange de sang Indien.

Le grand commerce que font les Hollandois des peaux de daims & de buffles sauvages , qu'ils tirent de Siam , prouve qu'il y a ici une prodigieuse quantité de ces animaux. Le nombre des Rhinocéros ne doit pas être moins considérable , puisqu'on fait aussi un très-grand trafic de leurs peaux : je n'ai qu'un mot à dire de ce dernier animal , très-connu en Europe depuis quelques années. On assure qu'il a une antipathie naturelle contre l'éléphant , & qu'il est toujours en guerre avec lui. Quand cet animal est dans un état tranquille , sa grosseur n'a rien d'extraordinaire ; quand il est en colère , il s'enfle extraordinairement , & c'est alors un animal monstrueux. Sa langue est hérissée d'une membrane raboteuse , qui lui fait écorcher tout ce qu'il leche. Il mâche avec plaisir des branches d'ar-

Le Rhinocéros.

Le Comte,
Mémoires de
la Chine ;
Gervaise, ch.
VIII.

bres hérissées d'épines, & il les brise sans aucune peine, quoique sa bouche en soit quelquefois ensanglantée. C'est un animal dangereux à attaquer, & très-facile à surprendre. Comme il se retire ordinairement dans les endroits marécageux, les chasseurs s'y embusquent, & attendent qu'il se couche, soit pour dormir, soit pour se baigner dans l'eau. Ils se placent au dessous du vent : car le Rhinocéros a l'odorat très-fin. On le tire entre les oreilles ; c'est le seul endroit où l'on puisse le blesser mortellement, son corps étant à l'épreuve du mousquet. Sa corne est, dit-on, un puissant antidote contre toutes sortes de poisons, & c'est pour cela que les Rois Indiens boivent dans des coupes de cette matière. On ajoute que si on la fend par le milieu, on y apperçoit, comme dans certains cailloux d'Egypte, des figures d'hommes, des arbres, des animaux, & d'autres objets diversifiés. Les Siamois mangent sa chair, & la trouvent d'un goût exquis.

Les Tigres. On voit ici des Tigres de deux espèces. Les uns habitent les forêts, & sont hauts comme des ânes. Leur rencontre est fort dangereuse, & lorsqu'on

Kaempfer,
ubi supra.

voyage la nuit, on est obligé d'allumer des feux pour se garantir de leur poursuite. Les autres se trouvent dans les marais, & on les appelle *Tigres d'eau*. Ils ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires. Ils font la guerre aux poules comme les renards, & s'insinuent souvent dans les maisons. Les Tigres de ces deux especes ont également la peau mouchetée. Ce sont des animaux d'une force & d'une agilité extraordinaire, d'un naturel inquiet, pleins de feu, & qui sont dans une agitation continuelle.

On ne rencontre point de Lions dans les forêts de Siam, & le Pere le Blanc assure qu'il ne s'en trouve point dans aucune autre partie de l'Inde.

Les Singes sont fort communs ici. Toutes les rives du Ménan en sont couvertes, depuis la barre de Siam jusqu'à Juthia; & c'est un spectacle très-divertissant pour ceux qui descendent ou qui remontent cette riviere. Les uns ont la peau fort brune, & dans cette espece, il y en a de fort gros, les autres sont gris, & leur taille est communément plus petite. Ils trouvent leur nourriture sur de grands arbres, appelés *Tjaak*, qui produisent un fruit

Kaempfer,
ibid.

de la grosseur de nos pommes , mais beaucoup plus dur, & fort âpre au goût. Ces arbres sont très-communs sur les bords du Ménan, & c'est ce qui attire un si grand nombre de singes dans ce canton. Ce que les Anciens ont débité au sujet de la tendresse excessive de ces animaux pour leurs petits , est confirmé par le récit de plusieurs Voyageurs modernes. Kaempfer & le Blanc assurent que lorsque les meres tiennent leurs enfans dans leur sein , elles ne lâchent jamais prise , lors même qu'elles sont blessées mortellement par les chasseurs.

Le Blanc ,
ibid.

L'Eléphant.

Parlons de l'Eléphant , animal plus particulier à l'Inde , & plus digne , à tous égards , d'être connu. Je me renfermerai dans un petit nombre d'observations.

Instinct déli-
cat de cet
ani. al.

1°. Nulle contrée de l'Univers n'en produit de plus beaux que ceux qu'on voit à Siam. Ces animaux ont l'instinct délicat & sensible. Ils sont doux & traitables , ils s'attachent à leurs conducteurs & à leurs maîtres , & l'on raconte des traits admirables de leur fidélité (a). La cruauté est entière-

(a) Voyez Pline , liv. XIII. chap. XXII. Quinte-Curce , liv. VIII. chap. dernier ; Elieen ; liv. III. Plut. in *Pyrrha* , &c.

ment éloignée de leur caractère : s'ils rencontrent dans leur chemin un trou- Guyon , T. I. chap. VI. peau de brebis , ils les écartent doucement avec leur trompe , de peur de les écraser. Ils craignent le feu , & ils ont naturellement horreur du sang. Cependant on les dresse pour la guerre , & on les accoutume même à porter Le Blanc , Liv. V. de petites pieces de campagne , qu'on tire sur leur dos , sans autre affût. Tout le monde fait qu'ils portoient anciennement dans les combats des tours de bois remplies d'archers. Les Romains les faisoient battre dans le Cirque (a) contre des gladiateurs , & les Siamois les lâchent aujourd'hui contre des hommes défarmés ; mais à moins qu'on ne les irrite , ils ne font aucun mal à leurs adversaires. Cet animal ne s'accouple que dans les bois , & toujours dans des lieux écartés.

2°. L'éléphant ne se couche jamais , à cause de sa pesanteur énorme , qui l'empêcheroit de se relever. L'herbe & Guyon , *ibid.*

(a) Plin assure qu'on en a vu un à Rome , qui arrangeoit les caractères grecs , pour en composer les mots qu'on lui demandoit , & un autre qui avoit aux jambes deux cymbales , sur lesquelles il jouoit un air , tandis que d'autres éléphants dansoient en mesure. Ces choses bien examinées ne paroîtront point incroyables. *Guyon , ubi supra.*

Le Blanc , le bled fout fa nourriture ordinaire : il
 liv. V. ne mange point de chair ; mais il aime
 les fucreries & les liqueurs fortes. On
 prétend qu'il eft douze mois dans le
 ventre de fa mere, que fes forces croif-
 fent jufqu'à l'âge de quarante ans , &
 qu'il vit communément deux fiecles.
 C'eft ce que le Blanc affure , apparem-
 ment fur le témoignage des Indiens ;
 mais qui croira ce que Philoftrate rap-
 porte de l'éléphant de Porus , trouvé
 par Apollonius de Tyane dans la ville
 de Taxille , plus de quatre cens ans
 après la mort de ce Prince ?

Observations
 du Pere Ta-
 chard.

3°. Quelques favans de Paris char-
 gerent le Pere Tachard de vérifier fi
 les éléphans n'ont point d'ongles, com-
 me quelques Naturaliftes l'ont débité.
 Il n'en vit pas un feul à Siam qui n'eût
 cinq ongles à l'extrémité des pieds ;
 mais ils font fi courts & fi ferrés , qu'à
 peine fe détachent-ils de la mafle du
 pied : delà l'erreur des Naturaliftes.
 Il obferva auffi que ces animaux n'ont
 pas l'oreille fi grande qu'on la repré-
 fente communément. Il en vit quel-
 ques-uns dont les défenses avoient plus
 de quatre pieds de longueur.

Tachard ,
 prem. voyage,
 liv. IV

Comment on
 monte fur ces
 animaux.

4°. Les éléphans font la monture
 ordinaire des Rois de Siam , des Man-

larins, & de toutes les personnes qualifiées. Dans les promenades peu éloignées, on est seul sur le cou de l'animal, sans aucune espèce de siège. Dans les voyages, à la chasse, ou à la guerre, il y a trois hommes sur l'animal, l'un à la croupe, l'autre sur le cou, & le maître au milieu, dans un siège commode. Lorsque le Mandarin veut monter, on lui présente une échelle, ou l'on fait genouiller l'éléphant, qui, se penchant un peu, tend une jambe sur laquelle on pose le pied; delà on monte sur le ventre, & ensuite sur le dos: l'animal ne se redresse, que quand son maître est assis. Le pas de l'éléphant est plus allongé que celui du cheval: il ne galope point; mais son trot est très diligent, & il ne bronche jamais. On dirige son allure avec un croc de fer ou d'argent, & cela suffit pour lui faire entendre toute sorte de commandement.

5°. Le Roi de Siam entretient un grand nombre de ces animaux à ^{Eléphants du} Ju- ^{palais.} lia, à Louvo, & dans d'autres quartiers du Royaume. Ceux qu'on nourrit dans le palais sont traités avec une distinction extraordinaire. Leur logement est spacieux: ils sont servis par

L'Eléphant
blanc.

plusieurs esclaves : les moins distingués en ont quinze : d'autres en ont trente ou quarante : l'*Eléphant blanc* en a cent : c'est le nom qu'on donne au premier éléphant du Roi. Il est logé dans un pavillon , dont les lambris sont dorés. Deux bassins d'or massifs lui servent d'auges , & plusieurs Mandarins sont occupés à le servir. Le Pere Tachard eut la curiosité de voir l'objet d'une vénération si extraordinaire. Il vit un animal assez petit pour son espece , tout ridé , & qui lui parut fort vieux. Les Siamois lui donnoient trois cens ans , & il mourut peu de tems après. On raconta à notre Auteur que cet éléphant avoit causé plusieurs guerres entre l'Etat de Siam & les Puissances voisines. On lui fit voir un autre éléphant fort jeune , qu'on destinoit pour successeur à l'éléphant blanc. Sa grosseur étoit celle d'un bœuf ; il avoit aussi des Mandarins à son service , & l'on traitoit avec les mêmes égards sa mere & sa tante : car les Siamois appliquent à ces animaux les mêmes noms de parenté qui sont en usage parmi les hommes. Sa naissance avoit été marquée dans les fastes du Royaume , & la Loubere en a

La Loubere ,
III. partie ,
ch. XI.

onservé la date , que je puis bien apporter après lui. Il naquit le 9 Décembre de l'année 1687.

Le même Auteur raconte , sur le témoignage de plusieurs Siamois , que les éphans nourris dans les maisons royales , ne sont point insensibles aux honneurs qu'on leur rend ; qu'ils aiment voir autour d'eux un grand nombre de domestiques , & que ce faste extérieur les console de l'esclavage. Il ajoute , lorsqu'ils commettent une faute considérable , la méthode ordinaire de les punir , est de supprimer leur train , de leur ôter leurs femmes & leurs officiers , & de les chasser du palais , pour les enfermer dans des loges moins commodes. Ces châtimens leur causent une affliction sensible , & les rendent quelquefois furieux. Un éléphant ayant été congédié de la sorte , trouva , dit-on , le moyen de rentrer dans son ancienne loge , & tua l'éléphant qu'on y avoit mis à sa place.

6°. Les Siamois se persuadent que les âmes des Princes & des Héros passent dans le corps des éléphants. Delà vient le respect extraordinaire qu'ils ont pour ces animaux. Lorsque le Roi de Siam en envoya trois en France , les

Idem, II. par. chap. VI.

Ibid.

Indiens les conduisirent avec cérémonie à notre escadre, & en prenant congé d'eux, leur firent à chacun un compliment. Les éléphants blancs, plus estimés ici que les autres, sont très-rare dans toutes les Indes : encore n'en est-il pas dont la blancheur soit parfaite. C'est plutôt un mélange de blanc & de rouge, qui tire sur la couleur de chair. Les noirs sont les plus recherchés après les blancs : ils sont aussi fort rares. On en teint quelques-uns en cette couleur.

7°. C'est une erreur de croire ce que quelques Voyageurs ont débité, que, pour prendre un éléphant, il suffit de scier un arbre vers le bas du tronc, & que cet animal, venant à s'appuyer contre l'arbre, le renverse par son poids, & tombe lui-même sans pouvoir se relever. Cette chasse demande plus d'appareil & plus d'industrie. Elle se pratique à Siam de deux manières.

Manière de
prendre les
éléphants.

On fait une tranchée profonde au milieu d'un bois, proche des lieux où ces animaux ont coutume de paître. On y plante un double rang de troncs d'arbres assez forts pour résister aux secousses de l'éléphant, & si près les uns des autres, dans toute la longueur

à chaque ligne , qu'ils laissent à peine
 un passage libre pour un homme. L'es-
 pace contenu entre les deux rangs d'ar-
 bres , est d'une largeur raisonnable , &
 forme une longue allée , à l'extrémité
 de laquelle est une porte , qui con-
 duit à un autre défilé , flanqué aussi
 de gros troncs d'arbres , mais beaucoup
 plus étroit que la première tranchée.
 La porte s'ouvre lorsqu'on la pousse ,
 & se referme d'elle-même. Pour attirer
 dans le piège les éléphants sauvages ,
 on mène paître aux environs quelques
 éléphants femelles , dressées à cette
 besogne , & leurs conducteurs ont soin
 de se couvrir de feuilles , pour ne point
 effrayer la proie qu'ils cherchent.
 Les femelles appellent les mâles par
 leurs cris , & dès qu'il en paroît un ,
 elles l'attirent dans la grande tran-
 chée , où elles entrent les premières.
 On ferme alors la tranchée , & des
 hommes embusqués derrière les troncs
 d'arbres , harcèlent l'éléphant , & tâ-
 chent de le mettre dans une violente
 agitation. L'animal fait de vains ef-
 forts pour frapper de sa trompe ceux
 qui l'irritent , & brise quelquefois ses
 dents contre les piquets qui servent
 de style aux chasseurs. Pendant qu'il

s'acharne à cet inutile combat , on lui jette de longs lacets de cordes , disposés en nœuds coulans , qu'on serre avec force , lorsque ses pieds de derriere y sont engagés , & qu'on abandonne ensuite pour n'être pas entraîné par ses efforts. Le point essentiel est de le chasser de cette premiere tranchée , & de l'attirer dans la seconde , qui , comme on l'a dit , est beaucoup plus étroite. Voici ce que font nos chasseurs. Un d'eux monte sur un éléphant femelle , entre dans la grande tranchée , enfie la seconde , & revient ensuite , passant plusieurs fois par la porte du défilé. Au signal que donne la femelle , en frappant la terre de sa trompe , ses compagnes , qui ont attiré le mâle dans la premiere embuscade , entrent avec elle dans le second défilé , d'où on les fait sortir par une porte particuliere qui lui sert d'issue. On cesse alors de harceler l'éléphant , qui revenu de sa premiere agitation , s'achemine par un instinct naturel vers la porte par laquelle il a vu passer les femelles. Il la pousse avec sa trompe , il entre dans cette tranchée étroite , & il y est à peine engagé , qu'on l'attache aux troncs d'arbres avec les cordes qu'il traîne à ses pieds. En mê-

le tems on lui verse sur le corps plusieurs seaux d'eau , soit pour le rafraîchir , soit pour achever de l'étonner. Tout cela se fait avec une promptitude & une adresse singulière. On amène ensuite un mâle apprivoisé , qu'on fait entrer à reculons par la dernière porte : car ce défilé est si étroit , qu'un éléphant ne sauroit s'y tourner. On détache alors les liens de l'éléphant sauvage , & l'on se contente de lui passer sur tête une corde , qu'on attache au cou de l'autre éléphant. On pique celui-ci , & il s'achemine vers la porte par laquelle est entré : l'autre le suit tristement.

Après avoir sorti du défilé , les deux éléphants sauvages se rangent aux côtés du captif , comme deux gardes , & l'escortent jusqu'à un hangard voisin , où on le tient vingt-quatre heures à l'air libre. Durant ce tems on lui amène quelques éléphans domestiques , dont la société contribue beaucoup à l'accoutumer. On finit par le traîner à la loge qui lui est destinée , & il s'y laisse conduire sans trop de résistance. La Loup assure que ces animaux s'habituent aisément à l'esclavage , & que les sauvages s'apprivoisent en moins de huit jours.

Nos Voyageurs font mention d'une autre chasse , dont les préparatifs ont quelque chose de plus particulier. Elle consiste à faire dans les bois une vaste enceinte , qui embrasse quelquefois plus de vingt lieues de pays , & qui est gardée par des milliers d'hommes. Le Pere Tachard , avec les autres François de la premiere ambassade , eut le plaisir d'assister à une de ces chasses , que Chaou-Naraïe fit dans les bois de Thléépoussonne , & voici ce qu'il en raconte.

Tachard ,
premier vo-
yage , Liv. V.

Plus de quarante mille hommes avoient fait dans ces bois & sur les montagnes voisines , une enceinte de vingt-six lieues qui formoit un quarré long , dont les deux grands côtés avoient environ chacun dix lieues d'étendue , & les deux autres trois. Toute cette vaste enceinte étoit bordée pendant la nuit de deux rangs de feux , fort près les uns des autres , & disposés sur de petites plates-formes , qui avoient sept ou huit pieds de hauteur. On allumoit ces feux pour empêcher que les éléphans , renfermés dans l'enceinte , n'échappassent pendant la nuit ; & pour achever de les intimider , on faisoit de tems en tems des décharges

de petites pieces d'artillerie disposées d'espace en espace. Faute d'avoir eu ces précautions, on avoit perdu quelques jours auparavant plusieurs de ces animaux, qui avoient franchi une montagne qui bordoit l'enceinte, & qu'on avoit négligé de garnir de feux, de gardes, & d'artillerie, parce qu'on la croyoit inaccessible. De grandes lanternes, placées à quelque distance les unes des autres, faisoient la distinction des divers quartiers de cette armée de chasseurs, & achevoient de perfectionner cette illumination, la plus belle sans doute qu'on puisse se figurer. Les chasseurs ayant enveloppé quatorze éléphants, les poussèrent jusqu'aux environs de Louvo, & les enfermerent dans un parc quarré, fermé de gros pieux, mais où l'on avoit laissé de distance en distance quelques ouvertures, gardées par des éléphants de guerre & par des soldats bien armés. On fit autour de ce parc une nouvelle enceinte, formée par une centaine d'éléphants domestiques, qui empêchoient les sauvages de franchir les palissades. On lâcha dans le parc une douzaine de ces éléphants privés, les plus forts qu'on pût choisir, sur chacun desquels

étoient deux hommes , qui tenoient dans leurs mains de grosses cordes à nœuds coulans , attachées par un bout aux éléphants qu'ils montoient. Ils les lancerent si adroitement , qu'en moins d'une heure les quatorze éléphants furent arrêtés dans ces lacets. On les conduisit à Louvo , chacun avec l'escorte de deux éléphants domestiques , qui marchaient à côté des captifs , & qui leur tinrent compagnie pendant plusieurs jours pour les accoutumer à l'esclavage.

Cette chasse , où l'on ne prit que quatorze éléphants , eût été plus heureuse , sans la négligence des Siamois , qui , comme on l'a dit , laisserent échapper une partie de leur proie. Il n'est pas rare que dans ces rencontres on prenne jusqu'à soixante & quatre-vingt de ces animaux.

§. I V.

Oiseaux , Poissons , Reptiles , Insectes.

Parmi les Oiseaux qui paroissent particuliers au royaume de Siam , un des plus extraordinaires est le *Nokto*. C'est un animal plus grand que l'Austruche. Les François en blessèrent un ,
qu'on

qu'on mesura, & quoiqu'il fût de médiocre grandeur dans son espece, il avoit sept pieds & demi d'une extrémité des ailes étendues à l'autre, & quatre pieds dix pouces depuis la pointe du bec jusqu'au bout des jambes. Son bec, dans sa plus grande ouverture, avoit un pied & demi. Sa patte, assez semblable à celle de l'oye, étoit large de huit pouces : sa jambe n'en avoit que quatre de hauteur. Cet oiseau a les plumes du col blanches, courtes & veloutées, & une cravate d'un assez beau gris. Ses ailes sont agréablement nuancées de gris & de blanc. Les plumes du dos tirent tantôt sur le gris, tantôt sur le roux : son ventre est fort blanc.

Tachard, II.
voyage, Liv.
IV.

L'Aigrette de Siam est un autre oiseau très-vanté dans nos relations. Il doit son nom & sa principale beauté aux aigrettes qu'il a sur le dos & sous le ventre. Sa forme approche de celle du héron; mais il est beaucoup plus petit : son plumage est d'une blancheur éclatante, & a la finesse du plus beau duvet. C'est la matiere des ouvrages de plumes les plus estimés. Ces oiseaux sont si communs ici, que la plupart des arbres en sont couverts. Le mélange

L'Aigrette

dé la blancheur de leurs plumes & de la verdure des feuilles , produit le plus beau coup d'œil du monde : on diroit que ces aigrettes sont les fleurs mêmes des arbres.

La Loubere ,
II. Part. ch.
VI.

En général tous les oiseaux ont ici un très-beau plumage : le jaune , le rouge , le bleu , le verd sont leurs nuances les plus communes. Mais leur ramage n'a rien d'agréable : quelques-uns imitent la parole : tous ont un cri qui blesse l'oreille. Leur quantité est surprenante , & la plupart sont très-familiers , parce que personne ne cherche à leur nuire , & que plusieurs dévots ont la charité de leur donner à manger. Les moineaux , les corneilles , les vautours même entrent sans crainte dans les maisons , & y trouvent communément à pâture. On abandonne à ces derniers la plupart des enfans qui meurent avant trois ou quatre ans.

Ibid.

Les volatiles multiplient extraordinairement à Siam , à cause de la chaleur du climat , qui fait naturellement éclore tous les œufs. Les poules du pays différent peu des nôtres : on n'y voit point de coqs d'Inde : ceux que nous nommons ainsi , nous viennent de

l'Inde occidentale , c'est-à-dire , de l'Amérique. Les perdrix & les pigeons , comme tous les autres oiseaux de plaine , font ici leurs nids sur les arbres , pour les mettre à l'abri des inondations. Les fourmis , par un instinct pareil , placent au même lieu leurs nids & leurs magasins. Les francolins , les bécassines , les tourterelles , & d'autres oiseaux Européens abondent ici , & leur chair a un goût très-délicat. Celle des perroquets est bonne aussi , & les Indiens peu-scrupuleux en font usage. Les autres s'abstiennent généralement de toutes ces especes d'oiseaux , craignant de manger leurs parens , dont les ames , disent-ils , peuvent être logées dans les corps de ces animaux.

A l'égard des poissons , il est aisé de juger quelle doit être leur abondance dans un pays situé entre deux golphes , & presque tout environné des eaux de la mer , qui pénètrent jusques dans son centre. Les especes les plus remarquables sont :

1°. Le Requin , poisson très-commun dans la mer des Indes , & le plus dangereux de tous les monstres qu'elle produit. Il a la tête large & plate , & la partie inférieure de la gueule très-

Le Requin.

Tachard ,
ibid. Liv. I.

enfoncée ; ce qui l'oblige , dit-on , de se coucher sur le côté ou sur le dos lorsqu'il veut saisir sa proie. Sa mâchoire est armée de trois rangs de dents , les unes droites , les autres inclinées , & quelques-unes triangulaires. Celles-ci sont très-minces , & se terminent en pointes évidées , comme la lame d'une scie. Sa peau est une espèce de chagrin très-fort , dont on fait des couvertures très-propres , que tout le monde connoît sous le nom de peaux de chien-marin. Cet animal exerce un brigandage cruel dans les mers , soit contre les animaux de son espèce , soit contre l'homme , dont il est , dit-on , le plus dangereux ennemi : ce qui lui a fait donner par quelques anciens le nom d'Antropophage. Il est si vorace , qu'il n'abandonne jamais la proie qui se présente , & quoiqu'il ait la gueule ensanglantée , il revient à diverses reprises sur l'hameçon , jusqu'à ce qu'il soit pris , ou qu'il ait enlevé l'amorce. On trouve dans la tête de ces animaux une substance blanche & molle , enveloppée d'une membrane fine , que les pêcheurs regardent comme un excellent remède pour la pierre , & pour les accouchemens difficiles.

Kaempfer ,
ubi supra.

Les femelles sont d'une grande fécondité. Kaempfer en vit ouvrir une , qu'on avoit pêchée sur son navire , & on lui trouva six petits. On a dit que ces animaux sortent du ventre de leur mere , & y rentrent , tant qu'ils sont assez petits pour tenter le passage : mais quel Naturaliste a été à portée de faire une telle expérience ? Voici une observation plus solide. On trouva qu'un petit poisson , que les gens de mer nomment *succeur* , étoit attaché aux flancs du Requin femelle dont nous venons de parler , & qu'il les serroit si étroitement , qu'on eut quelque peine à l'en séparer. C'est une chose incontestable que le Requin est ordinairement escorté de ces *succeurs* , ainsi nommés parce qu'ils vivent , dit-on , de sa substance. On ajoute qu'ils lui servent de guides , & qu'ils lui indiquent les lieux où ils découvrent quelque proie , d'où il est arrivé que les matelots les appellent aussi *les pilotes du Requin*. Je ne garantis point ce dernier conte , qui peut n'être qu'une imagination des gens de mer.

2°. L'Etoile de mer. On la nomme ainsi parce qu'elle représente en quelque sorte une étoile composée de neuf

Ibid.

Tachard ,
ibid.L'Etoile de
mer.

Kaempfer , rayons. Son corps , dans sa grandeur
 Ibid. commune , a quatre pouces de diame-
 tre , sur deux d'épaisseur ; chaque rayon
 est de la grosseur d'un doigt , & peut
 avoir un pied de long. L'épaisseur du
 corps représente une autre étoile ,
 beaucoup plus petite , composée aussi
 de neuf rayons. Au centre est une ou-
 verture assez grande , bordée d'un dou-
 ble rang de fibres. Les grands rayons ,
 un peu évasés dans leur longueur , ne
 laissent pas de se terminer en pointe
 assez menue , & sont bordés dans leur
 contour d'un rang de petits pieds ,
 fort près les uns des autres , & qui
 font un singulier effet , lorsqu'ils se re-
 muent confusément. Le corps a une ca-
 vité assez profonde , d'où le mouve-
 ment & la nourriture se communiquent
 à chaque rayon par un grand nombre
 de petits canaux.

Le Chat de
 mer.

3°. Le Chat de mer. C'est le nom
 que donnent les matelots à une espece
 de Polype , qui a neuf museaux de
 longueur inégale. Son ventre est fort
 creux , & son dos est fendu. Sa chair
 est transparente , sans os & sans nerfs :
 mais il a deux dents noires , crochues ,
 & assez grosses , dont la morsure est
 très-dangereuse.

4°. Le Caboche. C'est un poisson Le Caboche.
très-délicat, qui se trouve dans la ri-
viere de Ménan, & qui fait un objet
de commerce assez considérable. Il est
d'une ressource infinie pour les gens
de mer, & les Hollandois en portent
tous les ans de grosses provisions à Ba-
tavia. Les nations voisines de Siam en
consomment aussi une prodigieuse quan-
tité. On le seche au soleil, sans le sa-
ler, & dans cet état il se conserve fort
bien. Sa longueur commune est de dix-
huit pouces, sur dix ou douze de lar-
geur. Il a la tête plate & presque quar-
rée. Il y en a de deux especes, l'une
grise, & l'autre noire. Celle-ci a la
chair plus délicate.

50. Le Crocodile. Cet animal cause Le Croco-
dile.
de grands ravages sur les bords du
Ménan, & fait indifféremment la guer-
re aux animaux & aux hommes. C'est
le Requin des rivières. Il se cache
dans les roseaux; il rampe sur le sable
& sur la vase, où l'on découvre sou-
vent ses traces. Ceux qui se baignent
près du rivage sont principalement ex-
posés aux attaques de ces animaux
féroces. Les Siamois ont trouvé le
moyen de s'en garantir, en fermant

d'une cloison de cannes l'endroit où ils se baignent.

Le Lézard
d'eau.

6°. Le Lézard d'eau. C'est un autre animal non moins dangereux que le Crocodile , quoiqu'il soit infiniment plus petit , n'étant guere plus gros ni plus long qu'une sang-sue. Sa peau est tachetée de brun & de bleu. Sa morsure cause la mort au bout de quelques heures , tant son venin est subtil. Heureusement que c'est un poisson de passage , qui ne fréquente la riviere de Siam qu'environ tous les dix ans. En 1690 il en parut un essaim si nombreux dans le Ménan , & tant de gens en furent piqués , que le Roi défendit sous des peines sévères de se baigner dans le fleuve : & pour donner plus de poids à cette Ordonnance , il fut statué que les héritiers de ceux qui mourroient de ces piquures payeroient une amende de quinze taëls *.

75 livres de
France.

Reptiles.

La chaleur & l'humidité font croître dans les forêts & dans les herbages d'autres reptiles de différente espece. On voit ici des serpens d'une prodigieuse grandeur , longs de quinze & vingt pieds , sur dix-huit à dix-neuf pouces de grosseur. Ce ne sont pas les plus dangereux. Il est rare qu'ils atta-

quent les hommes, & ils se contentent ordinairement de faire la guerre aux volatiles, principalement aux poules & aux canards. D'ailleurs on les voit venir de loin, & il est aisé de s'en garantir. Gervaise met au rang des espèces les plus nuisibles de petits reptiles longs de six pouces, & plus menus que le doigt, qui s'insinuent par-tout, jusques dans les lits. Il y en a de diverses couleurs, de gris, de noirs, de verds, de jaunes, & de rouges; quelques-uns sont rayés & mouchetés. Ces derniers ont la piquure très-venimeuse. Le scorpion de Siam n'est guere moins dangereux. Il a la forme & le volume d'une grosse écrevisse; son poil est d'un gris noirâtre. Gervaise fait mention de deux autres insectes rampans, l'un fort noir, long d'un pied, ayant une infinité de jambes : c'est peut-être le *Mille-pieds*, animal très-commun dans les Indes; l'autre semblable au lézard, la tête large & plate, la peau mouchetée de couleurs très-vives. On l'appelle *Tocquet* à cause de son cri, qui exprime le son de ce mot. Sa piquure est mortelle, à moins qu'on ne coupe sur le champ la partie blessée. Mais il est rare qu'il attaque les hommes : il se tient

Gervaise,
ubi *supra*,
Chap. IX.

ordinairement sur le toit des maisons , où il fait la guerre aux rats & aux souris.

Insectes volans.

Les insectes volans , autres productions incommodes d'une humidité & d'une chaleur excessives , ne sont pas moins communs à Siam. Les Maringouins sont les plus redoutables. On en voit peu pendant le jour ; mais on en est tourmenté pendant la nuit , principalement sur les rivières , & c'est la grande incommodité des voyages d'eau. Les Européens , dont la peau est plus sensible , en sont plus maltraités que les Indiens. Ces petits insectes ont la trompe si forte , qu'elle perce les plus gros habits. La fumée les chasse , & c'est le seul moyen de s'en garantir.

Idem , ibid.

On assure que les habitans de Camboye ont la barbare coutume d'exposer les criminels à la piqure de ces mouches. Ils ne résistent jamais plus d'une nuit à ce cruel tourment , & le matin on leur trouve le corps tout livide , & horriblement enflé.

Tachard , I.
Voyage , Liv.
III page 150.
Tome I.

Les mouches luisantes sont un autre insecte nocturne , dont la présence n'a rien de nuisible , & procure même un spectacle fort agréable. A entendre le Pere Tachard , tous les arbres qui

bordent la riviere de Siam en sont couverts, & tous ces arbres lui parurent *comme autant de grands lustres, chargés d'une infinité de lumieres, que la réflexion de l'eau multiplioit à l'infini.* C'est une exagération. La pure vérité est que plusieurs essaims de ces mouches se placent la nuit sur *quelques arbres* *, & y forment une espece de nuage lumineux. Kaempfer ajoute une particularité remarquable, que Tachard ne devoit pas omettre. C'est que par un mouvement assez particulier elles cachent quelquefois leur lumiere, & la font reparoître un moment après, avec un accord & une régularité qui a quelque chose de merveilleux.

* Kaempfer, Liv. II. p. 39. & 40 du Tome I.

§. V.

Métaux, Mines d'Aiman, Pierres précieuses.

La position du Royaume de Siam, qui est parfaitement antipode au Pérou, les grains d'or qu'on trouve sur le bord des rivières quand les inondations sont passées, la quantité de puits & de fourneaux, creusés sur les montagnes par des mains d'hommes, & qui n'ont pu servir qu'au travail des mines,

ont persuadé aux Siamois que leur pays renfermoit dans son sein les plus précieux métaux. Leurs voisins en ont la même idée, & il paroît que c'étoit aussi le sentiment des Anciens, puisqu'ils ont donné le nom de Chersonese dorée à cette partie de la presqu'île de l'Inde, où Siam & Malaca sont aujourd'hui situés.

La Loubere,
II. part. c. ix.

Ces motifs ont porté les Rois de Siam à faire ouvrir plusieurs mines; & l'on voit, comme je l'ai dit, sur les montagnes d'anciens vestiges de ces travaux, qui, suivant la tradition du pays, ont été abandonnés pendant les guerres du Pégu. Chaou Naraie employa à la même recherche quelques Européens. Un Espagnol qui avoit été au Mexique, en fut d'abord chargé; mais cet homme amusa pendant vingt ans la crédulité du Monarque sans remplir ses vues. Tous ses travaux aboutirent à la découverte de quelques mines de cuivre, mêlées d'un peu d'or & d'argent. Elles étoient peu abondantes, & à peine cinq cens livres de minerais rendoient-elles une once de métal. D'ailleurs les Siamois n'ont jamais bien su séparer & purifier les métaux.

Mines de
cuivre, mêlé
d'or & d'ar-
gent.

Le mélange naturel de ce métal fit naître l'idée d'y ajouter encore un peu d'or , pour le rendre plus précieux. C'est ce métal mixte que nos relations appellent *Tombac* , & dont le prix augmente selon la quantité d'or dont il est allié. Les mines de Borneo en produisent de naturel , fort supérieur à celui des mines de Siam.

L'Espagnol étant mort , le Roi chargea de la direction de ses mines un Provençal nommé *Vincent* , qui se mêloit de Chymie , & qui exerçoit la Médecine à Siam. Il découvrit une mine de crystal , une d'antimoine , une d'émeril , une carrière de marbre blanc , & une mine d'or. La Loubere assure que Vincent ne voulut point indiquer cette dernière mine aux Siamois , & qu'il n'eut pas même le tems d'en faire l'essai , parce qu'il partit pour la France. Il cite là-dessus le témoignage de Vincent même : ce que je remarque pour relever un mensonge visible du Pere Tachard , qui dit dans ses Mémoires * que deux ou trois Jésuites eurent la curiosité d'aller visiter *quelques mines d'or & d'argent* , auxquelles ils avoient appris que le Roi de Siam faisoit travailler ; que Vincent , le

La Loubere ,
ibid. Tome I.
pag. 48.

* Tachard ,
II. Voyage ,
Liv. V. p. m.
227. & suiv.

directeur de ces ouvrages , les y mena lui-même ; qu'ils en rapportèrent quelques morceaux , qui avoient la plus belle apparence du monde ; & que lui, Pere Tachard , emporta en France quarante-six petites caisses pleines de ce qu'on tire de ces mines , pour les faire éprouver.

Pendant le séjour que Vincent fit à Siam , plusieurs Talapoins vinrent le consulter secrètement , & lui apportèrent quelques morceaux de minerai , dont il tira beaucoup d'argent pur , & d'autres échantillons de divers métaux.

Mines d'Étain.

Les mines de plomb & d'étain , très-abondantes dans tout le pays , procurent aux Siamois un avantage plus réel. L'étain de Siam est ce métal mixte , participant du plomb & du cuivre , que les Portugais ont appelé *Calin* , & dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. Il est de sa nature mou , & fort terne. Pour le blanchir , & pour lui donner un peu plus de consistance , on y mêle de la calamine , autre minéral , dont on se sert aussi pour purifier le cuivre. L'étain , ainsi préparé , s'appelle ici *Toutenague*. Les boîtes de thé , qui viennent en droiture de la Chine ou du Japon , sont d'étain de Siam , tantôt naturel ,

tantôt mêlé de calamine. Celles du dernier genre sont très-propres.

Les Siamois ont aussi des mines de fer : mais l'usage qu'ils font de ce métal est si borné, qu'ils ne se mettent pas fort en peine de les faire valoir. Les ancras de leurs galeres & de leurs vaisseaux sont de bois : ils n'employent aucuns ferremens dans leurs édifices : leurs portes sont communément sans ferrures, & s'ils font usage de quelques cadenats, ils les tirent du Japon. Ils ne se servent point de ciseaux : ils n'ont ni aiguilles ni clous, & des pointes de bambou leur tiennent lieu d'épingles : cependant il y a quelques fonderies dans le pays. Le Pere de Fontenay, Missionnaire Jésuite, en vit une à *Ban-Soun*, hameau à quelques journées de Louvo, aux environs duquel on trouve quelques mines de fer. Il y a là une méchante forge, où chaque habitant est obligé de fondre tous les ans un pic, ou cent vingt-cinq livres de fer pour le Roi. Elle consiste en deux ou trois fourneaux, qu'on remplit de charbon. On met le minerai par dessus, de maniere que le charbon venant à se consumer, le fer se trouve seul au fond du fourneau. Les soufflets

Mines de-fer.

La Loubere,
ibid.

Fonderies
Siamoises.

Lettre du Pere
Fontenay
au Pere Ver-
jus, citée dans
Tachard, *ubi
suprd.*

dont ils se servent sont d'une construction fort simple. Ils consistent en deux cylindres de bois creux , dont le diamètre peut avoir sept ou huit pouces. Chaque cylindre a un piston de bois , couvert d'une toile roulée en plusieurs plis , & arrêtée par de petites cordes. A l'extrémité de chaque piston il y a un long manche , placé horizontalement. Un homme debout sur un petit banc , prend de chaque main les manches des pistons , qu'il baisse & qu'il élève alternativement. Les pistons en s'élevant pompent l'air , & l'attirent dans la partie supérieure du cylindre , qui est plus large que le bas : les mêmes pistons en s'abaissant repoussent l'air avec force dans la partie inférieure & plus étroite du soufflet.

La Loubere ,
Hl. part. ch.
VIII.

Le fer est l'unique matiere dont ils fabriquent les canons. Deux pieces d'artillerie qui se trouverent parmi les présens que Chaou-Naraie envoya en France étoient de ce métal. On a assuré à la Loubere qu'on faisoit aussi à Siam des canons de fer battu à froid. La poudre à feu se fabrique chez eux , & ils en débitent même beaucoup aux Etrangers. Sa qualité est très-médiocre , parce qu'ils tirent des rochers un

mauvais salpêtre , qui n'est formé, dit-^{Idem, l. part. chap. v.} on, que de la fiente des chauve-souris : animaux très-communs à Siam , & beaucoup plus grands qu'en Europe.

L'acier se trouve en abondance aux environs de Campengpet , province septentrionale , & l'espece en est excellente. On en fabrique toutes sortes d'armes , des sabres , des *pen* , ou couteaux du pays , & des poignards , appelés *crid* , arme redoutable dans les mains des Indiens. Ceux d'Achem sont les plus estimés. ^{Mines d'acier.}

On a découvert aux environs de Louvo une belle carrière d'aiman , près des mines de fer dont j'ai parlé ; elle se partage en deux roches , éloignées l'une de l'autre de sept ou huit pieds , & qui vraisemblablement ont une souche commune. La plus grande peut avoir vingt-cinq pas géométriques de l'Orient à l'Occident , & quatre ou cinq du Midi au Nord. Sa hauteur est d'environ dix pieds. L'autre est moins haute , plus étroite , & n'a que trois toises de long : mais son aiman est bien plus vif. Les Jésuites , qui visitèrent aussi cette mine , s'aperçurent que la plus petite roche attiroit avec une force extraordinaire les instrumens de ^{Mines d'aiman.} Fontenay , ^{ubi suprà.}

fer, qu'on avoit apportés pour la briser. On s'efforça inutilement d'en détacher quelques pieces ; les marteaux, qui étoient d'un fer mal trempé, se rebouchoient aussi tôt. On fut obligé de s'attacher à l'autre roche, dont on rompit à la fin quelques morceaux, qui étoient en saillie, & qui donnoient plus de prise au marteau. Ils se trouverent d'assez bonne qualité, & les Jésuites resterent persuadés qu'on en eût trouvé de bien meilleurs, si l'on eût pu fouiller plus avant. A en juger par les morceaux de fer qu'on aimanta à cette mine, il parut que ses poles répondoient à ceux de la terre. La boussole qu'on avoit apportée ne fut en cette occasion d'aucun usage ; car l'aiguille s'affoioit aux approches de la mine.

Il y a une autre carrière semblable dans l'isle de Jonsalam, sur le golphe de Bengale. Mais l'aiman qu'on en tire ne conserve son activité que trois ou quatre mois.

Les montagnes de Siam produisent aussi quelques pierres fines. On y trouve non-seulement de très-belle agathe, mais des saphirs, & des diamans blancs. Les Moines du pays, qui s'adonnent particulièrement à cette recher-

Mines d'agate & de diamans.

che, apportèrent au sieur Vincent plusieurs montres, qui avoient une très-belle apparence. On raconta à la Lou-^{La Loubere,}
 bere que quelques particuliers ayant^{I part. chap.}
 découvert une mine de diamans, en
 portèrent des morceaux aux Officiers
 du Roi de Siam. Cette découverte attira
 si peu l'attention du Ministère, qu'on
 ne daigna pas même leur accorder une
 récompense, & l'ingratitude de la
 Cour leur fit prendre le parti de se re-
 tirer au Pégu. C'est dans le voisinage
 de ce dernier royaume qu'on trouve le
Bezoard, pierre oblongue, brune, &
 tachetée, qui se forme dans les entrail-
 les, & quelquefois dans la tête de cer-
 taines chèvres du pays. Elle est com-
 munément de la grosseur d'un œuf de
 pigeon : il y en a de plus grandes & de
 plus petites : son poids est fort léger :
 les Médecins lui attribuent de grandes
 vertus.



ARTICLE VII.

Conditions des Siamois. Idée de leur Gouvernement.

§. I.

DU PEUPLE.

Des esclaves.

La Loubere,
III. part. ch. I.

LE peuple Siamois peut se diviser en deux classes générales : celle des esclaves , & celle des personnes libres. On est ici esclave ou par naissance , ou par dette , ou pour avoir été pris dans une guerre , ou par dégradation , lorsqu'on a encouru la disgrâce du Prince. On naît dans l'esclavage , lorsqu'on sort d'une mere esclave. Dans cet état , les enfans se partagent de la maniere qui suit. Le premier , le troisieme , le cinquieme , & tous les autres impairs appartiennent au maître de la mere : le second , le quatrieme , le sixieme , & les autres , en ordre pair , appartiennent au pere , s'il est libre , ou à son maître , s'il est esclave. Mais , pour que ce partage ait lieu , il faut que le maître de la mere ait consenti à ce commerce : fans cela tous les enfans

lui appartiennent. Celui qui n'est esclave que pour dette, redevient libre en payant : mais les enfans qu'il a eus pendant son esclavage ne lui appartiennent point.

Le maître a tout pouvoir sur ses esclaves, à l'exception du droit de mort. Il les emploie à la culture des terres, au service de sa maison, & à d'autres travaux arbitraires : s'il n'aime mieux leur permettre de travailler pour leur propre compte, moyennant un tribut annuel, depuis quatre jusqu'à huit Ticals (a).

Les hommes libres ne le sont, à proprement parler, que six mois de l'année. Des personnes libres.

Les six autres mois ils doivent à l'Etat un service personnel, qui diffère peu de l'esclavage. Les femmes & les Prêtres en sont exempts. Ceux qui y sont sujets peuvent se réduire à trois classes. La première est de ceux qui sont employés au service du Prince. Ils composent la garde : ils cultivent les jardins : ils travaillent dans les ateliers du palais. Ceux du second ordre sont employés aux travaux publics ; & à la défense de l'Etat. S'ils vont à la guerre, c'est à eux

Gervaise, II.
part. ch. XI & X.

(a) Le Tical vaut, suivant la Loubere, 37 sols & deniers de notre monnaie.

de pourvoir à leur subsistance : le Roi ne leur donne que des armes & des chevaux. Les personnes enrôlées dans le troisieme ordre servent les Magistrats , les Ministres , & les principaux Officiers du Royaume. Car lorsqu'un homme est élevé à quelque emploi distingué , le Roi lui donne en même tems un certain nombre de gens de corvée , qui lui doivent tous les ans six mois de service , sans pouvoir exiger aucun salaire.

Dès l'âge de seize ans on est inscrit sur le registre public , pour être aggré-gé dans l'une de ces classes. A la premiere sommation chacun doit se rendre au poste qui lui est destiné , & si l'on y manque , on est mis aux fers , ou condamné à la bastonnade. Néanmoins on peut se racheter de cette servitude , en payant tous les ans quinze Ticals au Fisc.

Ces corvées pénibles fatiguent tellement ce peuple, d'ailleurs ennemi du travail , que plusieurs se cachent dans les bois , ou abandonnent le pays , pour s'en affranchir. Mais les parens les plus proches du déserteur sont mis en prison , & s'ils ne le représentent , on les condamne à l'esclavage. D'autres ai-

ment mieux renoncer tout-à-fait à leur liberté, & se vendent à des maîtres indulgens, dont l'empire est moins rude que le service du Roi & des Mandarins. Voilà ce qu'on appelle ici les personnes libres.

La Loubere parle d'une autre division, dont l'usage est fort ancien parmi ce peuple. Elle consiste à distinguer tous les gens de corvée en deux ordres, en *gens de main droite* & *gens de main gauche*; distinction naturelle, qui sert à marquer de quel côté ils doivent se ranger, principalement à la guerre & dans les grandes chasses. On les partage aussi en différentes bandes, ou tribus, subordonnées à des chefs, appelés *Nai*. La Loubere, *ibid.* c. XII.

Les enfans suivent la tribu de leurs parens, à moins que la mere ne soit d'une classe différente. Dans ce cas les enfans impairs sont de la tribu de la mere, & les pairs de la tribu paternelle. Si l'on se marioit sans l'agrément du *Nai*, tous les enfans appartiendroient à la tribu de la mere.

Les Talapoins, quoique exempts du service, ne laissent pas d'être inscrits sur les rôles du peuple, dans l'ordre de leur tribu. Tant qu'ils vivent

dans le cloître , ils sont indépendans du Naï qui la gouverne ; mais s'ils rentrent dans le monde , ils retombent sous son pouvoir , & on les oblige aux mêmes corvées que les séculiers. Une chose qui mérite quelque remarque , c'est que les esclaves des particuliers sont dispensés de toute servitude envers l'Etat. Ainsi la dégradation d'un homme libre , que ses créanciers réduisent à l'esclavage , est une perte réelle pour le Souverain , & plus il y a de serfs dans le Royaume , moins il y a de gens obligés à servir le Roi. Il est surprenant que dans un pays , où le Gouvernement d'ailleurs est très-tyrannique , les Souverains n'exigent pas en cette occasion un droit d'amortissement & d'indemnité.

Ibid.

§. I I.

DES NAÏ, ET DE QUELQUES AUTRES PERSONNES TITRÉES.

Les Naï sont , comme on l'a dit , les chefs de chaque tribu. Plus la tribu est nombreuse , plus leur dignité est respectée. Leur nom est devenu chez les Siamois un titre respectueux , dont ils s'honorent mutuellement dans
la

la conversation, comme les Chinois se donnent entre eux le nom de Maître & de Docteur.

Un des privileges du Naï est de pouvoir choisir dans sa tribu un certain nombre de Rameurs, qu'il fait marquer au poignet d'un fer chaud, & qui le servent alternativement pendant six mois, sans exiger aucun salaire. Si un de ses sujets est insolvable, le Naï en satisfaisant les créanciers, peut se mettre à leur place, & ranger le débiteur au nombre de ses esclaves.

Il n'y a point ici de noblesse, ni de distinction originaire entre les familles libres. La noblesse, chez les Siamois, n'est autre chose que la possession actuelle des charges. C'est le Roi qui en dispose, & ceux qui reçoivent le plus de faveurs, sont réputés les plus nobles. Les familles qui se maintiennent long-tems dans les grands postes, en deviennent sans doute plus illustres : mais ces fortunes constantes sont fort rares ; & dès qu'un homme perd sa charge, il n'a plus rien qui le distingue du peuple. On voit tous les jours des fils, ou des petits-fils de grands Seigneurs, servir à la rame.

Les Oya, ou Oc-ya, tiennent le

Tome III.

K

Dignités
Siamoisés.

Gervaise,
II. Part. Ch.
IX.

Autres dis-
tinctions.

premier rang parmi les personnes titrées. Cette qualité est annexée aux principales charges de la Cour, & aux grands Gouvernemens. Les *Oc-pa* forment la seconde classe des nobles. C'est de leur corps que se tirent les Ambassadeurs extraordinaires. Le troisieme ordre est celui des *Oc-louang*. On les choisit pour les Ambassades ordinaires, & quelquefois on leur donne de petits Gouvernemens. Les *Oc-cou-nes*, & les *Oc-munes* (a) forment les deux dernieres classes. C'est parmi eux que le Roi choisit les Intendans de ses bâtimens, les Concierges de ses palais, les Substituts des grands Officiers, les Juges des petites villes & des bourgades, & d'autres Ministres subalternes.

La premiere grace que fait le Prince à ceux qu'il veut élever aux dignités, est de leur faire quitter le nom de leur famille, & de leur en conférer un de son choix. Cet usage vient originairement de la Chine, & s'est répandu chez plusieurs peuples de l'Orient. Les Etrangers même, que le Roi de Siam attache à son service, reçoivent

(a) La Loubere observe que dans la langue Siamoise, *Oc*, est un terme honorable qu'on ajoute à tous les titres.

de lui un nom d'estime & de faveur , qu'ils conservent tant qu'ils vivent dans le pays. C'est ainsi que Constantin Phaulkon n'étoit connu à Siam que sous le nom d'*Oc-ya Vichaigen* , que Chaou-Naraïe lui avoit donné. Les Rois ajoutent ordinairement à leurs autres faveurs une boîte de Bétel , plus ou moins riche , selon le rang des personnes. La boîte des *Oc-ya* & des *Oc-pra* est d'or : celle des *Oc-louang* & des autres Officiers subalternes n'est que d'argent. Les chiroles des balons , la forme des bonnets , leurs cercles d'or , d'argent ou de cuivre , & d'autres distinctions annexées aux emplois , servent encore ici à marquer la différence des conditions. Les femmes des Seigneurs titrés partagent les mêmes privilèges & les mêmes honneurs.

Parmi ce grand nombre d'Officiers de toute espece , il y en a plusieurs qui passent leur vie auprès du Prince. On les appelle *Cang-Naï* , ou Ministres du dedans. Les autres sont employés dans les charges de judicature , de finance , ou de guerre. On les nomme *Cang-noc* , ou Officiers du dehors. Les *Cang-Naï* doivent se rendre au palais à huit heures de matin. Les uns assistent au

Idem, ibid.
chap. X.

Conseil d'Etat , qui s'assemble tous les jours en présence du Prince : les autres tiennent le Tribunal , où se jugent les affaires civiles & criminelles : quelques-uns font divers messages dans la ville ; d'autres sont en faction en différens postes , pour veiller à la sûreté du Monarque. À midi chacun se retire : à sept heures on reprend son poste , & l'on n'en sort qu'à minuit. Si quelqu'un arrive tard , ou s'acquitte mal de son devoir , on lui donne la bastonnade en présence du Prince. Les Cang-noc employés au dehors , menent une vie plus libre , & leur conduite est moins éclairée.

§. I I I.

Des Tribunaux.

Il y a dans le Royaume plusieurs Cours de judicature , qui ressortissent toutes à un Tribunal souverain , établi dans la Capitale. La Loubere compte soixante-dix juridictions dans le haut Siam , & soixante-dix-sept dans le bas pays. Chaque Tribunal est composé de plusieurs Officiers , subordonnés à un chef , nommé *Pouran* , c'est-à-dire , *personne qui commande*. C'est propre-

La Loubere ,
III. part. ch.
IV.

Officiers de
judicature.

ment le seul juge , parce que le droit de prononcer n'appartient qu'à lui : mais il est obligé de consulter les autres Officiers du tribunal.

Le Pouran a non-seulement l'inten-
Les Pouran.
 dance de la justice , mais le commandement des armes dans toute l'étendue de sa juridiction. Les autres Officiers du tribunal exercent sous ses ordres diverses fonctions. Ils assistent aux jugemens : ils président à la police : ils commandent les troupes , s'il y en a dans le pays : ils dressent les rôles du dénombrement , des impositions , des corvées. Il y en a un qui a la direction des magasins royaux , & qui débite peuple les marchandises dont le Pri s'est réservé le commerce. Un au a l'inspection des Etrangers , don juge les différens. Quelques-uns s chargés de veiller à la subsistance éléphans que le Prince entretient d. le pays : car la difficulté des logemens & des nourritures ne permet pas de les rassembler tous dans la Capitale.

Le Roi loge tous ces Officiers ; leur donne des armes , des chevaux ; leur entretient un balon ; leur assigne des terres , avec des esclaves pour les cultiver , & donne ordinairement à leurs

enfans la survivance des mêmes charges , qui de cette maniere se perpétuent dans plusieurs familles. Cependant l'emploi d'*Oc-pra-jockebat* n'est point héréditaire. Cet Officier, dont la Loubere compare les fonctions à celle de nos *Procureurs du Roi* , est une espèce de surveillant , établi dans chaque juridiction , pour observer ce qui s'y passe , & pour en rendre compte à la Cour.

Le Pouran , ou Président du tribunal , a une inspection particulière sur tous les Officiers qui le composent. Son autorité est absolue ; mais elle est bornée , presque par-tout , à un exercice de trois années.

Autrefois tous ces grands Gouvernemens étoient pour la vie. L'ambition des Vicerois les rendit ensuite héréditaires , & en érigea même quelques-uns en principautés indépendantes. C'est ainsi que la province de Johor est devenue un Etat particulier : le Viceroy qui la gouverne vit en Souverain , & plusieurs de nos relations lui accordent le titre de Roi. Patane , autre province du bas Siam , est sous la domination d'une femme , que le peuple du pays élit dans une même famille , & à qui

Gouvernement de Patane.

les étrangers donnent aussi le nom de Reine. On la choisit veuve, & d'un âge avancé, afin qu'elle ne soit point tentée de prendre un mari. On assure qu'elle n'a presque aucune part au gouvernement, & qu'on ne lui laisse pas même la liberté de choisir les Officiers qui la servent. Du reste elle a des revenus considérables, & on lui permet d'en faire part à ses favoris, à qui elle peut accorder toutes sortes de faveurs, excepté sa main. Les peuples de ces deux provinces envoient tous les trois ans à Siam des députés, avec un présent, qui consiste dans quelques petits arbustes de fleurs d'or & d'argent : c'est l'unique marque de soumission qu'ils donnent à leurs anciens Maîtres. On prétend que Laos, Pégou, Camboye, & d'autres Royaumes de la péninsule de l'Inde ont secoué de la même manière le joug des Siamois.

Gervaise ,
Part. IV. Ch.
IX.

L'abus de ces usurpations a fait enfin abolir l'hérédité des grands gouvernemens. On a détruit & exterminé la plupart de ces Despotés, & on leur a substitué des Gouverneurs par commission, qu'on change tous les trois ans. Mais quelques familles puissantes n'ont pas laissé de se maintenir dans la

possession de plusieurs gouvernemens considérables, dont elles jouissent par droit de succession. Les Seigneurs qui les possèdent, s'appellent *Tchaou-Mevang*, c'est-à-dire, Seigneurs de provinces, & s'arrogent quantité de droits qui approchent beaucoup de ceux de la souveraineté. Outre les concussions particulières dont ils fatiguent le peuple, ils partagent également avec le Roi le produit des tailles imposées sur toutes les terres labourables. Cette imposition est d'un quart de Tical * pour quarante toises carrées. Ils s'approprient outre cela, une grande partie des confiscations & des amendes adjugées au fisc, & souvent ils les retiennent en entier. Dans les gouvernemens maritimes, ils exigent des vaisseaux marchands un droit considérable, & souvent ils font eux-mêmes le commerce sous un nom emprunté. Les villes éloignées de la Cour sont les plus exposées aux concussions & aux violences de ces petits tyrans, qui ont souvent la hardiesse de créer de nouveaux impôts, ou d'augmenter les anciennes taxes. Le Roi leur entretient une garde nombreuse de soldats, appelés *Keulai*, c'est-à-dire, *bras peints*, parce qu'on

Les Tchaou-Mevang.

La Loubere, *ibid.*

* Environ 9. s. 4 deniers.

leur fait diverses incisions au bras , sur lesquelles on jette de la poudre à canon , qui y laisse l'empreinte d'un bleu noirâtre.

Tous les Magistrats , soit amovibles , soit perpétuels , sont obligés en entrant en charge , de prêter un serment. On leur fait boire une certaine quantité d'eau , en présence d'un Talapoin , qui prononce mille imprécations contre le Récipiendaire , s'il manque jamais aux engagements qu'on lui fait contracter. Ce serment n'empêche pas que la plupart des Magistrats ne vendent la justice ; & ce qu'il y a de plus odieux , c'est que ces concussions paroissent autorisées par le gouvernement. Il est permis aux Juges de recevoir des présens , & il s'en fait ici un commerce public. Les Gouverneurs en exigent des Officiers subalternes , & ceux-ci sont en quelque sorte obligés de fouler le peuple , pour contenter l'avarice des Grands.

Le plus auguste de tous les Tribunaux est celui de Juthia. Toutes les autres Jurisdiccions en relevent , & c'est le Conseil souverain de la Nation. Tous les Officiers qui le composent ont le rang de Ministres , & sont char-

Tribunal souverain de Juthia.

gés de divers départemens , sur le modele des autres Tribunaux , mais avec une autorité plus étendue , & accompagnée de distinctions plus honorables. Le Président de ce Tribunal avoit anciennement une autorité presque absolue dans Siam. Il étoit à la fois , & le chef de la justice , & le Viceroy de la province. On a sagement séparé ces deux emplois. Celui de Viceroy est exercé par un Mandarin , qui prend le titre de *Maha-O-Barat*. Il représente le Roi , & en son absence , par exemple , lorsqu'il est à la guerre , il fait toutes les fonctions royales. C'est la premiere dignité de l'Estat. Le Mandarin qui préside à la justice s'appelle *Yumrat*. Il a le titre d'*Oya* : toutes les affaires civiles & criminelles lui passent par les mains : il en juge définitivement : ses collegues n'ont que le droit d'opiner. Cependant on peut appeller au Roi de ses jugemens.

Les autres Officiers du Tribunal ont , comme je l'ai dit , divers départemens ; les finances , la guerre , la maison du Roi , le soin des balons & des galeres , l'intendance des jardins & des palais , la correspondance des provinces , la police intérieure de la capi-

La Loubere ,
ibid.

Premiere di-
gnité de l'E-
tat.

rale , l'inspection des éléphans & des équipages , la garde des magasins royaux , & la direction du commerce étranger.

Ce dernier département est un des Le Pra-clam, plus considérables. Le Ministre qui en est chargé s'appelle *Pra-clam* , que les Hollandois & les Anglois prononcent *Berclam* , & dont les Portugais & les François ont fait *Barcalon*. Ce mot Kaempfer, ubi suprà. signifie *maître* ou *directeur de magasin*. C'est à lui en effet que le Prince confie la direction de ses magasins , le débit de ses marchandises , & l'intendance du commerce qu'il fait , non-seulement avec les étrangers , mais sur ses propres sujets. Tous les négocians Européens & Asiatiques traitent directement avec ce Ministre , & les différentes nations établies à Siam vivent sous sa protection. C'est encore le *Pra-clam* qui reçoit l'argent des tailles & des impositions qu'on leve dans tout le royaume.

§. I V.

Forme des jugemens. Peines judiciaires.

Les Siamois , comme tous les au- La Loubere, II. part. chap. V.

K vj

Code Siamois.

tres Orientaux, ont une jurisprudence fort simple, dont les principes sont renfermés dans un Code divisé en trois parties. La premiere traite des titres, des prérogatives, & des fonctions de toutes les charges : la seconde est un recueil des anciennes constitutions : la troisieme contient quelques Ordonnances plus modernes, publiées vers le commencement du dernier siecle.

On ne plaide ici que par écrit, & après avoir donné caution. Quand la caution a été reçue, le Demandeur présente au Naï de sa tribu une requête, dans laquelle il expose ses prétentions. Le Naï, qui est toujours un des membres du Tribunal de judicature, porte cette requête au Pouran : celui-ci l'examine, & la remet au Greffier du Tribunal, après y avoir mis son sceau, & en avoir compté toutes les lignes, afin qu'on ne l'altère point. Le Greffier en fait la lecture dans la premiere assemblée. On appelle alors les Parties ; on les somme trois fois de s'accorder, & si elles le refusent, le Tribunal ordonne au Greffier de les interroger, d'entendre leurs témoins, & d'examiner leurs productions. C'est ainsi que se termine la premiere séance.

Dans la seconde , le Greffier rapporte l'affaire plus au long , expose les moyens allégués de part & d'autre , & recueille les suffrages , qu'il écrit. Dans la troisième, le Rapporteur, après une courte récapitulation de toutes les procédures , lit les suffrages. Le Poutan , avant que de juger les parties , fait ouvrir le Code , consulte l'Article qui concerne leur différent , & prononce.

Suivant les loix du pays ces séances devroient se tenir pendant trois jours consécutifs , & les plus longs procès ne dureroient pas une semaine. Mais l'avarice des Juges a imaginé des délais qui éternisent les procès , & qui ruinent les plaideurs. On voit par un Mémoire traduit du Siamois , & rapporté par la Loubere * , que les frais de justice pour les procès ordinaires montent à plus de soixante livres , somme considérable pour un pays où tout le monde est pauvre. Il faut outre cela donner aux Juges une certaine quantité de riz , de bougie , de soie , d'arak & de bétel , une poule , deux pots d'arak ** , & d'autres menus pré-

* Tome II , p. 67.

** Liqueur forte du pays.

sens , qui ressemblent à nos anciennes épices.

La Loubere ,
II. Part. Ch.
XV.

Il n'y a point ici de Procureurs , de Notaires , ni d'autres Praticiens de ce genre. Les obligations se font par l'entremise d'un tiers , qui écrit la promesse ; & ce titre suffit en justice , parce que le double témoignage de celui qui a écrit le billet , & du créancier qui le produit , prévaut sur la simple assertion du débiteur qui nie. L'usage des cachets est inconnu des particuliers : les Magistrats seuls ont un sceau , que le Roi leur donne , & qui est attaché à leur Office. Les caracteres & les figures qu'il contient sont en relief : on le frotte d'encre rouge , & il s'imprime avec la main. Le Roi a un sceau particulier , qu'il ne confie à personne , & qu'il applique de sa propre main sur les patentes qu'il fait expédier. Les particuliers ne signent de leur nom aucune écriture : ils se contentent de mettre au bas une marque , qui a la forme d'une croix. Les donations par mariage , ou autrement , se font de la main à la main , sans aucune écriture. Les mourans en usent de même , & personne ne fait ici de testament.

Les procès criminels sont portés aux mêmes Tribunaux où l'on instruit les procès civils ; mais les juges ordinaires ne sauroient prononcer un arrêt de mort. C'est un droit réservé au Roi seul , & qu'il délègue quelquefois à certains Magistrats , par une attribution particulière. C'est ainsi que la Cour de Siam , à l'imitation de celle de Pékin , envoie souvent dans les provinces des Inspecteurs extraordinaires , pour connoître de certains délits , pour écouter les plaintes du peuple , & pour réprimer les vexations des Gouverneurs. Ces Commissaires ont non-seulement le pouvoir de juger à mort les particuliers , mais ils peuvent dégrader les Magistrats , les emprisonner , leur faire subir une peine capitale.

Passons aux loix pénales. La peine ordinaire du vol est la restitution du double , & quelquefois du triple. Cette amende se partage , par portions égales , entre le juge & la partie lésée. Les Siamois appellent vol , non-seulement tout larcin direct , mais toute possession injuste , de quelque manière qu'on l'ait acquise. Ainsi un homme condamné à rendre un héritage qu'il a usurpé , doit outre cela

Loix pénales.

La Loubere , payer une indemnité équivalente à ce
 III. partie , bien.
 ch. V.

Epreuves en
 usage dans les
 jugemens.

Dans les accusations importantes , lorsque les preuves manquent , on permet aux parties de recourir à divers genres d'épreuves. Celle du feu , si commune en Europe dans les siècles de barbarie , se pratique à Siam de plusieurs manières. On trempe sa main dans de l'huile bouillante , dans des métaux fondus , & dans d'autres matières brûlantes. Quelquefois on creuse une fosse , longue d'environ cinq toises , sur quatre ou cinq pieds de large. On y allume un brasier dont la superficie est de niveau avec les bords de la fosse. Les parties doivent marcher tour-à-tour sur les charbons , & de peur que le patient ne se dérobe trop tôt à l'activité du feu , deux hommes marchent à ses côtés , & s'appuyent avec force sur ses épaules , pour l'empêcher de courir. Celui qui sort victorieux de cette épreuve , gagne son procès. La Loubere observe que ce poids ne fait qu'amortir l'action du feu , & que d'ailleurs les Siamois , habitués dès l'enfance à marcher sans souliers , ont la plante du pied si endurcie , qu'ils résistent assez communément à

ces défis. Un François ayant été volé par un Siamois , & ne pouvant convaincre le coupable , eut la simplicité d'accepter ce genre d'épreuve , que son adversaire lui proposa. L'Asiatique plongeait sa main dans l'étain fondu , & ne se brûla point : l'Européen eut la main presque consumée. Quelques mois après le Siamois fut convaincu du vol dont le François l'avoit accusé. *Ibid.*

L'épreuve de l'eau , qui n'est pas moins commune à Siam , se pratique ainsi. L'Accusateur & sa Parrie se plongent dans la rivière , & celui qui reste plus long-tems sous l'eau est censé innocent. Il y a une autre sorte d'épreuve , qui consiste à avaler certaines pillules , préparées par les Talapoins , & qui sont des vomitifs très-violens. Celui qui les garde plus long-tems dans son estomac sort victorieux de la dispute. Cette scène se passe en présence des Prêtres , qui prononcent mille imprécations contre le parjure. Les juges ne permettent point l'épreuve du duel : il ne manque que ce dernier trait à la barbarie de tous ces usages.

Les supplices sont ici très-rigoureux. Brûler les criminels à petit feu, *Supplices.*

Marcel le
Blanc, Liv.
II.

La Loubere,
ubi supra.
chap. XIV.

les plonger peu à peu dans l'huile bouillante ; attacher auprès d'eux un tigre affamé , de maniere qu'il ne puisse les déchirer que lentement ; leur faire avaler des métaux fondus , ou les nourrir de leur propre chair , sont des cruautés ordinaires à Siam. Chaou-Naraie , dans le cours de son regne , mit en usage plusieurs de ces supplices. La peine du glaive est pour les criminels de distinction. Mais on ne se contente pas à Siam de leur couper la tête : on les fend encore par le milieu du corps. Il est très-rare , comme je l'ai déjà remarqué , qu'on répande ici le sang des Princes : mais on ne se fait aucun scrupule de les laisser mourir de faim , de les étouffer dans des draps d'écarlate , de les assommer avec des massues de bois précieux & odoriférans , de les aveugler , de leur affoiblir l'esprit par des breuvages , pour les rendre incapables de régner. C'est l'horrible politique que les Rois de Siam mettent en usage contre leurs freres & leurs neveux.

La bastonnade est très - cruelle à Siam : ses suites ordinaires sont de causer une défaillance absolue , & de laisser une impression de foiblesse dont on se

ressent quelquefois toute la vie. C'est dans certains cas une peine capitale. Elle se donne ici avec des roseaux appelés *Rotin* ou *Ratan*, & gros comme le doigt.

La *Cangue* est une peine moins douloureuse. Les Siamois l'appellent *Ka*, & elle differe un peu de celle des Chinois (a). C'est ici une espece d'échelle, dont les deux montans ont environ une toise de longueur. Elle n'a que deux échelons, placés au milieu, entre lesquels on emboîte le cou des patiens. On l'attache quelquefois perpendiculairement, avec des cordes lâches, à un mur, ou à des piliers, de maniere que le criminel peut la hausser & la baisser. D'autres fois on l'appuye, dans une position horisontale, sur des poteaux un peu plus hauts que le cou du patient, qui est obligé de se tenir sur la pointe des pieds, pour n'être point pendu en l'air. Souvent le coupable est dans une fosse étroite, debout, sans pouvoir se tourner, enseveli jusques aux épaules, la cangue au cou, & exposé aux insultes de tous les passans, qui lui donnent des soufflets, ou qui lui

(a) Voyez le premier Tome de cette Histoire, page 227 de la premiere édition, & 224 de la seconde.

passent la main sur la tête , affront très - sensible à Siam , sur-tout lorsqu'il c'est la main d'une femme. Du reste la honte de ce supplice est passagere , & au sortir de-là , non-seulement on n'est exposé à aucun reproche , mais on rentre souvent dans les charges qu'on exerçoit auparavant. La Loubere a vu à Siam un Mandarin revêtu du titre d'Oc - pra , & membre du Conseil Royal , qui quelques années auparavant avoit porté la cangue pendant trois jours , dans la place publique , avec cette circonstance particuliere qu'on lui avoit attaché au cou la tête d'un scélérat qu'on venoit d'exécuter. Tout le crime du Mandarin étoit d'avoir veillé trop négligemment sur la conduite de ce criminel , qui étoit soumis à son département. Ce trait suffit pour donner une terrible idée de la Justice criminelle de ce peuple , ou plutôt de l'injuste barbarie de ses Monarques.

§. V.

Des Milices , & de leur maniere de combattre.

Soldats du
Pays.

Tout Siamois est soldat , & ce grand

peuple n'est qu'une milice dans laquelle chacun est enrôlé, & sert par semestre, lorsque le Prince l'exige. Le même usage s'observe chez leurs voisins; & c'est pour cela que les armées Indiennes sont communément si nombreuses. Tel Prince qui n'a pas deux millions de sujets, met quelquefois en campagne trois ou quatre cens mille hommes. Ces armées s'assemblent avec une promptitude incroyable, & ne coûtent presque rien à l'Etat, parce que chacun est obligé de pourvoir à sa subsistance. L'attirail militaire n'a rien d'embarrassant. Un panier de riz, un bambou creux qu'on remplit d'eau, un bouclier de cuir, un sabre, & un mousquet forment le bagage du soldat le mieux équipé.

Outre ce fond considérable de milices nationales, le Roi entretient un corps de soldats étrangers, qui composent une partie de sa garde, & dont les uns sont à pied, & les autres à cheval. Cette garde est formée de Laos, & de Meen, peuples voisins de Siam; de Mahométans, natifs ou originaires du Mogol, gens de bonne mine, mais d'une lâcheté insigne; de Tartares-

Troupes
étrangères.

La Loubere,
III. Part. ch.
XI.

Chinois , qui n'ont d'autres armes que l'arc , & qui passent pour très-braves ; enfin de quelques aventuriers Indiens , appelés *Rasbout* , ou *Ragibout* , habillés comme les Maures , mais faisant profession de l'Idolâtrie. Ces derniers prétendent tous être issus de quelque maison souveraine , & lorsqu'ils ont pris une forte dose d'opium , ils se battent avec un courage peu ordinaire aux Indiens. Les Rois de Siam ont eu pendant un tems une garde Japonnoise , composée de six cens hommes. Mais ces Insulaires , très-supérieurs aux Siamois du côté de l'esprit & de la valeur , entroient dans toutes les intrigues du palais , maltraitoient le peuple , & faisoient la loi aux Rois mêmes. Le pere de Chaou-Narraie , qui leur devoit la couronne , trouva le moyen de s'en défaire.

Ces soldats étrangers n'entrent point dans l'intérieur du palais. Ils font la garde au dehors , & ils escortent le Prince dans ses courses & dans ses voyages. Leur paye est inégale , & il y en a même qui ne sont pas soudoyés. Chaque soldat Tartare a environ deux sous six deniers par jour : leur capitaine en a six. La paye des Ragibouts &

des Mogols est beaucoup plus forte : chaque soldat a cinq cens quarante livres par an , & chaque Capitaine huit cens quarante. Les Laos & les Méén n'ont point de solde , & servent par corvées.

Les Siamois sont très-ignorans dans l'art de la guerre , & n'ont d'ailleurs aucune inclination pour ce métier. Ils n'observent point de discipline ; ils ne savent ni attaquer , ni se défendre méthodiquement. La chaleur excessive du climat les rend paresseux & timides : ils tremblent à la vue du moindre danger. Un Européen armé d'une canne , *Ibid. chapitre VIII.* ou d'une épée nue , mettra en fuite vingt Siamois. L'opinion de la Métémphysycofe , en leur inspirant une horreur naturelle du sang , contribue encore à glacer leur courage , & le despotisme acheve de l'énervier. Un peuple d'esclaves ne sauroit être brave.

Du reste , les Siamois ont à faire à des ennemis , qui ne sont ni plus courageux , ni plus habiles. Rien de plus singulier que la manière dont ces Asiatiques *Comment ces Asiatiques font la guerre.* se font la guerre. Leurs armées s'évirent : on ne pense de part & d'autre qu'à faire des esclaves. Si une troupe de Péguans fait une excursion sur

les terres de Siam , les Siamois envoient un autre parti sur les terres du Pégu , & chacun est content lorsqu'il se retire avec un butin considérable. Si le hasard fait que les partis se rencontrent , & qu'on ne puisse éviter d'en venir aux mains , le combat commence par quelques volées de canon , qu'on décharge à coups perdus. Les deux armées observent de ne point tirer directement l'une sur l'autre , mais un peu plus haut : c'est une espece de convention , dont on ne peut s'écarter , sans violer le droit de la guerre. Un François , qui servoit de canonnier dans les troupes de Siam , reçut ordre de son Général de ne point ajuster : ce qui le surprit tellement qu'il ne douta point que cet Officier ne trahît son Prince. Cependant ce sont les Rois mêmes qui donnent de tels ordres aux Généraux : *ne tuez point* , leur disent-ils , lorsqu'ils les envoient contre l'ennemi ; ce qui n'est pas une défense absolue de tuer , mais de tirer droit. Les décharges de fleches & de mousqueterie se font de la même maniere. Chacun tire en l'air , & tâche seulement de diriger son coup , de telle sorte que cette pluie de balles & de fleches retombe sur l'ennemi. Mais dès qu'elle

Ibid.

qu'elle commence à se faire sentir dans un des deux partis, il ne tarde guere à prendre la fuite. C'est beaucoup si dans les plus chaudes batailles il y a quarante hommes de tués. Leur maniere de tirer est de poser un genou en terre, & d'appuyer le mousquet sur l'autre, en tournant le visage, tant ils ont de frayeur de ces armes à feu.

La Loubere,
ibid. Gervaise,
&c.

Voici ce qu'ils observent dans les campemens & dans leur ordre de bataille. Le Général partage l'armée en plusieurs bataillons quarrés, qui sont rangés sur trois lignes. Il se tient au centre, où il rassemble les meilleures troupes pour sa propre sûreté. Dans chaque bataillon il y a seize éléphants mâles, qui sont à la queue, & qui portent chacun un étendard particulier. On leur associe quelques femelles pour les rendre plus dociles; car ils sont très-difficiles à discipliner le jour d'un combat. Ils craignent naturellement le feu: le bruit de la mousqueterie les étonne: lorsqu'ils sont blessés, ils entrent en fureur, & ils causent souvent beaucoup de désordre dans les rangs. Chacun de ces animaux est monté par trois hommes. Ils ignorent l'art d'attaquer une place méthodique.

Leur maniere
de camper.

ment , de l'envelopper dans des lignes de circonvallation , & d'en faire les approches à la faveur de la tranchée ouverte , ou de la sappe. Ils ne prennent les villes que par la faim , & le plus souvent par trahison. L'art de les fortifier leur étoit inconnu avant le regne de Chaou-Naraie. Un François nommé *Charbonneau* , attaché au service de la Mission , en qualité d'apothicaire , & qui avoit été frere Lazariste , fut l'Ingénieur que ce Prince choisit , pour la construction d'un fort de bois sur la frontiere du Pégu. Frere *Charbonneau* , qui n'avoit aucun principe de génie , s'excusa inutilement sur son ignorance : il fallut obéir , & pour prix de ce service , on le fit Gouverneur de Jonsalam. Il eut pour successeur dans cet emploi un autre François , nommé *Billi* , qui avoit été Maître - d'hôtel du Chevalier de Chaumont. Au reste le Royaume de Siam est naturellement si bien défendu par les montagnes qui l'environnent , par ses inondations annuelles , par les canaux qui le coupent , par ses bois , & par ses marais impénétrables , qu'un petit nombre de places fortes lui suffit. Depuis l'arrivée des François , Mergui

La Loubere ,
ubi supra.
 Floris , Joost-
 Schuten , &c.

& Bangkok , les deux clefs du Royaume , ont été passablement fortifiés.

§. VI.

*Des forces maritimes de Siam. Navires,
Galeres , Balons.*

Les forces maritimes de Siam sont encore plus médiocres que celles de terre. Elles se réduisent à cinq ou six navires , & à une cinquantaine de galeres. Les navires different peu des sommes Chinoises dont j'ai parlé ailleurs (a). On les arme quelquefois en course ; mais leur destination la plus ordinaire est pour le commerce. Tous les Officiers & les Matelots qui servent sur cette petite flotte , sont étrangers. On leur recommande d'éviter les combats meurtriers , & de se borner aux prises faciles.

Leurs Galeres sont des bâtimens légers , fort étroits , & assez longs , qui n'ont qu'un seul pont , & dont les ancres sont de bois , ainsi que celles des navires. Elles ne portent communément que soixante hommes , tant rameurs que soldats , tous Siamois , &

(a) Voyez l'Histoire des Chinois , page 149 , de la premiere édition , & 147 de la seconde.

qui servent par corvée. Il n'y a qu'un homme à chaque rame, & il est debout. On les tient presque droites, parce qu'elles sont si courtes, qu'elles n'atteindroient pas à l'eau, si la manœuvre se faisoit autrement. Ces bâtimens ne sortent jamais du golphe de Siam, & ne font même que ranger les côtes. Leur commandement est confié à un Officier appelé *Calahom*, & on les garde à Juthia dans un arsenal, construit en face du palais. Chaque galere est sous une espee de remise, où la riviere entre, & qui se ferme la nuit.

Forme des
balons.

Le *Calahom* a aussi l'intendance & la garde des *balons* du Roi. Les Siamois donnent ce dernier nom à de petites barques, qui ne voguent que sur les rivieres, & dont la construction a quelque chose de particulier. Elles n'ont communément qu'une toise dans leur plus grande largeur : leur longueur est quelquefois de cent, & de six vingt pieds. Le corps du bâtiment n'est que d'un seul tronc d'arbre, qu'on creuse avec le fer, & qu'on élargit avec le secours du feu : mais on ajoute de chaque côté un bordage, avec une proue & une poupe très-hautes, qui représente ordinairement un dragon,

La Louhere,
II. part. ch.
V.

ou quelque autre animal monstrueux , dont la tête & la queue sont recourbées.

Les Rameurs sont assis les jambes croisées , sur de petits bancs , qui traversent le balon. Il y en a deux à chaque banc : l'un rame à droite , l'autre à gauche , avec la *Pagaye* , espece de rame courte , qui n'est point attachée au balon , & qu'on tient à deux mains , par le milieu & par le bout. Les Pagayeurs ont le visage tourné vers la proue , au lieu que nos rameurs lui tournent le dos. Les grands balons , tels que ceux du Roi & des Ministres , ont quelquefois cent hommes d'équipage , qui manœuvrent dans l'ordre dont j'ai parlé , & qui semblent former avec leurs rames les ailes ou les nageoires des animaux monstrueux représentés à la proue & à la poupe. Les Pagayeurs ont des chants , ou des cris mesurés , & plongent la rame en cadence , avec un mouvement de bras & d'épaules assez vigoureux , mais facile & de bonne grace. Le poids de cette chiourme , affaissant considérablement le balon , le tient à fleur d'eau , & l'impression des rames produit un balancement sensible , mais agréable ,

qui se remarque principalement à la proue & à la poupe, parce qu'elles sont plus élevées. Le premier banc, du côté de la proue, qui dans cet endroit commence à s'élever, est occupé par un seul Pagayeur, qui a même quelque peine à s'y tenir assis, tant la place est étroite. C'est lui qui donne le mouvement à tous les autres. Sa pagaye est un peu plus longue, parce qu'il est assis plus haut. Celui qui gouverne se tient debout à la poupe, dans l'endroit où elle s'élève insensiblement. Il a dans la main une pagaye fort longue, qui lui sert de gouvernail, & qu'il appuie perpendiculairement contre le bord du balon, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, sans faire d'autre mouvement.

Les balons ordinaires ont une loge de bois, bâtie au centre, à laquelle on joint quelquefois un petit appentis. Elle peut contenir toute une famille, & quantité de Siamois n'ont point d'autre habitation que ces maisons flottantes. Les balons des personnes qualifiées, particulièrement ceux qui appartiennent au Roi, & qu'on appelle *balons d'Etat*, ont seulement un siège, qui occupe presque toute leur

largeur , & qui ne contient qu'une place. Ce siége est plus ou moins élevé , selon la dignité des personnes. Si c'est un Mandarin du premier ordre , non-seulement il est assis plus haut , mais son estrade est surmontée d'une impériale , que les Siamois appellent *coup* , & à laquelle les Européens ont donné le nom de *Chirole*. C'est une espèce de berceau de canne , ouvert par les côtés , & enduit d'un vernis rouge ou noir. Le vernis rouge est pour les Naïs , ou Tribuns de la main droite , & le noir pour ceux de la main gauche. Les Mandarins subalternes n'ont point de chirole à leur balon , & se servent seulement d'un parasol , pour se garantir des injures de l'air.

Les balons d'Etat ont des chiroles dorées , soutenues par des colonnes , & couronnées de plusieurs ornemens , qui se terminent ordinairement en dôme ou en pyramide. Comme ces barques , beaucoup plus longues que larges , sont fort propres à fendre l'eau , & qu'elles ont d'ailleurs un équipage nombreux , il est aisé de concevoir avec quelle rapidité elles voguent. Dans certains jours de cérémonie le Ménan est couvert de ces riches ba-

lons , & tous les voyageurs conviennent que c'est un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. Quand le balon du Roi vogue sur la rivière , tous les autres bateaux s'arrêtent : les personnes les plus qualifiées descendent de leur estrade , & à leur exemple tout l'équipage se prosterne.

§. VII.

Des Finances , du Commerce , & des Monnoies.

L'Officier que les Siamois appellent *Pra-Clang* , & que les Portugais ont nommé *Barcalon* , est ici le principal Ministre des Finances. C'est le Surintendant des magasins , où le Roi dépose toutes les marchandises qu'il vend à son peuple & aux étrangers : c'est lui qui reçoit les revenus du Prince , & qui en dispose pour les besoins de l'Etat. Ces revenus se réduisent à trois objets principaux : aux impositions , aux bénéfices casuels , & aux profits du commerce.

Revenus du
Roi.

Les impositions sont réglées selon le tarif suivant : 1°. Sur quarante toises quarrées de terres labourables , un *Mayon* par an , c'est-à-dire , environ

neuf sols de notre monnoie : mais dans les lieux où il y a des *Tchaou-Mevang* ; La Loubere , III. part. 4h. ou Vicerois héréditaires , ces Gouver-^{1x.}neurs partagent la moitié de cette rente , & la retiennent même souvent en entier. 2°. Sur les balons , un Tical , ou trente-sept sols & demi , pour chaque toise de longueur. C'est une espece de douane qui se leve en certains endroits de la riviere sur tous les bateaux qui passent. Tout ce qui entre & qui sort par mer , paye un autre droit. Le corps du vaisseau doit aussi quelque chose , à proportion de sa grandeur. 3°. Un Tical sur chaque fourneau , où l'on distille l'Arrak , ou l'eau-de-vie de riz. Ceux qui vendent en détail cette liqueur , payent aussi un Tical par an. 4°. On leve d'autres droits particuliers sur certains arbres : deux Mayons sur chaque pied de *Durion* , qui est un fruit du pays ; un Tical sur chaque pied de Bétel ; sur chaque Arekier , six noix en nature ; un demi Tical sur chaque Cocotier , & un Tical sur chaque pied d'Oranger , de Manguiier , du Mangoustanier , & de Pimentier. On n'a mis aucun droit sur les Poivriers , parce que leur culture est récente , & qu'on cherche à la favoriser.

On assure que les Rois de Siam ne tiroient autrefois de tous leurs domaines , que douze cens mille livres en argent , & que leurs revenus ont presque doublé depuis le regne de Chaou-Naraie.

Les revenus casuels sont les confiscations & les amendes ; les présens que le Prince reçoit de ses sujets & des étrangers ; les donations que ses Officiers lui font en mourant , ou ce qu'il retient de leur succession ; les taxes extraordinaires qu'il impose dans certaines occasions , telles que l'arrivée d'un Ambassadeur étranger , la construction d'une forteresse , une guerre , & d'autres dépenses imprévues. On peut mettre au même rang le bénéfice que le Prince tire de l'exemption des corvées. Chaque sujet libre lui doit six mois de service ; & le seul moyen de se soustraire à la loi commune , c'est de payer au fisc douze ou quinze Ticals. Dans quelques cantons on convertit ce service en fournitures de denrées ou de marchandises propres du pays : telles que du riz & d'autres grains , du bois de sapan ou d'aloës , des peaux de bêtes , de l'ivoire , & d'autres contributions de cette nature

Le commerce est la troisieme source des richesses du Monarque. Cette profession utile , avilie parmi nous , & abandonnée aux conditions subalternes , est exercée à Siam par les Princes & par les Rois : elle leur est si chere , que ce n'est presque plus ici un métier de particulier. Le Roi a non-seulement des magasins , où il fait débiter en gros ses marchandises , mais des boutiques particulieres , où elles se vendent en détail dans les marchés. La Reine & les autres Princesses ont aussi des comptoirs & des facteurs ; & la Loubere rapporte , que dans le tems qu'il étoit à Siam , il y eut quelque brouillerie à la Cour , parce que le Roi , au mépris des anciens usages , vouloit empêcher sa fille de faire le commerce maritime.

Les Rois de Siam se sont emparés de tout le commerce du dehors , & partagent avec leurs sujets celui qui se fait dans l'intérieur du royaume , mais en se réservant le débit exclusif des marchandises les plus lucratives. Les toiles de coton sont le principal objet du trafic qu'ils font au dedans , & les magasins Royaux en sont toujours abondamment pourvus. On ne les

remplissoit autrefois que tous les dix ans , & quand ils étoient épuisés , tous les particuliers avoient la liberté de vendre les toiles. Aujourd'hui le Roi en a toujours dans ses magasins plus qu'il n'en peut débiter , & il arrive même que , pour augmenter la consommation , il force ses sujets d'habiller les enfans avant l'âge ordinaire.

La Cour de Siam faisoit anciennement tout le commerce de toiles dans le Royaume de Laos , & dans d'autres Etats voisins ; mais les choses ont changé , depuis que les Hollandois ont pénétré dans ces pays. Les Etrangers ne peuvent acheter que dans les magasins royaux le calin , l'ivoire , le plomb , le salpêtre , le bois de sapan & l'areka. Le commerce des peaux des bêtes appartient aussi au Roi , qui s'est engagé par un traité à ne les vendre qu'aux Hollandois ; mais les Siamois en détournent beaucoup , qu'ils débitent secrètement , & à meilleur prix. Le soufre , la poudre à canon , & les armes sont encore des marchandises privilégiées , dont le débit n'appartient qu'au Prince , même dans l'intérieur du Royaume.

Celles dont le commerce est libre ,

font le riz , le poisson , le sel , le sucre ,
 l'ambre gris , le fer , le cuivre , la cire , le
 vernis , la nacre de perles , la gomme gut-
 te , l'encens , l'huile , le coco , la canelle ,
 le nénuphar , la casse , le tamarin , &
 d'autres marchandises , domestiques ou
 étrangères. La chasse & la pêche sont
 aussi permises à tout le monde , & c'est
 la principale ressource de ce peuple ,
 trop peu industrieux pour s'adonner aux
 arts mécaniques , & trop pauvre pour
 entreprendre quelque commerce.

Commerce
des particu-
liers.

Les marchés ne tiennent ici que le
 soir , depuis cinq heures jusqu'à neuf.
 Telle est la bonne foi de ce peuple , que
 l'acheteur ne s'avise guère de compter
 la marchandise qu'on lui livre , ni le
 vendeur l'argent qu'il reçoit. Les Sia-
 mois se formalisèrent de voir les Fran-
 çois acheter les moindres choses avec
 une précaution excessive. Cette défiance
 leur parut offensante.

Bonne foi de
ce peuple.

La Loubere,
II. part. ch.
xv.

Les étoffes se mesurent ici avec le
 bras , & non pas à l'aune , instrument
 inconnu à Siam. Les cocos servent à me-
 surer les grains & les liqueurs. Com-
 me leur grandeur est fort inégale ,
 chaque particulier a le sien , dont il
 connoît l'étendue , & c'est là-dessus
 qu'on se règle dans les achats. Cepen-

Leurs mesu-
res.

dant il y a pour les grains une autre mesure appelée *sat*, faite en forme de boisseau, & pour les liqueurs une espece de pinte, appelée *canan*. Mais comme il n'y a point de loi qui règle l'étendue de ces mesures, la plupart des acheteurs aiment mieux recourir à leurs cocos. Quarante *sats* font un *seste*, & quarante *sestes*, un *cohi*. Le seste de riz, suivant Gervaise, pese cent *catis*, ou deux cens vingt-cinq de nos livres. Mais toutes ces mesures n'ayant originairement aucune justesse, il n'est pas possible de marquer avec précision le rapport qu'elles ont avec les nôtres.

Leurs poids.

Leurs balances ne sont pas plus exactes. L'usage ordinaire est de n'employer d'autres poids que des pieces de monnoie, qui souvent sont fausses ou altérées.

Monnoies de Siam.

La plupart des monnoies de Siam sont d'argent, de même forme, marquées au même coin, mais différentes pour le poids. L'or & le cuivre ne se convertissent point ici en especes; l'or est marchandise, & vaut douze fois l'argent. La forme des pieces est celle d'un petit cylindre, rond d'un côté, & se partageant de l'autre en deux petits globes, séparés par une fente. Elles

sont frappées d'un double coin dans la partie du milieu au dessus de la fente. L'un de ces coins représente un cœur, & l'autre un cercle. On distingue quatre sortes de pieces, le *tical* qui, selon Gervaise, vaut trente-trois sols six deniers de notre monnoie, & trente-sept sols & demi, selon la Loubere; le *mayon*, ou *selunge*, qui vaut un quart de tical; le *fouang*, qui vaut la moitié du mayon, & la *sompaie*, qui est un demi-fouang.

La Loubere,
ibid.
Gervaise,
II. part. ch.
XIV.

Dans quelques provinces éloignées, on se sert d'une monnoie d'étain, ronde & plate, qui a quatre pouces de diametre. Leur coin représente des oiseaux, des dragons, & d'autres objets. La Loubere demanda l'explication de ces figures; mais il ne put tirer aucune lumiere de toutes les personnes du pays qu'il consulta.

Il y a une autre monnoie, basse, fort répandue dans le commerce, & qui consiste dans de petits coquillages, que les Européens appellent *Coris*, & les Siamois *Bia*. On les tire ici des isles Maldives & des Philippines. L'usage de cette monnoie s'étend dans toutes les Indes, & jusques sur les côtes méridionales de l'Afrique. Sa valeur est si

médiocre, qu'il faut huit cens coris pour faire un fouang, c'est-à-dire, quatre ou cinq sols de notre monnoie.

§. VIII.

Du Roi, de ses femmes, & du Gouverneur intérieur du Palais.

Respect des
Siamois pour
leur Monar-
que.

Le Roi de Siam est le plus puissant de tous les Princes qui regnent dans la presqu'isle de l'Inde. Ses sujets ont une vénération infinie pour sa personne, & lui rendent des hommages qui tiennent de l'adoration. Son palais passe pour un lieu sacré. Personne n'y entre sans se prosterner jusqu'à terre. Si une barque passe à la hauteur du *Prasfat* (a), c'est le nom qu'on donne à ce palais respecté, les Pagayeurs doivent ramer si doucement, qu'on n'entende point le bruit de la manœuvre.

Tachard, II.
voyage.

Le Pere Tachard étant un jour dans le balon d'un Mandarin, les rameurs se laissant aller au courant de la riviere, approcherent un peu trop du palais : dans le moment même ils furent accablés d'une grêle de pois que les gardes lancerent de leurs sarbacannes, ce qui les obligea de prendre le large. L'Officier qui est à la porte n'ouvre

(a) Ce mot, suivant Uliet, signifie trône.

point sans aller avertir le Mandarin qui commande dans la première enceinte. Ceux qui se présentent sont désarmés & visités ; on examine jusqu'à leur haleine , & s'ils ont bu de l'Arrack , on les renvoie , de peur que leur présence ne profane ce lieu sacré.

Un silence profond regne dans l'intérieur du palais & dans tous les lieux qui l'environnent. Quoiqu'il soit rempli d'une multitude de soldats & d'une grande affluence de Mandarins & de Ministres , on n'y entend point le moindre bruit , & l'on prendroit ce lieu pour une solitude écartée. Les ordres mêmes ne s'y donnent point verbalement. Un Mandarin qui a toujours les yeux attachés sur la personne du Roi , connoît ses volontés à certains signes établis , & les explique par d'autres signes aux Officiers du dehors. Son emploi est un des plus considérables du Royaume , & c'est , dit-on , le seul Mandarin qui ait droit de paroître devant le Roi sans se prosterner. Les Courtisans les plus favorisés n'approchent jamais le Prince de fort près : c'est beaucoup s'il daigne se montrer à eux d'une des fenêtres du palais. Il ne reçoit point autrement les Ambas-

La Loubere,
III. part. ch.
XII.

fadeurs. Il leur parle laconiquement , du haut d'une tribune , & toujours dans les mêmes termes. On répéta mot pour mot à la Loubere & à Ceberet ce qui avoit été dit au Chevalier de Chaumont , & un peu auparavant à l'Evêque d'Héliopolis.

Tout ce qui se passe dans le Prassat est enseveli dans un profond mystère. C'est un crime de parler du Roi , & même de prononcer son nom. Un Missionnaire , peu instruit de ces usages , s'avisa un jour de s'informer de la santé du Prince. Chacun parut étonné de cette question , & personne ne lui répondit. Le Missionnaire , croyant s'être servi de quelque expression impropre , s'expliqua en Portugais par un interprète ; mais il ne put tirer aucune réponse des Siamois , qui se regardant les uns les autres , témoignèrent une surprise extraordinaire. Quelques jours après il eut l'explication de cette énigme. M. Phaulkon lui dit qu'on avoit été scandalisé de ses questions , parce qu'elles étoient contraires à l'usage du pays , où c'est un crime de lèse-majesté de parler du Roi. Il ajouta que très-peu de gens connoissent le nom du Prince régnant , & que ceux qui

Le Pere
Tachard.

Tachard
II. voyage
Liv. IV.

le savent n'oseroient le prononcer ; qu'au reste cette contrainte n'a lieu que pendant la vie des Princes , & qu'après leur mort on ne se fait point un scrupule de parler d'eux , ni d'apprendre leur nom à tout le monde.

On peut juger de la tristesse qui règne dans une pareille Cour. La présence du Prince , au lieu de rendre ce séjour plus riant , y répand la gêne & la terreur. Les Courtisans ne paroissent jamais devant lui , que dans une posture rampante ; la garde est toujours alerte , & au moindre signal on voit des milliers d'hommes se prosterner , lors même que le Prince est invisible : il suffit que caché derrière une jaloufie , il jette un regard sur le cours & sur les jardins. Les Dames n'ont aucun accès dans le Prassat , excepté celles dont la triste condition est de servir aux plaisirs du Monarque , & d'être enfermées dans un sérail dont elles ne sortent jamais.

Ces Princes vivent dans une inquiétude continuelle , & sont toujours en garde contre leurs sujets. Leur palais de Juthia est fortifié d'une triple enceinte ; & celui de Louvo est défendu par des chausse-trapes de fer , armées

d'un double rang de pointes. Le métier de délateur est non-seulement autorisé par le Gouvernement, mais il est ordonné à tout le monde, sous peine de mort. Ainsi toute action particulière, qui peut intéresser le Prince, lui est infailliblement rapportée, lorsque deux témoins l'ont vue, & chacun se hâte d'en dénoncer l'auteur, de peur d'être prévenu. Quand l'accusation n'est pas bien prouvée, le délateur & l'accusé sont exposés aux tigres, en présence du Prince, qui dans le doute aime mieux perdre l'innocent avec le coupable, que de laisser un crime impuni.

Les Rois de Siam paroissent rarement en public, & lorsqu'ils se montrent, c'est toujours avec un appareil de grandeur qui inspire la crainte. Leur garde ordinaire, qui est très-nombreuse, les accompagne par-tout, & on la grossit quelquefois, en mettant sous les armes les esclaves du palais, & les domestiques des principaux Officiers. Chaque soldat de cette escorte a un mousquet, un arc, une lance, & un casque de bois. Plusieurs tiennent dans leurs mains une trompette, & un petit tambour, dont ils ne tirent aucun son.

Leur habillement consiste dans une chemise de mouffeline, teinte en rouge. Une partie marche à pied, à la tête du corège, avec des bâtons, ou des sarbacanes qu'ils remplissent de pois, pour écarter le peuple. Quand le Prince paroît, chacun se prosterne, & s'accroupit sur les genoux & sur les coudes, sans oser le regarder en face. Les Européens se cachent, & on les avertit d'éviter sa rencontre.

La maxime de ce Gouvernement tyrannique est d'en imposer à tout le monde par cet appareil fastueux, & de persuader au simple peuple que les Rois sont au dessus de la condition humaine. Les sujets sont traités comme de vils esclaves, & ne connoissent en effet d'autres sentimens que la crainte. Non-seulement ils s'intéressent peu à la conservation de leurs Souverains, mais ils voient avec plaisir les révolutions qui arrivent dans l'Etat. Comme ils gémissent dans l'oppression, ils croient trouver dans un nouveau regne quelque adoucissement à leur misère. Ce pays est un théâtre de révolutions continuelles.

La Loubere a fort bien senti le foible de ce Gouvernement : le despotisme.

Maxime tyrannique du royaume de Siam.

Inconvéniens d'un tel Gouvernement.

me qui en est la base , est le principe de sa ruine. L'autorité est tellement concentrée dans un seul homme , que quiconque aspire à la royauté , n'a qu'un pas à faire pour y parvenir. Le contraire arrive dans les Royaumes bien policés , où le Prince abandonne une partie de son pouvoir , à plusieurs Ministres , & sur-tout à *plusieurs corps permanens de Magistrature* *. Ceux à qui il confie ce précieux dépôt , se trouvent intéressés à le conserver ; le joug paroît plus léger au peuple , & l'autorité du Prince s'affermir sur des fondemens solides. Mais le despotisme qui regne à Siam , & dans la plupart des autres Cours Asiatiques , rend la fortune du Prince , & celle des sujets , également incertaines ; ôte au Monarque sa défense naturelle , en séparant ses intérêts de ceux de son peuple , & trahit l'autorité royale , sous prétexte d'étendre ses droits. C'est la Loubere qui fait ces excellentes réflexions.

Pages du Roi. Le service intérieur du palais se fait par des pages , appellés *Mahatlek* , par quelques eunuques , & par de jeunes filles. Les Mahatlek sont au nombre de quarante-quatre , & se tiennent dans un fallon contigu

* La Loubere.

à la chambre du Roi. On les divise en quatre bandes égales, deux de la main droite, & deux de la main gauche; c'est-à-dire, que les uns se prosternent dans le salon à la droite du Roi, & les autres à sa gauche. Le Roi en les prenant à son service leur donne un nom, ce qui se pratique à l'égard de la plupart des Officiers du Palais, & même des chevaux & des éléphants des écuries royales, qu'on appelle pour cette raison *éléphants & chevaux de nom*. Les Mahatlek reçoivent immédiatement les ordres du Roi, & les portent à d'autres pages du dehors, qui se tiennent dans le vestibule, & dans les cours. Ceux-ci s'appellent *Caloang*: leur nombre est considérable; mais ils ne reçoivent point leur nom du Roi. Les pages du dedans ont d'autres fonctions réglées. Les uns ont soin des armes & des livres du Monarque; d'autres lui présentent le bétel; quelques-uns font l'office de lecteurs. On assure que Chaou-Naraie avoit un goût particulier pour les livres d'Europe, & qu'il avoit fait traduire en Siamois la vie d'Alexandre le Grand, & d'autres Histoires.

*Idem, ibid.
Chap. XII.*

Les eunuques sont en très-petit

nombre. Ils dépendent de la Reine ; qui a le pouvoir de les faire châtier. Elle a la même autorité sur les maîtresses du Roi , & sur les domestiques femelles.

Fillles de la
chambre.

Ces dernières font le principal service du palais. Elles jouissent seules du droit d'entrer librement dans la chambre du Roi : les eunuques mêmes ne peuvent en approcher sans ordre. Elles font le lit du Roi, elles l'habillent , elles préparent à dîner , elles le servent à table. La Loubere observe que les filles qui l'habillent ne touchent jamais à sa tête , & que celles qui font la cuisine pesent le sel & les épices qu'elles emploient , dans la crainte de se tromper dans la mesure. Ces filles de service se prennent dans la bourgeoisie. On enleve les plus jolies , & leurs parens n'ont plus d'espérance de les revoir. Quelques-unes , pour se mettre à l'abri de cette violence , composent avec l'*Oya Meen* qui est chargé de pourvoir d'esclaves femelles le palais & le sérail. Cet Officier abuse du pouvoir que lui donne son emploi , pour mettre à contribution les gens riches , & la plupart du tems il n'enleve les filles , que dans
la

la vue de les faire racheter.

Le Roi a onze femmes , dont la Femmes du Roi.
 plus qualifiée a le titre de Reine. Le
 nombre de ses maîtresses n'est point
 limité. Ces Asiatiques attachent une
 idée de magnificence & de grandeur à
 la multiplicité des Sultanes. Les Sia-
 mois parurent étonnés qu'un aussi
 grand Prince que le Roi de France,
 n'eût qu'une femme, & qu'il n'eût pas
 d'éléphans. La Reine a ses Officiers ,
 ses filles de service, ses eunuques, ses
 balons & ses éléphans. Ses Officiers ne
 la voyent jamais : elle ne se montre
 qu'à ses femmes & à ses eunuques.
 Lorsqu'elle se promene en balon, ou
 sur un éléphant, elle est dans une
 chaise fermée de jalousies ou de rideaux
 d'étoffe légère, qui lui laissent la liberté
 de voir, mais qui l'empêchent d'être
 vue.

Les loix du Royaume appellent à la Loix de la succession.
 succession les enfans mâles de la
 premiere épouse du Monarque, se-
 lon l'ordre de leur naissance, pourvu
 qu'ils soient en âge de régner. S'ils
 sont trop jeunes, le trône appartient à
 l'aîné de ses freres. Les filles ne doi-
 vent jamais succéder. Mais ces loix sont
 si souvent violées, qu'on peut dire

que les Siamois n'ont point là-dessus de constitution bien certaine. Les peuples préfèrent assez communément l'aîné des Princes, sans examiner de quelle mere il est sorti, & les Rois eux-mêmes frustrer tous les jours leurs enfans légitimes, en mettant sur le trône le fils d'une maîtresse chérie.

ARTICLE VIII.

Des études, des arts, & des sciences des Siamois.

§. I.

DE LA LANGUE SIAMOISE.

La Loubere,
Tome II. p.
92. & suiv.

Monotonie
des conson-
nes Siamoi-
ses.

LA Langue Siamoise a quelque ressemblance avec celle de la Chine, par la variété de ses inflexions, & par le grand nombre de monosyllabes dont elle est composée. Son alphabet est formé de trente-sept consonnes, & d'un nombre encore plus grand de voyelles & de diphtongues. Plusieurs de ces caracteres ne different entre eux que par la forme des accens, & par des inflexions presque imperceptibles. Par exemple, les cinq premiers caracteres Siamois *Ko*, *Kho*, *Khó*, *Khò*,

Khoo (α), n'expriment qu'un *K* plus ou moins fort. On peut dire la même chose des caractères *Cho*, *Chó*, *Chò*, *Chòp*; & de ceux-ci, *To*, *Thò*, *Thò*, *Thoo*; & de ces autres, *So*, *Só*, *Sò*; ces onze consonnes pourroient se réduire à trois.

Certaines voyelles se placent devant les consonnes, d'autres après; quelques-unes dessus, d'autres dessous. Mais quelle que soit leur position, on les prononce toujours après la consonne. La Loubere conjecture fort raisonnablement que les Siamois, comme les Hébreux, ont d'abord écrit sans voyelles, & que les ayant adoptées depuis, ils les ont marquées par des traits étrangers, qui se placent pour l'ordinaire hors du rang des consonnes, comme les points hébraïques.

Les Européens ont beaucoup de peine à trouver dans leur langue l'équivalent des caractères Siamois, & de dix mots écrits dans nos caractères, & prononcés par un François, à

(α) On réduit ici ces caractères à notre orthographe. Les accents aigus ou graves marquent que les Siamois haussent ou baissent le ton, en prononçant les lettres où ils sont placés. L'H, ajoutée à certains caractères, marque qu'ils doivent se prononcer avec une aspiration un peu forte.

peine s'en trouvera-t-il un qui soit reconnu par les gens du pays, quelque soin qu'on prenne d'ajuster notre orthographe à leur prononciation. Cependant les Siamois ont notre *R*, que les Chinois n'ont pas, notre *V* consonne, notre *H*, notre *E* ouvert, qui ne souffre point ici l'élision, & l'*A*, qu'ils prononcent comme nous dans les syllabes finales; & comme l'*E* muet au milieu d'un mot. Ils n'ont pas notre *U* voyelle, qui est en usage chez les Chinois.

Leur prononciation est douce, & a même quelque mollesse. Ils appuient légèrement sur les consonnes, principalement sur celles qui se trouvent à la fin des mots; ils ne les prononcent jamais d'un ton plein. L'articulation du *B* est à peine sensible.

Pauvreté de
cette langue.

Les noms & les pronoms Siamois ne se déclinent pas, & n'ont point d'articles, pour marquer la différence des genres & des cas. Quand deux substantifs se suivent, le second est censé au génitif. Le nom se place toujours devant le verbe, le verbe devant ses régimes, & le substantif devant l'adjectif. Nulle inversion dans cette langue: elle n'a ni genres ni nombres: les

verbes n'ont qu'un mode , qui répond à notre infinitif , & qui ne se conjugue pas. Pour distinguer le nombre & les tems , on employe quelques particules , qu'on met tantôt devant , tantôt après les verbes. Il n'y a guere de langue plus pauvre , & moins variée dans ses tours. Les Siamois manquent de mots simples pour exprimer une infinité de choses , & sont obligés de recourir à des circonlocutions. Ils appellent les lèvres , *lumiere de la bouche* ; les fleurs , *gloire du bois* ; les rivières , *meres des eaux* : ils disent *tête de diamant* pour diamant ; *personne d'homme* , pour homme ; *corps de bœuf* pour bœuf.

Les savans & les personnes polies Langage Bali ont un langage particulier , appelé *Bali*. On s'en sert principalement dans les livres de Religion & de Droit. Cette langue a trente-trois consonnes , & un grand nombre de voyelles. On prétend qu'elle a quelque ressemblance avec un idiome qui se parle sur la côte de Coromandel. Le Bali a ses déclinaisons , ses conjugaisons & ses dérivés , ce qui manque au Siamois vulgaire. L'une & l'autre Langue s'écrivent de

gauche à droite, comme les langues d'Europe, en quoi elles different de la plupart des idiomes Asiatiques, qui s'écrivent de droite à gauche.

§. II.

Education des enfans. Sciences des Siamois.

La plupart des enfans Siamois sont élevés dans les couvens des Talapoins. Ils y entrent à sept ou huit ans, & ils prennent l'habit de l'ordre, mais sans contracter aucune espece d'engagement. Ils ne sont point nourris par les moines, mais par leurs parens. Ces petits moines s'appellent *Nen*.

Arithmétique
des Siamois.

Après la lecture & l'écriture, l'arithmétique est une des premières choses qu'on leur apprend. Les principes de cette science sont à peu près les mêmes chez les Siamois que parmi nous, & l'on prétend que leurs chiffres ressemblent à ceux qu'on trouve sur quelques anciennes médailles Arabesques. Ils ont dix caracteres ou chiffres primordiaux, qu'ils placent comme nous, de droite à gauche : leur zéro

La Loubere,
T. II. p. 110.

est figuré comme le nôtre , & prend les mêmes valeurs dans le même arrangement.

Quand les enfans sont instruits de ces premières connoissances , on leur enseigne les regles de la langue Bali , pour les préparer à l'intelligence des livres de Philosophie & de Religion. Leur Philosophie se réduit à l'étude de la Morale , dont les principes , nécessaires à la conservation mutuelle des sociétés , sont à peu près les mêmes chez tous les peuples.

Leur Philosophie.

Idem , T. I.
II. part. chap.
IX. & suiv.

Leurs idées sur le système du monde paroîtront fort absurdes à nos Philosophes. Ils croient que la terre est quarrée , & que le firmament porte à plomb sur elle , comme une cloche de verre sur une couche de fumier. Ils la divisent en quatre régions habitables , mais séparées l'une de l'autre par de vastes mers , qui en font quatre mondes différens. Ils supposent qu'au milieu de ces quatre régions est une vaste montagne , qui a la forme d'une pyramide dont les côtés sont égaux. Depuis le niveau de la terre jusqu'au sommet de cette montagne , ils comptent quatre-vingt-quatre mille *Jods* , de huit mille toises chacun , & ils lui

Ce qu'ils
pensent du
système du
monde.

donnent en profondeur la même dimension. Ils comptent autant de Jods , depuis chaque face de la pyramide , jusqu'à chacun des quatre mondes dont elle est le centre. Ils placent le nôtre au midi de la montagne , autour de laquelle ils font tourner le soleil , la lune & les autres astres. Ils placent au dessus un premier ciel , appelé *Intratracha* , & ensuite un autre , qui est la demeure des bienheureux.

Année Siamoise

Le cours de la lune regle l'année Siamoise , qui commence ordinairement à la lune de Décembre , & quelquefois à celle de Novembre. Dans les années bissextiles , qui arrivent tous les cinq ans , ils intercalent un mois ; ce qu'ils font en comptant deux fois la huitième

Gervaise ,
II. part. chap.
XIV.

lune. Leurs années communes ont douze mois , divisés en semaines , dont les jours ont le nom d'une des sept planètes , dans le même ordre que nous observons. Les jours & les nuits sont égaux ici presque toute l'année. Leurs mois n'ont point de noms particuliers , & ne sont distingués que par l'ordre numérique. Le jour naturel se divise en six parties égales , qu'on appelle *Jam* , & l'on subdivise chaque *Jam* en quatre autres parties , appelées *Toum*.

Le jour commence à Siam six heures plutôt qu'à Paris.

Avant le regne de Chaou - Naraie , les Siamois avoient une espece de Cycle , qui comprenoit douze années , à chacune desquelles ils donnoient différens noms , les mêmes que ceux des signes de leur Zodiaque. Ces noms étoient le *Rat* , la *Vache* , le *Tygre* , la *Marmite* , le *Serpent* , le *Scorpion* , le *Cheval* , la *Chevre* , le *Singe* , le *Cocq* , le *Chien* & le *Pourceau*. Quand ces douze années étoient révolues , ils commençoient un autre Cycle. M. Phaulkon s'étant apperçu que cette maniere de compter jettoit de la confusion dans les actes publics , engagea le Prince à la supprimer.

Les Siamois ne connoissent point l'usage des horloges à roues. La Loubere fait seulement mention d'une horloge d'eau , dont on se sert dans le Palais. Elle consiste dans un petit vase de cuivre très-mince , au fond duquel il y a un trou presque imperceptible. On le plonge dans l'eau , & quand il coule à fond , c'est une de leurs heures. Les heures de la nuit se mesurent de même , & chaque fois qu'elles se renouvellent , les gardes du Palais

frappent sur des bassins de cuivre.

Ce qu'ils
pensent des
Eclipses.

Le Roi a quelques Astronomes Mathémétans à son service. Ils savent prédire les éclipses ; mais leurs calculs manquent toujours d'une certaine précision. Les Siamois ont au sujet de ces phénomènes les mêmes préjugés que leurs voisins. Ils croient que les éclipses arrivent par la malignité d'un dragon , qui dévore le soleil & la lune , & qui les rejette ensuite , ce qui cause l'émergence. Quand on leur objecte que les Mathématiciens prédisent l'instant même de l'éclipse , sa grandeur & sa durée , ils répondent tranquillement que le dragon a des pas réglés , & que ceux qui ont étudié son allure , connoissent l'heure & la mesure de son appétit.

Tachard ,
I. Voyage ,
Liv. V.

Leur médecine.

Leur médecine est très-imparfaite ; & se réduit à un petit nombre de remèdes fort simples , qu'ils tiennent de leurs ancêtres , & qu'ils appliquent par routine à certaines maladies , sans aucun égard pour les symptômes particuliers. Une des pratiques des Médecins Siamois consiste à fouler le corps du malade , en montant sur lui , pour amollir & relâcher les parties. On assure que , dans la grossesse même , les

La Loubère ,
ubi supra.
Chap. X.

femmes ont recours à cette opération , afin de se procurer un accouchement plus facile. Les minéraux & les simples sont les principaux ingrédiens de leurs remèdes : ils emploient quelques-uns de nos purgatifs , & c'est des Européens qu'ils ont appris l'usage du Quinquina. La pratique des ventouses scarifiées , & des sang-sues leur est connue : ils usent aussi de la saignée , du trépan & de quelques autres opérations de Chirurgie ; mais ils sont obligés dans ces occasions de recourir à des mains Européennes. En général tous leurs remèdes sont très-chauds , & il semble que ceux qui concentrent , ou qui augmentent la chaleur naturelle , sont les plus analogues à leur tempérament. Cependant ils se baignent dans la fièvre & dans toutes sortes d'indispositions. Leurs malades ne vivent que de bouillie de riz très-légère ; on leur interdit les bouillons de viande , qui en général sont malsains à Siam , parce qu'ils relâchent trop l'estomac. Dans la convalescence , les Médecins permettent la chair de porc , qui est ici d'une digestion très-facile.

L'horreur qu'ils ont des cadavres ,

& l'usage où l'on est de les consumer par la flamme , ne leur permet pas de faire aucune expérience d'Anatomie. Ainsi ils sont à cet égard dans une ignorance extrême. Les secrets de la Chymie ne leur sont pas moins inconnus , quoiqu'ils aiment passionnément cette science , & qu'il y ait à Siam un grand nombre de Charlatans étrangers , qui abusent tous les jours de la crédulité de ce peuple. Le pere de Chaou-Naraie employa , dit-on , deux millions à la vaine recherche de la pierre philosophale.

Maladies des
Siamois.

Les Siamois , quoiqu'infiniment plus sobres que nous , ne vivent pas plus long-tems , & n'en sont pas moins sujets à un grand nombre de maladies. Les plus communes sont la dyssenterie , les fievres chaudes , les fluxions & les rhumes , les abscess de toute espèce , & les érysipeles. Ce dernier mal est ici un fléau épidémique , dont presque personne n'est exempt : mais la goutte , l'apoplexie , l'épilepsie , les coliques & l'hydropisie sont des maladies très-rares. Il n'y a point de scorbut , & en général on est exempt des maladies froides. Les fievres intermittentes ou continues , sont peu communes & ra-

rement mortelles ; mais la petite vérole fait ici les mêmes ravages qu'à la Chine. Les maux vénériens sont très-répandus dans le pays , grace au commerce des nations Européennes.

Ces Asiatiques , dont l'imagination est naturellement vive , ont , dit-on , beaucoup de talent pour la poésie. Leurs vers sont rimés & cadencés comme les nôtres ; mais leurs Poètes ont des pensées si extraordinaires , que dans un grand nombre d'Odes & de Chançons Siamoisés que la Loubere se fit traduire , il ne s'en trouva pas une seule dont le sens pût s'ajuster à nos idées. Ils ont des chançons de table , des poésies galantes , historiques & morales. Un des freres de Chaou - Naraie , celui sans doute qui reçut la bastonnade pour ses intrigues avec une des Sultanes , composoit de très-beaux vers , qu'il mettoit lui-même en musique.

Leurs ouvrages de prose sont écrits d'un style simple, sentencieux , & rempli de force. L'éloquence & la rhétorique sont bannies de leur barreau , où tous les procès s'instruisent par écrit.

Les Siamois ne connoissent la musique que par routine , & n'ont aucun principe de composition. Ils font des

Leur Poésie.

Leurs ouvrages de Prose.

Leur Musique.

Idem, ibid.
Chap. XII.

airs, mais ils ne savent pas les noter. Leurs chants sont sans cadence & sans tremblemens. Les airs de France ne firent pas fortune à la Cour de Siam : le Roi trouva que leur mouvement n'étoit pas assez grave. Cependant les Siamois n'ont rien de fort grave dans leurs propres airs, & dans la marche même du Roi, la symphonie des instrumens est assez vive. Ils ne connoissent point l'art de l'accompagnement, & leurs concerts n'ont qu'une partie, qui est la même pour les instrumens & pour les voix.

Ils ont une assez grande variété d'instrumens de musique : des violons à trois cordes, qu'ils appellent *Tro* : des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *Pi* : des tambours de plusieurs especes : des bassins de cuivre suspendus par un cordon à une perche posée en travers sur deux fourches ; on frappe dessus avec une baguette courte : le *crab*, qui consiste dans deux petits bâtons, qu'on frappe l'un contre l'autre, & qui sert d'accompagnement à la voix : le *Tong*, espece de bouteille de grès, qui au lieu de fond est garnie d'une peau, qu'on attache au goulot avec des cordons ; on frappe dessus avec le poing, & c'est un

instrument très-commun à Siam : le *pat-cong* , qui est composé de plusieurs timbres rangés de suite sur des bâtons courts , qu'on plante sur une demi-circonférence de bois , semblable aux gentes d'une petite roue. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée ; mais il n'a point de demi-tons , & rien n'étouffe le son d'un timbre , lorsqu'on en frappe un autre. Voilà les principaux instrumens qui composent la musique Siamoise. Leur son , quoique bruyant & confus , n'est point sans agrémens , principalement lorsqu'on les entend sur l'eau.

§. III.

Arts Mécaniques.

- La paresse , le défaut d'encouragement , le danger qu'il y auroit de se distinguer dans un pays où la fortune des particuliers est dans les mains du Souverain , sont autant de causes qui empêchent ici le progrès des Arts. Ajoutez que ce peuple est simple , sans ambition , économe , frugal , & tellement occupé de ses besoins , que ses idées ne peuvent s'étendre jusqu'à la sphere des choses superflues. La pau-

Pourquoi les Arts languissent à Siam.

Ibid. c. XIV.

vreté est extrême dans tous les états ; & bannit le luxe , enfant de la prospérité , & pere des Arts.

L'usage des corvées , dont l'objet est arbitraire , fait que les Siamois s'exercent de bonne heure à toute sorte de métiers , & n'excellent dans aucun. La plupart de leurs Arts mécaniques se bornent à la recherche du nécessaire , & ont rarement pour objet les aises & les commodités. Cependant il en est quelques-uns que ces Indiens cultivent avec assez d'industrie : voici les plus exercés.

Arts les plus
exercés.

Ils ne réussissent point mal dans les ouvrages de menuiserie , & ils font les assemblages avec beaucoup de justesse. Ils connoissent l'art de sculpter ; mais leurs figures n'ont ni proportion ni élégance. Ils cuisent fort bien la terre , & il n'y a point de meilleure brique que celle qui se fait à Siam. Leurs cimens sont aussi meilleurs que les nôtres ; j'en ai parlé ailleurs ; mais leurs édifices n'ont rien de solide , parce qu'ils bâtissent sans fondation : les forteresses mêmes sont ici construites à fleur de terre.

La Loubere,
ubi supra.

Ils ne s'entendent point à perfectionner le fer dans la forge , & ils l'em-

pioient presque crû , tel qu'il sort de la première fonte. L'art de corroyer & de préparer les peaux leur est inconnu. On ne fait point dans le pays de crystal fondu , ni de verre : on n'y fabrique aucune étoffe de soie : celles de coton ne se font qu'à Juthia : elles sont grossières , & leurs couleurs n'ont point d'éclat. Ils ne font point d'ouvrage de tapisserie ; mais ils brodent fort bien , & sur de jolis desseins.

Leurs orfèvres sont assez industrieux , & réussissent parfaitement dans les ouvrages de filigrane & dans les pièces damasquinées ; mais ils ne savent point polir les pierres fines , ni les mettre en œuvre. Ils connoissent l'art de fondre les métaux , & de les faire couler dans des moules , pour en tirer divers ouvrages. Ils sont bons doreurs , Maniere de dorer. & leur méthode a quelque chose de remarquable. Avant que d'appliquer leur or , ils mettent trois couches de gomme , dont ils ne laissent sécher qu'à demi les deux dernières , afin que la feuille d'or puisse s'y attacher : ils polissent chaque couche avec le pinceau. Dans les ouvrages plus recherchés , ils ajoutent deux autres couches de gomme , mettant sur chacune une feuille d'or ,

& polissant l'ouvrage à chaque fois. Cette dernière dorure est très-brillante, & conserve son lustre pendant un grand nombre d'années. La gomme qu'ils emploient, s'appelle *Cheran*. On la trouve dans les forêts voisines du royaume de Camboie : elle est d'un gris foncé : elle prend toutes les couleurs qu'on veut, excepté le blanc : son odeur est celle de la casse. Avant que d'en faire usage, il faut la passer au tamis, en plein soleil. Pour éprouver sa bonté, il suffit d'en verser une goutte dans un vase rempli d'eau : si elle va droit au fond, sans se dissoudre, c'est une marque que sa qualité est bonne, & qu'elle est sans mélange ; si elle nage sur l'eau, ou si ses parties se divisent, c'est une preuve qu'on l'a altérée, ou que sa qualité est médiocre.

Les Siamois battent l'or avec la même industrie, & le réduisent en feuilles très-minces. Quand leur Monarque écrit à un autre Souverain, il emploie toujours une feuille de ce métal. On écrit dessus avec un poinçon émoussé, semblable à celui dont nous nous servons pour écrire sur nos tablettes. La manière dont ils appliquent des lames d'or sur les statues, est un art particu-

Manière d'ap-
pliquer des
lames d'or.

lier à ces Indiens. Plusieurs idoles, qui ne sont que des masses énormes de maçonnerie ou de brique, sont revêtues de cette matière, & c'est ce qui a trompé quelques voyageurs, qui ont pris ces incrustations pour un massif d'or. On couvre de la même manière certains meubles précieux, la garde des sabres & celle des poignards.

Ils ignorent le secret de peindre à l'huile; ils dessinent mal; ils donnent à toutes leurs figures des attitudes forcées; ils se plaisent à représenter des objets bizarres; & tout ce qui est une imitation fidèle de la nature leur paroît insipide. La Loubere vit dans un de leurs temples quelques peintures à fresque, dont le coloris lui parut si beau, qu'il ne pût se persuader que ce fût un ouvrage de main Siamoise.



ARTICLE IX.

DE LA RELIGION DES SIAMOIS.

§. I.

Système Théologique de ces Indiens.

Abfurdirés
de la Reli-
gion Siamoi-
se.

Le Blanc ,
liv. V.

La Loubere ,
II. part. ch
IX.

Paradis des
Siamois.

LA Religion des Siamois est un tissu de fables ridicules & absurdes , que l'ignorance & le préjugé ont consacrées. Ces peuples n'ont aucune idée raisonnable de la Divinité , & peu s'en faut que la Loubere ne les taxe du même athéisme que les Chinois. Ils ne connoissent ni l'Eternité , ni la Sagesse , ni la Toute-puissance de l'Etre suprême : tous les dieux qu'ils adorent ont été des hommes , dont l'origine est connue , & qui , de l'aveu même de ces Indiens , ont vécu dans le pays , & ne sont parvenus à la condition divine , qu'après avoir été métamorphosés plusieurs fois en bêtes.

Ces idolâtres admettent plusieurs Paradis , & divers degrés de béatitude dans ces différentes demeures. Dans les trois premiers , les Saints se marient ,

& ces mariages sont féconds. Il y a des Rois , des Magistrats , des sujets : on y fait la guerre , on livre des batailles , & l'on vit à peu près comme sur la terre. Dans le quatrième , & dans les suivans , il n'y a plus de sociétés charnelles : les âmes s'épurent , & leur sainteté augmente par degrés jusqu'au huitième Paradis , où elles vivent dans une innocence parfaite & dans une souveraine félicité.

Tachard ,
I. voyage
Liv. v.

Ce dernier Paradis est situé au plus haut des cieux , & s'appelle *Nirupan* , ou lieu de repos. La béatitude qu'on y goûte est si tranquille , qu'elle ressemble à une espèce d'anéantissement. Ces heureux immortels , concentrés & comme absorbés dans eux-mêmes , oublient tout le reste , & ne prennent aucune part au gouvernement de l'Univers.

Gervaise ,
III. part. ch.
I.

Le Nirupan , quoiqu'ouvert à tous ceux qui s'en rendent dignes , n'est habité que par un très-petit nombre d'élus. Avant que d'y être admis , il faut subir un grand nombre de transmigrations , & pratiquer dans chaque état une infinité de bonnes œuvres. Sommonacodom , le plus grand de leurs Dieux , fut obligé de renaître cinq cens

cinquante fois sous différentes formes : dans chaque renaissance il fut toujours la créature la plus parfaite de son espèce. Trois autres personnages y sont parvenus avant lui, *Concouffonne*, *Conadon* & *Cadsop*. On les a honorés successivement sur la terre, & leur culte a cessé à la venue de *Sommonacodom*, que les Siamois adorent présentement. Ils attendent un cinquième personnage, qui viendra dans quelques siècles, & qui rétablira la loi dans sa première pureté. Quand ce Dieu fera son entrée dans le *Nirupan*, on l'adorera à son tour, & alors *Sommonacodom* sera oublié.

Ce qu'ils
pensent de
l'enfer ;

Tachard
ubi supra.

Ils admettent aussi un Enfer, qu'ils placent au centre de la terre, & qu'ils divisent, comme le Paradis, en huit demeures. Ils disent que dans cet affreux séjour, il y a des juges qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes ; que leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, & que les personnes dont il lit l'article, ne manquent jamais d'éternuer dans le même moment. Delà, dit-on, est venue la coutume de souhaiter une longue vie à tous ceux qui éternuent.

Ils ont sur l'origine du bien & du

mal , un systême assez particulier , & qui , sans être fort subtil , ne laisse pas de les conduire à l'explication d'un mystère , qui embarrasse nos plus fameux Philosophes. Ils ne reconnoissent point , comme les Manichéens , deux principes , l'un bon , l'autre mauvais : ils sont bien plus éloignés d'admettre la doctrine du péché originel , & ils traitent de visions tout ce qu'on leur dit touchant la désobéissance du premier homme , & la peine héréditaire de son péché. Ils soutiennent que tout ce qui nous arrive de bien & de mal , est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions commises dans cette vie , ou dans celles qui l'ont précédée , selon l'ordre des métamorphoses qu'on a subies. Ainsi les richesses , les dignités , l'esprit , la beauté , & les autres avantages naturels , sont la récompense des vertus pratiquées dans un autre état : au contraire la pauvreté , l'infamie , la laideur , & les autres disgraces , sont la punition des crimes qu'on a commis. Voilà , disent-ils , la source de cette prodigieuse inégalité qui regne dans les conditions humaines.

Et de l'origine du bien & du mal.

Pour mieux expliquer cette doctrine , ils prétendent que les ames qui

viennent habiter les corps humains ; sortent de trois demeures différentes , suivant le sort qu'elles ont anciennement mérité : du ciel , du corps des animaux , de l'enfer. Ceux dont les ames viennent du ciel , jouent les premiers rôles sur le théâtre du monde : les Rois & les Princes n'ont point d'autre origine ; & delà naît le respect infini de ces peuples pour leurs Monarques , qu'ils regardent comme des hommes d'un ordre particulier , & d'une nature plus excellente. Mais ce principe les égare quelquefois ; car si un homme de la lie du peuple vient à s'emparer du trône , ils oublient bientôt le Monarque disgracié , & leurs hommages se tournent sans effort vers l'Usurpateur , dont ils croient que l'ame est d'un ordre encore plus noble.

Ceux dont les ames sortent du corps des animaux , sont d'une classe moins excellente , & naissent sujets à l'indigence , à l'esclavage , & à d'autres miseres. Quant à ceux dont les ames criminelles viennent de l'Enfer , ils sont le jouet des passions les plus honteuses & les plus funestes , & leur vie n'est qu'un tissu de crimes & de malheurs.

Ces

Ces préjugés sont tellement enracinés dans l'esprit des Siamois, que lorsqu'on leur parle de justes persécutés, & de scélérats heureux, ils traitent cela de chimere. Voilà pourquoi nos Missionnaires ont tant de peine à leur faire comprendre le mystère d'un Dieu souffrant & crucifié. Si le Dieu des Chrétiens, disent-ils, eût été juste, ses vertus l'eussent garanti du supplice, & son innocence eût triomphé de la rage de ses ennemis. Ajoutez qu'un des articles de leur croyance est que Tévatar, frere de Sommonacodom, fut mis en croix pour ses crimes; & la conformité de son supplice avec celui du Dieu que nous adorons, acheve de les révolter contre les vérités du Christianisme.

Dans les principes de leur Théologie, tout péché grief doit être expié par les souffrances, & personne ne peut se soustraire à cette loi. La peine est exactement proportionnée au crime : si vous avez tué un homme, un homme vous tuera, dans cette vie, ou dans une autre. Si vous avez mis à mort un serpent, un serpent vous ôtera la vie. Cette Loi est tellement irrévocable, que le grand Sommonaco-

Principes sévères sur la rémission des péchés.

dom lui-même , n'a pu s'en affranchir. Ayant tué un animal monstrueux , il fut tué dans la suite par un pareil monstre. L'enfer est la punition des crimes du premier ordre : ses peines ne sont pas éternelles , mais leur durée est quelquefois très - longue , & les Dieux même n'ont pas le pouvoir d'en abrégier le cours. Sommonacodom n'a jamais pu obtenir la grace de son frère Tévatat , qui depuis plus de deux mille ans souffre des tourmens horribles.

Doctrine sur
les Anges.

Les Anges sont corporels , de différens sexes , & capables de génération. Le Gouvernement de l'Univers les regarde : les Dieux ne s'en mêlent point ; ces menus soins seroient au dessous de leur grandeur. Chaque Empire , chaque ville a son génie tutélaire : il y en a qui président aux montagnes & aux forêts , d'autres à la mer , d'autres aux vents , & à la pluie : chaque planete est gouvernée par une Intelligence. Comme ces Anges passent pour les dispensateurs des biens & des maux de cette vie , c'est eux qu'on honore & qu'on invoque par préférence. Cependant ils sont d'un ordre bien inférieur aux Dieux : ils sont exclus du

Nyrupan , ils habitent un ciel particulier.

La Loubéré croit que , dans l'opinion des Siamois , ces génies tutélaires ne sont autre chose que des ames humaines , distribuées dans les différens corps de l'Univers. Ces Indiens se persuadent que tout est animé dans la nature , les plantes , le ciel , la terre , les fleuves , les montagnes , les villes , les maisons même. Ils croient que l'ame habite le corps , & qu'elle le régit ; mais ils ne croient point qu'elle lui soit unie physiquement , ni qu'elle fasse un tout avec lui. Loin de penser que les ames soient heureuses dans cette demeure , ils la regardent au contraire comme un lieu d'exil & d'esclavage , & ils font consister la félicité dans l'affranchissement de cette servitude. On assure qu'il y a ici des imposteurs hardis , qui se vantent , comme Pythagore , de se souvenir de leurs transmigrations passées. Ces témoignages , renouvellés de tems en tems par les Prêtres , entretiennent la foi de la Métempsychose , & empêchent la prescription d'un dogme utile à la religion & à ses ministres.

Sur l'ame.

La Loubere ,
III. Part. Ch.
XIX.

Ibid.

§. II.

Commandement de la Loi. Fêtes religieuses.

Ils distin-
guent deux
sortes de
Loix.

Gervaise,
VII. Part. Ch.
III.

Les Siamois distinguent deux sortes de loix : la loi naturelle, & la loi écrite. Ils appellent la première *Acfora chaï*, c'est-à-dire, la loi du cœur, parce qu'ils prétendent que la nature l'a gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle se réduit à faire tout ce qu'on croit bon, & à fuir tout ce qu'on croit mauvais. De ce principe fécond dérivent dix commandemens : 1. ne point mentir ; 2. ne point voler ; 3. ne point tromper ; 4. ne point rendre de faux témoignage ; 5. n'avoir point commerce avec la femme d'autrui ; 6. ne pas même désirer d'en jouir ; 7. ne point tuer les hommes ; 8. ne point tuer les animaux ; 9. ne se point mettre en colère ; 10. s'abstenir des liqueurs qui enivrent.

La loi écrite est celle que Sommonacodom a enseignée aux hommes. Elle comprend une infinité de pratiques, qui renferment tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans les Religions les plus austères : le pardon des inju-

res ; l'abandon de soi-même ; ne rien réserver pour le lendemain ; jeûner tous les jours ; n'avoir qu'un habit , & d'autres privations de cette nature. Il y a même quelques préceptes qui dégénèrent en minuties superstitieuses : j'en parlerai dans l'article des Talapoins , pour qui ces loix sévères sont principalement faites.

Les dévots se feroient un scrupule de tuer le moindre insecte. S'ils rencontrent dans leur chemin une fourmi , un ver , ou quelque autre reptile , ils se détournent , ou ils sautent par-dessus , pour ne point l'écraser. Ils nourrissent les oiseaux de passage , les chiens , & d'autres animaux dont ils ne tirent aucune utilité. Ils se font un mérite d'ouvrir la porte d'une cage , & de délivrer un oiseau captif. Plusieurs s'abstiennent de labourer la terre , d'y faire des fosses , de cuire la tuile , d'allumer le feu , de l'éteindre , ou de le couvrir , par respect pour ces élémens. D'autres croiroient commettre un crime , s'ils faisoient des incisions à un arbre , & s'ils en ôtoient même les branches superflues. Ils n'oseroient abattre les arbres les plus caducs. Un Barcalon avoit la dévotion d'envoyer

Pratiques
religieuses.

des gens dans les forêts, avec ordre d'étayer tous ceux qui menaçoient ruine, & de couvrir de terre les racines qui étoient à l'air. Les Siamois furent étrangement scandalisés de la hardiesse profane d'un François, qui fit abattre dans son jardin un arbre qui lui ôtoit la vue.

Le Blanc,
Liv. V.

Si l'on en croit le Pere le Blanc, les Siamois, & les autres peuples idolâtres de l'Inde, vivent dans un profond oubli des Dieux, & ne leur rendent presque aucun culte. Ce Jésuite assure que pendant son séjour à Siam, il ne vit pas le peuple s'assembler une seule fois dans les Temples, si ce n'est le jour que Pittacha se rendit à la grande Pagode, avec les marques de la dignité royale. Le peuple l'y suivit en foule, moins par dévotion que par curiosité. Le Blanc ajoute que les Prêtres font profession de prier & de sacrifier pour les laïcs, & que les laïcs semblent borner toute leur religion à faire l'aumône aux Prêtres.

Gervaise,
ubi suprad.
Chap. II.

Gervaise nous donne une idée moins défavantageuse de la piété de ce peuple. Il assure que les Siamois passent tous les jours une demi-heure à prier, & à méditer sur quelque point de la

morale ou de la vie de Sommonacodom, qu'ils solennisent fort dévotement le premier & le quinzième jour de chaque lune; qu'ils ont au commencement de chaque année une autre fête, qui dure quinze jours, & qui se célèbre avec tant d'exactitude, que les tribunaux & les marchés sont fermés pendant trois jours, & qu'on s'abstient même de conduire les troupeaux dans les pâturages; que dans tout le tems de cette solennité, les Talapoins prêchent depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du Soleil, se relevant les uns les autres, & qu'il y a alors dans les temples une affluence de peuple extraordinaire. Les Pagodes sont ornées de tout ce qu'il y a de plus précieux dans les palais: on brûle devant les idoles une quantité de cierges, & de pastilles parfumées: les autels sont parés de fleurs, & l'on fait dans les villes des processions nombreuses, où l'on porte avec pompe les effigies de Sommonacodom, & des autres Dieux du pays.

La Loubere fait mention d'une autre fête qu'on célèbre quand les eaux du Ménan se sont retirées. Elle dure un mois entier, & pendant toute cette

La Loubere,
II. Part. ch.

VI.

lune les Talapoins allument la nuit des fanaux devant la porte des temples. Les particuliers font des illuminations pareilles devant leurs maisons. La rivière est couverte de lanternes flottantes , peintes diversement , qui voguant au gré de l'eau qui réfléchit leurs lumières , forment la plus belle illumination qu'on puisse se figurer. Voilà des récits très-difficiles à concilier avec la riédeur que le P. le Blanc reproche aux Siamois.

Esprits forts
de Siam.

Il y a ici quelques Déistes (où cette secte dangereuse n'a-t-elle pas pénétré ?) qui secouant les préjugés de l'éducation , n'encensent point les divinités ridicules que le peuple adore. Ils regardent Sommonacodom comme un imposteur adroit , qui a introduit à Siam un culte de son invention ; mais qui d'ailleurs a prêché une bonne morale , & leur a laissé d'excellentès loix. Ils admettent un premier Etre , unique dans son espece , Créateur du ciel & de la terre ; mais ils supposent qu'il n'a créé le monde , & qu'il ne le conserve que pour son amusement ; qu'il s'embarasse peu de la qualité des hommages qu'on lui rend , & , qu'à ses yeux , toutes les Religions sont égale-

Gervaise ,
ubi suprad.
chap. 1.

ment bonnes , parce qu'elles tendent toutes au même but , qui est d'honorer l'Être suprême , comme différentes routes conduisent à une grande cité. Ce sont les termes dont se sert Gervaise.

Il y a beaucoup d'apparence que Chaou-Naraie avoit embrassé la secte dont nous venons de parler. La réponse qu'il fit un jour est parfaitement conforme au sentiment impie de ces Déistes. Les Jésuites ne cessoient de le solliciter d'embrasser le Christianisme , & dès la première audience , le Chevalier de Chaumont lui proposa , au nom de son Maître , de changer de Religion. Surpris de ces sollicitations , dans lesquelles on faisoit toujours intervenir le nom de Louis XIV , le Prince dit à son Ministre : Je ne fais ce qui porte le Roi de France à s'intéresser si particulièrement à ma conversion. Cette affaire ne regarde que Dieu , & il paroît que cet Être suprême s'en embarrasse peu. En effet pourquoi a-t-il permis l'établissement de tous les différens cultes qu'on voit dans le monde ? Créateur & maître absolu de toutes les créatures , auteur de toutes les pensées & de tous les

Tachard , L.
Voyage , Liv.
V p. m. 231.
& suiv.

mouvemens qui se passent dans nos ames, ne pouvoit-il pas inspirer aux hommes des sentimens unanimes sur la Religion, & faire naître tous les peuples sous une même Loi ? Puisqu'il ne l'a point fait, n'est-il pas naturel de penser qu'il tolere indifféremment tous les cultes, & qu'il prend même plaisir aux hommages variés des créatures, qui le louent chacun à leur maniere.

§. III.

Des Talapoins.

Origine cé-
leste des Ta-
lapoins.

Les Talapoins sont les Prêtres & les Moines de ce pays. Le peuple croit que leur institut vient du Ciel, & qu'il fut apporté par un Ange, qui le remit à Sommonacodom, & qui l'ordonna premier Talapoin. Il y en a de sauvages & de domestiques. Les premiers vivent dans les bois, & n'ont aucun commerce avec les hommes : ce sont les plus estimés : leur nombre étoit autrefois considérable ; mais dans ces derniers tems il est fort diminué. Les autres habitent dans les villes & dans les villages. Le pays en est couvert, & le Pere Tachard assure qu'on n'en compte pas moins de cinquante mille.

Ils sont divisés en quatre ordres, qui forment ici une espèce d'Hiérarchie, que Gervaise compare à notre Gouvernement Ecclésiastique. Le moindre de ces Ordres est celui des *Nen*, ou *Oc Nen*, Talapoins novices, dont j'ai parlé plus haut, & dont l'état approche de celui de nos simples Clercs. Les Talapoins de l'ordre suivant s'appellent *Picou*, les *Badlouang* forment une troisième classe : les uns & les autres peuvent être comparés à nos Diares & à nos Prêtres. L'ordre le plus considérable est celui des *Sancrat*, qui sont comme les Evêques du pays.

Gervaise ,
III. part. ch.
V.

Hiérarchie
de ces Prê-
tres.

Les *Nen* n'ont point d'autre fonction que de servir les Profès, qui ont chacun deux ou trois de ces petits Moines dans leur cellule.

Quoique leur état ne soit pas censé entièrement religieux, ils ne laissent pas de porter l'habit de l'Ordre, & de se raser la tête & les sourcils, comme les autres Moines. On les reçoit dès l'âge de cinq ou six ans : il y en a plusieurs qui vieillissent dans cette condition. La règle leur ordonne de vivre dans le célibat.

Tout *Badlouang* peut initier les *Nen* : & les *Sancrat* seuls ont droit

Réception
d'un *Picou*.

300 H I S T O I R E
d'ordonner les Badlouang & les Picou. Il faut avoir au moins vingt ans pour recevoir ce dernier ordre, & vingt-un, pour être admis à l'autre. Dans la consécration du Picou, le Santrat récite sur lui quelques prières : il l'exhorte ensuite d'observer les préceptes sévères de la *Loi écrite* ; de veiller à la garde du Temple & des idoles ; de tenir les lieux saints dans une grande propreté ; de veiller à la conservation des anciens rites, & de ne pas souffrir la moindre innovation en matière de culte.

D'un *Bad-*
louang.

La réception d'un Badlouang se fait avec beaucoup d'appareil. Celui qui postule cet Ordre va trouver le Santrat, se prosterne à ses pieds, lui témoigne un grand empressement d'être initié, & lui promet de l'argent. On prend jour pour la cérémonie : l'Evêque récite sur le postulant les prières accoutumées, & lui donne une grande liste, où sont écrits tous les commandemens de la Loi. Le récipiendaire est porté en triomphe sur les épaules de plusieurs hommes ; le peuple l'accompagne avec des instrumens de musique, & lui donne mille bénédictions. Quand on veut rendre la fête

plus magnifique, le Postulant est porté dans un balon doré, conduit par un grand nombre de rameurs, & suivi d'un longue file de balons très-propres. Le Badlouang, pour subvenir à ces frais, a coutume, quelques jours avant son ordination, de faire une quête dans la ville & dans les campagnes. Ses patens vont aussi quêter en sa faveur, & chacun s'empresse de lui donner.

Gervaise assure que le Roi seul nomme les Sancrats. Il y en a peu, & cette dignité est fort briguée. Elle est annexée au gouvernement de certains monasteres, fameux par leurs richesses, & par l'étendue de leur juridiction. La supériorité du couvent du Palais est la plus considérable. Celui qui la possède est le chef de tous les Talapoins du Royaume, & comme le souverain pontife de la nation. Les Supérieurs ordinaires des maisons Religieuses s'appellent *Tchaou-Vat*, c'est-à-dire, Seigneurs du couvent. Dignité des Sancrats.

L'Auteur que je viens de citer attribue au grand Sancrat du Palais, une espece de suprématie sur les autres Sancrats; & à ceux-ci une juridiction absolue sur les Bad- Ibid.

louang. Mais la Loubere assure que chaque Supérieur de Maison, chaque Santrat, est absolu dans son district, & qu'on aime beaucoup mieux ici les maintenir dans cette indépendance, que de souffrir qu'un corps si dangereux n'ait qu'une seule tête.

La Loubere,
III. part. ch.
xvii.

Les Talapoins, de quelque classe qu'ils soient, ne sont liés par aucun vœu, & peuvent rentrer dans le monde lorsqu'ils sont dégoûtés du joug Monastique. Tant qu'ils vivent dans le cloître, ils sont exempts des corvées & des impositions. Cet affranchissement produit ici un si grand nombre de Cénobites, que l'Etat en est surchargé. Chaou-Naraie voulant en diminuer le nombre, les soumit à des examens rigoureux sur la Langue Bali, sur les dogmes Théologiques, & sur d'autres connoissances propres de leur état. Ceux qui ne donnerent pas des preuves suffisantes de capacité, furent réduits à la condition séculière, & l'on réforma ainsi plusieurs milliers de Moines. Cette méthode réussiroit infailliblement dans beaucoup d'autres pays.

Ibid.

Prérogatives
usurpées par
les Moines.

Les Talapoins, sous prétexte de soutenir l'honneur de leur ministère,

s'attribuent une infinité de prérogatives. Ils ne saluent personne , & ils exigent que tout le monde les salue , en se prosternant jusqu'à terre. On prétend qu'ils refusoient anciennement le salut aux Rois , & que Chaou Naraie , pour éviter cet affront , fut obligé de leur défendre de se trouver jamais dans son chemin. On n'excepta de cette Loi que le grand Sancrat , qui a , dit-on , la permission de s'asseoir devant le Prince , & qui n'est tenu dans ces occasions qu'à une médiocre inclination de tête : prérogative d'autant plus distinguée , que les personnages les plus qualifiés du Royaume , sans en excepter les héritiers présomptifs , sont obligés de se prosterner lorsqu'ils parlent au Roi. De quelque qualité que soit un séculier , les prêtres ne lui donnent jamais le nom de *Chaou* , qui signifie Seigneur. Dans les rues ils ne cèdent le pas à personne , & dans les maisons ils prennent toujours la place d'honneur. Leurs couvens sont des asyles inviolables , que les Rois même n'osent forcer. Injurier les Tala-poins , les battre , faire le plus léger larcin dans leurs cellules , ou dans leurs pagodes , sont des crimes qu'on punit du feu.

Gervaise ,
ibid. ch. vi.

Leurs habillemens.

Ils ont la tête & les pieds nus, comme les gens du peuple. Leurs vêtemens sont composés de trois pieces. L'une leur enveloppe le bras gauche, & leur couvre la moitié du corps jusqu'à la ceinture, à l'exception du bras droit, qui est nud. L'autre descend depuis la ceinture jusqu'au gras de jambe. La troisieme consiste dans une bande d'étoffe assez large, qu'ils plient en plusieurs doubles autour des reins, en forme de ceinture. Pour se garantir du soleil, ils ont à la main une espee d'écran, appelé *Talapat*, d'où quelques-uns dérivent le nom de Talapoin.

J'ai parlé ailleurs des minuties superstitieuses de leur regle, & j'ai promis d'en faire connoître quelques traits. La Loubere sera ici mon guide.

Particularités concernant leur régie.

Un Talapoin qui creuse la terre, pêche; & s'il ne remplit pas la fosse qu'il a faite, il commet un nouveau péché. Ne tuez aucun animal, & ne faites mourir aucun arbre.

Un Talapoin qui va à la garde-robe, & qui n'a pas auparavant puisé de l'eau pour se laver, pêche.

Ne balancez pas le bras en marchant; ne clignotez pas des yeux quand vous parlez; ne faites point un

bruit désagréable avec la mâchoire en mangeant, comme font les chiens.

Un Talapoin qui pisse dans le feu, sur la terre ou dans l'eau, pêche.

La Loubere,
T. II. p. 36.
& suiv.

Un Talapoin qui retrouffe la queue de sa robe, pêche ; à moins que ce ne soit pour travailler.

S'attrister de la mort de ses parens, c'est pêcher.

Un Talapoin qui fait du bruit avec ses pieds, & qui marche pesamment, pêche.

Un Religieux qui met la main à la marmite, pêche.

Voici quelques articles plus sérieux, & qui peuvent donner une très-haute idée de l'autorité de ces solitaires.

Fuyez les chants, les danses, les spectacles, & les assemblées de plaisir.

N'ayez sur vous ni or, ni argent.

Ne parlez que des choses qui regardent la Religion, & ne travaillez jamais que pour elle.

Un Religieux qui porte sur lui des odeurs ; qui en présente à des femmes ; qui chante des chansons mondaines ; qui joue des instrumens ; qui regarde les femmes d'un œil curieux ; qui leur parle dans un lieu secret ; qui s'assied

avec elles sur une même natte ; qui les baise à la joue ; qui songe en dormant qu'il voit une femme, & qui s'éveille dans l'agitation de son rêve, se rend coupable de péché.

Dormez peu. Un Talapoin qui ne se leve pas tout d'un coup, & qui se tourne auparavant d'un côté & de l'autre, pêche.

Ne mangez rien de solide après midi, & mangez le matin avec sobriété.

Ne jugez point votre prochain ; ne dites pas : Un tel est bon, un tel est méchant.

Ne travaillez point pour de l'argent.

Un Talapoin pêche, si, en marchant dans les rues, il ne recueille pas tous ses sens, & s'il ne pense pas pendant tout le chemin à garder les commandemens de la Loi.

N'ayez qu'un habit.

Ne vous mêlez point des intrigues du monde, ni des affaires d'Etat.

Un Prêtre qui met des fleurs à ses oreilles ; qui porte des souliers ; qui mange dans l'or ou dans l'argent ; qui dort après son dîner, au lieu de chanter l'office ; qui porte de belles pagnes ;

qui s'affied sur de riches tapis ; qui hante les compagnies mondaines ; qui se nettoye les dents devant le monde ; qui voyant une troupe de filles assises , touffe , ou fait du bruit , pour leur faire tourner la tête , pèche grièvement.

Ne regardez personne avec mépris : ne raillez jamais. Ne faites point la méditation pour être vu : ne vous glorifiez pas , en disant que vous êtes parvenu à la sainteté.

Un Talapoin qui , pour se faire craindre , menace les particuliers de la prison , de la cangue , ou de quelque autre supplice ; ou leur dit en colere : *Je parlerai au Roi , aux Ministres* , ce Talapoin pèche.

Un Talapoin , qui dans la vue de plaire , change quelque chose au texte Bali , en prêchant , pèche.

Un Talapoin qui dort dans un même lit avec ses disciples , pèche.

Un Prêtre pèche , qui allant faire l'office chez un mort , ne réfléchit pas sur l'instabilité des choses humaines , & sur la nécessité de mourir.

La regle de Sommonacodom , & les Loix même de l'Etat , obligent les Talapoins à renoncer au commerce des femmes. Ceux qui violent ce com-

Gervaise ,
ubi Juprd.

mandement, sont condamnés au supplice du feu. Gervaise vit brûler deux de ces malheureux, qui avoient été convaincus de fornication.

Ordre du
jour.

Tous les ans ces moines font une retraite de trois semaines, & ils redoublent alors leurs austérités. Pour se recueillir davantage, ils vont camper au milieu des bois, sous de petites cabanes qu'ils construisent. Dans les tems ordinaires, leur vie est fort réglée. Ils se levent avant le soleil, dès qu'il fait assez de jour pour discerner les veines des mains : il leur est défendu de se lever plutôt, parce qu'ils pourroient tuer dans l'obscurité quelque insecte, qui se trouveroit sous leurs pieds. Ils se rendent au Temple : ils y font l'office pendant deux heures, assis sur des nattes, les jambes croisées, chantant à deux chœurs, d'un ton assez agréable, qui imite la psalmodie du chant Romain. L'office qu'ils récitent est un extrait de la vie de leur Législateur, mêlé de quelques actes d'adoration. Quand il est fini, ils s'occupent à balayer le Temple, à orner les autels, & à d'autres exercices de cette nature. Ensuite chacun rentre dans sa cellule. Ceux qui ne reçoivent point de secours

Idem, Chap.
VII.
La Loubere,
Tachard, &c.

particuliers de leur famille , vont quêter dans le voisinage du temple. Ils se présentent à toutes les portes , sans dire un seul mot , recevant avec reconnaissance ce qu'on leur donne , & se retirant modestement lorsqu'on les refuse , ce qui arrive rarement. Ils ne sortent jamais du monastere , même pour la quête , sans la permission du Supérieur. Ils la demandent à genoux , le visage incliné contre terre , prenant des deux mains un des pieds du Supérieur , & le mettant sur leur tête. Dans cet état ils reçoivent sa bénédiction , qu'il donne en levant sur eux sa main droite. A midi ils mangent un peu de riz , & le reste du jour ils ne vivent que de fruits. Sur le soir ils retournent au temple , où ils font le même office que le matin. La journée se passe dans la retraite , dans la méditation , dans l'étude des livres sacrés , dans la pratique de plusieurs austérités , dans le repentir sincere de ses fautes , que chacun va confesser à son Supérieur.

Les Talapoins s'adonnent principalement à la prédication : c'est ici un métier aussi lucratif qu'honorable. Un Prédicateur ne descend point de chaire , sans recevoir un présent de la plu-

part de ses auditeurs; & s'ils sont contents à un certain point, ils s'écrient à la fin du Sermon, *Fort bien, Maître, fort bien*. L'Orateur est assis, les jambes croisées, sur une estrade élevée de cinq ou six pieds. Il ne paroît qu'au travers d'une jaloufie. Le peuple est assis en face sur ses talons, les mains jointes. Leurs Sermons sont beaucoup plus longs que les nôtres. Ils prennent pour texte un passage Bali de leurs livres sacrés, qu'ils expliquent en langue vulgaire, sans gestes, & sans aucune sorte d'action.

§. I V.

*Des Talapouines.**Ibid.*

Les Talapouines sont des femmes qui vivent en communauté avec les Talapoins, mais dans des cellules séparées. Elles n'embrassent cette profession qu'à l'âge de cinquante ans. Elles se rasent la tête & les sourcils, comme les Talapoins, & elles suivent à peu près la même règle. Elles sont vêtues de blanc. Leur principal emploi est d'assister à l'office du matin & du soir, d'apporter le repas des Moines, de visiter les pauvres & les malades : elles

doivent vivre dans la continence; mais si elles s'en écartent, on ne les brûle pas pour cela. On se contente de les renvoyer à leurs parens, qui leur donnent la bastonnade. La Loubere observe que les Supérieurs des Couvens n'infligent ici à leurs sujets aucune peine corporelle, parce que la regle leur défend de frapper personne.

ARTICLE X.

Usages & Coutumes remarquables de Siam.

§. I.

DES MARIAGES.

LES Siamoisés ont un tempérament prématuré, qui fait qu'on les marie dès l'âge d'onze ou douze ans. Lorsqu'un jeune homme recherche une fille, ses parens la font demander par des femmes âgées, & de bonne réputation. Si la proposition est agréée, les parens de la fille se font donner l'heure de la nativité du garçon, & envoient celle de la fille. On consulte de part & d'autre les Devins,

Démarches
préliminaires.

pour savoir si le mariage sera heureux. Quand il est arrêté, le jeune homme fait trois visites à sa prétendue, & lui donne du bétel, des fruits, & d'autres petits présens. Les parens des deux familles assistent à la troisième visite : on compte en leur présence la dot de la mariée & le bien de l'époux, afin qu'en cas de divorce chacun puisse reprendre ce qu'il a mis dans la société. Le tout est remis au mari, en présence de plusieurs témoins, mais sans dresser aucun acte. Gervaise assure qu'avant la consommation du mariage les parens de la fille prennent chez eux le prétendu, & lui font subir un noviciat de six mois : mais la Loubere s'inscrit en faux contre cette particularité.

Gervaise,
II. part. ch.
IV.

La Loubere,
II. part. ch.
VII.

Cérémonies
de noces.

La noce se célèbre chez les parens de la fille, avec les réjouissances qui accompagnent par-tout cette cérémonie. On construit exprès une salle, où l'on sert un grand repas. Les personnes invitées s'y rendent, accompagnées de leurs esclaves, & vêtues très-proprement. Si c'est un mariage d'importance, on appelle des danseurs de profession, & d'autres farceurs; mais ce n'est point l'usage que l'époux

l'époux, la mariée, ni aucune personne de considération dansent. Quand on est sorti de table, on promene les mariés en balons, ou sur des brancards portés par les garçons de la noce. Au retour de la promenade on se rassemble dans la même salle : on soupe ; on s'amuse à plusieurs divertissemens, & ces réjouissances durent jusqu'à minuit. On conduit alors les mariés dans une autre salle ; & on les laisse seuls. Le mariage se consomme sans aucune cérémonie religieuse ; mais le lendemain les Talapoins viennent à la pointe du jour visiter les mariés, & récitent sur eux quelques prières, après leur avoir jetté sur le corps de l'eau consacrée.

La plus grande dot à Siam est de cent *Catis*, c'est-à-dire, d'environ quinze mille livres, argent de France : le bien du mari est ordinairement égal à celui de la femme. Ainsi les plus fortes communautés ne sont que de dix mille écus, ce qui prouve la médiocrité des fortunes de Siam.

Il est permis aux Siamois d'avoir plusieurs femmes. Elles ne jouissent pas toutes du même rang. Il n'y en a qu'une qui ait proprement la qualité d'épouse ; on l'appelle la grande femme.

La Louberge.

ibid.

Loix des Mariages & des successions.

me : les autres ne sont que des concubines , que l'on achete , & qui n'apportant point de dot , sont traitées en esclaves. On les épouse sans cérémonie ; & leurs enfans , bien loin de partager la succession du pere ; peuvent être vendus par les héritiers. Ces concubines , appelées *petites femmes* , sont aussi vendues après la mort de leur mari. Les enfans de la grande femme ont seuls part à l'héritage du pere & de la mere , qu'ils recueillent par portions égales , mais seulement après la mort de l'un & de l'autre ; car celui des deux qui survit , a la jouissance de tous les biens. Ces héritages consistent principalement en biens-meubles , qui passent ici pour les plus solides effets , parce qu'il est aisé d'en dérober la connaissance au Prince , qui croit avoir droit sur toutes les fortunes. C'est pourquoi les Siamois n'ont point de terre , ou ils en ont peu , dans la crainte de s'en voir dépouillés. La plupart mettent leur bien en diamans , qui sont les effets les plus faciles à cacher. Plusieurs peres leguent au Roi une partie de leurs biens , pour assurer à leurs enfans la jouissance du reste : triste hommage rendu par la crainte ,

Ibid.

& qui prouve combien le despotisme rend ici les fortunes flottantes.

Les femmes ne prennent point le nom des maris ; elles conservent celui de leur famille. Le général la paix , l'union , & la fidélité regnent dans les mariages. Les divorces sont rares , surtout parmi les personnes d'un rang distingué. Dans la rigueur la séparation ne dépend que du mari : mais il a coutume d'y consentir , quand la femme l'exige. Il lui rend sa dot , & partage avec elle les enfans , recevant les pairs , & lui laissant les impairs. S'il n'y en a qu'un , il est à la charge de la mere : s'ils sont impairs , elle en a un de plus. Les Siamois sont très-féconds , & il n'est pas rare qu'elles accouchent de deux enfans à la fois ; mais comme elles sont plutôt nubiles que nos Européennes , elles cessent aussi plutôt d'être meres.

Les peres ont un pouvoir absolu sur leurs enfans , de quelque femme qu'ils soient nés. Ils peuvent les vendre , les déshériter , les réduire à la condition d'esclaves , mais non pas les tuer. Ils ont la même autorité sur les femmes du second ordre , à l'exception aussi du droit de mort. Les meres

Divorce.

Pouvoir des peres sur leurs enfans.

héritent du pouvoir de leurs maris ; avec cette restriction qu'elles ne peuvent vendre les enfans en ordre pair, si les parens du pere s'y opposent. Les commerces de prostitution, entre deux personnes libres, ne déshonorent point ici les femmes. Cependant il est rare que les Siamoisés s'abandonnent à d'autres qu'à un mari, & plus rare encore qu'elles disposent de leur main, au préjudice de l'autorité paternelle. Elles ne sont pas absolument insensibles à l'amour des Européens ; mais elles ne se livrent pas avec la même facilité que les autres Indiennes. Les Péguanes établies à Siam, sont plus coquettes : elles aiment passionnément les étrangers, & le premier qui se présente est traité en mari. C'est un honneur entr'elles d'avoir eu affaire avec un homme blanc, & si elles deviennent grosses, la considération augmente.

Ibid.

Les mariages sont défendus au premier degré de parenté ; mais il est permis d'épouser sa cousine-germaine. On peut aussi se marier avec les deux sœurs, mais non pas en même-tems.

Les Rois, qui ont ici le malheur d'être indépendans de toutes les règles, se mettent quelquefois au dessus

de ces usages, Chaou - Naraie avoit épousé sa sœur, & de ce mariage naquit une fille unique, qu'il avoit dessein de marier avec un de ses fils naturels, & qu'il épousa, dit-on, lui-même secrètement. Les Européens instruits de ce commerce scandaleux, & témoins des égards extraordinaires qu'on avoit pour cette Princesse, ne lui donnoient point d'autre nom que celui de *Princesse-Reine*.

§. I I.

Des Funérailles.

Les funérailles se font à Siam, comme dans toutes les Indes, avec des cérémonies qui n'ont rien de lugubre, & qui semblent supposer que ces Asiatiques ont moins horreur de la mort que les autres peuples. Voici ce qui se pratique dans les obseques des Grands.

Funérailles
des grands.

Dès qu'un homme a fermé les yeux, les Talapoins annoncent sa mort en sonnant une grosse cloche d'airain, destinée à ces usages. On lave le corps du défunt; on le serre avec des bandettes; on lui injecte par les yeux & par la bouche de l'eau salée, du vif-argent, & d'autres drogues corrosives, pour dessécher toutes les humeurs. On

lui applique sur la bouche , sur les yeux , & sur les oreilles une piece d'or , qui se convertit ensuite en plusieurs bagues , que la famille conserve précieusement en mémoire du mort.

Gervaise ,
III. part. ch.
XI.
La Loubere ,
Le Blanc ,
&c.

On garde le corps pendant trois jours ; on le place sur une estrade élevée ; on brûle autour des bougies & des pastilles parfumées , & les Talapains viennent toutes les nuits réciter des prières dans la chambre où il est déposé. La première nuit ils ne font que psalmodier d'une voix basse , la seconde , ils élèvent un peu le ton , & la troisième ils chantent à pleine voix. Leurs chants contiennent des moralités sur la mort , & une espece d'*itinéraire* pour l'ame du défunt à qui ils prétendent indiquer la route du ciel. On met ensuite le corps dans un cercueil de bois doré , sans drap mortuaire , mais avec ses habits , & une natte par-dessous. Le quatrième jour , on le porte en cérémonie au lieu où il doit être brûlé.

Le convoi se fait ordinairement sur la rivière , qui dans ces occasions est couverte d'un grand nombre de ballons. Des pleureuses , des danseurs , des joueurs d'instrumens & d'autres farceurs gagés ouvrent la marche. Les

Talapoins suivent dans des gondoles dorées, & précèdent le corps, qui est porté dans un balon particulier, le plus magnifique du cortège. Les enfans du mort, ses femmes, ses concubines ferment la marche. Les uns & les autres sont vêtus de blanc, qui est ici la couleur du deuil, & les femmes ont la tête rasée.

On arrive dans cet ordre à la pagode, aux environs de laquelle on doit brûler le corps. On le met sur un bûcher garni de feux d'artifice, & dont la décoration ressemble à celle de nos feux de joie. Pendant qu'il brûle, & que l'artifice joue, les farceurs masqués diversement dansent au son d'une infinité d'instrumens, & les Talapoins font retentir l'air de leurs chants. On recueille les cendres du mort dans une urne de métal, qu'on enterre sous une des pyramides de la pagode. Ses os, que le feu épargne presque toujours, sont inhumés au même endroit. Les Rois, leurs femmes, & leurs enfans sont brûlés dans une des cours du palais. Les funérailles des Princes du sang se font hors de l'enceinte du Pratsat, dans un des temples de la capitale. Tous les autres morts, de quelque rang

Ce que Pinto
vit observer
aux funérail-
les d'un Roi
de Siam.

qu'ils soient , sont portés hors des vil-
les , police presque générale dans tout
l'Orient. Pinto , pendant son séjour à
Siam , vit observer les cérémonies sui-
vantes aux funérailles d'un Roi. L'ur-
ne d'or , dans laquelle on recueillit les
cendres du Monarque , fut mise sur un
balon de la première grandeur , & dé-
posée dans une pagode hors de la ville.
Le balon qui la transporta étoit ac-
compagné d'une infinité d'autres bar-
ques superbement décorées , dans plu-
sieurs desquelles il y avoit des représen-
tations de divers genres , des lions ,
des tigres , des serpens , & d'autres
animaux. Un enfant habillé d'une
riche étoffe , & couvert de pierreries ,
paroissoit sur une estrade dorée. Il
avoit un sabre à la main , & il repré-
sentoit l'Ange tutélaire du Prince.
Quand l'urne eut été portée dans le
temple , on mit le feu aux représenta-
tions : ce qui s'exécuta au bruit de
l'artillerie , des tambours , des bassins ,
& de mille instrumens confus. Le peu-
ple passa dix jours dans la plus austère
retraite : toutes les maisons furent fer-
mées : personne n'osa paroître dans les
rues ni dans les places : un profond si-
lence régnoit par-tout. Au bout de ce

terme on ouvrit les temples ; on les orna des plus riches étoffes , on y arbora quantité de drapeaux , & l'on dressa dans les places publiques des autels , où l'on brûla des parfums. Des cavaliers vêtus de blanc , se rendirent dans les différens quartiers de la ville , firent ouvrir toutes les portes au son de plusieurs instrumens , & déclarerent au peuple qu'il avoit un Roi. Alors tout le monde courut aux temples , & y fit des vœux pour la prospérité du nouveau Monarque.

Les cérémonies funebres dont j'ai parlé , ne se pratiquent point à l'égard des enfans , dont les corps restent communément sans sépulture. Ceux qui meurent d'une maladie contagieuse , sont inhumés dans une fosse , & privés des honneurs du bûcher. On en use de même à l'égard des criminels , des noyés , des gens frappés de la foudre , des femmes qui meurent en couche , & de tous ceux qui périssent d'une mort violente. Leurs corps sont enterrés dans les champs , & les fosses qu'on leur fait , sont si peu profondes , qu'ils sont souvent la proie des bêtes farouches.

Dans quel-
cas on est
privé des
honneurs du
bûcher.

*Spectacles & autres divertissemens.*Spectacles
de théâtre.

Le théâtre des Siamois offre trois fortes de Spectacles ; le *Cone* , le *Lacone* , & le *Rabam*.

Le cone.

Le Cone est une danse pantomime , mêlée de quelques chants. Elle est exécutée par des hommes , qui dansent successivement plusieurs entrées au son des instrumens , & qui représentent une action guerrière. Ils sont masqués & armés. Leurs masques sont hideux , & leurs contorsions ont quelque chose d'effrayant.

La Loubere,
II. part. ch.
VI.

Le Lacone.

Le Lacone est une représentation , qui tient de l'épique & du dramatique. Elle dure environ trente-six heures , & on l'exécute en trois jours. Le sujet est une Histoire sérieuse , dont une partie est mise en action , & l'autre en récit. Un des acteurs fait le rôle d'Historien : les autres représentent les divers personnages sur lesquels l'action roule. Ils déclament tour à tour leur rôle ; mais ceux qui ne parlent point , ne laissent pas de rester sur le théâtre. La piece est en vers qui se chantent par des hommes ; les acteurs n'ont point de masques.

Le Rabam.

Le spectacle appelé Rabam , est exé-

cuté par des hommes & par des femmes, qui chantent & dansent tout à la fois, & qui le peuvent faire sans se fatiguer, parce que leur danse n'est qu'une marche lente, accompagnée de quelques contorsions du corps & des bras. L'action principale est interrompue par deux bouffons, qui s'avancent sur la scène, & qui amusent le peuple par des plaisanteries grossières. Les danses & les chants du Rabam ne roulent que sur des sujets de galanterie. Les acteurs & les actrices ont des ongles de cuivre jaune fort longs, des bonnets hauts & pointus, garnis de pierres fausses, avec des pendans d'oreille de bois doré. C'est dans ces bonnets, & dans les masques hideux dont on a parlé plus haut, que consiste à Siam tout le déguisement des acteurs.

Le Cone & le Rabam sont employés dans les funérailles, & l'on ne fait jamais la dédicace d'un temple sans représenter un Lacone. Ainsi ces différens spectacles peuvent être mis au rang des usages religieux de ce peuple, & l'opinion consacre ici des choses qu'elle condamne ailleurs avec une excessive sévérité.

Il y a dans le Royaume des Comé-

diens Chinois dont les spectacles sont fort suivis ; des Laos, qui font danser des marionnettes, des danseurs de cordes, & d'autres bâteleurs. La Loubere & Tachard font de grands éloges des Saltinbanques de Siam, qui paroissent surpasser nos sauteurs Européens.

Cerfs-volans
de Siam.

Le cerf-volant est pendant l'hiver un des amusemens de la Cour de Siam, & de tous les Souverains de l'Inde, sans excepter le Mogol. Les Siamois y attachent une lumiere, & quelquefois une piece d'or, qui appartient à ceux qui trouvent le Cerf-volant, lorsque la corde casse. Celui du Roi est en l'air toutes les nuits pendant les deux mois d'hiver, & des Mandarins sont nommés pour en tenir le cordon.

Luttes.

On trouve ici une foible image des anciennes joûtes des Grecs & des Romains. Il y a des Luteurs qui combattent corps à corps, avec les coudes, & avec les poings. Dans le dernier de ces combats, leur main est garnie d'une espece de bourrelet de corde, au lieu des gantelets de fer que les Romains employoient, & des cercles de cuivre dont se servent aujourd'hui les Laos dans les mêmes combats.

Courfes de
Balons.

Les courfes de Balons sur la riviere

sont une autre espèce de joute , où les plus habiles rameurs remportent le prix. C'est un plaisir de voir la rapidité avec laquelle ces barques légères , très-propres à fendre l'eau , voguent à l'envi les unes des autres , sans qu'aucun rameur prenne un moment de relâche , souvent dans l'espace de deux ou trois lieues.

Tachard ,
r. voyage ,
liv. iv.

On ne voit point ici de courses de chevaux ; mais les courses de bœufs sont très-communes , & leur appareil a quelque chose de singulier. On choisit un espace long d'environ 500 toises , sur deux de largeur , & l'on plante aux quatre coins un tronc d'arbre. Ces troncs servent de bornes , & l'on doit courir autour. Quelquefois ce sont deux bœufs qui courent l'un contre l'autre ; mais chaque bœuf est conduit par un homme qui court devant , & qui tient l'animal par un cordon passé dans ses nazeaux. D'espace en espace il y a des hommes qui relayent ces coureurs. Plus souvent c'est une paire de bœufs , attelés à une charrue , qui court contre une autre pair de bœufs , attelée de même. Ces bœufs sont guidés par des coureurs , & outre cela il y a un homme derrière chaque charrue ,

Courses de
bœufs.

La Loubere ,
ibid.

pour la soulever, & pour empêcher qu'elle ne touche à terre, ce qui retarderoit la course. Les Juges sont assis au milieu de l'espace, sur un échafaud élevé, & décernent le prix au vainqueur. Les courses de bœufs & de ballons donnent lieu à des paris considérables. Les grands Seigneurs font dresser pour le premier de ces exercices de jeunes bœufs bien taillés. On se sert aussi de buffes. J'ai parlé dans l'Histoire des Chinois de l'extrême agilité des bœufs de l'isle de Formose, qui courent avec la même vitesse que les chevaux. Il paroît que ceux de Siam ne sont pas moins alertes; mais on ne les monte pas comme les bœufs de l'isle de Formose.

Combats
d'éléphants.

On pourroit mettre au rang des plus curieux spectacles du pays les combats d'éléphants, si l'on permettoit à ces animaux de s'abandonner à leur valeur. Mais ceux qui entrent en lice, ont aux pieds plusieurs cordes, que tiennent des hommes, & qu'on attache quelquefois à des cabestans. La Loubere en vit combattre deux, montés par des conducteurs. Ils ne s'approchèrent qu'à la portée de leurs trompes, qu'ils pouvoient à peine

croiser dans le choc. Après cinq ou six assauts on fit cesser le combat, & des femelles qui approcherent, acheverent de calmer les antagonistes. Ces combats sont plus sérieux au Mogol : les éléphants se portent de rudes coups ; ils attaquent même le conducteur de leur antagoniste ; & s'ils peuvent le renverser avec leur trompe, ils l'écrasent sous leurs pieds. A Siam on épargne d'avantage la vie des hommes, & l'on est même avare du sang des animaux.

Les combats des éléphants avec les tigres ; ne sont guere plus sanglans. L'éléphant a une espece de platron en forme de masque, qui lui garantit la tête : le tigre est sans défense, & on l'attache même à un pieu, pour l'empêcher de s'élancer sur son adversaire. Quand il a reçu deux ou trois coups de trompe, qui lui ôtent une partie de ses forces, on le lâche, & il se jette alors sur son ennemi. Mais s'il a de l'avantage, on pousse contre lui d'autres éléphants, & le tigre est toujours vaincu dans ce combat inégal, quoiqu'il arrive rarement qu'il soit mis à mort. Ces spectacles s'exécutent hors de la ville, dans une place environnée d'une haute palissade, sur laquelle on a

Combats des
éléphants &
des tigres.

Tachard...
ibid. Liv. V.

élevé des galeries. Il n'y a point ici d'autres gladiateurs de profession que les lutteurs dont j'ai parlé ; ils ne combattent jamais contre les bêtes ; mais on expose quelques criminels désarmés aux éléphans & aux tigres.

Combats des
cocqs.

Les Siamois aiment beaucoup le combat des cocqs. Les plus grands ne sont pas toujours les plus forts , ni les plus braves. Lorsqu'un des deux champions est renversé , on lui donne à boire , & il retourne alors au combat avec une nouvelle ardeur. Il en coûte ordinairement la vie à l'un des combattans , & c'est ce qui porte les Talapoins à déclamer contre ces spectacles. Ils disent que ceux qui dans cette vie font battre les cocqs , se battront dans l'autre avec des barres de fer. Ils obrirent sous Chaou-Naraie un Edia qui défendoit ces combats. On sait qu'un de nos Rois* se plaisoit dans son enfance à ce spectacle cruel , & que les courtisans en tirent un mauvais présage , qui malheureusement s'est vérifié.

La Loubere,
ibid. *supra*.

* Charles IX.

Divertisse-
mens fami-
liers des Sia-
mois.

Le divertissement le plus familier de ces Indiens est le jeu , qu'ils aiment avec excès , jusqu'à risquer leur fortune , leur liberté , & celle de leurs enfans. Ils préfèrent à tous les autres

jeux le trictrac, qu'ils appellent *Saca*, & qu'ils jouent à notre maniere. La Loubere conjecture qu'ils l'ont appris des Portugais. Ils ont deux especes d'échecs, dont les uns sont parfaitement semblables à ceux d'Europe, & les autres ressemblent à ceux de la Chine, dont la marche a quelque chose de différent. Ils ont plusieurs jeux de hazard; mais celui des cartes leur est absolument inconnu.

Le tabac en fumée a beaucoup de charmes pour les Siamois. Les femmes n'y sont pas moins accoutumées que les hommes, & ce goût est commun aux grands & aux petits. Ils font peu d'usage du tabac en poudre. C'est dans ces divers délassemens que les Siamois passent leur vie. Ils laissent à leurs femmes les travaux pénibles, la culture des terres, les achats domestiques, & les autres soins du ménage. Pour eux, lorsqu'ils ont satisfait au service forcé que le Prince demande pendant six mois, ils se livrent entièrement à l'inaction. Ils ne se promènent point : ils ne chassent jamais : ils mangent le matin une portion de riz & de poisson, & ils s'endorment là-dessus. Ils dînent à midi, & ils dorment encore quelques

Vie paresseuse de ce peuple.

heures. Ils soupent sur le déclin du jour. Le reste de leur loisir est employé au jeu, à la conversation, & au plaisir de fumer.

§. IV.

Usages dans les repas ; dans les visites ; civilité de ce peuple.

Frugalité des
Siamois.

Gervaise ,
II. part.
La Loubere ,
II. part. ch.
IV.

La Religion interdit aux Siamois la plupart des viandes , & réduit leur nourriture à l'usage du riz ; des légumes , des fruits , & du poisson sec. Nos Anachorettes ne menent pas une vie plus sobre. Cette frugalité est d'autant plus louable , que le pays abonde en gibier , en volailles , & en alimens de toute espece , dont le prix est très-modique (a). Mais les viandes ont ici peu de suc , & sont si indigestes , que les Européens eux-mêmes s'en dégoûtent avec le tems. Les Siamois préfèrent les boyaux , les intestins , & ce qui nous paroît de plus dégoûtant dans les animaux. Ils mangent avec plaisir des poissons pourris , des œufs puans , des rats , des lézards , des sauterelles , &

(a) Dans le tems que la Loubere étoit à Siam , on y avoit une douzaine de poules pour vingt sols , un cochon pour sept sols , & une vache pour dix sols. Un homme vit ici avec deux liards par jour.

d'autres insectes grillés. Ils ont de petites huîtres très-bonnes, des tortues de médiocre grandeur, des écrevisses de plusieurs especes, des anguilles très-grosses, & d'autres poissons délicats; mais ils aiment mieux le poisson salé, & le plus corrompu a toujours la préférence.

Ils mêlent dans la plupart de leurs alimens une certaine pâte, appelée *Capi*, dont l'odeur est très-puante. Ils y ajoutent quantité d'épices & d'herbes fortes. Le beurre est assez rare dans le pays, parce que les Siamois n'ont pas l'usage de traire leurs vaches. Ce sont les Mogols qui débitent cette denrée. L'huile de coco est d'un plus grand usage: elle est très-douce lorsqu'elle est nouvelle, & notre huile de Provence ne la vaut pas; mais elle se corrompt en peu de jours.

Il n'y a aucune recherche, ni aucune délicatesse dans leurs repas les plus somptueux: tout s'y sert pêle-mêle, sans aucun ordre. Les convives sont assis sur des nattes, ou sur des tapis, à quelque distance les uns des autres, & on les sert séparément. La même méthode s'observe dans les repas ordinaires. Le mari mange à une table, la fem-

me à une autre, & chaque enfant est servi en particulier, fussent-ils douze ou quinze sous le même toit. L'heure de manger est le matin, dès qu'on sort du lit : à midi ils font une espece de collation, & ils soupent quand le soleil est couché.

L'eau est leur boisson ordinaire : ils ont coutume de la parfumer. Ils boivent aussi du thé dans leurs repas, à l'exemple des Chinois ; mais cette liqueur n'est guere en usage que dans la capitale. On ne trouve ici d'autres vins que ceux qui viennent de la Perse, ou de l'Europe : les vins d'Espagne sont les plus communs. Ils ont plusieurs especes de liqueurs fortes. Le *Tari* & le *Neri* sont le suc naturel de deux sortes de Palmites, dont l'un est l'Arékier, & l'autre une espece de Cocotier sauvage. On le recueille en faisant une incision aux arbres, vers la cime du tronc, & en appliquant dessous un récipient, qu'on bouche exactement, afin que l'air n'y entre point. Ce jus ne s'exprime que pendant la nuit : il s'aigriroit si on le recueilloit

Liqueurs du
pays.

La Loubere,
I. part. c. ix.
Gervaise,
ibid.

pendant le jour. Ils usent d'une autre liqueur, qu'ils appellent *Laou*, & que les Européens ont nommée *Rak* ou *Arak*.

C'est une eau distillée, qu'on compose avec des grains de riz fermentés dans la chaux. Les Indiens la boivent pure, & prétendent qu'elles réparent leurs forces, épuisées par une transpiration continuelle. Les Européens y mêlent du sucre & de la canelle, & l'exposent quelque tems au soleil, ce qui lui ôte un certain goût d'amertume qu'elle a naturellement. C'est avec cette eau-de-vie, que les Anglois composent leur *Punch*, mettant sur une chopine de Rak une pinte de jus de limon, avec de la muscade & du biscuit de mer grillé & pulvérisé.

Les Mores établis à Siam font un grand usage du café, qu'ils tirent d'Arabie.

Les Siamois sont naturellement ci-Politesse des Siamois. vils & circonspects. On les élève dès l'enfance à une grande politesse avec leurs égaux, & à une soumission infinie envers leurs parens, & leurs supérieurs. Les vieillards sont ici très-respectés. L'union est admirable dans les familles : l'intérêt ne les divise point ; un homme qui oseroit attaquer son pere en justice, passeroit pour un monstre.

Cette politesse & cette douceur de caractère se remarquent en plusieurs cho-

ses. Leur langue est remplie de termes respectueux & flatteurs dont ils se servent les uns envers les autres, & par le moyen desquels chacun rend avec la plus scrupuleuse exactitude ce qu'il doit aux personnes d'un rang supérieur. Les hommes ont un respect infini pour les femmes : on ne leur donne ici que les noms des choses les plus précieuses & les plus estimées, comme ceux de *jeune* diamant, *jeune* or, *jeune* crystal, *jeune* fleur, *jeune* ciel. Le mot *Nang*, qui en langue Bâlie signifie jeune, est particulièrement appliqué aux Dames, parce qu'on croit ici, comme ailleurs, que c'est l'éloge le plus flatteur qu'on puisse leur donner.

Comment ils
se saluent.

Les paroles dont ils se servent pour le salut, sont celles-ci : *Ca vai Tchaou*, je salue mon Seigneur. Dans les visites, si c'est un homme inférieur qui les rend, il se courbe en entrant dans la chambre, après avoir élevé les deux mains à la hauteur du front. Ensuite il se prosterne, & attend à genoux, mais assis sur les talons, que le maître de la maison lui parle. Si la visite est entre égaux, celui qui la rend en est quitte pour une simple inclination, & celui qui la reçoit, répond par une civilité

pareille , en disant *Maleou Chaou Maleou* , il est venu , le Seigneur est venu. Les premières questions qu'on se fait , sont celles-ci : *Etes-vous bien ? Mangez-vous bien ? Dormez-vous bien ?* Le maître du logis fait ensuite apporter de l'arek , du bétel , du thé , des confitures , des fruits , du riz , du poisson , & présente lui-même toutes ces choses à l'étranger. L'usage veut que celui-ci reçoive tout ce qu'on lui offre , & ce seroit une incivilité de dire *j'en ai assez*. On se sépare avec les mêmes cérémonies ; mais celui qui a reçu la visite , ne se leve point de sa place , sans avoir demandé la permission de se retirer.

Leur manière de s'asseoir est , comme dans tout l'Orient , de croiser les jambes. Ils sont si accoutumés à cette posture , que lors même qu'on leur présente un siège , ils ne s'y placent pas autrement. Quand plusieurs personnes s'entretiennent en cercle , elles ne sont jamais debout : mais chacun s'assied sur les talons , ou s'accroupit sur les coudes , par respect les uns pour les autres. Les esclaves , lorsqu'ils sont devant leur maître , se tiennent dans la première de ces postures , la tête un

peu inclinée, & les mains jointes à la hauteur du front. Si l'on rencontre une personne d'un rang supérieur, on croise les mains de la même manière, & l'on s'incline par respect.

Le lieu le plus élevé est à Siam le plus honorable.

Le lieu le plus élevé passe ici pour le plus honorable, & dans un terrain uni la droite est la place d'honneur. Il n'y a point de particulier qui cede à son égal la droite, ou qui le laisse asseoir au dessus de lui. Quand ils vont dans les rues, ils marchent à la file, & jamais à côté les uns des autres. C'est manquer de respect aux personnes qui sont en balon, que de traverser un pont dans le tems qu'elles passent dessous. Les Siamois sont si pointilleux là-dessus, qu'ils aiment mieux faire arrêter leur balon, que de s'exposer à la honte de passer sous les pieds des autres. Quand les envoyés de France étoient dans la salle basse de leur hôtel, les Siamois qu'on leur avoit donnés pour les servir, n'osoient monter au premier étage, même pour le service de la maison. Les Mandarins qui furent envoyés en France ayant été logés séparément dans une hôtellerie de Vincennes, de maniere que le chef de l'ambassade, qui portoit la lettre de son Maître

Maître étoit au premier étage, & les autres au second, un des Ambassadeurs subalternes s'appercevant qu'il étoit au dessus de la Lettre du Roi, descendit avec précipitation de sa chambre, & ne voulut plus y retourner. Par une suite de ce préjugé les Siamois trouvent fort extraordinaire qu'en Europe on place les valets dans le lieu le plus exhaussé du logis. Quand le Roi se promene en balon, il est assis sur une estrade très-haute; & tous les particuliers ont ordre de sortir de leurs maisons, & de se prosterner sur le rivage, afin que personne ne soit dans un lieu plus élevé que le siege du Roi.

Ces cérémonies sont ici d'un devoir indispensable, & les Siamois sont là-dessus presque aussi superstitieux que les Chinois. Si quelques particuliers manquent au cérémonial qu'ils doivent observer avec un supérieur, il est en droit de leur faire donner la bastonnade : mais d'un autre côté les Siamois se permettent plusieurs choses, qui parmi nous blessent les loix de la bienséance. Ce n'est point chez eux une incivilité de roter en compagnie, d'essayer avec le pouce la sueur de leur

front, & de se moucher avec les doigts. Lorsqu'ils vont en visite ils portent avec eux un crachoir, pour ne point gâter les nattes & les tapis sur lesquels on les fait asseoir.

Toucher quelqu'un au visage, manier ses cheveux, ou lui passer la main par dessus la tête, c'est lui faire une insulte sensible. C'est encore une incivilité de ne tendre à un homme qu'une main, en l'abordant; l'usage veut qu'on mette ses deux mains sous la sienne. Tout ce qu'on présente, & tout ce qu'on reçoit, doit aussi se tenir à deux mains. Ils commencent leurs lettres à la manière des Romains : *Un tel à un tel*; & ils posent leur cachet au bas, sans autre signature. La lettre se met dans un bâton creux, dont on scelle l'ouverture avec le même cachet.

§. V.

Habillemens , Meubles , Voitures.

Habillement
des hommes. La plupart des Siamois n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile peinte, qu'ils roulent autour des reins & des cuisses, & qui ne descend

pas jusqu'au genou. Les Portugais lui ont donné le nom de *Pagne*. Dans l'hiver on ajoute quelquefois à cet habillement une autre piece d'étoffe , dont on se couvre les épaules , & qui se porte en maniere d'écharpe. La Loubere ,
II. part. ch. I.
Gervaise ,
ibid.

La *pagne* des Mandarins est plus ample que celle des particuliers , & la matiere en est plus riche. C'est ordinairement une étoffe de soye , brochée d'or ou d'argent , & une de ces toiles fines que nos négocians appellent *Chitte* du Masulipatan. Les personnes qualifiées portent outre cela une chemise de mouffeline , sans coler , & si ouverte par devant , qu'elle leur laisse toute la poitrine découverte. On la met par dessus l'habit , usage que les Européens trouvent fort singulier. Les manches sont fort larges ; mais elles ne descendent que jusqu'au milieu du bras. Le corps en est si juste que ne pouvant passer par dessus la *pagne* , elle s'y arrête en formant plusieurs plis. L'usage veut ici que lorsqu'on rencontre un Mandarin d'un ordre supérieur , on ôte cette chemise , qu'on roule avec promptitude autour du corps , pour témoigner à ce Seigneur son respect & sa soumission.

Le Roi porte sous sa chemise une espèce de veste de brocard d'or, dont les manches fort étroites descendent jusqu'au poignet. Elle s'attache pardevant avec des boutons, & elle tombe jusqu'au genou. Il n'est permis à aucun Siamois de porter une pareille veste, à moins qu'il ne la reçoive des mains du Roi, qui n'accorde cette grâce qu'aux grands Officiers de la Couronne.

Le peuple ne porte point de souliers, & ne se couvre point la tête. Les grands Seigneurs ont des souliers pointus; sans quartier & sans ligature. Leur tête est couverte d'un bonnet fort élevé, fait en forme de pain de sucre, & orné de cercles d'or ou d'argent, suivant la qualité du Mandarin. On le lie sous le menton avec des rubans.

Habillement
des Dames.

L'habillement des Dames diffère peu de celui des hommes. La chemise est la même; mais elles y ajoutent une pièce de mouffeline, qui leur couvre le sein. Leur pagne est un peu plus longue que celle des hommes : sa couleur est communément noire, & l'étoffe est plus ou moins riche, suivant la condition des personnes. Outre les boucles

dont elles chargent leurs oreilles , & grand nombre de bagues qu'elles ont à leurs doigts , elles passent dans leurs narines plusieurs anneaux , ornemens bizarres dont toutes les femmes de l'Inde sont très-curieuses. Elles ont la tête nue , & leur pied est sans chaussure. Elles portent leurs cheveux très-courts , & elles les frottent d'une huile odoriférante , qui les rend luisans. Les hommes en parfument aussi leurs cheveux , & un mari ne va point voir sa femme , ni une femme son mari , ni les enfans leur pere & leur mere , sans être parfumés de la même maniere.

Rien de plus simple que les meubles de ce pays. Ils se réduisent communément à quelques nattes d'ozier , ou de paille de riz , qui leur servent de sieges , de sofas , & de lits. On voit chez quelques Mandarins des cabinets de la Chine ou du Japon , des porcelaines rangées sans beaucoup d'ordre , des tapis de Perse étendus sur le plancher , & quelques oreillers placés dans un coin de l'appartement : c'est en quoi consistent les meubles des palais les plus ornés. Les Siamois dorment sur des nattes , sans autre couverture que leurs pagnes , qu'ils étendent sur

eux, ou dont ils restent vêtus. Quelques-uns ont un tour de lit de mouffeline, pour se garantir des mouches : d'autres couchent sur un petit matelas de coton ; mais cette délicatesse n'est en usage que chez les personnes opulentes.

Quant aux voitures & aux équipages des Siamois, voici ce que j'ai trouvé de plus remarquable. Les éléphants sont la monture ordinaire des Mandarins : les particuliers montent des bœufs & des buffles. On ne fait ici presque aucun usage des chevaux, qui sont rares dans le pays, & dont l'espece est d'ailleurs mauvaise, ce que la Loubere attribue à la grossiereté des pâtures. Ceux que le Roi entretient pour la guerre se tirent ordinairement de Batavia. Il les monte rarement : l'éléphant lui paroît une monture plus noble, & plus propre pour la guerre. Les Siamois prétendent que cet animal fait défendre son maître, qu'il le relève avec sa trompe lorsqu'il tombe, & qu'il se jette avec fureur sur son ennemi. On remarque comme un trait assez particulier qu'un Roi de Siam (a) ayant été détrôné, & se voyant pour-

La Loubere,
ubi supra.
y.

(a) C'étoit le prédécesseur de Chaou - Naraïe.

suivi par l'Usurpateur , aime mieux fuir sur un éléphant que sur un cheval , quoique le cheval lui eût été dans cette occasion d'un plus grand secours. Il y a toujours dans le palais un éléphant tout équipé , & prêt à marcher : on l'appelle l'*éléphant de garde*. On le tient dans une écurie contiguë à l'appartement du Monarque , & dans laquelle on a construit un petit échafaud , d'où le Roi se place aisément sur le dos de l'animal. S'il se fait porter dans quelque autre voiture , il y entre de même par une fenêtre ou par une terrasse du palais. L'étiquette de cette Cour est qu'un Monarque ne se doit montrer au peuple que d'un lieu élevé.

Les Siamois ont deux sortes de chaises à porteurs , dont la forme n'a aucune ressemblance avec nos voitures de même genre. Les unes consistent dans une espèce de brancard , qui soutient un siège plus ou moins élevé. Quatre ou huit hommes le portent sur leurs épaules. Ces sièges ont quelquefois des bras & un dossier , comme nos fauteuils : d'autres sont entourés d'une petite balustrade , qui embrasse les côtés & le fond de la chaise , & qui laisse le devant libre & ouvert , pour

Chaises portatives de Siam.

l'entrée & pour la sortie. Il y en a qui sont couverts d'une impériale. Ces estrades, plus ou moins décorées, selon la qualité des personnes, se mettent non-seulement sur les chaises portatives, mais sur les balons & sur les éléphants. L'impériale n'est point ici une distinction fort honorable. Quand le Roi sort sur un éléphant, son siege est découvert; mais des côtés & du fond de l'estrade s'élèvent trois grands feuillages dorés. Lorsqu'il s'arrête, un homme s'approche de lui & le couvre d'un grand parasol, planté au bout d'une pique très-longue. L'usage de ces parasols n'est point accordé à tout le monde. Ceux qui ne sont composés que d'une seule toile, sans pentes, & sans ornemens, sont les moins honorables. Ceux qui ont deux ou trois petites pentes, qui tombent du rond principal, & qui sont plus basses l'une que l'autre, ne s'accordent qu'aux grands Officiers. Ce sont ceux que le Roi de Siam donne aux *Sanrats*, ou Evêques du pays, & il en envoie de pareils aux Ambassadeurs de France. Les Talapoins ont des parasols en forme d'écrans, composés d'une feuille de Palmite, coupée en rond & plissée. Le

Parasols Siamois.

Roi seul a droit de faire porter devant lui un parasol à plusieurs étages.

L'autre espece de chaises portatives ressemble assez à ce que nos relations d'Afrique appellent *Hamack*. C'est une sorte de lit suspendu à une longue barre de fer, que des hommes portent sur leurs épaules. Cette voiture, où l'on se tient couché, n'est permise ici qu'aux malades & aux vieillards.

ARTICLE XI.

*Taille & Physionomie des Siamois.
Caractere de ce peuple.*

L Es Siamois sont d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. On trouve ici peu de personnes contrefaites : cependant il n'est point de pays où les enfans soient plus négligés. On les plonge en naissant dans la riviere pour les laver : on ne les enveloppe point de langes : on les couche nus sur une natte : on les sevre au bout de six mois, & on ne leur donne d'autre nourriture que du riz.

Figure des
Siamois.

Gervaise assure que les Siamois, comme la plupart des autres Indiens,

Gervaise
ubi suprà.

La Loubere,
II. Part. Ch.
I. & suiv.

ne naissent point basanés, mais qu'ils ne tardent pas à le devenir, parce que dès l'enfance on les accoutume à marcher nuds aux ardeurs du Soleil. Les hommes & les femmes sont en général fort laids. La plupart ont le visage défiguré par la petite vérole, qui fait ici de terribles ravages. Ils ont les oreilles grandes, les yeux petits, mal fendus, peu animés, & d'un noir jaunâtre : leur nez est aplati : leurs joues sont creuses, & larges par le haut. Ils ont les narines fort ouvertes, la bouche grande, les levres grosses & pâles, les dents noires, le teint brun & rougeâtre, le front & le menton pointus, de manière que leur visage tient plus de la losange que de l'ovale.

Les femmes sont bien faites, mais leurs traits sont si grossiers qu'on distingue à peine leur physionomie de celle des hommes. Comme elles ne portent ni corps, ni corsets, leur gorge tombe, & descend fort bas. Elles ne mettent point de fard sur leur visage; mais les hommes se peignent quelquefois en bleu les bras, les cuisses, & les jambes. Les deux sexes ont les cheveux courts & fort droits.

Ces Indiens, accoutumés à vivre

avec des femmes noires, dont la physi-
 onomie n'a rien de commun avec
 celle des femmes Européennes, furent
 médiocrement touchés à la vue de
 quelques portrait que la Loubere leur
 montra, & qui représentoient au natu-
 rel plusieurs belles personnes de la
 Cour de France. Une grande poupée
 du Palais fit plus d'impression sur deux
 jeunes Mandarins, qui dirent qu'une
 femme comme celle-là vaudroit bien
 quinze mille livres, mais qu'il n'y avoit
 personne à Siam qui fût en état de l'a-
 cheter. Quant à l'habit & aux orne-
 mens que portoit la poupée, les Man-
 darins s'en moquerent, disant que cette
 vaine parure étoit trop embarrassante
 pour un mari. La Loubere attribue
 cette naïveté à la persuasion où étoient
 les Siamois, que les Dames d'Europe,
 comme celles de Siam, couchent tout
 habillées. Qu'eussent dit nos Mandarins,
 si la poupée eût eu un grand panier ?
 Cette superfluité, qu'un luxe plus mo-
 derne a inventée, leur eût paru sans dou-
 te bien plus embarrassante ? Les Amba-
 sadeurs que Chaou-Naraie envoya en
 France furent d'abord assez insensibles
 aux attraits de nos plus belles femmes :
 leur blancheur, leurs cheveux bouclés,

Ce qu'ils pen-
 sent des fem-
 mes blanches.

leurs dents blanches, & leurs robes flottantes causoient à ces Indiens plus de surprise que de plaisir. Mais le tems & la réflexion leur ouvrit enfin les yeux, & ils avouerent depuis que les Siamois n'avoient rien d'aimable en comparaison des Françoises, & que le prix de la beauté appartenoit aux Européennes. Ce qui acheve de décider la question, c'est que le Roi de Siam, le Mogol, & d'autres Monarques Indiens ont toujours dans leur Sérail des femmes blanches, de Mingrelie ou de Georgie. Les femmes du même pays font l'ornement du sérail de Constantinople, où l'on n'admit jamais de femmes noires.

Propriété de
ces Indiens.

Les Siamois sont très-propres : ils se baignent trois ou quatre fois le jour, soit en se plongeant dans l'eau à notre manière, soit en la faisant répandre sur leur corps en petite quantité, ce qu'ils continuent quelquefois pendant des heures entières. On ne fait aucune visite de conséquence sans se laver auparavant, & pour montrer qu'on sort du bain, on se fait sur la poitrine une marque blanche avec de la craye. La coutume du pays est de se parfumer le corps, & de mettre sur ses levres une

pommade de senteur, qui les rend fort pâles. Ils parfument de la même manière leurs cheveux. Ils ne les poudrent point, mais ils les peignent avec soin, se servant pour cela d'un instrument particulier, qui au lieu d'être tout d'une pièce, comme nos peignes, n'est qu'un amas de petites pointes liées étroitement avec un fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe à mesure qu'elle croît, & naturellement ils en ont peu. Ils ne coupent point leurs ongles, mais ils ont soin de les peindre.

L'esprit de servitude, dans lequel Leur paresse.
les Siamois sont élevés, leur abat le courage, & les rend d'une timidité excessive. Leur humeur est douce, mais elle n'a rien d'engageant. Ils sont flegmatiques, paresseux, sobres & désintéressés, plutôt par indolence que par vertu. Leur indifférence est extrême, & approche de l'insensibilité : ils n'admirent rien : ils aiment & ils haïssent foiblement ; & leur caractère, dit un Ecrivain qui les a bien connus, est aussi tranquille que leur Ciel. Ils négligent tous les exercices de l'esprit, & ils ne s'adonnent guère davantage aux exercices du corps. Sans les corvées pénibles dont ils sont chargés,

& que leur paresse rend peut être équitables , ce peuple vivroit dans une inaction absolue. Leur démarche est lente , & n'a rien de libre. Ils ne peuvent soutenir sur leurs mains le poids d'un mousquet , & ils sont obligés de l'appuyer sur le genou lorsqu'ils veulent tirer. Les soldats en faction sont tranquillement assis , ou couchés dans leur poste.

Leur physionomie a quelque chose de sombre & de stupide , qui ne donne pas une grande idée de leur esprit. Cependant ils ne manquent point de pénétration ni de jugement. Ils conçoivent avec facilité ; leurs idées sont nettes , leurs reparties vives & spirituelles : ils saisissent fort bien tout ce qu'on leur dit , & s'ils n'ont pas l'imagination assez forte pour inventer , ils imitent du moins avec beaucoup d'adresse tous les ouvrages qu'ils voient. Mais le défaut d'étude & d'émulation engourdit ici tous les talens.

L'ivrognerie & la colere sont des vices qu'ils ont en horreur , & qui ne se trouvent que chez des gens de la plus vile espece. Ils sont glorieux , & sensibles aux offenses qui intéressent leur honneur : les autres disgraces les

touchent peu , & ils supportent avec constance les plus rigoureux supplices. On les assomme de coups , sans leur arracher la moindre plainte : ils ne pleurent presque jamais.

Le Blanc ,
Liv. V.

Quoique peu attachés à leur religion , dont ils ont une connoissance très-superficielle , ils respectent ceux qui l'enseignent , & qui font une profession particuliere d'en pratiquer les devoirs pénibles. Ils se plaisent à decorer les temples & à enrichir les Prêtres. La superstition qui se mesure chez toutes les nations au degré de l'ignorance , est extrême parmi ce peuple. Ils croient aux présages & aux divinations , & ils sont si persuadés qu'il y a des regles infaillibles pour connoître l'avenir , que quand les devins du Roi se trompent , on leur donne la bastonnade. On traite avec la même rigueur les Médecins de la Cour , lorsque leurs remèdes ne réussissent pas : & cela vient d'un autre préjugé qu'on a ici , qu'il y a un art certain de rendre la santé aux malades.

La Loutere ,
II. part. ch.
XL.

Superstitions
de ce peuple.

Ceux qui se mêlent à Siam d'Astrologie sont la plupart originaires du Pégu , ou du pays des Bramas. On n'entreprend aucune affaire , ni aucun

Devins.

voyage sans les consulter. Le premier Astrologue de la Cour compose tous les ans un Almanach, où il marque les jours heureux & malheureux ; & le peuple se laisse guider dans toutes ses entreprises par ce calendrier trompeur. Le Dimanche, qui s'appelle ici *le jour du Soleil*, passe pour le jour le plus heureux de la semaine. Le croissant de la Lune est plus favorable que son déclin. On regarde comme de dangereux présages les hurlemens des bêtes féroces ; les cris aigus des cerfs & des singes ; la rencontre d'un serpent au milieu d'un chemin ; la chute de quelque chose, qui tombe d'elle-même, & sans aucune cause apparente. Ces accidens frivoles suffisent pour jeter l'effroi dans l'ame d'un Siamois, & pour lui faire abandonner, ou remettre à un autre tems, l'affaire la plus importante.

Une de leurs manieres de deviner est de sortir dans la rue, après avoir fait quelques opérations superstitieuses, & de recueillir au hazard les premieres paroles qu'ils entendent prononcer. Cet oracle leur paroît infallible. Leurs Devins prétendent avoir des talis-

Talismans. mans pour causer la mort à un ennemi,

pour rendre invulnérable , pour lier la langue à un délateur. Plusieurs de ces talismans consistent dans de petits papiers , qui contiennent des figures & des caractères. Les Matelots menacés d'une tempête , les suspendent aux agrès du bâtiment , & croient conjurer par-là les vents & les orages. Les Juges s'en servent dans la cérémonie du serment & de l'épreuve , & les font avaler dans de l'eau , ou dans des pillules. Les Médecins les mêlent dans les breuvages qu'ils donnent à leurs malades , ou les attachent au bord du vase , pour empêcher que certains Esprits , appelés *Petpayatons* , ne nuisent à l'efficacité du remède. On croit que ces Esprits sont répandus dans l'air ; qu'ils cherchent à nuire aux hommes , qu'ils aiment les femmes , & qu'ils ont Incubes, *ibid.* les prémices de toutes les filles , à qui ils font une blessure dangereuse , qui se renouvelle ensuite tous les mois.

Par une suite de cette humeur superstitieuse , ils obligent toutes les femmes , après leurs couches , à une cérémonie , qui a quelque rapport à l'ancienne purification des Juifs. On les expose pendant un mois devant un assez grand feu , autour duquel on les

Femmes purifiées par le feu.

fait marcher. Au Pégu on met les femmes sur une claye de bambou, élevée sur des piliers, & sous laquelle on allume un petit feu : mais on ne les tient que quatre ou cinq jours sur cette espèce de gril. Dans l'un & l'autre pays, aussi-tôt qu'elles se sont acquittées de cette cérémonie, on remercie le feu de les avoir purifiées, & l'on donne en cette occasion un grand repas, où l'on ne mange rien qui n'ait été présenté aux flammes, en manière d'offrande.

Breuvages.

On doit mettre au rang des plus dangereux maléfices les breuvages artificiels dont ces Indiens font usage. Les uns abrutissent totalement l'esprit, ou suspendent l'usage de ses facultés. J'ai parlé ailleurs du premier de ces effets, dont la politique barbare des Monarques de Siam offre de tems en tems de funestes exemples. Quant à l'affoiblissement passager des forces de l'ame, on fait ce que les Voyageurs rapportent des femmes de Goa, & de quelques autres contrées de l'Inde. Au moyen de certains breuvages elles causent à leurs maris une stupidité de plusieurs heures, qui sert de voile aux infidélités qu'elles leur font. Les autres

Ibid.

sont destinés à inspirer de l'amour , & produisent quelquefois cet effet , en affoiblissant l'imagination d'un homme naturellement sensible , & en le faisant tomber dans une espece d'enfance , qui l'engage sans retour dans les pieges que lui tend une femme habile. L'essence de pavot est un autre breuvage , qui produit un effet fort différent de ceux dont on vient de parler. Il augmente la vigueur de l'ame , & inspire un courage qui tient de la férocité & de la fureur. Les Macassarois , les Malais , & d'autres braves de l'Inde , en font usage pour se préparer au combat. Mais son action ne dure que quelques heures , & l'on tombe après cela dans une grande foiblesse. Les Siamois qui auroient bien plus besoin d'un tel breuvage , sont trop lâches pour s'en servir. Voilà les principales superstitions de ce peuple , & c'est à quoi se réduit toute l'habileté de ses prétendus Magiciens. Achéons le portrait de ses mœurs.

Les Siamois ont beaucoup de franchise & de bonne foi dans le commerce : mais si on les tire delà , on trouve qu'ils sont avarés , usuriers & même voleurs. La Loubere rapporte plusieurs

Leur penchant pour le vol.

traits , qui prouvent que ces Indiens ont un penchant presque invincible pour ce dernier vice. Je me contenterai d'en raconter un. Louis XIV. ayant mené en Flandre les Ambassadeurs de Siam , un Officier de leur suite , qui étoit Mandarin , prit une vingtaine de jettons chez un Seigneur du pays qui les avoit traités. Son vol fut reconnu le lendemain , parce qu'il donna un de ces jettons à un domestique , croyant que c'étoit une piece de monnoie.

Leur modestie.

La modestie & la pudeur sont des vertus particulieres aux Siamois. Quoique les femmes , au moins parmi le peuple , n'aient le corps couvert que depuis la ceinture jusqu'aux pieds , & que la pagne des hommes soit beaucoup plus courte , ils sont d'une modestie extrême dans cette nudité. Le jour que les Envoyés de France firent leur entrée à Siam sur la riviere , qui étoit couverte d'une multitude innombrable de balons , la plupart des femmes tournoient le dos au spectacle , & s'accroupissoient dans leurs bateaux , de peur d'être vues des étrangers. Le peuple murmura de ce que les François se jettoient nus dans la riviere pour se baigner ; afin d'appaiser ces plaintes le

Ministre , leur fit donner des pagnes pour se couvrir. Ils couchent tout habillés : ils ne frappent jamais les enfans sur les parties que la décence oblige de cacher ; ils s'abstiennent par pudeur de l'usage des lavemens ; ils ont en horreur le péché contre nature. Leurs oreilles sont aussi chastes que leurs yeux , & les chansons indécentes sont prosrites par une loi de l'Etat.

Les femmes sont sages par tempérament , par habitude , & un peu par nécessité. Leur naturel est froid & flegmatique : leur vie est laborieuse : elles ne jouent point : elles n'aiment point la parure : elles ne reçoivent point les visites des hommes ; la mort ou l'esclavage sont le châtiment de l'adultere. Les femmes du peuple , qui sont chargées de tous les soins du ménage , jouissent d'une grande liberté. Celles des Grands menent une vie fort retirée. En général elles ont un tendre attachement pour leurs maris , & dans une ville emportée d'assaut par l'ennemi , il n'est point d'honnête femme qui n'aime mieux que son mari la tue , que s'il la laissoit tomber au pouvoir du vainqueur. Les filles sont , dit-on , moins retenues que les femmes mariées , & trom-

Ibid.

pent quelquefois la vigilance de leurs gardiens. Lorsqu'on les surprend en faute, leurs parens les vendent à un homme qui tient un lieu de prostitution, & qui achete aussi les femmes, que les maris congédient pour cause d'infidélité.

Voilà ce qui m'a paru de plus remarquable dans les mœurs de ce peuple. J'ai tâché de le peindre avec des couleurs naturelles & vraies, sur le tableau fidele que la Loubere en a tracé. J'ai pris cet Ecrivain pour guide dans plusieurs autres détails intéressans, & j'ai emprunté de lui, pour l'Histoire des Siamois, les mêmes secours que Kaempfer m'a fourni pour celle des Japonnois. Ses Mémoires, moins agréables pour le style, que ceux de l'Abbé de Choisi & du Pere Tachard, l'emportent infiniment du côté de l'ordre, de l'exactitude, du choix des matieres, & de la solidité des réflexions. Choisi est superficiel : Tachard est flatteur : l'un & l'autre sont d'une crédulité excessive. Le Jésuite sur-tout, flatté des honneurs extraordinaires qu'il reçut à Siam, se laissa tromper par les exagérations artificieuses de Constantin, qui ne cherchoit qu'à en imposer aux Fran-

Jugement
sur quelques
relations de
Siam.

çois par une vaine ostentation de magnificence. On lui fit voir une cinquantaine d'éléphants , tant dans les écuries de Juthia , que dans celles de Louvo , & l'on n'eut pas de peine à lui persuader que le Roi en entretenoit au moins *vingt mille* dans le reste du Royaume. Le Ministre lui montra rapidement le trésor du Prince , & lui fit croire qu'il y avoit des amas d'or , d'argent , & de pierreries. On fait jusqu'où peut aller l'imposture dans l'ostentation de ce genre de richesses. Il le conduisit dans les plus belles pagodes , lui fit voir des idoles colossales bien dorées , & soutint hardiment qu'elles étoient *d'or massif*. Le Pere Tachard les crut telles , parce que leur dorure étoit éclatante , & qu'il ne les vit que dans un certain éloignement , les unes étant placées sur des piédestaux élevés , les autres ayant devant elles des grillages de fer qui ne s'ouvrent jamais.

M. de Forbin , qui a fait un plus long séjour à Siam , a eu le tems d'approfondir beaucoup de choses , qui ont échappé à l'attention superficielle du Pere Tachard. Il n'a vu dans ce Royaume qu'une misere extrême , non-

Guyon, Hist.
des Indes ,
II. part. chap.
t. 5. III.

seulement parmi le peuple , mais chez les Grands. La contenance des Mandarins qui vivoient à la Cour , le surprit étrangement. Il les vit assis en rond , sur une natte d'ozier , & s'entretenant à la lueur d'une seule lampe. Quand l'un d'eux vouloit lire ou écrire , il tiroit de sa poche une bougie jaune , qu'il allumoit à cette lampe , & qu'il plaçoit ensuite sur un chandelier de bois , qui tournoit sur un pivot. Il ne put s'empêcher d'en témoigner un jour sa surprise à Constantin , qui lui *avoua franchement que ce Royaume étoit fort pauvre.* On prodigua à Forbin les titres & les honneurs ; mais il n'eut pas à se louer de la générosité du Monarque. La maison où il fut logé étoit petite , & on la meubla fort simplement. La vaisselle qu'on lui donna se réduisoit à douze assiettes d'argent très-minces , & à deux gobelets de même métal. On ajouta à tout cela *quatre douzaines de serviettes de coton , & deux bougies jaunes par jour.* Voilà , dit-il , *tout l'équipage de Monsieur le grand Amiral , Général des Armées du Roi.* M. de Forbin ajoute cette réflexion remarquable : « Je dirai franchement que j'ai été surpris plus d'une fois

Mémoires de
Forbin , cités
par Guyon ,
ibid.

fois que l'Abbé de Choisi & le Pere Tachard, qui ont fait le voyage avec moi, & qui ont vu les mêmes choses que moi, semblent s'être accordés pour donner au public sur le Royaume de Siam des idées brillantes, & si peu conformes à la vérité. Il est vrai que n'y ayant demeuré que peu de mois, & Monsieur Constance ayant intérêt de les éblouir, ils ne virent dans ce Royaume que ce qu'il y avoit de plus propre à imposer. Mais après tout il faut qu'ils aient été étrangement prévenus, pour n'y avoir point apperçu la misere qui se manifeste par-tout, à tel point qu'elle saute aux yeux, qu'il est impossible de ne la pas voir. » Le Comte de Forbin, dont le nom est si fameux dans notre marine, avoit été un des conducteurs de l'escadre Française, qui fut envoyée à Siam en 1687. Le séjour de plus de deux ans qu'il fit dans ce pays, les emplois qu'il y occupa, & sur-tout la candeur & la franchise de son caractère, ne doivent laisser aucun doute sur la sincérité de son récit.

ARTICLE XII.

*Des Nations étrangères établies
à Siam.*

LA fertilité du pays , la liberté du commerce , & les facilités qu'on procura aux étrangers , attirerent autrefois à Siam un grand nombre de colonies , dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui. Les unes sont établies dans la Capitale , où elles occupent différens quartiers : les autres ont bâti des habitations dans les campagnes , entre Juthia & Bankok. Chaque Nation a un chef de son pays , qu'elle élit avec l'agrément du Roi , & qui la gouverne selon ses loix. Gervaise assure que ces différentes colonies forment au moins le tiers des habitans du Royaume. On peut les réduire aux Nations suivantes.

Gervaise , II.
partie. La Lou-
bere , II. &
III. partie.

I. Les Laos & les Péguans. On doit les regarder comme les plus anciens colons étrangers , & rapporter leur établissement au tems de la première défolation de leur pays par les Bramas , c'est-à-dire , au quatorzième siècle de l'Ere Chrétienne. On les reçut d'abord dans la Capitale , & on leur don-

na aux environs des terres à cultiver, moyennant un tribut qu'ils payoient à l'État. Mais leur colonie s'étant accrue considérablement, soit par les nouveaux transfuges qui s'y joignirent, soit par le nombre des prisonniers qu'on fit durant les guerres du Pégu, on jugea à propos de les disperser dans plusieurs quartiers du Royaume. Depuis ce tems ils sont restés confondus avec les Siamois, quoiqu'on les distingue à leur langage, & à d'autres différences remarquables. Ils portent presque tous des pagnes rouges, & leurs cheveux sont encore plus courts que ceux des Siamois. Leurs oreilles sont fort larges, & d'une telle longueur, qu'elles leur tombent sur l'extrémité supérieure de l'épaule. On les alonge ainsi dès l'enfance, à force de les tirer, & l'on y fait outre cela un trou fort large, qu'on agrandit de plus en plus, en y mettant des bâtons plus gros les uns que les autres, de manière qu'on passeroit le pouce dans cette ouverture. Leurs femmes ont la taille assez belle, & le visage moins basané que les Siamois. Elles sont aussi plus vives & plus spirituelles, mais beaucoup moins sages.

Q ij

II. Les Malais, les Mores Indostans, & les Macassarois. Ces peuples forment des colonies nombreuses & puissantes : & comme ils sont d'un naturel inquiet & audacieux, ils ont souvent causé de grands mouvemens dans l'Etat. On impute aux Malais la plupart des assassinats qui se commettent dans le pays. Vers l'année 1680, ils tramerent une conspiration dangereuse, dans laquelle les Macassarois se trouverent impliqués. Chaou-Naraïe les punit d'une maniere terrible, & fit passer au fil de l'épée plusieurs milliers de rebelles, qui vendirent chèrement leur vie. Les Macassarois sur-tout se défendirent avec une opiniâtreté qui tenoit de la fureur. Quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de deux cens, il fallut envoyer contre eux un détachement de cinq ou six mille hommes, qu'ils mirent d'abord en fuite. Ils soutinrent avec vigueur un autre combat qui dura douze heures, & dans lequel ils furent accablés par le nombre. Le Chevalier de Forbin ayant reçu l'ordre d'arrêter une galere qui leur appartenoit, fit sommer le Capitaine de mettre pied à terre, & de venir le trouver

Tachard
II. Voyage
Liv. III.

dans la forteresse de Bankok , pour lui rendre compte du nombre des gens qui montoient la galere. Le Capitaine vint avec huit de ses gens , sans autres armes que le crid , espece de couteau , de la longueur d'environ dix-huit pouces. Forbin envoya un Officier pour lui demander le crid de la part du Roi. Le barbare ne répondit à cette proposition , qu'en plongeant son arme dans la poitrine de l'Officier qu'il étendit mort. Il tua successivement trois autres François , & se précipita ensuite avec ses gens du haut d'un bastion. Percé de plusieurs coups de mousqueterie , comme il étoit étendu à terre , Beau-regard , un des Officiers de la garnison s'approcha de lui , & se mit en devoir de lui ôter son crid. Mais le Capitaine Macassarais s'appercevant de son dessein , eut assez de force pour le percer lui-même de cette arme , avec laquelle il lui fendit le ventre. Les autres Macassarais de la galere ayant mis pied à terre , au nombre d'environ quarante , soutinrent l'effort de toute la garnison Française , qui étoit composée de trois ou quatre cens hommes , & la mirent même en fuite. Le désordre fut tel , qu'il ne tint qu'aux

Action vigou-
reuse d'un Ma-
assarais.

Ibid.

Macassarois d'entrer pêle-mêle avec les François dans Bankok , & de s'emparer de cette forteresse. Ils se défendirent pendant treize jours dans les bois des environs ; & quoiqu'affoiblis par la fatigue & par la faim , ils eurent encore assez de vigueur pour mourir tous les armes à la main , sans demander ni faire quartier à leurs ennemis.

Les Macassarois & les Malais font profession du Mahométisme , ainsi que les Mores Indostans établis à Siam. Ces derniers jouirent d'une grande faveur au commencement du regne de Chaou - Naraie. Ils possédoient les principales charges de la Cour ; le Berclam , ou Ministre des affaires étrangères , étoit de leur Nation ; l'E-tat leur fit bâtir à ses dépens plusieurs Mosquées , & leur Religion fut tellement favorisée , que les Siamois qui l'embrassoient , obtinrent l'exemption du service personnel. Mais cette prospérité dura peu ; le Berclam Mahomé-tan fut disgracié , & le crédit de cette Nation alla toujours depuis en décadence. Du tems de la Loubere il y avoit trois ou quatre mille Mores dans le Royaume , & presque autant de Malais. Pour ce qui est des

La Loubere,
III. partie.

Macassarois , ils furent presque tous exterminés dans le tems de la conjuration dont j'ai parlé. Les troubles que les Hollandois exciterent vers le milieu du dernier siècle dans le Royaume de Macassar , situé dans l'Isle Celebes , l'une des Moluques , avoient porté ces Insulaires à chercher un asyle à Siam. Ainsi leur colonie étoit encore dans son berceau , lorsqu'elle reçut cet échec. Celle des Malais , qui est plus ancienne , doit son origine aux ravages que les Portugais firent dans leur pays au commencement du seizieme siècle.

III. Les Japonnois , les Chinois , les Tonquinois , &c. L'Histoire ne nous apprend point dans quel tems , ni à quelle occasion ces différens peuples se sont établis à Siam. On fait seulement que la colonie des Japonnois est ancienne , & que dans le seizieme siècle , les Rois de Siam avoient une garde composée de ces Insulaires. Ils devinrent si redoutables , qu'on prit le parti de les exterminer tous dans un même jour ; & , comme je l'ai remarqué ailleurs , ils furent traités de la sorte par un Prince qu'ils avoient placé sur le trône. Les Chinois , les Tonqui-

nois, les Cochinchinois, & les Camboyens ont aussi des établissemens dans le Royaume de Siam. Celui des Chinois est le plus florissant. Ils équipent tous les ans quinze ou vingt jonques, chargées de marchandises de la Chine & du Japon.

IV. Les nations Européennes. Les Portugais sont les plus anciens colons Européens du Royaume. Ils s'y réfugièrent vers l'année 1640, lorsque les Hollandois les chassèrent de Malaca, Etat limitrophe de Siam. La plupart s'établirent aux environs de Juthia, où ils possèdent encore aujourd'hui plusieurs villages habités par sept ou huit cens familles. Leur pauvreté est extrême, parce qu'ils menent une vie paresseuse & libertine.

Gervaise
ubi supra.

Les Anglois, qui s'étoient établis sur la côte de Malaca aux dépens des Portugais, & à qui les Hollandois enlevèrent ensuite leurs possessions, cherchèrent aussi à se dédommager de cette perte, en tournant leur commerce du côté de Siam. Ils y formerent un bel établissement vers le milieu du dernier siècle. Mais leur Directeur s'étant brouillé avec la Cour, essuya plusieurs insultes, & fut chassé du pays. Le

Gouverneur Anglois de Madras, ne pouvant digérer un tel affront, commanda à tous les Marchands de sa Nation d'abandonner Siam. La plupart obéirent à ses ordres; d'autres refuserent de s'y soumettre, & continuerent de vivre dans le pays.

Les François n'ont fait que paroître à Siam, & leur prospérité a duré encore moins que celle des Anglois. Les Hollandois seuls, plus heureux, & peut-être plus rusés que les autres Européens, ont pris racine dans ce Royaume, où ils se maintiennent depuis plus de cent ans. Ils ont deux habitations sur le Ménan, l'une près de la Capitale, l'autre au dessous de Bangkok. Ils avoient dessein de les environner d'une haute muraille, pour en faire deux especes de forteresses; mais le Gouvernement s'étant opposé à cette entreprise, ils ont élevé autour une forte palissade.

La Loubere a raison de dire que, ^{Inconstance des fortunes de Siam.} malgré la protection apparente qu'on accorde ici aux étrangers, c'est peut-être le pays de toutes les Indes où il est le plus difficile de faire une grande fortune, & sur-tout de la conserver. Les Japonnois, les Mores, les Portu-

Q v

gais, les Anglois, & les François, séduits par les promesses d'un Ministère perfide, ont successivement éprouvé les plus fâcheuses disgraces. La maxime de cette Cour est d'offrir un asyle à tous les Aventuriers qui se présentent, de mettre à profit leur valeur & leur industrie ; de les ménager tant qu'ils lui sont utiles, jusqu'à user de violence pour les conserver ; d'oublier leurs services lorsqu'elle n'en attend plus rien, & de s'en délivrer par une perfidie lorsqu'ils deviennent redoutables. La Loubere ajoute que cette politique est assez commune dans toutes les Indes.

Pourquoi le commerce est si infructueux dans ce pays.

D'autres causes concourent encore à rendre le commerce de Siam très-infructueux pour les Etrangers : les révolutions fréquentes, soit dans le Ministère, soit dans l'Etat ; la pauvreté & le peu d'industrie des peuples ; les exactions du Gouvernement, qui impose des loix gênantes aux Négocians, soit en fixant le prix de leurs marchandises par des taxations arbitraires, & souvent injustes, soit en les forçant de traiter uniquement avec les Facteurs royaux, de leur vendre tout ce qu'on porte dans le Royaume, & d'acheter d'eux tout ce qu'on en tire.

On accuse Chaou-Naraie & son pré-^{La Loubère,}
 décesseur d'avoir introduit ces usages^{ibid.}
 tyranniques. Avant leur regne le tra-
 fic étoit aussi libre que florissant à Siam,
 & ce fut sans doute ce qui attira dans
 le Royaume cette prodigieuse multi-
 tude d'Etrangers, qu'on distinguoit,
 dit-on, en quarante Nations différen-
 tes. Fernand Mendez Pinto rapporte
 que de son tems, c'est-à-dire, dans
 le seizieme siecle, plus de mille vais-
 seaux venoient mouiller tous les ans
 dans la rade de Siam. Les choses ont
 bien changé à cet égard. On voit à peine
 arriver ici dans le cours d'une année,
 une vingtaine de jonques Chinoises &
 trois ou quatre bâtimens Hollandois.
 Et pour ce qui est de cette ancienne
 multitude d'Etrangers, plusieurs Au-
 teurs dignes de foi nous apprennent
 que les plus riches Négocians ont aban-
 donné le pays. Cette décadence du
 commerce des Siamois, triste fruit
 d'un despotisme injuste & tyrannique,
 n'est pas le trait le moins instructif
 de leur Histoire.



ARTICLE XIII.

*Du Royaume de Camboie , & de la
presqu'isle de Malaca , anciennes
dépendances de Siam.*

Description
de Camboie.

LE Royaume de Camboie , situé dans la partie orientale de la presqu'isle de l'Inde (a), entre huit & quinze degrés de latitude septentrionale, est borné à l'Est, par la Cochinchine & par le Royaume de Chiampa ; au Midi, par la mer des Indes ; au Nord, par le Royaume de Laos ; & au Couchant, par l'Etat de Siàm.

Salmon, Etat
de Siam.

Cette région est coupée dans toute sa longueur par un grand fleuve, qui prenant sa source dans la Tartarie, coule dans la Chine, dans le Royaume de Laos, dans celui de Camboie, & reçoit différens noms, selon les pays qu'il arrose. Les Camboyens le nomment *Mecon*. C'est sur ce fleuve qu'est bâtie la Capitale, que les Européens appellent Camboie, & dont le véritable nom est *Eauwek*. Le Roi du pays y fait sa résidence dans un Palais fort sim-

(a) On entend toujours ici la presqu'isle au delà du Gange.

ple , environné d'une palissade , & défendu par quelques pieces d'artillerie. La ville est en partie habitée par les naturels du pays , & en partie par des Japonnois , des Portugais , des Cochinchinois , des Malais , & d'autres colonies d'étrangers. Les Portugais exercent ici plusieurs charges considérables , & vivent à la maniere du pays ; mais avec tant de licence , qu'ils ne font aucun exercice du Christianisme. En 1710. un Pere de Saint François se transporra dans cette ville , pour y administrer les Sacremens. Ayant appris qu'un des principaux Portugais avoit deux femmes , il employa les plus vives exhortations pour l'engager à en congédier une. N'ayant pu le convertir , il l'excommunia ; ce qui mit le Portugais dans une telle fureur , qu'il tua le Missionnaire. Depuis cette violence aucun Prêtre Catholique n'a osé s'établir dans le pays.

Un peu au dessus de Camboie , en remontant le fleuve , on trouve une autre ville , appelée *Lauvec* , ou *Ravekka*. On rencontre sur la côte les ports de *Terrana* , de *Langor* , de *Karol* , & de *Kupan-soap* ; mais ces mouillages ne sont pas trop sûrs. Le port de Kupan-

soap est le plus fréquenté , & il s'y fait un grand commerce d'ivoire & de gomme qu'on tire du pays.

Le Royaume de Camboie étoit anciennement une Province de l'Empire Siamois. Il a secoué & repris le joug en divers tems , suivant la situation des affaires de Siam. En 1717. le Roi des Camboyens se voyant menacé d'une irruption des Siamois par mer & par terre , implora l'assistance du Roi de la Cochinchine , & lui soumit à perpétuité tous ses Etats. Depuis ce tems Camboie est tributaire des Monarques Cochinchinois , & cette dépendance est telle , qu'aucun étranger n'est admis à commercer dans le Royaume sans la permission de ces Princes.

Conditions
& mœurs des
Camboyens.

Voyages des
Hollandois
Tome V ;
Mondelflo
Hamilton
&c.

Le Gouvernement civil & militaire est entre les mains des *Oc-kinas* , qui sont les Mandarins du pays. Ils ont la boîte d'or , qui est ici , comme à Siam , une marque d'honneur , attachée aux premières charges : ils font porter devant eux deux épées qu'ils reçoivent des mains du Roi. Ils ont droit de citer les particuliers à leur tribunal , de juger les causes civiles & criminelles , de condamner à la prison , de prononcer des sentences de mort.

On assure que la Religion des Camboyens differe peu de celle des Siamois , & qu'ils honorent les mêmes Dieux sous des noms différens. Leurs principales Divinités sont *Tipedah* , qui est le pere , & *Prah Prumb* , & *Prah Pont* qui sont les enfans. Ce peuple est fort dévot , & fort libéral envers les autels. Le principal Temple de la Capitale , renfermé dans l'enceinte du Palais , est un édifice très-vaste , dont l'architecture est belle , quoique d'un goût particulier. Ses colonnes sont couvertes d'un vernis noir & poli , avec des feuillages d'or , & d'autres ornemens en relief. Le pavé est d'une matiere précieuse , & l'on étend dessus des nattes pour le conserver. Les Talapoins qui le desservent , tiennent un rang distingué dans l'Etat. Les autres Prêtres du pays sont peu estimés , & il n'y a guere que des gens de la lie du peuple qui embrassent cette profession.

Les habitans de Camboie ont le corps bien fait , le teint jaune , les cheveux longs. Une robe large & ouverte forme l'habillement des hommes : les femmes ont un habit plus court , qui leur sert la taille & les bras , outre une espece de jupe qui leur couvre le reste

du corps. Les uns & les autres ont grand soin de leur chevelure, qu'ils parfument d'aromates. Ils frottent leurs lèvres des mêmes parfums, & ils achevent de se purifier la bouche en mâchant continuellement du Bétel, dont l'usage est aussi fréquent à Camboie qu'à Siam. Les femmes sont jolies, spirituelles & coquettes.

Productions
du pays.

Le pays peut avoir cent trente lieues de longueur du midi au Nord, & cent lieues de large du Levant au Couchant. Mais la plus grande partie de ce terrain est inculte, inhabitée, & couverte d'épaisses forêts, remplies de bêtes fauves. Il produit de l'or très-pur, de la soie, de l'ivoire; des bois de senteur, du vernis, des drogues médicinales, & une gomme précieuse, qui est renommée dans toute l'Asie.

Ces peuples croient à la Métempyscose, mais ils sont, à cet égard, moins superstitieux que les Siamois. Ils tuent sans scrupule les cerfs, les buffes, & d'autres bêtes sauvages: ils n'épargnent pas même les éléphants, animaux si respectés à Siam, qu'on y punit leur massacre avec la même sévérité que le meurtre d'un homme. Ils se

servent fort adroitement des armes à feu; mais au lieu de charger leurs fusils avec des balles, ils y mettent un lingot de fer fort menu, qu'ils empoisonnent avec le suc d'un arbre qui croît dans leurs forêts. Hamilton, de qui j'emprunte ce récit, ne nous apprend pas le nom de cet arbre; mais il ajoute une particularité remarquable; c'est que le même suc, qui sert à empoisonner le fer dont on charge les mousquets, perd sa qualité vénéneuse lorsqu'on l'avale en breuvage. Les chasseurs le reçoivent sur des feuilles, en faisant une incision à l'arbre, & cette liqueur rafraîchissante répare leurs forces. Mais s'il en tomboit une goutte sur quelque blessure, elle deviendrait incurable, & il n'est point d'antidote contre la malignité d'un tel venin. Passons à la description de l'autre Royaume, que j'ai promis de faire connoître.

Propriété singulière d'un arbre de Camboie.

Depuis que les Indiens ont perdu la propriété de la plus belle portion de Malaca, la connoissance de ce Royaume appartient moins à leur Histoire, qu'à celle des peuples Européens qui l'ont conquis. Il suffit de donner ici une idée générale de cette contrée.

Description de Malaca.

Le pays de Malaca est une langue de

terre fort étroite , qui forme la pointe méridionale de la presqu'isle de l'Inde , & qui peut avoir quatre-vingt ou cent lieues de longueur du Midi au Nord. Il ne tient au continent que par le côté du Nord , où il confine à l'Etat de Siam , ou plutôt au Royaume de Johor , qui en a été démembré : tout le reste est baigné par la mer. Il est borné au Sud-Ouest par un canal assez étroit , qui le sépare de l'isle de Sumatra , & qui est connu dans nos Cartes sous le nom de *Détroit de Malaca*.

Mœurs des
naturels du
pays.

Guyon , His-
toire des In-
des , II. part.
chap. I. Sal-
mon : *ubi su-
pra*.

Quelques Voyageurs assurent que l'intérieur du Royaume , c'est-à-dire , tout ce que les Européens n'ont pas subjugué , est habité par sept nations , qui ont chacune un Roi particulier. Leurs mœurs sont sauvages ; ils habitent dans les bois , ou sur des rochers inaccessibles. Ils ne sement & ils ne cultivent aucune espèce de grain ; ils ne vivent que des fruits que leurs forêts produisent , ou des animaux qu'ils tuent ; ils abandonnent la culture des terres , & la profession des arts aux Chinois , qui ont établi une colonie florissante dans ces quartiers , & qui se sont répandus jusques dans le Royau-

me de Johor , où l'on compte trois mille familles de cette nation.

Les Malais sont moins noirs que les autres Indiens. Leur Religion est celle de Mahomet , avec quelque mélange de Paganisme. Ils sont fort dévots ; ils prient cinq fois le jour ; ils visitent assidument leurs mosquées ; mais ils se permettent le vol , les plus cruelles injustices , & des impuretés abominables.

La Capitale porte le nom du pays. On assure qu'elle a été bâtie par les *Selates* , peuple Indien , uniquement occupé de la pêche. Quelques montagnards , habitans plus anciens du pays , se joignirent à eux , & ils s'accorderent tous à prendre pour Chef un Prince de l'isle de Java , nommé *Patisamora* , qui ayant été chassé de ses terres , s'étoit réfugié parmi eux. Cette colonie naissante prit son nom de l'état auquel l'adversité avoit réduit son Chef , & s'appella *Malaca* , qui dans le langage du pays signifie fugitif. On ne nous apprend pas dans quel tems se fit cette fondation ; mais on prétend que le premier Roi du pays fut *Schah Dar-Shah* , ou *Raal Sabu* , fils du Fondateur de la colonie. Il étoit tributaire

Histoire des
Voyages, Liv.
I. chap. XI.

du Roi de Siam, contre lequel ses successeurs se révolterent.

Avant que les Européens eussent conquis & désolé cette partie de l'Inde, Malaca étoit une ville florissante & renommée dans la haute Asie. On voyoit arriver de son port une prodigieuse multitude de navires, qui venoient non-seulement de la Chine, du Japon, des Moluques, & des parties orientales les plus voisines, mais de Bengale, de Coromandel, de Malabar, & même du golfe Persique. Elle envoyoit au dehors des colonies nombreuses qui répandoient sa gloire & ses richesses en diverses contrées. La langue des Malais passoit pour la plus savante de toutes celles qui se parloient dans les Indes, & toutes les nations polies s'empressoient de l'apprendre. C'est encore aujourd'hui l'idiome le plus universellement répandu parmi les Indiens.

On doit rapporter l'époque de la décadence de cette ville fameuse à la conquête qu'en firent les Portugais en 1511, sous la conduite d'Alphonse Albuquerque. Outre que Malaca fut alors pillé & saccagé par les vainqueurs, la terreur des armes Portugai-

ses , jointe aux exactions qu'ils tirent des navires étrangers , éloigna de ses ports la plupart des Nations Asiatiques. Les Hollandois qui s'en emparèrent en 1641 , ont achevé de ruiner son commerce , pour augmenter celui de Batavia , la plus importante de leur colonie dans l'Orient.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DES LAOS , DES PÉGUANS , ET DES PEUPLES D'AVA.

Après avoir parlé dans le premier Chapitre des nations orientales & méridionales de la presqu'isle de l'Inde , il me reste à faire connoître les peuples qui habitent au Nord & au Couchant. Leur Histoire , que j'aurai soin d'abrégé , parce qu'elle offre peu de détails intéressans , terminera la première partie de la description de l'Inde.



ARTICLE I.

Des Laos.

Description
de Laos.

Kaempfer,
Histoire du
Japon, Liv. I.
Valentin, Sal-
mon, &c.

LE Royaume de Laos est situé au Nord de Siam, entre quinze & vingt-cinq degrés de latitude Septentrionale, environ à trente journées de Juthia. Il est placé environ au centre de la presqu'île de l'Inde, entre le Tonquin, le pays de Camboie, l'Etat de Siam, & le Pégû; mais des forêts impénétrables & des montagnes presque inaccessibles; le séparent de tous ces Etats. Une grande rivière que Kaempfer regarde comme un bras du Gange, le traverse dans toute sa longueur. Les rochers & les cataractes dont elle est remplie, en rendent la navigation si difficile, que les Laos sont obligés, dans certains endroits, de démonter leurs bateaux, & d'en transporter les pièces sur leurs épaules. Comme les planches ne sont liées qu'avec des cordes, cette manœuvre se fait avec assez de promptitude.

Productions
de ce Royaume.

Le pays est bon & fertile. La terre est naturellement grasse & molle; mais elle durcit à un tel point

durant l'Été , que les moissonneurs battent le riz & les autres grains , dans le lieu même où ils les recueillent , sans avoir besoin de transporter les gerbes dans les granges. Il produit en abondance la meilleure espèce de riz : on y trouve du benjoin , du musc , de l'or , des pierres précieuses , particulièrement des rubis , & des perles. La gomme laque de Laos est si estimée , que les Marchands de Camboie viennent en chercher ici , quoique leur pays en produise de très-bonne. Cette gomme est une matière rougeâtre & transparente , qui entre dans les peintures & les vernis , dont on fait la cire d'Espagne , & qui sert à d'autres usages. Quelques-uns croient que c'est l'ouvrage de certains insectes , particulièrement des moucheron & des fourmis , qui laissent une humidité gluante sur les branches de certains arbres. D'autres se persuadent que c'est un suc de ces arbres mêmes (a).

(a) M. l'Abbé Guyon (Histoire des Indes , II. partie , chap. I. §. III.) dit affirmativement que *ce n'est qu'une terre qui se rencontre dans quelques forêts autour des fourmillières*. J'ai peine à croire que sa décision fixe à cet égard l'incertitude des Savans.

Les éléphans sont si communs dans les forêts de Laos , qu'on assure que le pays en a tiré son nom , *Laos* signifiant *millier d'éléphans*. Le sel se forme ici naturellement d'une espece d'écume , que les grandes pluies laissent sur la terre , & qui se durcit au soleil. C'est apparemment la même matière qui forme aussi les perles , production très-étonnante dans une contrée où il ne paroît pas qu'il y ait aucune source d'eau salée.

Les Laos ont la même Religion , la même langue , & la même écriture que les Siamois , à l'exception de quelques lettres , dont l'usage & la prononciation leur sont inconnus. Ils prétendent avoir enseigné aux Siamois l'art d'écrire , & la langue Balie , qui est celle des Livres sacrés. Ils sont fort bâsanés : ils ont plus de vivacité que le peuple de Siam ; leur physionomie est assez semblable à celle des Chinois.

Loin d'avoir aucune connoissance distincte de l'étendue & des forces de ce Royaume , de la position de ses Villes , & de la division de ses Provinces , on connoît à peine le
nom

nom de sa Capitale , que les uns appellent *Winkian* , les autres *Langion* , ou *Lanchang*. Kaempfer fait mention de deux principales villes , dont il appelle l'une *Landjam* , & l'autre *Tsimaja*. On dit que cet Etat n'est qu'un démembrement de celui de Siam.

Quelques Voyageurs prétendent que tout le pays est partagé en sept Gouvernemens , soumis à autant de Vice-Rois ; qu'outre ces sept Gouverneurs , il y a un Vice-Roi général , qui est la seconde personne de l'Etat ; que quand le Roi meurt , cet Officier assemble les Grands du Royaume pour procéder au choix d'un nouveau Maître , & qu'en attendant l'élection , c'est lui qui gouverne l'Etat.

Guyon , Histoire des Indes , II. part. chap. I.



ARTICLE II.

*Des Péguans & des Peuples d'Ava ,
réunis aujourd'hui sous un seul
Maître.*

J'Ai parlé dans l'Histoire des Siamois , des guerres que les Péguans ont soutenues contre leurs voisins depuis le seizieme siecle , de la puissance de leur Etat sous la dynastie des Bramas , de sa décadence sous le dernier Monarque de cette famille , & des révolutions qui suivirent la mort du Brama. L'une soumit le Pégu au Roi d'Arrakan , l'autre le fit tomber sous la puissance du Royaume d'Ava , dont il devint une Province. Depuis cette derniere révolution , qui arriva vers le commencement du dix-septieme siecle , les peuples du Pégu & d'Ava obéissent à un seul maître , qui n'est guere connu dans nos relations que sous le nom du Roi de Pégu. Le Prince qui regne aujourd'hui sur ces deux Empires , descend de l'heureux Monarque qui les réunit sous sa puissance.

Salmon , Etat
de Pégu ,
Trad. Ira-
lienne.

§. I.

*Situation du Pégu. Villes principales.
Qualités & productions du pays.*

Le Royaume du Pégu, en y comprenant le pays d'Ava, Martaban, Prom, Brama, & d'autres petits Etats de son ancienne dépendance, & qu'il a perdus & recouvrés en divers tems, n'a pas plus de cent lieues d'étendue du Nord au Midi, ni plus de cinquante du Levant au Couchant, dans sa plus grande largeur; & c'est à tort que M. Salmon, ou son Traducteur Italien, sur la foi du Pere du Chatz, disent qu'il est une fois plus grand que la France. Cet Empire situé dans la partie occidentale & septentrionale de la presqu'isle de l'Inde, est environné au Nord par des montagnes & par des déserts, qui le séparent de la Chine; au Couchant, par le Royaume d'Arrakan, & par le golfe de Bengale; au Midi, par le Royaume de Siam, & à l'Orient, par celui de Laos. Les principales villes qu'il renferme sont,

I. AVA, capitale du Royaume, située au vingt-unieme degré de latitude septentrionale, sur un fleuve

R ij

Salmon ,
ubi supra.

qui porte aussi le nom d'*Ava* , suivant la coutume des anciens , qui donnent aux rivières le nom de tous les pays qu'elles arrosent. On prétend que celle-ci prend sa source dans l'*Yun-nan* , Province de la Chine , peu éloignée d'*Ava* , ou dans le lac de *Chiamai* , situé dans ce dernier Royaume. *Ava* est une ville que le Traducteur de *Salmon* compare pour la grandeur à celle de *Rheims* ; ses rues sont bien alignées , & bordées d'arbres à droite & à gauche.

II. *BAKAN* , ville située sur le même fleuve , assez bien bâtie pour le pays , & que notre Auteur compare à *Dijon*.

De l'Isle ,
Relation His-
torique du
Royaume de
Siam , passim.

III. *PROM* , c'est la Capitale d'un petit Etat , limitrophe d'*Ava* & du *Pégu* , qui , avant la réunion de ces deux Royaumes , dépendoit alternativement de l'un ou de l'autre , suivant le sort des armes , & qui vraisemblablement n'a pas mieux défendu sa liberté , depuis qu'il s'est trouvé enclavé dans le vaste Empire dont nous parlons. Le fleuve d'*Ava* baigne aussi ses murailles.

IV. *SURIAM* , ou *SYRIAM* , ville de l'ancien *Pégu* , bâtie à l'embou-

chure du même fleuve , sur le golfe de Bengale , vers le seizième degré de latitude du Nord. C'est le seul port considérable du Pégu. La ville est construite sur le penchant d'une colline ; elle est environnée d'une muraille sèche , & ses fauxbourgs sont beaucoup plus grands que la Cité. Les Portugais furent quelque tems *Salmon, ibid.* possesseurs de cette place importante , que le Roi d'Arrakan leur permit de bâtir. J'ai raconté ailleurs (a) comment elle leur fut enlevée par le Roi d'Ava.

V. PÉGU , Capitale de l'ancien Royaume de ce nom , bâtie sur un fleuve , que nos relations appellent aussi *Pégu* , & qui se jette dans le golfe de Bengale. Ses anciens fossés , qui sont aujourd'hui une terre labourée , ont six ou sept lieues de circonférence , ce qui prouve que c'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Orient. Son état présent n'est nullement digne de son ancienne splendeur , & elle n'a pas la vingtième partie des habitans qu'elle comptoit dans le tems de sa prospérité.

VI. MARTABAN. Cette ville , si-

(a) Page 74 de ce volume.

tuée entre le Royaume du Pégu , & celui de Siam , est la Capitale d'un Etat , qui a successivement appartenu à ces deux Royaumes , mais dont il paroît que les Péguans ont été plus souvent possesseurs. Elle est bâtie sur un grand fleuve , près du golfe de Bengale ; environ trente lieues au dessus de Mergui , premiere ville maritime des Siamois. Son port , autrefois capable de porter des vaisseaux de toute grandeur , a été comblé par les Monarques du Pégu , qui ont tâché d'attirer à Suriam tout le commerce maritime. On a vu dans l'Histoire des révolutions de Siam (a) les cruautés horribles que les Bramas exercerent dans cette malheureuse ville , vers le milieu du seizieme siecle.

La partie méridionale du Pégu est un pays uni , d'un bel aspect , & coupé de plusieurs rivières , dont les débordemens réglés portent par-tout la fertilité & l'abondance. Elles laissent sur la terre un limon gras , qui rend les pâturages excellens , & qui fait croître le riz dans une prodigieuse quantité. Tout le reste du Royaume n'est pas également fertile. On trouve

(a) Page 63 de ce volume.

beaucoup de forêts , de montagnes , & de lieux déserts , non - seulement du côté de la Chine , mais sur la frontiere d'Arrakan , sur celle de Siam , & même sur les bords du fleuve d'Ava , à quelque distance de la Capitale. Mais à mesure que ce fleuve avance dans le pays , le sol y devient excellent ; & en remontant la riviere , depuis son embouchure jusqu'à la ville d'Ava , on découvre de belles campagnes , des villes considérables , des villages fort peuplés , & si près les uns des autres , qu'il semble que les bords du fleuve en soient couverts.

Le long des côtes de Bengale , depuis le cap *Negraes* , qui est à seize degrés de latitude du Nord , jusqu'à la hauteur de Martaban , qui est à treize degrés , on trouve quelques isles de la dépendance du Pégu , mais la plupart désertes. Les côtes de ce Royaume sont d'un abord difficile & dangereux. Outre les bas-fonds , les rochers , & les bancs de sable , dont la rade même de Suriam , qui est le meilleur port du pays , n'est pas exempte , le flux & le reflux sont si rapides , qu'aucun navire ne peut approcher de la côte de plus

R iv

de trois lieues : les ancrs les plus fermes ne résisteroient point à l'impétuosité des flots. On assure que la mer n'est pas plus tranquille à l'embouchure du Pégu ; que son flux pousse les navires dans le fleuve avec une rapidité extrême , & que dans le tems du reflux , on est obligé de les mettre à sec sur le rivage.

Le Pégu a le même climat que Siam , la Cochinchine , & le Tonquin , parce qu'il est à peu près à la même distance de l'Equateur. L'air y est très-sain , & les Européens se portent mieux ici que dans aucun autre pays de la presqu'isle de l'Inde. Mais la petite vérole fait de grands ravages dans tout le Royaume , principalement dans la Province de Suriam.

Traducteur
de Salmon ,
ubi supra.
chap. V.

On assure que les Péguans ont une telle horreur de cette peste , que lorsque quelqu'un en est attaqué , tous ceux qui demeurent dans sa maison , ou dans les maisons voisines , prennent la fuite. On laisse au malade un peu d'eau , & quelques mesures de riz pour vivre , & au bout de trois semaines , on vient s'informer de son sort. S'il guérit , les mêmes personnes qui l'avoient abandonné , le portent en

triomphe sur leurs épaules , & célèbrent sa convalescence avec de grandes démonstrations d'alégresse.

Le pays produit toutes sortes de bois propres aux constructions , de l'ivoire , de la cire , du vernis , du fer , de l'étain , du cardamome , plante aromatique , & quantité de pierres précieuses , particulièrement des rubis , qui sont les plus beaux de tout l'Orient. Le rubis est une pierre transparente , d'un rouge éclatant , mêlé d'un peu de violet dans ses extrémités & sur sa surface. Les principaux endroits d'où on les tire , sont une montagne voisine de *Cablan* , entre *Suriam* & la ville de *Pégu* ; on en trouve aussi dans les montagnes qui séparent le royaume de *Pégu* de celui de *Laos*. Un Voyageur moderne en distingue quatre espèces , le rubis , le rubacel , le balais , & le spinel. La première est la plus estimée. Leur forme ordinaire est ronde ou ovale , & l'on en voit peu qui aient naturellement des angles. Leur valeur augmente à proportion de leur poids. Les Péguans se servent pour les estimer , d'un poids appelé *Ratis* , qui est de trois grains & demi , ou de sept huitièmes de karat , selon l'Auteur

Rubis du Pégu.

Daniel Scheld-
don , cité
dans l'Histoire
des Voya-
ges , T. IX.
pag. 107.

que j'ai cité. Un rmbis qui pèse un raris , se vend vingt pagodes (a) : celui de deux , quatre - vingt - cinq ; celui de trois , cent quatre-vingt-cinq ; celui de quatre , quatre cents cinquante ; celui de cinq , cinq cents vingt-cinq ; celui de six & demi , neuf cents quatre-vingt. Ceux qui passent ce poids , & qui sont sans défaut , n'ont point de valeur fixe.

§. I I.

Du Roi , de ses Officiers , & du Gouvernement civil & militaire.

Vanité des
Rois du Pégu.

Traducteur
de Salmon
sur le Pégu ,
chap. II.

Le Roi du Pégu s'attribue des titres très-fastueux. Ses sujets l'appellent *Kiak* , c'est-à-dire , Dieu , & lorsqu'il écrit à quelque Prince , il prend le titre de *Roi des Rois* , d'*ami & de parent de tous les Dieux du Ciel & de la Terre* , de *frere du Soleil* , de *proche parent de la Lune* , de *Maître absolu du flux & du reflux de la mer* , de *Roi de l'éléphant blanc* , & des *vingt-quatre parasols blancs* , &c.

Lieu de leur
résidence.

Ce Prince réside à *Ava* , dans un Palais vaste , dont le plan est quarré , &

(a) Monnoie d'or des Indes , qui a la forme d'un bouton de veste , & que M. Guyon évalue à huit livres dix sols de notre monnoie.

qui consiste en quatre corps de logis, qui ont chacun environ cent trente toises de longueur. On voit au milieu un pavillon, dont les murs extérieurs sont dorés. On entre dans ce Palais par quatre portes, qui regardent les quatre points du ciel. La première s'appelle la *Porte d'or* : c'est par-là qu'on fait entrer toutes les personnes qui apportent des présens, & en particulier les Ambassadeurs, qui ne sont jamais admis à l'audience du Prince, sans payer chèrement cet honneur. La seconde porte est celle de la *Justice* : elle conduit au Tribunal où l'on juge les procès. La troisième se nomme la *Porte de la Faveur* : c'est par-là que sortent ceux qui ont obtenu quelque bienfait du Monarque, & les criminels qu'il daigne absoudre. La quatrième est appelée la *Porte de la Magnificence* : elle ne s'ouvre que pour le Roi, lorsqu'il se fait voir au peuple dans tout l'éclat de sa majesté.

Les sujets se prosternent ici, non-seulement devant la personne du Prince, mais devant toutes les choses qui sont à son usage. Ils portent un respect particulier aux mets qu'on sert

Du Chatz, apud Salmon, ibid. Mémoires de l'Académie des Sciences, Année 1692, p. m. 329.

Respect qu'on leur porte.

sur sa table , quoiqu'elle soit très-frugale , ainsi que celle de la plupart des Princes d'Orient. Lorsqu'il a dîné , il ordonne à ses Officiers de sonner de la trompette , pour signifier à tous les Rois de l'Univers que l'Empereur du Pégu leur permet de se mettre à table. Il y a lieu de croire que cette étiquette fastueuse s'est introduite à la Cour de Pégu vers le seizieme siècle , sous l'orgueilleuse domination des Bramas.

On assure que les Loix du Pégu ont beaucoup de conformité avec celles du Japon. L'autorité du Prince est absolue : il tient les Grands dans une sujétion étroite , & il a soin de protéger le peuple contre leurs vexations. Chaque Province entretient à la Cour un député , qui rend compte au Roi , ou à ses Ministres , de la conduite des Gouverneurs. Lorsqu'ils font en faute , on en fait un sévère exemple.

Dans chaque ville , il y a un Gouverneur , un Lieutenant , douze Officiers de Justice , qui s'assemblent tous les dix jours , ou plus souvent , s'il le faut , pour juger les procès. Ils sont assis en cercle sur des nattes : ils écoutent les

Parties, & ils ne prononcent leur jugement qu'après avoir examiné l'affaire pendant trois jours. On peut appeller de leur sentence au Roi même : si elle est injuste, il la casse, & punit les juges avec rigueur : si l'appellant a tort, la sévérité du Prince se tourne contre lui. Le Roi se réserve la connoissance des crimes capitaux, comme ceux d'homicide ou de rébellion. Des commissaires qu'il nomme, interrogent les coupables en sa présence, & c'est lui qui signe l'arrêt de mort.

On employe ici dans les jugemens les mêmes épreuves qui sont en usage à Siam ; celles de l'eau, de l'huile bouillante, du plomb fondu. Les peines capitales les plus communes sont de trancher la tête, ou de faire fouler les criminels sous les pieds des éléphans.

Le Roi a un fonds de milices réglées, que les Gouverneurs des villes & des provinces sont obligés de fournir. Ces milices ne lui coûtent rien en tems de paix ; mais lorsqu'elles s'assemblent pour marcher contre l'ennemi, on leur donne des armes, des habits, & des vivres. Quand la guerre est terminée, on leur fait rendre

leurs armes & leurs casques , pour en faire usage dans une autre occasion. On juge assez combien il y a peu de fond à faire sur des troupes si mal payées , & mal disciplinées.

§. I I I.

Des Dieux , des Prêtres , & des usages religieux de ce peuple.

Religion du
Pégu.

Tous les habitans du Pégu sont idolâtres , à l'exception de quelques Chrétiens & de quelques Mahométans ; qu'on trouve en très-petit nombre dans le pays. Il paroît que les Péguans idolâtres sont partagés en deux sectes , dont le culte & les principes sont fort différens. La première de ces Religions , que je crois la plus ancienne dans le pays , est la même pour le fond que celle des Siamois. Elle roule principalement sur le culte de Sommonacodon , & sa morale est très-pure. L'autre a pour objet le culte des Démons autant que celui des Dieux , & ses principes sont très-corrompus. On peut croire avec assez de fondement qu'elle a été introduite au Pégu par les Bramas. Balbi , Mondello , Hamilton , & d'autres

Voyageurs font mention de la première de ces Religions sans parler de l'autre. Scheldon ne parle que de la seconde, & lui attribue quelques dogmes qui appartiennent à la première. Expliquons en peu de mots les principes de ces deux Sectes, & n'oublions pas de remarquer que la supposition de leur existence est l'unique moyen de concilier les contrariétés apparentes qui se trouvent dans les Ecrivains que je viens de nommer.

Les partisans de la première Secte joignent au culte de Sommonacodon celui de *Samsai*, autre Divinité Siamoise; de *Prah Prumb*, qui est un Dieu des Camboyens; de *Kiakiac*, & de *Dagun*; qui paroissent des idoles particulieres aux Péguans. On a consacré à ces dernières Divinités deux Temples fameux, bâtis au midi de Surian, ville maritime dont j'ai parlé. Celui de *Kiakiac* est situé au milieu d'une plaine: on y voit une statue colossale, longue de soixante pieds, étendue sur son piédestal, dans l'attitude d'une personne qui dort. Les Péguans prétendent que ce Dieu dort en effet depuis 600 ans, & qu'il ne sortira de ce profond sommeil que pour venir détruire le monde.

Première
Secte.

Traducteur
de Salmon,
ubi supra.

Ses Temples.

Hamilton,
cit. *Ibid.*

Le Temple de Dagon est bâti sur une colline , dans une position si avantageuse , qu'on le découvre de huit lieues à la ronde. Les Prêtres seuls ont la permission d'y entrer , & cachent leur idole avec tant de soin , qu'ils refusent même de dire en quoi consiste sa représentation. Tout ce qu'on en fait ici , c'est que ce n'est point une figure d'homme. Ces Prêtres assurent que quand Kiakiac aura détruit de fond en comble la machine du monde , Dagon rassemblera ses débris épars , & en formera un monde nouveau.

Les autres Pagodes sont en grand nombre dans le pays. Elles sont toutes bâties de bois. Il y en a plusieurs dont la structure est très-élégante , & dont les dehors même sont vernissés & dorés. Une des dévotions les plus ordinaires parmi ce peuple , est de construire des chapelles (a).

(a) Scheldon se trompe lorsqu'il dit que les Péguans n'ont pas de Temples , ni de culte réglé. J'ai marqué la source de son erreur : ce Voyageur ne connoissoit point la Secte dont nous parlons , & n'avoit apparemment commercé qu'avec les peuples qui suivent l'autre. Les Auteurs de la collection des Voyages ont tort de s'attêter au témoignage de cet Ecrivain , qui n'avoit qu'une connoissance imparfaite du Pégu. Voyez la page 562.

Cette Religion a ses Prêtres , qui Ses Prêtres. suivent à peu près les mêmes rites que les Talapoins de Siam , & qui font profession de pratiquer les mêmes austerités. Les uns habitent dans des Monasteres , bâtis aux environs des Temples : les autres vivent au milieu des bois , dans des sortes de cages , qu'ils construisent au haut des arbres , pour se garantir de l'insulte des tygres , dont le pays est rempli. Les jours Scheldon , Hamilton , ubi suprà. de fête ils vont prêcher dans les villes , où ils rassemblent le peuple au son d'une cloche ou d'un bassin. Ils expliquent quelque précepte de la loi naturelle , & ils font la guerre aux vices , ou aux superstitions qu'elle condamne. Ils n'exigent de leurs auditeurs que la pratique de cette Loi , & ils tolèrent l'usage de toutes les Religions. Les disputes & les guerres théologiques sont inconnues parmi eux. Ils regardent sans chagrin & sans jalousie la désertion de ceux qui embrassent le Christianisme ou le Mahométisme. Ils ont une charité compatissante pour les Etrangers ; ils

du Tome IX. de l'*Hist. des Voyages* , & sur-tout la première marque (25) , qui contient une erreur de fait que je me contente d'indiquer.

accueillent avec empressement ceux qui font naufrage ; ils leur donnent des habits ; ils les cachent , & ils les nourrissent dans leurs couvens , tâchant de les soustraire à la Loi cruelle qui condamne à l'esclavage tous ceux qui échouent sur les côtes du Pégu. Le peuple leur porte un respect infini , jusqu'à se faire honneur de boire l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Leur maintien est sérieux & modeste : ils marchent avec gravité , vêtus de longues robes , qu'ils serrent avec une ceinture de cuir , d'où pend une bourse , dans laquelle ils mettent les aumônes qu'on leur fait. D'autres ont un bandege , ou panier de jonc , sous le bras , avec un petit tambour à la main , & se présentent en cet état devant la porte de chaque maison. Ils frappent trois fois sur leur tambour , & si personne ne sort pour les assister , ils se retirent modestement , en frappant trois autres coups. Ils rapportent communément une bonne provision de riz , de légumes , ou de fruits , alimens ordinaires de ces Moines. S'ils reçoivent plus de vivres qu'ils n'en peuvent consommer dans la journée , ils distribuent ce super-

flu aux pauvres , sans avoir aucune inquiétude pour le lendemain. Quand ils meurent , le peuple qui est dans le district de leur Monastere , leur fait de magnifiques funérailles. Leur corps est brûlé sur un bûcher , composé des bois les plus précieux ; on jette leurs cendres dans la riviere , & l'on enterre leurs os avec cérémonie dans le Monastere où ils vivoient , ou au pied de l'arbre qui leur servoit d'habitation.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus particulier concernant cette premiere Seconde
Secte. Secte. Les partisans de l'autre n'admettent que deux Divinités , ou deux principes , l'un auteur du bien , l'autre , auteur du mal. Ils sacrifient indistinctement à l'un & à l'autre , excepté dans leurs maladies & dans leurs disgraces : tous leurs hommages se tournent alors du côté de la Divinité qui préside au mal. Leurs sacrifices consistent dans les cérémonies suivantes. Ils commencent par préparer un grand festin , accompagné de Ses Sacrifices. danses & de musique : ensuite ils courent comme des insensés dans les rues , portant du riz dans une main , dans l'autre un flambeau , & criant

de toute leur force qu'ils cherchent le mauvais Génie , pour lui offrir des alimens , & l'appaiser par cette offrande. De tems en tems ils jettent par-dessus leurs épaules quelques grains de riz.

Dans la ville de Tavai , que Scheldon place à treize degrés de latitude septentrionale , les habitans , entièrement livrés aux superstitions de cette Secte , ont coutume au commencement de l'année , de remplir leurs maisons d'une bonne provision de vivres , qu'ils abandonnent pendant trois mois à l'avidité prétendue de ce Génie infernal , espérant le fléchir par ces sacrifices , & l'engager à les laisser tranquilles pendant le reste de l'année. Ils sont si persuadés de son existence , & leur esprit est tellement troublé de son image , que si le hazard leur fait rencontrer un homme d'une figure extraordinaire , ils prennent la fuite avec une précipitation extrême , croyant que c'est ce démon qui leur apparôit , & qui menace de les tourmenter.

Il paroît par le récit de Scheldon , que ces Manichéens Orientaux ne se bornent pas au culte d'un seul mau-

vais Génie. Les singes & les crocodiles ont beaucoup de part à leur vénération. Ils portent un si grand respect aux crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'en être dévorés. Ils n'ont point de Temples, ni de culte régulier. Cependant, si l'on en croit Scheldon, ils ont cinq fêtes solennelles, auxquelles ils donnent le nom général de *Sapens*, & qui ont outre cela chacune un nom particulier. La première, qu'ils nomment *Giachie*, se célèbre à six milles de la Capitale, & toute la Cour y assiste. La seconde, nommée *Catena-Giaimo*, a pour théâtre la Capitale même, où les principaux habitans dressent des pyramides de différentes formes, autour desquelles ils mettent pendant la nuit des flambeaux & des bougies, pour éclairer ceux qui vont rendre leurs adorations à la grande Idole. La troisième, qui se nomme *Segienou*, se fait à l'honneur d'une autre Idole, sous les yeux du Roi, de la Reine, & de leurs enfans, qui doivent y assister dans des chars magnifiques. La quatrième, à laquelle on donne le nom de *Daiche*, est la fête de l'eau. Elle consiste dans le plaisir que toute la nation,

Scheldon ,
Histoire des
Voyages, *ubi*
suprà.

Ses Fêtes.

sans excepter le Roi & la Noblesse ; prend à se jeter de l'eau dans les rues & dans les places publiques. On ne quitte point alors sa maison , sans être sûr d'y revenir entièrement mouillé. Enfin la cinquieme , qu'on appelle *Denon* , se célèbre sur la riviere. C'est une course de barques , que le Roi & la Reine honorent de leur présence. Il y a deux prix pour les vainqueurs ; mais les autres concurrens sont exposés aux railleries des spectateurs.

Balbi , Fri-
deriks , Ha-
milton , *ubi*
suprà.

Quelques Voyageurs font mention d'une autre fête , qu'ils appellent *Kol-lok*. Elle consiste dans des danses , & elle se célèbre en l'honneur des Dieux de la terre. Les danseurs sont choisis par le peuple assemblé , & ce sont ordinairement des hermaphrodites , dont le nombre est , dit-on , fort grand dans le pays. Hamilton en vit neuf , qui danserent jusqu'à perdre haleine , & dont quelques-uns tomberent dans une défaillance absolue. Revenus de cet évanouissement , ils lui dirent qu'ils avoient conversé avec les Dieux , qui leur avoient révélé d'importans secrets. Cette fête appartient à la premiere Secte.

§. IV.

Des Arts & du Commerce.

Les Arts & les Sciences sont ici dans la même langueur qu'à Siam. Les Ta-
lapoins seuls s'appliquent un peu à la
connoissance de l'Astronomie & de la
Médecine; mais ils étudient sans prin-
cipe, & au lieu de se borner à l'exa-
men des phénomènes de la nature, ils
s'adonnent à la vaine recherche des
secrets furnaturels, & aux plus ridi-
cules superstitions.

Traducteur
de Salmon,
ibid. chap. V.
& chap. VI.

Leur musique n'est pas plus parfaite
que celle des Siamois; mais ils ont un
instrument particulier, fait en forme
de petite galere, long de trois pieds,
large de huit ou dix pouces, sur un
demi-pied de profondeur, & garni de
sonnettes, dont les timbres sont va-
riés. On frappe dessus avec de petits
bâtons, & elles rendent un son assez
agréable.

La brique qui se fait dans ce pays,
est fort estimée, & l'on y fabrique des
vases d'argile d'une telle grandeur,
qu'ils contiennent jusqu'à deux tonnes
d'eau. Leurs maisons sont de grandes
cages d'osier, ou de cannes, dont les

cloisons , & le plancher même , sont à jour. On les élève sur des piliers , pour les défendre des inondations & de l'injure des tigres. Ils excellent dans la composition des feux d'artifice. Leurs fusées ordinaires sont des cannes creuses de bambou , qu'ils emplissent de poudre , & qu'ils enveloppent de peaux de cuir , extraordinairement tendues & serrées. Ils y attachent une autre canne plus menue , en forme de baguette , pour servir de contre-poids. Ils ont coutume de placer ces artifices sur les branches d'un grand arbre , auquel l'ordonnateur de la fête met le feu. Si l'artifice s'élève très-haut , on en tire un présage heureux , & en reconnaissance de cette faveur , ils font de riches offrandes aux Dieux , & leur bâtissent quelquefois un Temple. Si les fusées , au lieu de s'élever , tombent perpendiculairement , ou prennent une direction horizontale , les spectateurs s'affligent , & se croient menacés d'une infortune prochaine.

Surian est l'unique entrepôt du commerce étranger , qui se fait par les Mores Indostans , par les Chinois , par les Portugais , par les Arméniens , & par un petit nombre d'Anglois & de Hollandois.

Feux d'artifice du Pégu.

landois. Ils apportent dans cette ville plusieurs marchandises de l'Inde, & ils tirent en échange des dents d'éléphants, de la cire, du vernis, des huiles, divers métaux, & des diamans. Les Européens n'apportent ici d'autres marchandises de leurs pays que des chapeaux & des rubans, dont il se fait un grand débit dans tout le royaume. Les droits d'entrée sont de huit & demi-pour cent. L'argent, soit monnoyé, soit en lingots, paye le même droit : mais les Péguans connoissent si peu sa véritable valeur, qu'on y mêle jusqu'à un quart d'alliage, sans qu'ils s'en aperçoivent. Le plomb est la monnoye courante du pays.

§. V.

Mœurs des Péguans.

Les Péguans sont si corrompus, & le penchant pour l'impudicité est si général dans les deux sexes, que les peres & les meres sont réduits à employer des précautions extraordinaires, & presque incroyables, pour mettre un frein à cette dissolution (a).

Corruption
extraordinaire
des Péguans.

(a) Voyez le passage de Linschot, rapporté dans le IX. Tome de l'Hist. des Voyag. p. 568. Rem. (19.)

Les femmes sont vêtues très-immodestement. Non-seulement elles sont nues depuis la tête jusqu'à la ceinture ; mais le vêtement qu'elles ont autour des reins, & qui leur descend jusques aux genoux, est d'une étoffe si claire, qu'elle ne dérobe presque rien à la vue. La raison que les Péguans allèguent pour justifier cet usage, c'est qu'il a été introduit par une Reine du pays, qui connoissant l'infame penchant que ses sujets avoient pour la sodomie, tâcha d'y remédier en ordonnant aux femmes de s'habiller de manière qu'elles pussent toujours irriter les desirs des hommes.

Linschot ,
Scheldon ,
dans l'Hist.
des voyages ,
ibid.

On assure que les nobles du pays, la première nuit de leur mariage, abandonnent leur femme à un autre homme, & que le Roi même n'en use pas autrement avec la sienne. Les pères prostituent leurs filles aux étrangers pour de l'argent, & le marché se règle sur la durée du commerce. Quand le bail est fini, ou lorsque l'étranger part, les filles retournent à la maison paternelle : on leur cherche d'autres amans, & elles trouvent des maris. Si l'étranger, de retour dans le pays, trouve son ancienne maîtresse

dans les mains d'un autre homme, il peut la redemander. On la lui rend pour le tems de son séjour, & elle retourne ensuite au second possesseur, qui la reprend avec la même facilité qu'il l'avoit cédée.

Les Péguans sont en général bien faits, d'une constitution robuste, fort noirs, de bonne mine, & d'une taille assez avantageuse. Les femmes sont moins basanées que les hommes : les traits de leur visage n'ont rien de délicat : elles ont les yeux petits, les oreilles larges, le corps fort menu, les pieds & les mains d'une petitesse extraordinaire. Elles sont complaisantes & civiles avec l'étranger, soumises à leurs maris, & perpétuellement occupées des soins de leur famille.

Traducteur
de Salmon,
ubi supra.

Ce peuple est doux, sociable, paresseux, adonné au larcin, fourbe & menteur, peu courageux, qualités communes à presque tous les Indiens. Scheldon parlant des Péguans qu'il a vus, dit que leur mal-propreté est extrême, & d'autant plus condamnable, qu'elle est presque sans exemple dans tout le reste de l'Asie. Il assure qu'ils ne font pas difficulté d'habiter dans une même chambre avec leurs bestiaux, & que

la plupart sentent si mauvais, qu'on ne peut approcher d'eux sans avoir l'odorat blessé. Ce reproche ne regarde pas tous les Péguans, & ne peut même tomber sur le gros de ces Asiatiques, que plusieurs de nos Voyageurs* nous représentent comme un peuple civil & policé.

* Balbi, Hamilton, Mandello, &c.

Les Loix du mariage sont très-rigoureuses pour les femmes. Les maris ont toute l'autorité : ils peuvent répudier leurs épouses, quand ils s'en dégoûtent, & les vendre lorsqu'elles sont infidèles. Les femmes n'ont en main d'autres armes pour se venger de l'infidélité de leurs époux que le poison, & malheureusement elles s'en servent quelquefois. Un mari qui abandonne le pays pour ses affaires, doit assurer à sa femme une pension d'environ trente écus par an : autrement, au bout de douze mois d'absence, elle est dégagée du lien conjugal. Mais si cette rente lui est payée avec exactitude, elle doit attendre son mari pendant trois ans. Quand ce terme est expiré, il lui est permis de prendre un autre époux.

Les Péguans pratiquent dans les funérailles les mêmes cérémonies que les

Siamois, & il y a en général beaucoup de conformité entre les usages de ces deux peuples ; ce qui fait croire avec assez de fondement qu'ils ont une même origine.



CHAPITRE III.

HISTOIRE DES PEUPLES
D'ARRAKAN, DE TIPRA,
ET D'AZEM.

ARTICLE I.

PEUPLE D'ARRAKAN.

§. I.

*Notions Géographiques sur le Royaume
d'Arrakan.*

Situation
d'Arrakan.

LE Royaume d'Arrakan est situé sur la côte Orientale du golphe de Bengale, entre seize & vingt-deux degrés de latitude Septentrionale. La mer le baigne au couchant ; il a pour bornes au Sud & à l'Est l'Empire du Pégu , & au Nord le Royaume de Tigrâ.

Ses principales villes sont ,

Ses princi-
pales villes.

I. **ARRAKAN** capitale du Royaume. Cette ville est située à quarante-cinq ou cinquante milles de la mer , au centre d'une vallée , dont la circonférence embrasse cinq ou six lieues , & qui est environnée de montagnes escarpées.

L'entrée de ces montagnes est défendue à l'Orient par quelques ouvrages , qui rendent ce passage si difficile , qu'un Roi du Pégu , de la dynastie des Bramas , entreprit inutilement de le forcer , quoiqu'il eût , dit-on , une armée de trois cent mille hommes.

Ovington ,
cité par le
Traducteur
de Salmon ,
Tome IV , &
par l'Auteur
de l'Hist. des
Voyages, To-
me IX. p. 63.

Une grande riviere , que les uns nomment *Arrakan* , & les autres *Chaberis* , traverse la ville du Nord au Midi , & se partage en plusieurs petits ruisseaux , qui coulent dans toutes les rues pour l'utilité des habitans. Ils se réunissent à quelque distance de la capitale , après avoir arrosé la belle vallée qui l'environne , & ne forment plus que deux canaux , dont l'un se perd dans les campagnes , sans qu'on sache ce qu'il devient , & l'autre se précipite dans le golphe de Bengale (a) , environ quarante lieues au dessous d'Arrakan. On assure que cette riviere prend sa source dans le Royaume d'Azem , & qu'elle baigne celui de Tipra avant

Riviere
d'Arrakan.

(a) Ce n'est point à Orietan & à Dobazi , comme l'assure l'Auteur de l'Histoire des Voyages , que les bras du Chaberis se déchargent dans le golphe de Bengale. Toutes nos Cartes , & celle même que cet Historien a mise à la tête de sa Description d'Arrakan , placent ces deux villes à quelque distance du Golphe , & à plus de dix lieues de l'embouchure du Chaberis.

Hamilton,
apud Salmon
ibid.

que d'entrer dans le pays d'Arrakan. Elle traverse plusieurs villes & plusieurs contrées considérables de ce dernier Royaume. Son embouchure, quoique semée de rochers & de bancs de sable, ne laisse pas de former un beau port, capable de contenir des vaisseaux de la première grandeur. Mais les marées y sont si violentes, sur-tout dans la pleine Lune, que les navires n'y entrent point sans danger. La largeur de ce fleuve n'est point par-tout la même. Dans l'endroit où la Compagnie Hollandoise a établi son comptoir, son lit est si resserré, qu'il contient à peine un navire dans sa longueur, quand la marée est basse. A la hauteur d'Orietan, ville dont je parlerai bientôt, il y a un bas-fond, que la mer en montant ne couvre que de quatre pieds d'eau; mais son flux est si rapide, dans cet endroit, qu'un gros navire Hollandois ayant été poussé contre cet écueil, fut entièrement démâté. Dans les lieux où le flux est sensible, la mer monte communément à dix ou douze pieds, & même à dix-huit, dans les hautes marées; d'où il arrive que les courans de cette rivière sont très-rapides.

Les édifices d'Arrakan sont en gé- Edifices de la Capitale.
 néral très-pauvres. Les maisons com-
 munes sont composées de pieces de
 bambou, avec des cannes entrelâcées.

Les palais des Grands sont construits
 avec plus de solidité, & l'on y voit
 quelques ornemens de peinture & de Ce que l'on raconte du Palais du Roi.
 sculpture. On raconte des choses ad-
 mirables de celui du Roi : on dit que

les piliers qui le soutiennent sont cou-
 verts d'or ; que les appartemens sont
 ornés d'un lambris superbe, composé
 des bois les plus précieux de l'Orient , Hist. des voyages, abbé suprà.
 tels que le Sandal, & le bois d'Aigle ;
 qu'au milieu du palais est une grande

salle, qu'on appelle *la salle d'or*, par-
 ce qu'elle est effectivement *revêtue de*
lames d'or dans toute son étendue ;
 qu'on voit dans le même salon un dais
d'or massif, autour duquel sont sus-
 pendus, en forme de culs-de-lampes,
 environ cent lingots *de même métal*,
 chacun du poids de quarante livres ;
 qu'on y admire outre cela plusieurs *sta-*
tues d'or, disposées autour de la salle,
 grandes comme nature, épaisses de
 deux doigts, & couvertes de pierres
 fines *d'une grosseur extraordinaire* ;
 qu'il y a au milieu une *chaise d'or*, de
 deux pieds en quarré, soutenant un

cabinet de même métal , garni de *diamans* , & qui renferme deux rubis longs comme le petit doigt , & gros comme des œufs de poule. Ce sont les Auteurs de la Collection des Voyages , qui , sur le témoignage de Scheldon , racontent froidement toutes ces merveilles , plus dignes , ce semble , d'orner quelque chapitre de Roman , que d'être adoptées dans une histoire sérieuse.

On compte dans Arrakan six cens Pagodes , & cent soixante mille habitants. Le palais du Roi est situé sur le bord d'un lac , séparé de la ville par une digue , & rempli de petites Isles , qui servent d'habitation à une multitude de solitaires appelés *Raulins* ou *Roulins*.

II. ORIETAN. Cette ville est située au vingt - unième degré de latitude septentrionale , à vingt lieues d'Arrakan , qui est plus au Nord , & à égale distance de l'embouchure du Chaberis. Un des bras de ce fleuve , qui coule aux environs de cette Ville , dans un canal fort large , bordé de grands arbres toujours verts , rend ses dehors très-rians. Mais les montagnes escarpées qui l'environnent au Nord , en rendent de ce côté-là l'accès très-dif-

ficile. L'abord du côté de la rivière n'est guere plus aisé, à cause des écueils dont elle est semée, & de la rapidité des courans. Cependant la richesse du commerce qui se fait dans cette Ville, y attire journellement une foule d'Etrangers ; des Péguans, des Chinois, des Japonois de Siam ou des pays voisins, des Malais, des Marchands de Bengale, de Malabar, du Mogol, & des autres parties de l'Inde proprement dite.

Orietan est la capitale d'une des douze provinces qui forment la division du royaume d'Arrakan. Elle est gouvernée par un Despote, que le Roi nomme à son avènement au trône, & qui porte la couronne & le titre de Roi. Les autres provinces sont régies de la même maniere par des Vicerois que le Roi couronne. Près de cette Ville est une montagne appelée *Naum*, qui donne son nom à un lac voisin. Ses roches escarpées, & le nombre des bêtes féroces qui s'y retirent, en rendent les approches si difficiles & si périlleuses, que très-peu de Voyageurs ont la hardiesse de la traverser. C'est-là qu'on envoie les criminels qu'on bannit : & pour leur ôter les moyens

de fuir, on leur coupe les talons.

III, IV, V. PERREM, ou PERROEM, RAMU, & DIANGA. Ces trois villes sont au Nord d'Orietan, près de la mer, entre 21 & 22 degrés de latitude. Les deux premières seroient des places très-favorables pour le commerce, à cause de la bonté de leurs ports, si les approches en étoient plus faciles. Mais la mer qui les baigne est orageuse, & pleine de courans, qui précipitent les navires vers la côte dans le tems du flux, & qui les repousse lorsque la mer descend. La route par terre n'est pas moins périlleuse, parce qu'il faut traverser des montagnes remplies d'animaux féroces. Il y en a une appelée *Pora*, ou montagne de l'Idole, du nom d'une Divinité qui est au sommet, & que ces peuples honorent d'un culte particulier. Il y a dans ces quartiers, une rivière, à égale distance de Perrem & de Ramu, & qui traverse Dianga, frontiere du Royaume d'Arrakan, du côté du Nord, vers le vingt-deuxieme degré. Quelques Géographes placent cette dernière Ville dans le royaume de Bengale. Au delà, entre 22 & 23 degrés, est *Chatigam*, dépendance plus certaine de l'Indostan.

VI. DOBAZI, ou DOBRAI. Cette ville est située à quelque distance de la mer, sur le bras oriental du Chaberis, en deçà du vingt-unième degré, environ vingt lieues au dessous d'Arrakan, mais en tirant un peu vers l'Est. Les Indiens y font un grand commerce.

Les autres places de la côte, telles que *Koromoria*, *Sedoa*, *Zara*, *Megaeni*, *Chudahe*, &c. n'ont rien de considérable. Près du cap Negraes, qui termine les possessions maritimes de ce Royaume, est l'Isle de *Munay*, que les uns regardent comme une dépendance d'Arrakan, & les autres comme un district du Pégu. Ce lieu est célèbre par le nombre & par la beauté de ses Pagodes. Il y en a deux plus remarquables. L'une appelée *Quiay-Figrau*, ou le Temple du Dieu des atomes solaires; l'autre qu'on nomme *Quiay-Doces*, ou le Temple du Dieu des affligés. C'est-là que réside le chef des Raulins, qui sont les Prêtres du pays. Ce personnage est si respecté, que le Roi même lui donne la place d'honneur, & ne lui parle point sans s'incliner. Lorsqu'il meurt, le Monarque & tous ses courtisans sont obligés d'assister à ses

funérailles , dont Pinto fait monter les frais à cent mille ducats.

Isles plus
considéra-
bles.

Scheldon paroît compter parmi les dépendances de ce Royaume une autre Isle , qu'il nomme *Sundiva* , & qu'il place dans le golphe de Bengale , à six ou sept lieues de la terre-ferme d'Arrakan. Il lui donne plus de trente lieues de tour. On y-fait une grande quantité de sel , & il paroît que c'est le principal commerce de ses habitans. Cette Isle est si escarpée , qu'il est presque impossible d'y aborder , quand ses habitans veulent s'opposer à la descente. Les Portugais , sentant l'importance de ce poste , l'enleverent en 1602 au Grand-Mogol , qui l'avoit usurpé sur ses anciens maîtres. Mais bientôt après ils en furent chassés par les Insulaires , aidés du Roi d'Arrakan , qui rentra de cette maniere dans une possession , dont la perte lui avoit été fort sensible.

Autres Isles.

Les *Buffles* , autres possessions dépendantes d'Arrakan , & très-voisines de ses côtes , sont un amas de petites Isles , séparées par un canal , vers le dix-septieme degré de latitude septentrionale. Au seizieme degré , on trouve l'Isle *Negraille* , ou *Negraes* , & un peu plus bas l'Isle du *Diamant* , qui est à

la pointe du cap Negraes. Aux environs de ces différentes Isles on rencontre quantité d'écueils , qui rendent la navigation très - périlleuse. Un navire françois , de soixante pieces de canons , périt en 1704 , entre l'Isle Negraille & celle du Diamant.

§. II.

Terroir. Climat. Commerce.

La partie méridionale d'Arrakan Terreins incultes. a toujours été un pays désert & inculte. On y trouve un si grand nombre d'animaux féroces , principalement de tigres , d'éléphants & de buffles , qu'il faut renoncer à cultiver les terres , parce que les bêtes mangent ou détruisent tout ce qu'on y sème. La partie septentrionale étoit autrefois dans un état Ancienne prospérité de ce Royaume. très-florissant. Wouter Schouten en parle comme du plus beau pays de l'univers , où l'on ne voit , dit-il , que des campagnes d'une fertilité extrême , une prodigieuse abondance de bestiaux , des villes agréables & opulentes , & des villages presque aussi peuplés que les villes. Depuis le départ de Schouten, Sa décadence. des guerres étrangères & domestiques ont entièrement changé la face

de ce Royaume. En 1605, il fut fort maltraité par les Portugais, qui ruinèrent sa flotte, composée, dit-on, de cinq cens quarante voiles, & qui battirent par terre une armée de trente mille hommes. L'année 1690 lui fut encore plus fatale. Deux Princes du sang royal s'étant disputé le trône, qui étoit devenu vacant par la mort du Roi, désolèrent le pays par leurs divisions, l'inonderent de sang, périrent eux-mêmes dans ces démêlés funestes, & entraînent dans leur ruine tous les Princes de la famille royale, avec un million de citoyens. C'est tout ce qu'Hamilton nous apprend touchant cette mémorable révolution, qui méritoit sans doute de plus grands détails.

Les isles situées le long de la côte ne sont habitées que par quelques pêcheurs, qui vivent dans une grande indépendance, & par un assez grand nombre de Raulins, que l'amour de la solitude attire dans ces lieux sauvages.

Saisons.

Il n'y a ici, dans le cours ordinaire, que deux saisons, dont l'une, très-pluvieuse & très-sujette à l'inconstance des vents, commence au mois

d'Avril , & finit au mois d'Octobre ; l'autre amene un tems ferein & très-chaud , & dure les six autres mois , si l'on excepte quelques jours d'hiver , qui se font sentir lorsque le vent du Nord souffle avec violence. On observe qu'en 1660 le froid fut si rigoureux ici au mois de Décembre , que l'huile gela dans les flacons , au point qu'on pouvoit la fendre avec le couteau : phénomène très-singulier sous un climat aussi méridional qu'Arrakan. L'air est très-sain dans tout le pays , & il n'y regne guere d'autres maladies que des fievres épidémiques , qui se font sentir dans la saison pluvieuse , & qui sont rarement mortelles.

Le pays est agréablement coupé par des rivières , des lacs , & des étangs. On y trouve des bois de toute es-
Qualité & productions du pays.
 pece , des jardins & des marais cultivés avec soin , des campagnes & des collines fertiles , d'excellens pâturages , & une grande multitude de bestiaux. Les montagnes offrent quelques mines d'étain & de plomb. Le riz croît abondamment en plusieurs lieux , & sa qualité est excellente. On le recueille vers le mois de Décembre. Les arbres produisent quantité de fruits déli-

cieux, des noix de coco, des bananes; des mangos, espece de concombres, des oranges, des limons, des cédras d'un prodigieuse grosseur, & si pleins de suc, qu'on en tire quelquefois plus d'une chopine de liqueur. Le *Durion* est aussi commun ici qu'à Siam. C'est un fruit qui croît sur un grand arbre, que ces Indiens appellent *Batan*. Il est de la grosseur d'un melon: sa chair est blanche, & d'un goût exquis: son écorce est armée d'épines. On assure qu'il ne peut soutenir le voisinage des feuilles de bétel, & qu'il se flétrit à leur approche.

Il y a dans les forêts un grand nombre d'éléphants, de chameaux, & de buffles. Ces derniers animaux sont de la grosseur & de la force de nos bœufs, mais ils ont les cornes plus grandes. Les femelles produisent un lait bien inférieur à celui de la vache. Il y en a de domestiques, qui paissent dans les campagnes sous la conduite d'un pasteur. Mais leur approche est très-dangereuse pour les personnes qu'ils n'ont pas coutume de voir. On remarque que certaines couleurs les irritent. Le pasteur monte un de ces animaux, & se tient debout sur la croupe. La mul-

ritude des cadavres , qui restent sans sépulture , exposés sur les rivages , attire dans ces quartiers un grand nombre d'oiseaux de rapine , dont la voracité est telle , qu'ils attaquent quelquefois les buffles & d'autres bestiaux domestiques , & leur rongent la croupe & l'échine jusqu'aux os.

Les voyageurs ne nous apprennent rien touchant les arts , les manufactures , & les productions industrielles de ce Royaume ; ce qui suppose que ses habitans sont aussi barbares à cet égard , que les Péguans & les Laos leurs voisins. Leurs sciences spéculatives se bornent à l'étude des loix , de la religion , & d'une espèce de morale , qui admet des maximes très - corrompues. J'en parlerai dans l'article de leurs usages. Leur langue est peu différente de celle des Péguans , & ces deux peuples s'entendent assez pour pouvoir communiquer ensemble.

Schonten ,
ubi suprd.

Le commerce de ce Royaume étoit autrefois très - florissant. Il se faisoit principalement par l'entremise des Mores , des Portugais , & des Hollandois. Les Mores établis dans les places les plus avantageuses du pays , particulièrement aux environs de Bandel , tra-

Ancien commerce de ce Royaume.

fiquoient à Bengal , à Orixá , à Golkonde , à Coromandel , & jusques dans la Perse. Ils avoient en divers lieux des magasins considérables , remplis de toiles , de draps & d'autres marchandises étrangères , sans parler de celles du pays , dont ils faisoient un commerce fort étendu. Les Portugais avoient une belle habitation au dessus d'Arrakan. Ils étoient à la solde du Roi , & sous les auspices de ce Prince , qui étoit presque toujours en guerre avec le Roi de Bengale , ils faisoient des excursions fréquentes sur les bords du Gange , emmenant des hommes , des bestiaux , & d'autres prises considérables , dont ils tiroient de grands profits. Un Viceroy de Bengale leur ayant persuadé de venir s'établir dans sa Province , leur promettant d'y protéger leur commerce , ils abandonnerent l'habitation florissante qu'ils avoient dans le Royaume d'Arrakan. Le Viceroy s'en empara aussi-tôt , & ne remplit aucune des promesses qu'il leur avoit faites.

Les Portugais eurent à peine quitté Arrakan , que la Compagnie Hollandoise , toujours attentive à profiter de leurs disgrâces , s'y établit. Elle y fon-

da un comptoir avantageux , qui dépendoit de celui de Coromandel. Mais les vexations qu'ils souffrirent à leur tour , soit dans le pays même , soit de la part des Bengalois , & des autres peuples tributaires du Grand Mogol , les déterminèrent en 1683 à quitter cet établissement. Ils tiroient d'Arrakan beaucoup de riz , qu'ils transportoient en Hollande , & un grand nombre d'esclaves , qu'ils avoient à très-bon compte , & qu'ils conduisoient à Batavia , & dans leurs autres colonies.

Les marchandises qu'on trouve dans le pays sont les bois de construction , le plomb , l'étain , le vernis , & l'ivoire. Celles qu'on y porte sont la soie , le coton , le poivre , le bois de sandal , le fer , l'acier , le cuivre , des cuirs dorés , & des porcelaines communes. Les Mores Indostans viennent acheter dans ce Royaume beaucoup d'éléphants , qu'ils transportent dans les contrées occidentales de l'Asie. Ils achètent aussi beaucoup de pierres précieuses , qui sont ici à très-bon compte , & qui viennent apparemment du Pégu : car le Royaume d'Arrakan n'en produit point.

Les monnoyes communes de cette

contrée sont les *roupies*, pieces d'argent, de la valeur d'environ quarante-huit sous, les *tanggen* qui valent la moitié moins, & les *coris*, menus coquillages dont j'ai parlé ailleurs. Les mesures les plus en usage sont le *man*, qui pèse environ quarante-deux livres, le *pikol*, du poids de 118, & le *bahar*, qui contient trois pikol.

§. III.

Gouvernement d'Arrakan.

Fastes des
Rois d'Arra-
kan.

Malgré les disgraces que cet Etat a essuyées dans le dernier siècle, le Prince qui le gouverne est un des plus puissans Monarques de l'Inde. Ses titres ne sont pas plus modestes que ceux du Roi du Pégu. Il s'appelle *Empereur*, *possesseur de l'éléphant blanc*, *maître du palais d'or*, & *des deux pendans d'oreilles* (ce sont les deux rubis dont on a parlé plus haut), *Roi légitime des Etats du Pégu & de Brama*, *des douze Provinces de Bengale*, & *de ses douze Rois*, qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds.

Salmon,
ibid. *supra*.
Histoire des
Voyages,
ibid.

Il réside ordinairement à Arrakan : mais il passe deux mois de l'année à Orietan, dans la belle saison. Il fait ce

voyage par eau , accompagné de tous les Grands de sa Cour , dans des barques aussi commodas qu'élégantes , dont le nombreux cortège semble former une ville flottante. Le principal motif de son séjour à Orietan , est de visiter la pagode célèbre du Dieu *Quiay-Poragray* , auquel il fait servir tous les jours un magnifique repas.

Son sérail est dans l'une des trois enceintes qui composent la vaste étendue de son palais d'Arrakan. Cet édifice est couvert d'un toit doré , & accompagné de trois tours , ornées d'un toit pareil , & qui domine toute la ville. Le service s'y fait par des eunuques. Chaque Gouverneur de province est obligé d'envoyer tous les ans à ces Monarques voluptueux douze filles âgées de douze ans , élevées sous ses yeux depuis leur enfance. Quand elles arrivent à la Cour, on leur fait subir une épreuve assez particulière. On les expose à un soleil brûlant, jusqu'à ce que la sueur ait trempé leurs robes. On porte ces robes au Roi, qui les sent l'une après l'autre , & qui ne retient pour son sérail que les filles dont la sueur n'a point une odeur forte.

Leur sérail

Epreuve
qu'on fait sub-
bir aux Sul-
tanes.

Leurs Offi-
ciers.

Les principaux Officiers de l'Etat sont les Vicerois des provinces, qui ont, dit-on, toutes les prérogatives de la royauté, sans excepter la couronne, que l'Empereur leur met lui-même sur la tête. Celui qui gouverne la province d'Arrakan est le premier Ministre de l'Empereur, & comme le Lieutenant Général de tout le Royaume. Les autres grands Officiers sont le *Kouteval*, ou le Général des troupes, le Capitaine des Gardes, l'Amiral, le Grand Ecuyer, ou gardien des éléphants, le chef de la Justice, & les autres membres du Conseil royal. Dans chaque ville il y a un Gouverneur particulier, un Receveur, ou Trésorier du Prince, & d'autres Officiers pour l'administration de la Justice & des Finances. Tous ces Ministres sont subordonnés au Viceroy de la province.

Gouverne-
ment des Vil-
les.

Réception
des Ambassa-
deurs.

Les Ambassadeurs sont reçus avec beaucoup de pompe. Deux des principaux Ministres viennent les complimenter de la part de l'Empereur, & les conduisent au palais avec une magnifique escorte d'éléphants, de soldats, & d'Officiers de la Cour, rangés sur deux lignes. Mais lorsqu'ils arrivent à la salle d'audience, on les oblige

oblige de laisser à la porte leurs sandales , de se mettre à genoux , & de s'asseoir ensuite sur les talons , le visage tourné contre terre.

L'ancien usage de ces Monarques est de ne se montrer que très-rarement au peuple , & toujours avec l'appareil le plus fastueux , & le plus capable d'en imposer. Voici ce qu'un Voyageur vit pratiquer en 1660 dans une cérémonie pareille. Les trois grandes places , renfermées dans l'enceinte du palais , & les principales rues de la Capitale étoient remplies d'échafauds , destinés à des représentations de théâtre , ou chargés d'artifices. Tous ces lieux étoient environnés de soldats , vêtus de blanc , & armés d'épées & de lances , pour contenir le peuple. Le Roi sortit du palais , au son des trompettes , des tambours , & des autres instrumens du pays. Il étoit assis sur un éléphant , richement caparaçonné , & garni d'une housse couverte de perles. Ses habits , & l'espece de turban qui lui couvroit la tête , étoient chargés de diamans , de rubis , & d'autres pierres fines d'une valeur inestimable. Un de ses Officiers soutenoit derrière lui un grand parasol , d'une étoffe précieuse.

Cerémonies qui se pratiquent quand l'Empereur se montre au peuple.

Hamilton ; apud Salmon. ébid.

Ses courtisans marchoient à ses côtés , & toute la garde suivoit. Le Prince héréditaire paroissoit ensuite , monté sur un autre éléphant , & environné d'un brillant cortège. Les Vicerois & les autres vassaux de la Couronne marchoient après le Prince. Les éléphans qu'ils montoient , étoient équipés avec la dernière magnificence. Les Prêtres , les Musiciens , & une troupe de farceurs fermoient la marche , & faisoient retentir l'air de leurs chants , & de plusieurs instrumens harmonieux. Ce long & magnifique cortège traversa toute la ville. Le Roi de retour au palais , reçut l'hommage & le serment de fidélité des Grands & de tout le peuple. Des feux d'artifice , tirés au bruit de l'artillerie , des représentations dramatiques , des chants & des danses , & d'autres plaisirs variés terminèrent cette fête brillante.

§. IV.

Religion de ce peuple.

Forme des
sacrifices.

Ces Indiens sont idolâtres , & leur religion diffère peu de celle des Péguans & des Siamois , soit pour le fond de la créance , soit pour la forme du

culte. Ses sacrifices consistent à se prosterner en présence des idoles ; à leur offrir des fleurs , des plantes aromatiques ; à leur donner toutes les choses qui servent aux besoins de la vie , comme du riz , des fruits , de la gomme , de la soie , du coton , & d'autres offrandes de cette nature. Ils font de fréquens pèlerinages , sur-tout à la grande Pagode de *Quiay-Poragray* , qui est aux environs d'Oriétan. Ils célèbrent tous les ans une fête solennelle en l'honneur de cette Divinité , dont l'idole est promenée dans un grand chariot , environné d'une multitude de Prêtres vêtus de satin jaune. Des fanatiques se couchent le long du chemin , ou se précipitent sous les roues du chariot ; d'autres se piquent aux pointes de fer qui y sont attachées , & arrosent l'idole de leur sang. On recueille avec empressement le sang de ces martyrs , & l'on s'estime heureux d'en emporter quelques gouttes. Les Prêtres retirent avec respect ces pointes ensanglantées , & les conservent dans leurs temples.

La plupart des Pagodes sont construites sur des roches escarpées , & l'on y monte par des degrés creusés dans le roc. Leur forme est ronde , & elles

Scheldon ,
apud Ovington , ubi sua
præd.

Fête singulière.

Forme des
Temples.

Idoles.

se terminent en pyramides. Leurs toits sont enrichis de globes dorés. Les murs sont solides, les fenêtres en petit nombre, & l'on n'y pratique qu'une seule porte. L'intérieur est orné d'une telle multitude de statues, qu'on en compte jusqu'à vingt mille dans un seul temple. Ces idoles, dont quelques-unes sont colossales, comme celles de Siam, sont ordinairement de brique. Elles ont toutes l'attitude d'une personne assise, les oreilles larges & pendantes sur l'épaule, le visage, la poitrine, & les bras dorés, le reste noir, mais couvert des plus riches étoffes du pays. Chaque citoyen a dans sa maison ses idoles particulières, par lesquelles il jure, dont il porte les stigmates, imprimées sur les bras ou sur les épaules avec un fer chaud, & auxquelles il offre tous les jours une partie des mets qu'on sert sur sa table. Les personnes riches ont aussi coutume d'envoyer quelques plats aux principales Divinités des temples. Dans les jours d'hiver on a soin de bien couvrir ces idoles, qu'on croit sensibles au froid, & à l'attention qu'on a de les garantir des injures de l'air.

Prêtres du
pays.

Le nombre des *Raulins*, ou Minis-

tres des temples est presque infini. Ils sont divisés en trois ordres, les *Pongri*, les *Pangian*, & les *Xoxum*. Ils sont vêtus de jaune, & on leur rase la tête. Ils portent une espee de mitre, avec une pointe qui tombe par derriere. Ils s'engagent à vivre dans le célibat, & s'ils violent cet engagement, on les dégrade, & on les réduit à la condition des laïques. Les uns vivent dans des cellules, bâties autour des temples qu'ils desservent; d'autres, se retirent dans des solitudes écartées; quelques-uns habitent dans les villes. Ils sont tous soumis à un chef appelé *Xoxum-Pongri*, qui regle avec autorité tout ce qui concerne le culte, & qui est le souverain Pontife de la nation. Les Prêtres qui vivent en communauté dans le voisinage des villes, se chargent de l'éducation de la jeunesse, qu'ils instruisent dans la connoissance de la religion & des loix du pays.

Les Raulins s'adonnent aux sciences, particulièrement à l'Astronomie & à la Médecine. Le peuple les appelle dans ses maladies; & ces Prêtres qui ont plus de confiance dans le pouvoir des Dieux, que dans la vertu des remèdes, emploient en cette occasion quan-

Pratiques
superstitieuses.

tité de pratiques superstitieuses. Ils soufflent sur le malade ; ils récitent des prières ; ils ordonnent qu'on sacrifie aux vents , qu'ils regardent comme les causes dangereuses de toutes les maladies ; ils immolent à ces Dieux mal-faisans , & à *Chaor-Baös* leur chef , un grand nombre d'animaux.

Si ces cérémonies n'opèrent point la guérison , la femme , ou le plus proche parent du malade , ont recours à une autre pratique superstitieuse , qui paroît empruntée de la Religion des Péguans (a). On prépare une chambre ; on l'orne de riches tapis ; on y dresse un Autel , & l'on place une idole dessus ; les Raulins & les parens du malade s'assemblent dans ce lieu ; on les régale pendant huit jours au son de plusieurs instrumens. Celui qui préside à la fête , est obligé de danser pendant ces repas , jusqu'à ce qu'il tombe dans un épuisement absolu. Quand les forces commencent à lui manquer , il s'appuye à une corde pendue au plancher , & si sa foiblesse l'empêche de continuer assez long-tems cet exercice , le plus proche parent est obligé de

(a) Voyez l'Histoire des Péguans , §. III. *sub fin.*

prendre sa place. La musique redouble lorsque le danseur perd connoissance. Les Prêtres assurent que pendant son évanouissement il a des entretiens particuliers avec l'idole , qui est l'objet de ses invocations. Si le malade guérit , on le porte au temple , où les Prêtres l'oignent d'huile & de parfums depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. S'il meurt , les Raulins déclarent que les Dieux l'ont enlevé de ce monde , soit par un terrible arrêt de leur justice , pour l'expiation de ses péchés , soit par un effet de leur clémence , pour le récompenser dans une autre vie.

Scheldon rapporte un trait de superstition , dont le seul récit fait horreur. Un Devin ayant prédit à un Roi d'Arrakan qu'il ne vivroit pas long-tems , après son couronnement , ce Prince différa pendant douze ans de se faire sacrer par les Prêtres. Mais ne pouvant résister aux instances des peuples , il consulta un charlatan More , pour savoir s'il n'y avoit pas quelque moyen de détourner le désastre dont l'autre Devin l'avoit menacé. Le Mahométan qui ne cherchoit qu'à détruire les ennemis de sa Religion , lui conseilla de sacrifier six mille de ses sujets , qua-

tre mille vaches blanches (a) & deux mille pigeons blancs, d'en prendre les cœurs, & d'en faire une composition; ajoutant que l'usage de cette drogue lui prolongeroit la vie. Scheldon assure que ce conseil barbare fut suivi. Le Traducteur de Salmon regarde ce récit comme une fable ridicule : beaucoup de lecteurs en porteront le même jugement.

Toutes les Religions étrangères sont tolérées ici. Il y a quelques Mores Indostans qui professent le Mahométisme, & quelques familles Chrétiennes de Portugais.

§. V.

Mœurs & Usages du pays.

Figure de ces
Indiens.

Les habitans de ce Royaume ont la taille moyenne, & le corps assez replet. Leur front est large & plat. Ils lui donnent eux-mêmes cette forme, en appliquant dessus, dès l'enfance, une plaque de plomb. Ils emploient le mê-

(a) L'*Atlas Géographique* met deux mille corneilles blanches au lieu de ces quatre mille vaches, dont le sacrifice est absolument incroyable, dans un pays où l'on a un respect infini pour ces animaux.

me secret que les Laos (a), pour s'agrandir les oreilles, & pour les faire descendre jusques dessus les épaules. Leurs yeux sont petits, mais vifs : ils ont les narines larges & ouvertes : leur teint est d'un noir jaunâtre.

Scheldon,
Schouten
ubi *suprà*.

Ces Indiens ont le naturel barbare & féroce. Tous les Etrangers qui font naufrage sur les côtes du Royaume sont réduits à l'esclavage, & traités avec la dernière rigueur. Leurs pirates infestent tout le golfe, & font des courses jusques dans les rivières de Bengale, d'où ils emmènent une multitude d'esclaves. Les négocians étrangers éprouvent ici toute sorte de vexations, & il n'y a aucune sûreté à s'établir dans ce pays. En 1690 un Prince de l'Indostan ayant cherché un asyle chez cette nation perfide, fut massacré avec tous ses gens, par les ordres du Monarque, qui s'empara d'un riche trésor que l'Indien avoit apporté.

Coutume
barbare.

Hamilton;
ibid.

Ces peuples, qui habitent dans la partie la plus septentrionale de la presqu'île de l'Inde, ont soin de se couvrir un peu plus que les habitans méridionaux de la même contrée. Leurs

Leurs habil-
lemens.

(a) Voyez la page 363 de ce volume.

vêtemens consistent 1°. dans une veste de coton , qui ne passe pas la ceinture ; 2°. dans un tablier de même étoffe , dont ils se couvrent les reins & les cuisses , & qu'ils attachent avec une bande de toile ; 3°. dans une robe de coton , qu'on met par-dessus les autres vêtemens , & qui tombe au dessous du genou. Les Dames ont une robe un peu plus longue , & portent outre cela une espèce d'écharpe , qui leur couvre les épaules & la poitrine ; & qui donne de la grace à leur habillement. Leur tablier descend jusqu'aux pieds. Elles portent les cheveux fort longs , mais fort en désordre ; leurs bras & leurs jambes sont chargés de bracelets d'ivoire , d'argent , ou de cuivre : elles ont aux oreilles quantité d'ornemens de verre , & d'autres bagatelles de même nature.

Leurs mai-
sons.

Leurs maisons sont si basses & si petites , que les plus grandes villes du Royaume , sans excepter la Capitale , ressemblent à ces camps remplis de barques , où nous faisons quelquefois hiverner nos soldats. Ils n'ont point d'autre lit que des nattes , ni d'autre couverture qu'une toise de coton. Ils mangent dans une salle isolée , qu'ils

font construire aux environs de leur logis. Leur cuisine est aussi séparée de leur maison. Le riz broyé, & mis en pâte, leur tient lieu de pain. On assure qu'ils mangent avec délice des rats, des souris, des serpens, du poisson pourri, & toutes sortes de viandes corrompues. Ils mêlent à leurs alimens une moutarde si puante, que les Etrangers n'en peuvent soutenir l'odeur. La coutume des Grands est de faire couvrir leurs tables d'une grande multitude de mets, servis dans de petites soucoupes. L'eau est leur boisson ordinaire. Ils usent d'une liqueur appelée *Ouze*, qu'on exprime d'un certain arbre, de la nature des palmites. Sa couleur est blanche; son goût est délicat & agréable, lorsqu'on la boit fraîche; au bout de quelques heures elle a trop de feu, & elle porte à la tête; si on la garde trois ou quatre jours, elle s'aigrit.

On assure que les femmes n'apportent point ici de dot à leurs époux. Le contrat est dressé en présence des Prêtres, & le mariage se consomme à la vue des parens. Mais les maris sont si peu jaloux d'avoir les premières faveurs d'une jeune épouse, qu'ils l'aban-

Scheldon ,
ubi suprà.

donnent volontiers à un autre homme la première nuit des noces. Nous avons vu que ce même usage s'observe au Pégu. Sheldon ajoute qu'une autre coutume du pays oblige le Roi d'épouser l'aînée de ses sœurs , afin que la race royale se conserve dans toute sa pureté.

Leurs funé-
railles.

Ils pratiquent dans leurs funérailles quelques superstitions , qui me paroissent particulieres à ce pays. On expose le mort dans une salle ; les Raulins prononcent sur lui des prières , brûlent des parfums , & dansent autour du cercueil. Cependant les domestiques du défunt font le guet , pour empêcher que le *Grand Chat noir* n'entre dans la salle. S'il approchoit du cercueil , & s'il venoit malheureusement à passer sur le cadavre , l'ame du mort seroit condamnée à errer dans ce monde pendant plusieurs siècles. L'usage ordinaire est de peindre sur le cercueil des Grands des figures de chevaux , d'éléphants , de vaches , d'aigles , de lions , & des plus nobles animaux , pour procurer à l'ame une habitation honorable. Mais quelques dévots y font peindre par humilité des rats , des grenouilles , & d'autres vils animaux. On brûle les

corps dans un champ voisin de la ville. Les familles qui n'ont pas le moyen de faire la dépense du bûcher, jettent leurs morts dans la rivière, qui les renvoie sur ses bords, où ils deviennent la proie des animaux voraces.

ARTICLE II.

Peuple de Tipra & d'Assem.

LE premier de ces peuples nous est à peine connu. Tavernier, cité dans l'Histoire des Voyages, T. IX. Tavernier rapporte, sur le témoignage de quelques marchands du Tibet, que le pays du Tipra est situé au Nord de celui d'Arrakan; qu'il faut quinze jours pour le traverser; ce qui vient peut-être plutôt de la difficulté des chemins, que de l'étendue du Royaume; que ses habitans sont fort sujets aux goîtres, & qu'on y voit des femmes à qui cette tumeur pend jusques sur les mamelles; que le pays est gouverné par un Roi, qui n'exige des peuples d'autre contribution annuelle, qu'un service personnel de six jours; que la soie est la principale richesse de ce Royaume, & qu'on y trouve aussi quelques mines d'or. C'est à quoi se réduisent tous les éclaircissem.

mens qui furent communiqués à l'Auteur.

Situation
d'Asem.

Nous avons des notions un peu plus distinctes du Royaume d'Asem. Il termine au Couchant la presqu'île de l'Inde, n'étant séparé des États du Grand Mogol, ou de l'Inde proprement dite, que par un bras du Gange. M. de l'Isle place ce Royaume au vingt-huitième degré de latitude septentrionale. Il lui donne pour bornes au Midi le Tipra & le Pégu, & au Nord, le Royaume de Boutan & celui de Lassa, qui sont deux provinces du Tibet.

Azo, an-
cienne capi-
tale.

L'ancienne Capitale de ce Royaume se nommoit *Azo*. C'étoit une ville considérable par ses richesses : les Rois du pays y faisoient leur résidence. On y voyoit leurs tombeaux, érigés dans une superbe Pagode, où chaque Prince avoit fait construire une chapelle destinée à lui servir de sépulture : car l'usage du pays est d'enterrer les corps, & non pas de les brûler. Ces Monarques avoient coutume d'y envoyer beaucoup d'or & d'argent, de riches tapis, & d'autres meubles précieux, qui devoient être enfermés avec eux dans leur tombeau. Le jour des funé-

raïlles on mettoit dans le même caveau les pagodes d'or que le Roi avoit adorées pendant sa vie , & d'autres curiosités de son trésor , dans l'opinion que toutes ces choses lui serviroient dans l'autre monde. La même superstition portoit ses femmes & ses principaux Officiers à se donner la mort , pour être enterrés auprès de leur Maître , & pour lui procurer les plaisirs & les secours dont on s'imaginoit qu'il auroit besoin. On enfermoit aussi dans le tombeau un éléphant en vie , des chameaux , des chevaux , & des chiens de chasse.

Azo , & ses riches trésors , furent pillés vers le milieu du dernier siècle , par une armée du Grand Mogol , commandée par le redoutable *Emir Jem-la* , plus connu dans nos Relations Européennes , sous le nom de *Mirgimola*. Ce Général s'étant embarqué sur une rivière qui sort du lac de *Chiamai* , & qui se décharge dans un des bras du Gange , remonta jusqu'au vingt-neuvième degré , vers la frontière du Royaume d'Assem. Il pénétra par terre dans le pays , où il mit tout à feu & à sang jusqu'au trente-cinquième degré. Ensuite tournant au

Sud-Ouest , soit pour éviter la rencontre d'une armée puissante , que le Roi d'Assem avoit assemblée , soit parce que ses Indiens refusoient d'aller plus avant vers le Nord (a) , il rabattit sur Azo , qu'il saccagea , & d'où il emporta un butin immense.

Kemmerouf. Depuis la désolation de cette ville, *Kemmerouf* , que d'autres appellent *Chamdara* , est devenue la principale cité du pays , & l'habitation ordinaire des Rois. Elle est située à vingt-cinq journées d'Azo. Tout le pays est coupé d'un grand nombre de rivières & de canaux , dont les débordemens causent beaucoup de ravages dans les campagnes , & occasionnent plusieurs maladies. Le principal des fleuves est appelé *Laquia* par les Naturels du Royaume , & reçoit d'autres noms dans d'autres contrées. Il prend sa source dans le lac de Chimai , à l'Orient d'Assem , & se perd dans le Gan-

(a) Tavernier assure que les peuples de l'Inde sont si sensibles au froid , qu'ils croient hazarder leur vie lorsqu'ils approchent trop du Nord. De tous les domestiques Indiens qu'il mena en Perse , il n'y en eut pas un seul qui voulût passer Casbin , & s'accompagner jusqu'à Tauris. Dès qu'ils aperçurent les montagnes de la Médie , qui sont toujours couvertes de neiges , ils demandèrent tous leur congé.

ge. Ce fut vraisemblablement par cette riviere que Mirgimola entra dans le pays. L'hiver est plus rigoureux ici que dans aucune autre partie de la presqu'isle de l'Inde.

Tavernier assure que les vignes croissent *en abondance* dans cette partie privilégiée de l'Inde ; que le raisin *en est fort bon ; mais que l'usage est de le laisser sécher , pour en faire de l'eau-de-vie* : c'est insinuer qu'on ne songe pas à en faire du vin. Tavernier ,
ibid.

Il n'y a point de sources salées dans le pays , & l'on se trouve réduit à user d'un sel artificiel , qui se fait de deux manieres. Tantôt on emploie l'écume verte , qui se forme sur les eaux dormantes. On la fait sécher : on la brûle : on fait bouillir ses cendres : on les passe , & elles servent de sel. Tantôt on prend des feuilles de figuier , qu'on sèche & qu'on brûle de même. On met ces cendres dans l'eau , & on les remue pendant dix ou douze heures. Ensuite on passe cette eau au travers d'un linge , on la fait bouillir jusqu'à ce qu'elle se consume entièrement : le dépôt qu'elle laisse au fond de la chaudiere forme un sel fort blanc , & d'assez bon goût. La cendre des

mêmes feuilles sert à faire une lessive, dont on blanchit une partie des soies d'Assem.

C'est une opinion répandue dans l'Inde, que les Asémites ont connu les armes à feu long-tems avant les Chinois, & que l'invention de la poudre & du canon leur est due. On ajoute qu'elle a passé d'Assem au Pégu, & que les Péguans l'ont communiquée aux Chinois. Mirgimola rapporta de son expédition un grand nombre de canons de fer, fabriqués dans le pays. Leur poudre est excellente; son grain est rond & menu, comme celle d'Europe; mais l'on assure que sa qualité est fort supérieure. Ils ont des espèces de grenades, qu'ils lancent au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique.

Productions
d'Assem.

Le Royaume d'Assem produit des mines d'or & d'argent, du fer, de l'acier, de l'étain, & du plomb. On y recueille aussi beaucoup de soie, mais d'une qualité médiocre. Outre les cocons, qui sont produits par les vers ordinaires, il y en a de particuliers qu'on trouve sur les arbres, & qui sont l'ouvrage de certains insectes, plus ronds que les vers communs, & qui travail-

lent toute l'année. Les étoffes qu'on fait de cette soie ont beaucoup de lustre, mais peu de durée. La gomme lacque est très-commune dans le pays, & sert à deux usages. On en tire d'abord une couleur rouge, qu'on emploie pour la peinture des toiles; le reste est la matière d'un beau vernis, dont il se fait un grand débit au dehors, & que les Chinois préfèrent, dit-on, à leur propre lacque. A l'égard de la soie, de l'argent, & de l'or, on ne permet pas de les transporter hors du Royaume. L'or & l'argent ne se convertissent point en espèces monnoyées; mais on les partage en lingots, grands & petits, comme au Japon, & le peuple s'en sert dans le commerce intérieur.

On dit que les Rois d'Assem, comme ceux de Tipra, ne levent aucun subside dans leur Etat, & qu'ils se contentent du produit des mines qui leur appartiennent en propre, & qu'ils font cultiver par leurs esclaves, & non par leurs sujets. On ajoute que tous les habitans d'Assem, sans excepter même les payfans, mènent une vie si aisée, qu'il y en a peu qui n'ayent une maison à eux, & que la plupart entretiennent

Ibid. p. 549.

même un éléphant pour leurs femmes. Mais c'est Tavernier qui fait un tel récit.

Dans le centre du Royaume , les hommes & les femmes sont d'une taille avantageuse , & le sang y est très-beau. Ceux qui habitent les parties méridionales ont le teint un peu basané : les peuples du Nord sont fort sujets aux goîtres. La coëffure du pays consiste dans un bonnet entouré de dents de porc ou de sanglier. Ils se font aux oreilles un trou assez large pour y passer le pouce , & ils les chargent de divers ornemens. Ils ont aux bras & aux jambes des bracelets d'écaille , de nacre , de corail , & d'ambre jaune. On les fabrique dans le pays , & c'est un des principaux commerces des habitans. Un des usages de leurs funérailles , est que toutes les personnes qui assistent au convoi , jettent leurs bracelets dans le tombeau du mort. Les hommes ne laissent point descendre leurs cheveux plus bas que les épaules : les femmes les laissent croître dans toute leur longueur. On dit que ce peuple a le goût assez peu délicat pour préférer la chair du chien à toute autre viande.

CHAPITRE IV.

*HISTOIRE DES PEUPLES
de Boutan , Royaume enclavé dans
le Tibet. Idée générale des autres
Peuples , qui habitent cette dernière
contrée.*

IL seroit difficile de marquer avec précision dans quelle partie du Tibet est situé le pays que nos Relations appellent *Butan* ou *Boutan*. Les unes donnent ce nom à la partie occidentale du Tibet ; l'autre l'attribuent à sa partie méridionale ; quelques-unes l'étendent à tout le Tibet. Quoi qu'il en soit , il est certain que le Royaume de *Butan* est enclavé dans cette dernière région , & qu'il est habité par des peuples , moitié Indiens & moitié Tartares , limitrophes & tributaires des Etats du grand Mogol. Je ne puis les faire connoître sans donner une idée générale des autres habitans du Tibet ; & c'est ce qui m'engage à placer ici la description de ce vaste pays , quoique la plupart des peuples qui l'habitent soient situés hors des limites de l'Inde.

ARTICLE I.

Etendue & division du Tibet.

Situation du
Tibet.

Mémoires du
P. Regis, ci-
tés dans la
Description
de la Chine,
de du Halde,
au Tome IV.
Lettres édi-
fiées, To-
me XV.

NOS meilleures Cartes placent le Tibet entre quatre vingt-sept & cent vingt-un degrés de longitude, & entre vingt-six & trente neuf degrés de latitude; c'est-à-dire, qu'elles lui donnent six cens soixante lieues de l'Est à l'Ouest, & deux cens quarante du Nord au Sud, dans sa plus grande largeur. Il est borné au septentrion par un vaste désert, qui le sépare de la petite Bukkarie, & que les Géographes appellent le grand désert de *Sable*. Il a pour limites à l'Est l'empire de la Chine, à l'Ouest la grande Bukkarie & les Etats du Mogol, au Sud l'Indostan & le Royaume d'Assem.

Sables.

Ses mon-
tagnes.

Ce pays est rempli de montagnes, & son terrain est en général fort élevé. En y arrivant du côté de la Chine, on s'aperçoit très-sensiblement qu'on monte toujours, & l'on se trouve bientôt engagé dans une chaîne de montagnes, entassées l'une sur l'autre, dont l'aspect a quelque chose d'effrayant.

Elles sont séparées par des torrens rapides, sur lesquels il n'y a d'autres ponts que quelques planches mal assurées, ou des cordes étendues en croix, & couvertes de branches d'arbres. La hauteur excessive de ces rochers qui sont toujours couverts de neiges, rend le pays très-froid eu égard à sa latitude. Les routes sont si étroites, qu'on n'y trouve communément que la place du pied; & les affreux précipices qui sont à droite & à gauche, rendent la chûte très-périlleuse. Les montagnes qui sont à l'Ouest du côté de l'Indostan, sont beaucoup moins élevées.

Le Tibet est traversé de l'Ouest à l'Est d'une grande rivière, appelée *Yaru*, qui, suivant la conjecture du Pere Regis, se jette dans le golfe de Bengale, aux environs d'Arrakan, ou un peu plus haut, vers l'embouchure du Gange. On assure que le *Hoang-Ho*, ou fleuve jaune, un des plus grands fleuves de la Chine, prend naissance dans le Tibet. On le fait sortir de quelques lacs situés dans la partie du Nord-Est de cette dernière région, & si voisins l'un de l'autre, qu'ils paroissent n'en faire qu'un. Il entre dans la Chine, à dix journées de sa source, par

ses rivières,
& ses lacs.

un canal étroit , pratiqué entre deux roches escarpées , que l'Empereur Yu , fondateur de la première Dynastie , fit , dit-on , tailler exprès. L'*Atlan-Kol* , ou rivière d'or , qui vient de la Province Tartare de Kokonor , coule aussi dans le Tibet , & se perd dans les lacs dont j'ai parlé. Elle roule beaucoup d'or parmi ses sables. On prétend que plusieurs rivières du Tibet ont le même avantage.

Gaubil, Hist.
de Gentchis-
khan.

Le nombre des autres fleuves qui arrosent le pays est considérable ; mais leur position est incertaine , & leur cours peu connu. Les principaux lacs sont 1°. *Hotun-nor* , qui en langue du pays signifie *mer des étoiles*. On prétend que ce nom lui a été donné à cause de l'abondance & de la disposition des sources dont il est formé. Les Chinois le nomment *Sing-fu-hay*. 2°. *Kono-nor* , ou la grande mer. Il est situé à l'Occident , & les Chinois le nomment *Si-hai* , c'est-à-dire , la mer occidentale. 3°. *Tenkiri* , dont la position est à trente-deux degrés de latitude (a). Sa longueur est d'envi-

(a) Quelques uns le mettent entre 36 & 37 degrés. Nous n'avons que des notions très-incertaines concernant la Géographie de cette contrée.

ron vingt-trois lieues, sur dix ou douze de largeur. 4°. *Lankeri & Mapama*, où commence le Gange, qu'on appelle ici *Ganga*.

Bernier & le Pere Desidéri divisent le Tibet en trois principales régions, qui forment trois différens Royaumes; le petit Tibet, le grand Tibet, & le pays de *Lassa*. Quelques-uns y ajoutent deux autres petits Etats, *Kokonor*, & *Tufan*. Je suivrai ces divisions.

ARTICLE II.

Le petit Tibet.

LE Pere Desidéri place le petit Tibet au Nord-Ouest de Kashmir, province septentrionale des Etats du Mogol, & lui donne le nom de Baltistan (a). Il assure que c'est un pays assez fertile, que ses Habitans font profession du Mahométisme, & qu'il est gouverné par des Princes, qui sont tributaires du Mogol. Ceci est confirmé par Bernier, qui ajoute, sur le témoignage d'un Prince du pays, qu'il vit

Lettres éditifi-
antes, Tom.
XV.

Voyage de
Bernier, T.
IV.

(a) D'autres prétendent que son véritable nom est *Beladistan*, qui signifie pays de montagnes.

dans la province de Kashmir, que le petit Tibet peut avoir trente ou quarante lieues d'étendue; que ses principales richesses sont le cryttal, le musc, & la laine; qu'il ne produit point d'or, comme quelques Voyageurs l'ont débité; qu'il est assez fertile en fruits, principalement en melons, dont la qualité est excellente; que l'hiver y est très-rude, à cause de l'abondance des neiges; que les habitans, dont l'idolâtrie étoit l'ancienne religion, ont embrassé presque tous le Mahométisme; qu'ils suivent la secte des Persans, & qu'ils sont tributaires du Mogol environ depuis un siècle.

Le même Ecrivain dit que la capitale du petit Tibet s'appelle *Eskerdu*, qu'elle est à huit journées de *Gurche*, ville frontiere de la province de Kashmir, & que deux journées au delà on rencontre *Sheker*, autre ville située sur une riviere dont les eaux sont médicinales. Voilà tout ce que Bernier nous apprend au sujet de ce Royaume. Le récit du Pere Desidéri est encore plus succinct. Monsieur de l'Isle donne au petit Tibet environ cent lieues de long, & un peu plus de cinquante en largeur.

ARTICLE III.

Le grand Tibet.

L Es Voyageurs nous ont donné , Observations
Géographi-
ques sur le
grand Tibet.
au sujet du grand Tibet , des
éclaircissemens un peu plus étendus ,
quoiqu'au fond très - imparfaits , &
absolument incapables de nous procu-
rer une juste idée de cette région. De-
sidéri qui la nomme *Butan* , dit qu'elle
est située au Nord-Est de la province
de Kashmir , mais un peu plus loin
que le petit Tibet , & qu'on y arrive
par des chemins très-difficiles , quoi-
que très-fréquentés. Ce Missionnaire Lettres édi-
fiées.
étant parti de Kashmir , fut treize jours
en route , avec sa caravane , avant que
d'entrer dans le grand Tibet , qui com-
mence de ce côté-là à une montagne
escarpée qu'on nomme *Kantel*. Ayant
encore marché pendant dix-sept jours ,
en traversant successivement d'autres
montagnes très - hautes , il arriva à
Ladak ou *Latak* , ville où le Roi ré-
side. Elle est située à deux lieues d'une
riviere appelée *Lachu* , qui se jette à
trente lieues de là dans le Gange. En-
viron à seize lieues de Latak , au Nord-

Nord - Ouest , se présente une autre ville , appelée *Timur-Kong* , où *Timur-Kand* , bâtie sur une montagne , qui sépare le grand Tibet de l'Indostan. A soixante lieues de Latak , sur la même rivière qui est au voisinage de cette ville , on trouve du côté de l'Est *Cha-su-tan* , & trente lieues au Sud-Est de celle-ci , *Osaprun* , ou *Chaprun*. Notre Auteur donne à toutes ces villes le nom de forteresses , ce qui prouve qu'il n'avoit qu'une médiocre idée de leur grandeur.

Productions
du pays.

L'air est encore plus froid ici que dans le petit Tibet , & l'hiver y regne presque toute l'année. La terre produit du bled & de l'orge. Les arbres , les fruits , & les racines y croissent très-difficilement. Le musc , le crystal , la laine de brebis , & une autre espèce de poil plus fin , appelé *Tour* , sont les productions les plus précieuses du pays. On y trouve aussi du *Jashen* , pierre bleue , à veines rouges , dont on fait des coupes & d'autres vases , qu'on damasquine quelquefois en or.

Bernier ,
ubi *suprà*.

Mœurs des
habitans.

Les habitans sont humains & sociables. Ils ne manquent pas de génie , mais leur ignorance est extrême. Leurs habits sont de laine ; ils bâtissent leurs

maisons de pierres, qu'ils entassent grossièrement l'une sur l'autre. Le Mahométisme a fait quelques progrès dans le pays, vers la frontiere de l'Indostan ; mais l'idolâtrie domine dans le reste du Royaume. Les Gentils adorent deux principales Divinités, l'une appelée *Kinchok*, qui est le Dieu *Fo* des Chinois & des Tartares idolâtres ; l'autre nommée *Urghien*, née d'une fleur, & qui est, disent-ils, homme & Dieu. On trouve encore dans leurs temples une Divinité femelle, ayant une fleur à la main, que l'on regarde comme la mere d'*Urghien*. Ils honorent quelques Saints, & ils récitent des prieres sur une espece de chapelet. Desidéri observe que leur religion differe en trois points capitaux de celle des Indiens idolâtres : ils mangent sans distinction toute sorte de viandes : ils rejettent la transmigration des ames : ils condamnent la polygamie. Leurs Prêtres s'appellent *Lamas*. J'en parlerai dans l'article suivant.

Lettres édifiantes, ubi *suprà*.

Religion.

Le grand Tibet est gouverné par un seul Maître, appelé *Chiampo*. Bernier nous apprend que vers le milieu du dernier siecle, *Shah-Jehan*, Empereur du Mogol, après avoir soumis les Prin-

Gouvernement.

ces du petit Tibet, entreprit la conquête du pays dont nous parlons. Le Viceroy de Kashmir entra dans le Royaume avec une armée, assiégea & prit une place importante, & fut sur le point de pénétrer jusqu'à la capitale. Mais la crainte d'être surpris dans les montagnes par les neiges, lui fit reprendre le chemin de l'Indostan, & Shah-Jehan ne tira aucun avantage de cette expédition. Les Chiampos se tinrent depuis sur leurs gardes, & fermerent pendant quelque tems l'entrée de leur Royaume aux caravanes qui venoient de l'Indostan; soit pour commercer dans le pays, soit pour passer à la Chine. Cependant, en 1664 *Aureng-Zebe*, successeur de Shah-Jehan, ayant menacé de porter la guerre dans le grand Tibet, & s'étant avancé jusqu'à Kashmir, le Chiampo prit le parti de l'appaiser par ses soumissions. Il lui envoya de riches présents par un Ambassadeur, & promit par la bouche de son Ministre, qu'il mettroit le coin d'*Aureng-Zebe* sur un côté de sa monnoie, qu'il lui payeroit un tribut, & qu'il permettroit de bâtir une mosquée dans la capitale de ses Etats. Mais tout le monde, ajoute

Bernier ,
ubi suprad.

Bernier , fut persuadé que le Roi du Tibet n'accompliroit aucune de ses promesses , & qu'il se moqueroit de ce traité , comme il avoit déjà fait d'un autre , conclu quelques années auparavant avec Shah-Jehan.

ARTICLE IV.

ROYAUME DE LASSA.

§. I.

Notions Géographiques concernant le pays de Lassa. Remarques sur son Commerce , & sur ses productions.

LE pays , que Desidéri & Bernier nous décrivent sous le nom de *Lassa* , est nommé *Barantola* par les Tartares , & *Butan* par les Indiens du voisinage. Tavernier lui donne ce dernier nom. D'autres l'ont appelé *Tangut*. Il est borné au Sud par des montagnes presque inaccessibles , & dont le sommet est toujours couvert de neiges ; à l'Ouest , par le grand Tibet ; au Nord , par le grand désert de sable , & à l'Est , par les pays de Kokonor & de Tufan , qui sont limitrophes de la

Histoire des voyages , T. VIII , p. 113. & suiv.

Position de Lassa.

Chine. Du reste on n'a aucune certitude sur l'étendue de ce Royaume, ni sur les bornes qui le séparent du grand Tibet. Desidéri assure qu'en partant de Latak, capitale du grand Tibet, on est six ou sept mois en marche avant que d'arriver sur les terres de Lassa.

Ses principales villes.

Il paroît que ce pays, quoique moins étendu que le grand Tibet, contient beaucoup plus de villes. Les principales sont *Tonker*, que d'autres appelloient *Lassa* ou *Lasa*, du nom du pays; *Changaprang*, *Shamnanrin*, *Chusor*, *Sankri*, *Dsaupaphen*, *Aridson*, *Changlos*, *Jiksea*, *Kinlpu*, &c. Toutes ces villes sont bâties sur les bords, ou dans le voisinage de l'Yaru, rivière dont j'ai parlé. La plupart sont si petites, & si peu importantes, que Regis, & les autres Missionnaires n'ont pas daigné les décrire. Mais on parle assez avantageusement de *Lassa*, capitale du pays.

Description de la capitale.

Elle est bâtie au pied d'une montagne, que les uns nomment *Datala*, & les autres *Putola*, ou *Butala*, près d'une rivière appelée *Kaltyn*, qui en reçoit une autre au même endroit, & qui se perd elle-même à dix lieues de là dans l'Yaru, au Sud-Ouest. On voit

sur cette montagne un château assez considérable, qui a long-tems servi de résidence aux Rois du pays. Grueber assure que son architecture n'a rien de barbare. Il paroît par le plan qu'il en a donné, que cet édifice se termine en dôme d'église; ce qui se rapporte à ce que dit Regis, que de loin on prendroit moins Lassa pour une cité que pour un grand temple. On trouve près de là les ruines d'une ville qui fut détruite vers le milieu du dernier siècle par un Prince Tartare.

On compte quatre cens lieues depuis cette capitale jusqu'à *Si-ning*, ville du *Kensî*, dans la Chine, & l'on peut faire cette route en quarante-six jours; mais il faut quatre mois de marche pour arriver à Pékin. Le chemin de Bengale à Lassa est de trois mois, en partant de Patna, & en marchant vers le Sud. On traverse les terres du Raja de *Nupal*, tributaire du grand Mogol, dont le pays n'offre que des montagnes escarpées, & d'affreuses forêts. On y trouve une telle quantité d'éléphans sauvages, que les Voyageurs, qui marchent ordinairement en caravanes, sont obligés d'être continuellement sur leurs gardes, & de ti-

Route de
Lassa à la
Chine,

& de Ben-
gale à Lassa
par le Midi.

rer pendant toute la nuit leurs monfquers. Ces animaux marchent fans bruit : ils n'attaquent point les hommes ; mais ils tâchent de furprendre les bagages , & d'emporter des sacs de riz & de farine , & les pots de beurre , dont ils font très-friands.

En fortant des terres de ce Raja , on entre dans des montagnes , qui appartiennent au Royaume de Lassa. On marche pendant neuf ou dix jours dans des sentiers fort étroits , bordés de précipices d'une prodigieuse profondeur. Un grand nombre de Montagnards descendent de leurs habitations , & font marché avec les Voyageurs pour les porter fur leurs épaules. Ce font ordinairement des femmes qui s'acquittent de cette corvée : elles ont fur le dos un gros couffin , attaché à un bourrelet , & qui sert de fiege à la personne dont elles fe chargent. Le bagage eft porté par des boucs. Quelques Voyageurs font ce trajet dangereux fur des chevaux ; mais dans certains passages ils font obligés de les faire guinder par des cordes.

Route par
le Nord.

La route par le Nord eft encore plus longue & plus incommode , à

cause des vastes déserts qu'il faut traverser. Mais quelques marchands la préfèrent, dans la vue d'éviter les frais considérables de la douane de Gorra-chepour, dernière ville des états du Mogol, où l'on exige sur certaines marchandises le droit de vingt-cinq pour cent.

Les négocians de Lassa se rendent aussi de leur côté par ces différentes routes à Patna & à Kabul, villes de l'Indostan, où ils portent du musc, de la semencine, ou poudre à vers, & d'excellente rhubarbe. Ils commercent à Kabul avec les Tartares, & ils troquent leurs denrées contre des chevaux, des mulets, & des chameaux. Les Tartares font passer dans la Perse les marchandises de Lassa, principalement le musc, & la rhubarbe. Ce qui n'est point consommé en Perse se transporte en Egypte & au Levant par les Arméniens. Ainsi les Européens ont tort de croire que la rhubarbe vienne originairement de la Tartarie. Il en croît dans ce dernier pays; mais elle est si inférieure à celle de Lassa, que les Tartares eux-mêmes ne s'avisent pas de la faire passer dans la Perse.

Le musc est une autre production

Commerce
de Lassa.

Rhubarbe.

Musc.

Animaux qui
le produisent

particulière au Royaume de Lassa. Il se trouve dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie, sous le ventre d'une espèce de chevreuil; entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est dans son origine qu'un sang putride, qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Ces chevreuils sont assez communs dans certains cantons de l'Asie & de l'Afrique. Les Chinois les appellent *Hiang-tchang-tse*, c'est-à-dire, *Chevreuils odoriférans*. L'odeur de ces animaux est en effet si forte, que leur peau, même desséchée, & séparée de la vessie, conserve toujours un reste de parfum. Si on lioit la vessie, dès qu'elle a été coupée, sans lui donner de l'air, pendant quelque tems, dans la suite on ne pourroit l'ouvrir sans danger, & la vapeur violente feroit sortir le sang des narines. Dans l'usage ordinaire on a soin de tempérer le musc en y mêlant des parfums plus doux. Préparé de cette manière, il fortifie le cœur & le cerveau.

On observe que ces chevreuils, lorsque leur vessie est trop pleine, ont coutume de la faire crever, en se frot-

tant contre les arbres & contre les rochers, où ils déposent cette précieuse matière, que les chasseurs recueillent avec soin. Les anciens Naturalistes ont confondu mal-à-propos cet animal avec le castor. Delà l'idée populaire que le musc vient des testicules du castor, & que cet animal se les arrache lorsqu'il est poursuivi. Ce que j'ai dit réfute pleinement ces ridicules erreurs.

Tavernier assure que l'animal qui produit le musc ne se trouve communément que depuis le cinquante-sixième degré jusqu'au soixantième; mais qu'aux mois de Février & de Mars, le froid & la disette le chassent vers le Midi. C'est alors que les chasseurs de Lassa le cherchent, & lui tendent des pièges. Ces animaux sont si affoiblis par la faim & par la fatigue, que plusieurs payfans les prennent à la course.

Les chasseurs, qui ont le musc de la première main, le falsifient de plusieurs manières. Les uns tirent des vessies une partie du bon musc, & remplissent ce vuide avec une portion du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Ils font même avec la peau de son ventre de petites vessies artificielles, qu'ils cousent fort pro-

Chasse de ces animaux.

Comment on falsifie le musc.

prement avec des filets de la même membrane, & qu'ils remplissent des mauvais mélanges dont j'ai parlé. D'autres font couler dans les vessies de petits morceaux de plomb pour les rendre plus pesantes. Le Roi de Lassa, pour empêcher ces mélanges frauduleux, qui commençoient à nuire au commerce, ordonna que toutes les vessies, avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs, qui les fermentoient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Mais cette précaution n'empêche pas qu'on ne les ouvre subtilement, qu'on n'y mette quelques morceaux de plomb; supercherie plus supportable que l'autre, parce qu'elle n'altère que le poids, & non la qualité des vessies.

§. I I.

Mœurs & Usages des Habitans.

Figure &
caractère des
habitans.

Les Habitans de Lassa sont robustes, & d'une taille avantageuse. Tavernier assure que les femmes sont plus grosses & plus vigoureuses que les hommes : mais elles sont fort incommodées par les goîtres. Les habitans des deux sexes portent au bras gauche

des bracelets , depuis le poignet jusqu'au coude. Leur coëffure est un bonnet , entouré de pieces d'écaille , de dents de sanglier , & d'autres ornemens bizarres. Ils ont au cou un cordon de soye , qui descend sur l'estomac , & d'où pendent des grains d'ambre & de corail , ou des dents de sanglier. Leur ceinture est chargée des mêmes ornemens. Quoiqu'ils soient assez recherchés dans leurs habillemens , on assure qu'à d'autres égards ils sont d'une mal-propreté extrême. Ils ignorent l'usage du linge : ils mangent la viande crue ; ils ne se lavent jamais le corps , non pas même les mains & le visage.

Ils usent indistinctement de toutes sortes de viandes , à l'exception de la chair de vaches , ayant un respect extraordinaire pour ces animaux. Ils aiment passionnément les liqueurs fortes. Un de leurs usages est de brûler de l'ambre après leurs repas.

Quelques-uns prétendent que les hommes ne peuvent épouser ici qu'une seule femme , & qu'à certains degrés de parenté , le mariage leur est interdit : d'autres assurent que les femmes peuvent épouser plusieurs maris , quoi-

Loix du mariage.
Histoire des Voyages , T. VII , p. 116.

qu'ils soient parens & même freres. On ajoute que le premier enfant appartient au mari le plus vieux , & que ceux qui naissent ensuite appartiennent aux autres maris , suivant l'ordre d'ancienneté. Lorsqu'on leur reproche cet usage , ils s'excusent sur la disette de femmes , dont le nombre est beaucoup plus petit dans leur pays que celui des hommes.

Ibid. Tome
IX. pag. 542.

Ils connoissent depuis long-tems les armes à feu. Tavernier vit dans les mains d'un négociant de Lassa un mousquet , sur lequel il y avoit des chiffres & des caractères , qui témoignent , dit-il , qu'il avoit près de deux cens ans d'ancienneté. Le canon étoit damasquiné en or & en argent , la bouche en forme de tulipe , les balles du poids d'une once. D'autres marchands de la même contrée l'assurèrent qu'on voyoit dans leurs arsenaux des canons de fer , dont l'inscription prouvoit qu'ils avoient été fabriqués cinq cens ans auparavant. Les Loix défendent d'emporter du pays des armes à feu sans la permission du Prince. Il ne l'accorde jamais sans exiger , sous caution, qu'on les rapporte. Leur poudre a le grain long, & sa force est extraordinaire.

Armes à feu
du pays.

§. III.

Gouvernement de Lassa. Origine de la puissance temporelle des Grands-Lamas , souverains Pontifes du pays.

Il paroît que les *Grands-Lamas* , qui sont aujourd'hui les souverains de Lassa , ne possédoient autrefois qu'une petite province de cette contrée. Ils résidoient dans le château de Putola , & leur domaine s'étendoit aux environs. Le reste du pays étoit gouverné par un Roi.

Ibid. Tome VII. p. 128. & suiv.

Au commencement du dix-septième siècle , le Grand - Lama ayant eu quelques démêlés avec *Tsan-pa-han* , le dernier des Princes qui partagèrent avec les Lamas la souveraineté de Lassa ; ce Pontife implora l'assistance des Tartares de Kokonor. *Kushé* , leur Général , entra avec une puissante armée sur les terres de Lassa , & fit en faveur des Grands-Prêtres du pays ce que Charlemagne avoit fait plusieurs siècles auparavant en faveur des Pontifes Romains. Il battit *Tsan-pa-han* , lui ôta la vie , & donna son Royaume au Grand - Lama , dont la puissance

temporelle , resserrée jusques-là dans des bornes étroites , s'étendit considérablement , & se fit redouter des Tartares & des Chinois même.

Kushi n'exigea pour récompense de cet important service , que le titre de *Khan* , que les Lamas lui conférèrent , avec la qualité de *Tipa* , ou de Lieutenant , dans toute l'étendue du nouveau Royaume qu'il leur avoit acquis. Ils se reposèrent sur lui & sur ses successeurs, de l'administration de leur temporel.

Vers l'année 1710 les Lamas furent attaqués par un autre ennemi , beaucoup plus redoutable que ne l'avoit été Tfan-pa-han. *Tse-vang-raptan* , Roi de la grande Tartarie , fit une irruption dans le royaume de Lassa , sous prétexte de venger les anciens Rois du pays , & de faire rentrer les Lamas dans leur première dépendance. *Dalai-Khan* , petit-fils de Kushi , qui étoit alors *Tipa* , ou administrateur temporel du royaume, marcha contre l'ennemi avec une armée de 20000 hommes. Ses troupes furent taillées en pièces , & il périt lui-même dans le combat. Raptan porta alors la désolation dans tout le pays , s'empara des villes, saccagea les temples , particulièrement

celui de Putola , & fit passer en Tartarie tous les Lamas qui eurent le malheur de tomber dans ses mains. Mais il ne jouit pas long-tems de cette conquête. Cang - hi , Empereur des Chinois , irrité de l'insolence de ce Tartare , qui avoit fait des courses jusques sur les terres de la Chine , envoya contre lui des troupes , qui le battirent en plusieurs rencontres , & qui le chasserent de Lassa. Ce pays passa alors sous la domination des Chinois , qui vraisemblablement le restituerent aux Lamas. Il est certain qu'en 1742 il y avoit dans le Royaume un *Lama-Dalay* , ou Empereur ecclésiastique , & un Tipa , nommé *Mi-vagu* , qui administroit le temporel.

Ibid.

Les peuples qui sont soumis à l'obéissance du Grand-Lama , le regardent comme l'image vivante du Dieu Fo , qui se régénere , disent-ils , & qui existe corporellement dans la personne de ce Pontife. C'est pourquoi ils l'appellent *Konju* , ou Pere Eternel. Ils lui donnent aussi le nom de *Lama-Dalay* , ou de Prêtre universel. On lui attribue toutes les perfections de la divinité , & sur-tout une connoissance distincte des pensées les plus secretes de

l'ame. On le croit immortel , mais on suppose qu'il change quelquefois de corps. J'ai raconté ailleurs la méthode dont se servent les Lamas pour lui donner un successeur , & avec quel mystere se fait cette substitution (a). Mais le Pere Gerbillon rapporte un trait , qui prouve que ce secret important est quelquefois trahi. L'Empereur Canghi , que les Missionnaires avoient guéri de plusieurs superstitions , soupçonnoit depuis long - tems le manège qui se passoit à Lassa. Un Mandarin qu'il avoit envoyé dans cette Cour en qualité d'Ambassadeur, lui ayant mandé qu'on différoit de jour en jour , sous divers prétextes , de l'admettre à l'audience du Lama , & que ce personnage avoit absolument cessé de se montrer au public , l'Empereur sentit renaître ses défiances , & se persuada que le Grand-Pontife étoit mort. Dans la vue d'éclaircir ce mystere , il dépêcha un Ministre particulier au Tipa , avec ordre d'exiger qu'on lui fit voir le Lama-Dalay , s'il étoit vivant , ou qu'on déclarât s'il étoit mort. En cas de refus, l'Empereur menaçoit de porter la guerre dans le pays. Le Tipa , effrayé de

Foutberie de
cette Cour.

Comment
elle fut dé-
couverte.

(a) Voyez le I. Tome de cette Histoire , p. 332.

cette sommation , députa à Cang-hi un des principaux Lamas , chargé de plusieurs instructions secrètes. Ce Ministre pressé par l'Empereur , lui déclara que le Grand-Lama avoit cessé de vivre depuis seize ans ; que quelque tems après sa mort on l'avoit vu reparaître dans un lieu où il avoit prédit lui-même qu'il ressusciteroit ; qu'en expirant il avoit recommandé aux Lamas de tenir sa mort secrète , & de ne point parler de sa régénération jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans ; qu'enfin il leur avoit laissé une lettre , avec ordre de l'envoyer à l'Empereur le dixieme mois de la seizieme année depuis son décès. Le député remit à Cang-hi la lettre , & le supplia au nom des Lamas de ne divulguer aucune des particularités qu'elle contenoit , jusqu'au tems où le Lama-Dalay commenceroit à se manifester. Mais l'Empereur ayant appris qu'un autre Ambassadeur de Lassa avoit fait la même confidence à un de ses Ministres , qui résidoit à la Cour d'un Prince Tartare , & qu'il l'avoit même assuré que le Grand-Lama étoit déjà sorti de sa retraite , ce Prince offensé qu'on lui eût caché cette dernière circonstance ,

montra à ses courtisans la lettre qu'il avoit reçue. C'est ainsi, dit Gerbillon, que la mort du Grand-Lama, qu'on avoit tenue si long-tems secreete, fut enfin connue de tout le monde.

Ibid. p. 131.
Régénération du Grand-Lama.

Ibid. p. 122.
& suiv.

Bernier raconte, sur le témoignage d'un Prêtre du pays, que le Lama-Dalay, lorsqu'il se croit près de sa fin, assemble les principaux Ministres, & leur déclare qu'il doit passer dans le corps de tel enfant qu'il leur indique, & qui est nouvellement né. On élève cet enfant avec grand soin pendant quelques années, & lorsqu'il est en âge de discerner les objets, on lui fait subir l'épreuve suivante. On mêle quelques meubles du mort parmi les siens; s'il les distingue, on est persuadé alors que le Lama, ou plutôt le Dieu Fo, s'est incarné dans le corps de cet enfant. Il y a de grandes variations dans les Ecrivains touchant la maniere dont se fait la régénération du Grand-Lama: mais il faut que cette imposture soit conduite avec beaucoup d'adresse, puisqu'elle se soutient depuis tant de siècles.

Pèlerinages qui se font à Putola.

Le Lama-Dalay est non-seulement adoré par ses sujets, qui le regardent comme un Dieu, mais par une multi-

tude prodigieuse d'étrangers , qui vont en pèlerinage à Putola , pour lui offrir leurs hommages , & pour recevoir sa bénédiction. Il en vient du grand & du petit Tabet , des confins de l'Inde , de la Tartarie & de la Chine. Les Prin- *Ibid. p. 113, & suiv.* ces n'ont pas moins d'empressement que leurs sujets pour ce pèlerinage. Le Lama couché dans une espee d'alcove , garnie de coussins & de riches tapis , & illuminée de plusieurs lampes , reçoit ces adorations sans faire le moindre mouvement , ne rend le salut à personne , & ne se leve pas même pour les plus grands Princes. Il met quelquefois la main sur la tête de ceux qui se prosternent au pied de son estrade , & ils se croient alors purifiés de tous leurs péchés.

Des Lamas subalternes , qui assistent à la réception d'un Envoyé de la Chine , observerent que ce Ministre ne se prosterna pas devant le Lama Dalay , comme les Princes Tartares , & que le Pontife , à son arrivée , s'appuya sur une main , & parut faire un petit mouvement pour se lever. Du reste les Princes de la dynastie Tartare , qui gouvernent aujourd'hui la Chine , ont de grands égards pour la personne du

Lama, parce qu'ils connoissent l'ascendant qu'il a sur tous les Tartares idolâtres. Le même motif les porte à s'attacher par des présens les principaux Ministres de cette Cour ; & ils y ont si bien réussi , que vers la fin du dernier siècle, on vit éclore une espece de schisme entre les Lamas , dont les uns prirent le bonnet jaune , en témoignage de leur attachement pour l'Empereur de la Chine , & les autres retinrent le bonnet rouge , qui est la couleur du Grand-Lama.

Dans le tems de la révolution qui plaça sur le trône de la Chine la famille Tartare qui regne aujourd'hui , le Grand-Lama se rendit à Péking , pour complimenter le nouveau Monarque , & pour bénir tous les Princes de sa maison. On lui fut si bon gré de cette démarche , qu'on érigea plusieurs Temples en l'honneur du Dieu *Fo* , & que l'Empereur permit aux Lamas du Tibet de revenir à la Chine , d'où ils avoient été chassés trois cens ans auparavant , lorsque la dynastie Tartare des *Yven* fut renversée du trône. Ils ont aujourd'hui des établissemens considérables dans ce Royaume , & l'Empereur les honore souvent
de

de la qualité de Mandarins.

Pour revenir au Lama - Dalay , on assure que ses adorateurs poussent le fanatisme jusqu'à se persuader que ses excréments & son urine ont la vertu de prévenir , ou de guérir toute sorte de maladies. Les Grands portent au cou des sachets composés de ces ordures pulvérisées , & les Lamas tirent un profit considérable de la distribution de ces amulettes. On ajoute que plusieurs dévots jettent de cette poudre sur leurs viandes , & que d'autres y mêlent aussi de l'urine du Pontife. Ibid.

Tavernier raconte que des marchands de Lassa lui montrèrent des boîtes remplies de la même poudre , qu'ils conservoient avec respect.

Le Royaume de Lassa est le siège de la domination temporelle du Lama-Dalay ; mais sa juridiction spirituelle s'étend sur tout le Tibet , & sur une grande partie de la Tartarie. Pour gouverner un troupeau si vaste , il établit en divers quartiers des Ministres , nommés *Hutuktus* , qui exercent sous son autorité toutes les fonctions pastorales. Leur nombre est de deux cens , & c'est une dignité fort briguée. Ils ont la direction des principaux tem-

Hierarchie
ecclésiastique
du Tibet.

Ibid. 125 &
119.

Erreur de
quelques Mis-
sionnaires.

ples, & l'administration du clergé séculier & régulier, qui forme une espece d'hierarchie ecclésiastique, composée, comme la nôtre, d'un Souverain Pontife, d'Evêques, de Prêtres, & de Religieux de l'un & de l'autre sexe.

Quelques Missionnaires, peu éclairés, tels que Grueber & Andrada, Jésuites, & Horace de la Penna, Capucin, se sont persuadés qu'il y a beaucoup d'autres conformités entre la Religion du Tibet & la nôtre. Ils prétendent que les Prêtres de Lassa sont vêtus comme les Apôtres; qu'ils ont l'usage de l'eau bénite, de la croix, & des chapelets; qu'ils prient pour les morts; qu'ils portent la mitre comme nos Evêques; qu'ils célèbrent un sacrifice avec du pain & du vin; qu'ils administrent l'Extrême-Onction; qu'ils bénissent les mariés; qu'ils se confessent; qu'ils ont l'usage des processions, du jeûne, de la flagellation, des pèlerinages, & des Missions apostoliques; qu'ils croient un seul Dieu, une Trinité, un Paradis, un Enfer, un Purgatoire; mais avec le mélange de plusieurs fables. Ces traits de ressemblance, enfantés, ou du moins grossis par l'imagination, ont

porté ces Ecrivains à penser que la Religion des Lamas n'est qu'une corruption du Christianisme, qu'on suppose avoir été porté au Tibet, soit par les Apôtres mêmes, soit par des Missionnaires de la communion Nestorienne. Pour détruire ces vaines prétentions, il suffit d'observer que la Religion de Fo n'est qu'une branche de l'ancien Paganisme des Indiens; qu'elle a pour base l'opinion de la Métempfychose, dogme établi dans les Indes long-tems avant la prédication des Apôtres; & que les Lamas eux-mêmes font naître Fo plus de 1000 ans avant J. C. Le Jésuite Regis met les peuples du Tibet au nombre des Idolâtres, & Gaubil, savant Missionnaire du même ordre, ne concevoit pas qu'on puisse adopter un autre sentiment, à moins qu'on n'allegue, *Ibid.* pour le combattre, des preuves de fait, dont l'autorité soit incontestable.

Les provinces idolâtres de l'Inde, qui suivent la Religion du Tibet, ou qui adorent les mêmes Dieux sous différens noms, se sont séparées pour la plupart de la communion du Lama-Dalay. Leurs Prêtres ont secoué le joug de cet impérieux Pontife, & depuis ce schisme, on les accuse d'avoir

introduit de grandes variations dans le culte de *Fo*. Les nombreux adorateurs que cette Religion compte encore parmi les Chinois, ne sont guere plus soumis au Grand-Lama. Les émissaires de ce Pontife ont essayé plusieurs fois de faire valoir ses prétentions, & de réduire en servitude l'Eglise de la Chine. Mais des Magistrats éclairés, & des Bonzes aussi courageux que fideles, ont toujours résisté avec vigueur à cette cabale dangereuse; à *peu près*, dit l'Auteur de l'Histoire des Voyages, *comme la France a toujours défendu sa liberté contre les entreprises de la Cour de Rome*. Au commencement de ce siecle, un Pasteur établi chez les Mongols Kalkas, dans la Tartarie occidentale, s'est encore soustrait à l'obéissance de ces Pontifes, dont il semble que le pouvoir spirituel a diminué à mesure qu'ils ont voulu étendre leur domination temporelle. Les Missionnaires, qui sont si fort attachés à supposer des rapports entre les usages religieux du Tibet & les nôtres, trouveroient peut-être ici la matiere d'un parallele plus sensible.

Les Lamas du Tibet portent de longues robes de laine, jaunes ou rouges, selon qu'ils sont attachés à

l'Empereur de la Chine, ou à leur propre Roi. Ceux de la Tartarie Chinoise sont toujours vêtus de jaune. Les uns & les autres se rasent la tête de fort près, & ne portent point de barbe. Ils ont pour chapeau un bonnet large & plissé. Un chapelet d'ambre ou de corail pend à leur ceinture, & ils le tournent dans leurs doigts, en récitant des prières. L'habillement des filles qui se consacrent à la vie monastique, est à peu près semblable. Plusieurs Princes du Tibet se font un honneur de porter le même habit, & des Seigneurs Chinois & Tartares viennent quelquefois le postuler à Lassa.

Ces Prêtres font profession de suivre le célibat, & d'observer une règle austère, dont les constitutions se rapportent peut-être à celles des Talapins. Si l'on ajoute foi au témoignage un peu suspect du plus grand nombre des Missionnaires, les Lamas sont ignorans, débauchés, livrés aux plus grossières superstitions, adorant, entre autres Idoles monstrueuses, un Dieu *Manippe*, qui a neuf têtes, auquel ils sacrifient des victimes humaines. Selon d'autres Ecrivains, ces Prêtres, sur-tout ceux qui sont répandus dans

Histoire des
Voyages, T.
VII. p. 122.
Ibid. p. 122.

la Tartarie , ont d'excellens principes de morale & de religion , & menent une vie très-innocente. Ils soutiennent la nécessité d'adorer un seul Dieu , & d'aimer le prochain. S'ils ont des images , ils ne les honorent que comme des représentations de la Divinité, ou de quelques saints personnages , & ils les exposent aux yeux du peuple pour exciter sa dévotion. Le Grand Lama lui-même n'est à leurs yeux qu'un homme ordinaire , auquel Dieu se communique pour l'instruction des peuples. On ajoute qu'ils sont versés dans la Médecine & dans l'Astronomie ; qu'ils savent calculer les éclipses ; qu'ils ont des livres de Théologie , écrits dans une langue particulière , que le peuple ignore , & qui s'enseigne dans des *Colleges* publics , & dans des *Universités* établies dans le pays. Toutes les relations s'accordent sur un article , qui d'ailleurs est très-croyable ; c'est que les Ministres de la religion ont ici un grand ascendant sur l'esprit des peuples ; qu'ils gouvernent les Grands avec le même empire , & que toutes les richesses du pays sont dans leurs mains.

ARTICLE V.

K O K O N O R.

CE Royaume, situé à l'Ouest de la Histoire des Voyages, T. VII, p. 31, & suiv. Chine, à trente-six ou trente-sept degrés de latitude, appartient plutôt à la Tartarie qu'au Tibet. Il tire son nom d'un grand lac qui coule dans le pays. Des montagnes escarpées, & presque inaccessibles, le séparent de la Chine & du Pégu, & lui servent de ce côté-là de remparts naturels. Il est habité par une colonie de Tartares *Eluths*, qui s'établirent aux environs du lac de Kokonor dans le tems que la famille Tartare des Yven fut exclue du trône de la Chine. La nation est soumise à plusieurs chefs, tous d'une même famille, ayant chacun un territoire particulier, mais ligués ensemble pour leur conservation mutuelle. Ces Princes, que les Chinois appellent *Taikis*, sont au nombre de huit, & le plus considérable de tous, porte le titre de *Tsin-vang*, c'est-à-dire, de Roi; dignité que les Empereurs de la Chine lui ont conférée. Les autres ont reçu des mêmes Monarques les titres de *Kun-vang*, de

Kong, & de *Peyle*, qui répondent à ce que nous appellons Princes, Ducs, & Comtes.

La plupart des Princes de Kokonor se reconnoissent pour vassaux de l'Empereur Chinois : quelques-uns lui envoient un don annuel, qui differe peu du tribut : tous lui rendent hommage par des députés. En reconnoissance de cette soumission, leurs sujets ont la liberté de commercer à la Chine, & ne payent aucun droit pour leurs marchandises. On les défraye même pendant huit jours aux dépens de l'État. Leur principal commerce consiste dans des draps de laine, nommés *Pulu*, qui se fabriquent à *Tsong-fong-vey*, ville du Kokonor. Ces étoffes sont fortes, & les Chinois s'en servent pour couvrir des selles de chevaux.

J'ai parlé dans le précédent article du service important que Kushi, Chef de ces Princes Tartares, rendit dans le dernier siècle au Grand-Lama. Ce Pontife lui conféra le titre auguste de *Khan*, & le chargea de l'administration temporelle du vaste Empire que la valeur des Tartares lui avoit acquis. Son fils & son petit-fils jouirent de la même autorité dans le Royaume de Lassa,

jusqu'au tems de l'excursion de Tse-vang-Raptan, qui détrôna le Lama-Dalay, & tua son Lieutenant dans une bataille. Les affaires du Grand-Lama s'étant rétablies, il rappella les Princes de Kokonor, de la branche de Kushi, & confia le gouvernement civil de son Royaume à deux de ces Seigneurs, qu'il honora du titre de Khans. Cette forme de Gouvernement subsiste encore aujourd'hui à Lassa.

ARTICLE VI.

TUFAN.

LE Royaume de *Tufan*, ou de Sifan, a été pendant plusieurs siècles un des plus puissans Empires de la haute Asie. Il comprenoit d'un côté le pays de Kokonor, avec les contrées voisines habitées par les Tartares Eluths, & de l'autre les différentes Provinces qui composent aujourd'hui les trois Royaumes du Tibet. Ainsi tout l'espace qui est entre la Chine & l'Indostan septentrional lui étoit soumis, & il jouissoit même de plusieurs provinces qui appartiennent aujourd'hui à l'Empire Chinois.

Ancienne
splendeur du
Royaume de
Tufan.

Histoire des
Voyages, *ubi*
suprà. p. 135.
& suiv.

Les Rois de Tufan ont compté parmi leurs tributaires plusieurs Monarques, & leur puissance s'est fait redouter dans l'Indostan, dans la Tartarie, & dans la Chine. L'an 730 de l'Ere Chrétienne, un de ces Princes nommé *Kitson*, envoya à la Chine une célèbre ambassade, & fit demander en mariage une Princesse du sang impérial pour le Prince *Longtson*, son fils & son héritier : les Chinois ayant rejeté cette alliance par un principe de fierté, Longtson vint faire lui-même la demande à la tête d'une armée de deux cens mille hommes, & força l'Empereur de lui livrer la Princesse avec une certaine quantité d'or, d'argent, & de soie, pour sa dot.

Princesse Chinoise obtenue en mariage par la force.

Les Tufans pénétrèrent jusques dans la capitale de l'Empire Chinois.

Vers le milieu du huitieme siecle les Tufans firent une nouvelle irruption dans la Chine, & pénétrèrent jusques dans la Capitale, qu'ils trouverent abandonnée. La terreur de leurs armes en avoit fait sortir l'Empereur, & tous les habitans avoient imité son exemple. Le palais impérial fut pillé par les vainqueurs, & ils mirent le feu à la ville, après avoir fait un butin immense. Les hostilités continuerent presque sans interruption entre ces deux peu-

Regne glorieux & pacifique d'Iay.

ples jusqu'au commencement du neuvième siècle. Itay, qui régnoit alors sur les Tufans, préféra les avantages d'une paix solide aux succès d'une guerre que ses sujets avoient toujours faite avec une sorte de supériorité. Il offrit une trêve aux Chinois; ceux-ci l'accepterent, & on l'observa de part & d'autre avec une extrême fidélité. Itay en profita pour faire fleurir dans son Royaume le commerce, les arts, la justice, & les autres fruits de la paix. Il établit de nouvelles loix: il civilisa son peuple, & il le rendit heureux: des conquêtes eussent moins illustré son regne.

Itay mourut sans laisser d'enfans, & sa couronne passa sur la tête d'un Prince qui se livra à la débauche, & qui se rendit odieux par sa cruauté. Ses sujets furent si fatigués de ses vexations, qu'ils désertèrent du Royaume par milliers. C'est à ce regne malheureux qu'on rapporte l'époque & la première cause de la décadence des Tufans. Une minorité qui succéda, & les disputes qu'elle fit naître entre plusieurs Seigneurs qui aspireroient au trône, plongèrent le Royaume dans les horreurs d'une guerre civile. On avoit

Epoque de
la décadence
des Tufans

élu pour Roi en 842 un enfant de trois ans, fils d'un favori de la Reine douairière, qui par ses intrigues avoit contribué à cette élection. *Lukongjé*, qui commandoit une armée sur la frontière, refusa de reconnoître le jeune Monarque, & songea lui-même à se faire Roi. La Reine envoya contre lui une armée qu'il battit; & cette défaite fut suivie de la perte de *Veycheu*, place importante, située sur la frontière de la Chine, que le vainqueur abandonna au pillage. Une autre armée commandée par *Shangpipi*, un des principaux Seigneurs du pays, marcha contre *Lukongjé*, déconcerta tous les projets de ce rebelle, & le força de se jeter dans les bras des Chinois, qui lui accorderent dans leur pays un asyle où il finit ses jours.

Démembrement de leur Monarchie.

Pendant la chaleur de ces guerres civiles, qui ne finirent qu'en 849, la plupart des Princes du Sang, les Gouverneurs des villes & des provinces, & quelques Seigneurs particuliers s'étoient cantonnés dans les différens districts de leur obéissance, où chacun se fortifia, & s'accoutuma à donner la loi. Delà naquirent une infinité de démembrements, qui causerent bientôt

la ruine de ce florissant Empire. Le Tibet fut partagé en un grand nombre de principautés, dont plusieurs se réunirent dans la suite, & formerent les Royaumes dont j'ai parlé. L'Etat de Kokonor s'établit de même, & forma une espece de République, composée de plusieurs ligues, assez semblables à celles des Suisses. Les Prêtres ne s'oublierent pas, & fonderent sur la montagne de Putola une autre Monarchie, qui s'agrandit peu à peu, moins par la force que par l'intrigue, & qui finit par engloutir tout le pays. Une chose bien digne de remarque, c'est que le neuvieme siecle qui vit éclore en Orient tant d'étonnantes révolutions, offroit en Occident le même tableau. L'Empire de Charlemagne en proie aux divisions intestines, déchiré par les Papes, qui devoient leur existence à son fondateur, se démembroit alors de la même maniere, & commençoit à se partager en plusieurs principautés, qui sortirent des débris de cette puissante Monarchie. *Ibid.*

Tout ce qui reste aujourd'hui aux Tufans de leurs anciens domaines, se réduit à un pays très-pauvre, borné à l'Est par la province Chinoise de Ser-

chuen ; au Septentrion , par les terres de Kokonor ; & à l'Ouest , par une rivière , qui prend sa source dans le Tibet. La Carte du Tibet , dressée par les Missionnaires Jésuites , le place à peu près entre vingt-neuf & trente-trois degrés de latitude , & entre douze & dix-huit degrés de longitude Ouest de Péking. Il a la forme d'un triangle , dont la base qui regarde le Nord , peut avoir dix lieues de long. Les deux autres côtés , qui font un angle au Sud , ont chacun environ quatre-vingt lieues.

Deux sortes
d'habitans
dans le pays.

Les Chinois distinguent les Tufans en deux nations , dont ils appellent l'une les *Sifans noirs* , & l'autre les *Sifans jaunes*. Les *Sifans noirs* , ainsi nommés , parce qu'ils ont pour habitations des tentes de cette couleur , sont pauvres , & peu civilisés. Ils ont plusieurs chefs subordonnés à un Khan , qui a la principale autorité dans le canton. Les femmes partagent leurs cheveux en tresses pendantes , qu'elles ornent de petits miroirs de cuivre.

Les *Sifans jaunes* dépendent aussi de plusieurs chefs tirés de certaines familles. Ces Princes sont revêtus de la dignité de *Lamas* , & portent une robe jaune , en témoignage de leur attache-

ment pour l'Empereur de la Chine. C'est probablement ce qui a fait donner à leurs sujets le nom de Sifans jaunes. Chacun d'eux regne dans son petit district ; mais leur pouvoir se borne à juger les procès , à punir les criminels , à exiger de grands honneurs , & à lever de légers tributs. Ils gouvernent les peuples avec douceur , & les étrangers mêmes se louent de leur modération. Ces Sifans campent dans un même canton , mais en corps séparés , ayant soin , pour la sûreté commune , que les troupes soient à peu près égales. Quelques particuliers ont des maisons de terre ou de brique ; mais ces habitations sont isolées , & il n'y a qu'une seule ville dans le pays. La plupart n'ont d'autres demeures que des tentes. Les nombreux troupeaux qu'ils élèvent , leur fournissent abondamment les choses nécessaires à leur subsistance.

Les Empereurs de la Chine ont une espèce de souveraineté sur les Tufans , mais si limitée , que ce pays peut passer pour libre. Ils l'exercent d'ailleurs avec beaucoup de modération , soit parce qu'il seroit très-difficile de réduire ces barbares , s'ils se retran-

choient dans leurs montagnes , soit parce que leur pays produisant beaucoup de rhubarbe , les Chinois ne pourroient se brouiller avec cette nation , sans agir contre leurs véritables intérêts.

Les chevaux de cette contrée sont estimés , parce qu'ils sont hardis & vigoureux , quoique petits. Ses étoffes de laine ne sont pas moins recherchées que celles de Kokonor , & la fabrique en est la même. On assure que l'or coule parmi le sable de ses rivières.

Les mœurs de ce peuple ont beaucoup de conformité avec celles des Tartares. Sa Religion consiste dans le culte de *Fo*. Sa langue originaire est celle que parlent les savans du Tibet , & qu'on employe ici dans les Livres sacrés. Mais l'usage s'en est perdu parmi le peuple. Lorsqu'ils se visitent , ils se donnent un grand mouchoir de coton ou de soie. La même coutume s'observe chez les Turcs , qui sont Tartares d'origine.

Fin du troisieme Volume.

644996









